



**HAL**  
open science

## Une armée noire. Fort Huachuca, Arizona (1941-1945)

Pauline Peretz

► **To cite this version:**

| Pauline Peretz. Une armée noire. Fort Huachuca, Arizona (1941-1945). 2022. hal-03899816

**HAL Id: hal-03899816**

**<https://hal.science/hal-03899816>**

Submitted on 15 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.





# Une armée noire



*PAULINE PERETZ*

# Une armée noire

Fort Huachuca, Arizona  
(1941-1945)

Cet ouvrage a été publié avec le soutien  
de l'Université Paris-8 Vincennes-Saint-Denis  
et de l'Institut d'histoire du temps présent.

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Ce livre est publié dans la collection  
L'UNIVERS HISTORIQUE  
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock  
et dirigée par Patrick Boucheron.

ISBN 978-2-02-147384-1

© Éditions du Seuil, avril 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Introduction

# Un laboratoire des relations interraciales

Nous sommes en 1942. Entrés en guerre le 6 décembre 1941 après l'attaque de leur flotte par les Japonais à Pearl Harbor, les États-Unis affirment s'être engagés dans le conflit pour vaincre les régimes racistes de l'Axe et faire triompher la démocratie dans le monde. Il existe pourtant, sur le territoire nord-américain, des lieux où une hiérarchie raciale, explicite ou non, contredit cet attachement au principe fondateur d'égalité. Dans deux bases militaires en particulier, des Africains-Américains sont entraînés dans une ségrégation stricte sous le commandement d'officiers blancs. Ces deux *all-black posts* sont des anomalies au regard des autres bases de l'armée – blanches, ou mixtes ségréguées dans lesquelles Blancs et Noirs s'entraînent côte à côte suivant le principe du « séparés mais égaux », consacré en 1896 par la Cour suprême avec l'arrêt *Plessy v. Ferguson*. Aucune réglementation spécifique ne prévoit le régime racial à y mettre en œuvre\*. Aucune autre minorité que les Africains-Américains n'est pourtant à ce point victime de la ségrégation pratiquée dans l'armée pendant la Seconde Guerre mondiale. Si quelques unités séparées sont créées pour les soldats *Nisei*, nés aux États-Unis de parents japonais, dont l'armée se méfie pour des raisons politiques, les femmes *Nisei* peuvent rejoindre des compagnies intégrées<sup>1</sup>. Les Amérindiens, à l'exception des quelques dizaines d'éclaireurs qui continuent de servir jusque dans les années 1940, combattent aux côtés des Blancs et servent dans toutes les fonctions en raison des qualités guerrières exceptionnelles qui leur sont prêtées<sup>2</sup>. Seuls les Noirs sont systématiquement affectés à des unités qui leur sont exclusivement réservées ; seuls les Noirs se

\* La race n'est bien évidemment pas entendue dans ce volume dans son acception biologique, mais comme une catégorie historiquement et socialement construite, centrale à l'analyse des sciences sociales américaines, et persistante au-delà même de la réfutation de ses fondements biologiques.



voient relégués dans les camps d'entraînement à des bâtiments qui leur sont spécifiquement assignés. Être noir dans l'armée américaine durant la Seconde Guerre mondiale, c'est vivre une expérience radicalement différente de tous les autres soldats.

Le premier de ces deux *all-black posts* se trouve en Alabama, à Tuskegee, ville ségréguée à majorité noire, à proximité du campus de l'Institut du même nom, créé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par l'ancien esclave Booker T. Washington pour éduquer les Africains-Américains et prouver à la société blanche leur excellence et leur exemplarité. Plus tard, l'Institut Tuskegee s'est battu pour accueillir, en 1923, l'unique hôpital de vétérans noirs du pays, puis s'est mis à offrir des cours d'aviation, devenant ainsi le premier collège noir du pays à dispenser une telle formation à des Africains-Américains. Lorsque les activistes noirs parviennent enfin, grâce au soutien de la Première dame Eleanor Roosevelt, à forcer les portes de l'armée de l'air contre la résistance des plus grands généraux, c'est Tuskegee encore qui accueille l'entraînement des pilotes. Les presque 1 000 aviateurs noirs qui ont volé dans le ciel d'Alabama avant d'être déployés en Afrique du Nord puis en Sicile à bord de puissants bombardiers ont été célébrés comme des héros par la communauté africaine-américaine qui en a fait des symboles de la victoire sur les préjugés raciaux de l'armée. Comme l'a confié l'ancien pilote Omar D. Blair lors d'un entretien en 2012 : « Nous voulions prouver au monde entier et tout particulièrement au peuple américain que les Noirs *pouvaient* faire autre chose que vider des cartons, que nous pouvions piloter les engins les plus sophistiqués, réparer les mécaniques les plus fines<sup>3</sup>... » Les hommes de Tuskegee sont définitivement sortis de l'ombre lorsqu'en 1995 un film a célébré les exploits des « pilotes de la liberté »<sup>4</sup>. La création de cet escadron ségrégué avait pourtant été violemment condamnée à l'époque par la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP), la plus ancienne organisation de défense des droits civiques du pays fondée en 1909, qui l'avait désigné comme « escadron *Jim Crow* »<sup>5</sup>, du nom de ces lois sudistes qui institutionnalisèrent, une dizaine d'années après la fin de la guerre de Sécession, la séparation stricte entre Blancs et Noirs dans tous les domaines de la vie sociale, et l'exclusion de ces derniers de la vie civique.

Tandis que les aviateurs africains-américains volent dans le ciel d'Alabama, les fantassins des 92<sup>e</sup> et 93<sup>e</sup> divisions d'infanterie, les deux seules unités noires de cette taille au sein de l'armée, apprennent à se battre dans le désert d'Arizona, à proximité de Fort Huachuca, le second de ces *all-black posts*. Cet ancien camp des guerres indiennes, créé en 1877 et utilisé jusqu'à la Première Guerre mondiale comme base depuis laquelle surveiller la frontière avec le Mexique, est très loin d'avoir la notoriété de Tuskegee et est resté jusqu'à aujourd'hui oublié des historiens et des documentaristes. En 1942, une nouvelle page de son histoire s'ouvre pourtant lorsque le ministère de la Guerre décide d'en faire le plus grand camp d'entraînement noir de l'histoire américaine, pour y accueillir successivement les deux uniques divisions africaines-américaines de l'armée, deux fois 15 000 hommes. Mais l'infanterie est un corps bien moins prestigieux que l'aviation, arme moderne par excellence. En outre, à la différence des aviateurs de Tuskegee, les deux divisions sont loin de s'être distinguées au combat : dans le Pacifique pour l'une, en Italie pour l'autre, leur impréparation et leur lâcheté leur ont été injustement reprochées. L'ignorance dans laquelle continue d'être tenue l'expérience Huachuca tient aussi à sa moins évidente lisibilité. Aux marges du pays, isolé par une chaîne de montagnes, le fort est situé dans une zone désertique de l'ouest des États-Unis, non dans le Sud où sont entraînés la plupart des soldats africains-américains pendant la guerre. Le régime racial en vigueur en Arizona est, tout comme dans le Sud, la ségrégation, mais les Noirs y sont proportionnellement beaucoup moins nombreux, et ce régime n'y a ni la même ancienneté ni la même clarté.

De part et d'autre de la frontière séparant les États-Unis et le Mexique, les *borderlands*, ces zones traversées par un même milieu naturel, des liens familiaux, des capitaux, des idées, des trains lancés à pleine vitesse, ont toujours été des terres d'expérimentation, longtemps oubliées par le récit national. Dans cet espace dynamique aux frontières poreuses, l'histoire des États-Unis n'est plus seulement une histoire d'expansion, de domination ou de captation, elle peut prendre des directions imprévisibles, changeantes, ambiguës. En se déplaçant du centre vers les périphéries, elle donne à voir les enchevêtrements, les accommodements, les subversions du pouvoir exercé par les États nord-américain et mexicain<sup>6</sup>. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les hiérarchies raciales y sont mouvantes, incertaines ; les rapports de pouvoir entre les groupes extrêmement fluides et parfois contradictoires<sup>7</sup>. Ainsi, c'est

dans le « pays indien » des grandes plaines de l'Ouest qu'a été imaginée la politique impérialiste des États-Unis avant d'être appliquée comme modèle des relations coloniales aux Philippines, à Cuba et à Porto-Rico, grâce à une continuité de la stratégie militaire et du personnel de commandement<sup>8</sup>. C'est grâce à un va-et-vient entre Victoria et San Antonio, que William Ellis, millionnaire né esclave au Texas avant la fin de la guerre de Sécession, a réussi à déjouer la ligne de couleur, se faisant passer tantôt pour mexicain tantôt pour américain, et traverser les frontières sociales en devenant entrepreneur à succès puis baron du *Gilded Age* (ou « Âge doré »), comme est désignée la période de prospérité suivant la guerre de Sécession. C'est dans cette zone toujours que ce même Ellis a voulu tenter une expérience de colonisation de 800 métayers africains-américains issus d'Alabama et de Géorgie dans les champs de coton de l'hacienda de Tlahualilo<sup>9</sup>. Entre El Paso et Juarez, la frontière a également servi de refuge aux Africains-Américains fuyant la violence de *Jim Crow*, aux immigrants chinois inquiétés par les campagnes d'exclusion contre les coolies, aux Mexicains redoutant la pauvreté et la dépossession sous le régime de Porfirio Diaz. Dans cette zone, ces trois groupes ont défié les identités nationales homogènes qu'ont voulu mettre en œuvre les gouvernements américain et mexicain, avant que ceux-ci n'imposent des catégories ethnoraciales et de citoyenneté fixes et clivantes<sup>10</sup>. Lieux d'exception, les *borderlands* l'ont aussi été au regard de la technologie et de la stratégie militaires. C'est dans cette zone frontalière qu'avant la Première Guerre mondiale, l'armée américaine teste les tanks, les blindés et les projecteurs avant de les adopter pour ses opérations extérieures. Aujourd'hui encore, la frontière est un lieu-clé de développement des drones. Fort Huachuca s'est d'ailleurs spécialisé dans ce type de technologie et est survolé par un dirigeable blanc qui surveille jour et nuit la frontière sur plusieurs centaines de kilomètres. C'est dans cette terre d'exception, à proximité du Mexique, qu'est tentée pendant la Seconde Guerre mondiale une expérience raciale inédite de concentration et d'entraînement d'un nombre inégalé de soldats africains-américains.

À Fort Huachuca, le consensus racial d'avant-guerre est à la fois consolidé et mis à l'épreuve. Durant le New Deal, les élus démocrates du Sud, composante essentielle de la coalition qui a conduit Roosevelt au pouvoir et dispose d'un veto de fait sur les textes présentés au Congrès, ont réussi à faire obstruction à tous les projets de loi

interdisant le lynchage ou visant à attaquer le régime *Jim Crow*. Les grandes lois de réforme ont dû être rédigées de manière à exclure de leur champ d'application les domestiques et les ouvriers agricoles, catégories professionnelles parmi lesquelles les Noirs étaient très nombreux, et à donner aux autorités locales toute latitude pour mettre en œuvre les programmes sociaux et de remise à l'emploi, et préserver ainsi la domination blanche. Les hiérarchies raciales qui organisaient la société américaine depuis les années 1880 n'ont donc pu être remises en cause sous Roosevelt, en dépit de la bascule des électeurs noirs vers le parti démocrate, de l'écoute que le Président a accordée à ses conseillers du *black cabinet* et de quelques programmes ségrégués spécifiquement créés pour les Noirs<sup>11</sup>. Plus tard, le gouvernement fédéral est contraint, sous la pression des activistes africains-américains, à déclarer illégale la discrimination à l'emploi dans les industries d'armement et dans celles participant à l'effort national<sup>12</sup>. Mais l'armée en guerre accentue la ségrégation en son sein – dans la composition des unités, dans l'entraînement et au combat – car elle la voit comme le seul moyen acceptable d'intégrer davantage d'Africains-Américains dans ses rangs, une des demandes que lui adressent avec insistance les militants et la presse noirs. Au prétexte qu'elle n'est pas un laboratoire, elle aligne le régime racial de ses camps d'entraînement sur la ségrégation existant dans le sud du pays. Dans la base militaire d'Arizona, le commandement du fort et les autorités civiles du comté de Cochise, de l'autre côté des grilles, mettent en place des verrous – matériels par la création de lignes de séparation supplémentaires, mais aussi réglementaires – parce qu'ils craignent les comportements présumés déviants des troupes noires – ébriété, hypersexualité – tout autant que leur proximité physique. Face à l'affirmation de leurs droits par les Africains-Américains, en particulier par les officiers qui revendiquent l'égalité que doit leur garantir leur rang, ils ressentent la nécessité de sécuriser l'ordre racial blanc par le réaménagement spatial et fonctionnel de ce vieux fort.

Au sein de ce camp fermé, le consensus racial et les préjugés racistes sont simultanément mis à l'épreuve. Comme sur d'autres bases, les soldats y contestent l'autorité blanche, par la répétition d'actes isolés comme par des formes de résistance collective organisée. Mais la nature de cette mise à l'épreuve est unique à Fort Huachuca en raison de l'avantage numérique considérable des Noirs, pas totalement neutralisé par l'asymétrie d'autorité entre Blancs et

Africains-Américains. En outre, la présence d'une élite noire, issue de l'est du pays, sûre de ses droits et de son talent, va permettre une expérimentation d'intégration raciale inédite dans le domaine médical. Lorsque des patients blancs font le choix de se faire soigner par des médecins noirs, il n'est plus possible pour l'armée de soutenir que la proximité physique entre les deux groupes est porteuse de troubles et crainte par les patients. Si les commandants blancs résistent à l'assouplissement d'un système racial fondé sur des préjugés racistes et des pratiques infériorisantes, des certitudes tombent et certaines règles, civiles ou militaires, qui régissaient jusqu'alors les interactions entre Noirs et Blancs, ne sont plus respectées. L'histoire de Fort Huachuca montre que l'ordre racial dont les fondements sont consolidés au début de la guerre est vulnérable et qu'il peut être contesté sans qu'il y ait nécessairement violence. En dépit des tensions, quelquefois très fortes, il n'y a en effet jamais eu de mutinerie ou d'émeute à Huachuca ; cela a pourtant été le cas dans beaucoup d'autres lieux d'entraînement, comme Camp Van Dorn (au Mississippi) ou Fort Stewart (en Géorgie)<sup>13</sup>. C'est probablement pour cette raison que l'histoire unique de ce fort n'a jamais été écrite, comme si l'absence d'explosion et de morts justifiait le désintérêt des historiens. Comprendre ce qui a permis à cet équilibre instable – racial, mais aussi généré, frontalier – de tenir sous les à-coups, puis d'évoluer dans un sens inimaginable au début de la guerre permet pourtant de renouveler en profondeur l'appréhension de la ségrégation raciale au sein de l'État.

Cette histoire de Fort Huachuca n'a pas l'ambition d'apporter la dernière pièce à une histoire « totale » des camps d'entraînement pendant la Seconde Guerre mondiale. En me plaçant à Fort Huachuca à hauteur des soldats des deux uniques divisions noires de l'armée, je veux appréhender le local « comme une échelle d'observation dont l'usage doit produire des effets de connaissance spécifiques<sup>14</sup> ». Regarder à la loupe ce fort à la frontière du pays, à la fois normal et exceptionnel, conduit à rendre compte plus justement de la nature complexe de la ségrégation raciale dans l'armée. Depuis ce cas limite qu'est Huachuca, on voit, comme dans un prisme grossissant, les difficultés que rencontre l'armée à articuler hiérarchie militaire et hiérarchie raciale, ses hésitations face à des situations locales qui n'ont été ni pensées ni prévues, les

aménagements improvisés nés de dynamiques de pouvoir changeantes, entre résistances des soldats noirs et craintes de la communauté blanche alentour. Dans ce fort d'Arizona, la ségrégation – d'unités, de lieux, d'activités, de genres – a été renforcée par l'armée pour accéder à trois demandes-clés formulées par les organisations africaines-américaines : accueillir un nombre inédit de soldats noirs, accepter les femmes africaines-américaines en tant qu'auxiliaires et infirmières, et accorder des responsabilités nouvelles aux officiers africains-américains. Intolérable pour la plupart, cette ségrégation va apparaître à certains comme un « *second best* », une solution de second choix, certes très éloignée de l'intégration qui est pour tous l'objectif ultime, parce qu'elle est présentée par l'armée comme la seule alternative possible à l'exclusion des Noirs. Au fur et à mesure de l'entraînement, la séparation fonctionnelle, spatiale et genrée va révéler toute son ambiguïté : elle autorise de nombreux abus de la part des commandants blancs qui détiennent l'autorité ultime, mais elle crée dans certains lieux du fort (l'hôpital, le club d'officiers noirs, les *service clubs*...) un entre-soi apprécié parce qu'il ouvre des opportunités nouvelles pour le groupe, qui n'est désormais plus en concurrence avec les Blancs, et permet la reprise en main de certains domaines de leur vie par les Noirs, en particulier la santé, le sport et la culture. À Huachuca encore, on voit avec une évidente clarté que la ségrégation n'est pas le simple négatif de l'intégration. Elle peut donner lieu à différents régimes raciaux et même faire place à des expériences d'intégration – ce qui ne la rend bien sûr pas acceptable pour autant. On voit également les Africains-Américains divisés sur la forme qui doit remplacer le régime ségrégué institué par les Blancs, rejouant des oppositions anciennes au sein de la communauté : une intégration aveugle à la couleur de la peau dans laquelle Noirs et Blancs vivent et servent côte à côte, ou la reprise par les Africains-Américains du contrôle de lieux et d'institutions jusque-là aux mains des Blancs<sup>15</sup> ?

Ce sont ces contradictions et ces expérimentations qui justifient l'étude de Huachuca comme un laboratoire des relations interraciales dans l'armée. Paul-André Rosental a considéré la cité-jardin Ungemach de Strasbourg comme une expérience qui peut, malgré – ou à cause de – sa petite taille, « aider à tracer les contours d'un phénomène extrêmement difficile à saisir », l'eugénisme français du XX<sup>e</sup> siècle, et l'a envisagée comme un « levier » pour raconter une

histoire gênante, difficile<sup>16</sup>. Lorsque Omer Bartov retient la ville ukrainienne de Buczacz pour raconter l'accomplissement local du génocide, il montre que chacun, polonais ou ukrainien, a été complice, à un titre ou à un autre, de l'exécution des Juifs et qu'il n'y a pas eu de spectateur passif, renouvelant ainsi l'historiographie sur la Shoah<sup>17</sup>. J'aimerais que cette étude de Huachuca, ancrée dans les sources les plus proches du terrain, joue un rôle similaire pour l'histoire raciale des États-Unis, en faisant voir la multiplicité des régimes raciaux qui peuvent exister dans un lieu ségrégué, et les paradoxes qui sont associés à la confrontation entre différentes conceptions des relations entre Blancs et Noirs<sup>18</sup>.

Si l'histoire de Fort Huachuca se raconte dans le temps de la guerre et dans les lieux de l'armée, elle est traversée par les liens que les Africains-Américains ont conservés avec la vie qu'ils ont laissée derrière eux : une origine géographique et un régime racial qui lui est associé, une place dans la société, des attaches familiales et amicales brutalement rompues. Tout en s'intéressant principalement au régime racial en vigueur dans l'armée, cette histoire fait donc la place à toutes les autres facettes de la vie des Noirs, de leur police d'assurance à leur sexualité, en passant par leur santé, leur rapport à l'art et au divertissement, leur famille. Centrée sur un temps relativement court (1941-1945), l'histoire des soldats et des auxiliaires féminines noirs basés à Huachuca est traversée par une succession rapide d'événements qui ont lieu à une grande distance de l'Arizona, au-delà même du territoire national : l'entrée des États-Unis dans la guerre, l'enchaînement des combats sur les différents théâtres, l'évolution des positions des Alliés, la fin du conflit, la mort du président Roosevelt.

L'histoire des soldats noirs du fort se joue donc à différentes échelles qui s'imbriquent les unes aux autres : l'échelle micro du quotidien sur le fort ; l'échelle macro, qui est à la fois celle du pays – le ministère de la Guerre dans la capitale fédérale, où sont adoptées les règles qui déterminent les conditions d'entraînement des troupes noires ; les zones de forte concentration des Africains-Américains à travers le pays, grandes villes et bases, où ont régulièrement lieu des émeutes raciales qui ont des effets sur les conditions d'entraînement à Huachuca –, et celle des différents théâtres d'opérations où seront déployées les troupes à l'issue de leur entraînement en Arizona. Entre micro

et macro, intervient l'échelle régionale, au niveau de laquelle le fort est envisagé dans ses relations avec son environnement direct, de ses portes à la capitale de l'Arizona. Son histoire se raconte donc dans un constant jeu d'échelles<sup>19</sup>. Pour reprendre l'image proposée par Carlo Ginzburg, la caméra va passer des gros plans aux plans d'ensemble<sup>20</sup>.

J'écris donc cette histoire comme je rendrais compte de séquences se succédant sur un large plan animé du fort, à la manière de ces anciennes cartes du métro parisien affichées en station sur lesquelles les diodes s'allument à tour de rôle, pour marquer l'activité des acteurs qui y ont laissé leurs traces. Ces lumières peuvent être extérieures et briller depuis Fry, Bisbee, Tucson ou Phoenix, ou même depuis Washington. Si leur intensité est suffisamment forte et va jusqu'à éclairer l'extrême sud de l'Arizona, je rends compte, dans le récit, de leur effet sur les troupes à l'entraînement. Il y a des temps où aucune leur ne brille, les traces sur lesquelles appuyer le récit manquant ; le récit fait alors entendre le silence, les absences, puis accélère. Il ralentit au contraire lorsque les signaux lumineux laissés par les acteurs, civils et militaires, se multiplient, pour prendre le temps de raconter. La focale et le rythme varient au gré de la profondeur et de l'intensité des traces – archivistiques, photographiques, orales – qui subsistent de ce passé.

Les archives militaires portant sur la ségrégation dans l'armée et le fort sont extrêmement volumineuses, mais les dossiers de la justice militaire et des hôpitaux de Huachuca, qui auraient été si utiles, ont été détruits au moment de la fermeture du camp en 1947. Les archives personnelles ou les histoires orales réalisées dans le cadre du *Veterans History Project*, initié dans les années 1980 par la Bibliothèque du Congrès pour préserver l'expérience des anciens combattants, invitent à mettre en regard l'analyse surplombante de l'armée et l'expérience des soldats. Les principaux titres de la presse noire nourrissent la fierté raciale par des récits et portraits croqués à Huachuca. Leurs articles fonctionnent comme des paravents qui dissimulent la ségrégation et les discriminations dont les principaux titres africains-américains ne parlent qu'à demi-mot ou plus du tout une fois exercées les premières menaces de suspension des avantages d'expédition par la Poste. Les nombreuses photographies retrouvées durant l'enquête, prises par des militaires, des journalistes ou des amateurs, révèlent des situations ou des rapports entre individus sur lesquels les archives sont silencieuses<sup>21</sup>. Mieux que tout document écrit, elles témoignent de la nature des interactions entre Noirs et Blancs, du moins telles que leur auteur



était prêt à les faire connaître à l'extérieur – les gestes d'autorité ou d'obéissance, le langage du corps manifestant la connivence ou le malaise. Les photographes de l'Army Signal Corps avaient certes pour mission de documenter l'entraînement à des fins pédagogiques et de représenter une préparation efficace et épanouissante<sup>22</sup>, mais, à leur insu, pouvaient se glisser dans les cadres des détails qui leur échappaient.

La microhistoire entretient l'illusion de pouvoir être au plus près des acteurs. Mais, dans cette enquête, je n'ai entendu leurs voix que sous le mode de l'éclat ou du jaillissement. L'histoire coloniale a montré que les archives judiciaires sont souvent l'unique trace restante pour entendre les subalternes<sup>23</sup>. Des informations sur leur vie, leur intimité, leurs convictions peuvent se retrouver dans les minutes des procès. À Huachuca, les dossiers personnels produits par le contentieux militaire ou les comptes rendus d'inspection permettent de prendre connaissance, au détour du récit d'un délit, de l'expérience vécue par les soldats. Mais il faut payer pour les consulter un à un et avoir ainsi accès à leur voix. Les histoires orales aident à restituer la dimension sensible et concrète de l'entraînement, et à redonner vie aux relations qui se sont nouées à Huachuca. Les albums et *scrapbooks* de femmes auxiliaires (les Wacs) ou d'infirmières permettent également d'accueillir dans le récit un équivalent visuel à la parole des Africaines-Américaines. Sur ces photographies et cartes postales, elles reprennent possession de leur expérience militaire et de la représentation d'elles-mêmes en tant que femmes noires au sein d'une institution blanche. La découverte, fortuite, d'archives personnelles a aussi contribué à éclairer des personnalités ou des itinéraires marquants – ainsi Midian Bousfield, le directeur de l'hôpital noir, et certains de ses collègues médecins, la dramaturge Shirley Graham, la Wac Irma Cayton, toutes deux en contact avec de nombreux intellectuels et journalistes, mais aussi la Wac-artiste Anna Russell, ou le communiste James Rucker. Paradoxalement, la vie du fort est donc surtout racontée à travers le « *female gaze* », regard féminin sur une vie militaire souvent considérée comme exclusivement masculine et constructrice de virilité.

À rebours de la narration traditionnelle de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire de Fort Huachuca fait entendre un récit dissonant, centré sur la question raciale. S'il est remis en cause au moins depuis les années 1990, le récit de la « bonne guerre » – titre que le journaliste

radio Studs Terkel a donné à son histoire orale du conflit devenue un best-seller depuis sa publication en 1984<sup>24</sup> – est encore très présent dans la culture populaire et les rayons histoire des librairies<sup>25</sup>. Le combat conduit par une génération héroïque aurait été une croisade pour la défense de la démocratie contre les idéologies racistes des puissances de l’Axe ; il aurait permis de reconstruire l’unité de la nation démantelée par la Grande Dépression ; l’État fédéral aurait poursuivi et soutenu l’intérêt général, en particulier celui des femmes et des Africains-Américains<sup>26</sup>. Des romans – comme *Le Cri de la victoire* de Léon Uris (1953) – et des films – tel *Le Jour le plus long* (1952) – ont popularisé l’image d’une fraternité blanche et de l’héroïsme masculin au combat. Hollywood a cultivé l’illusion d’une entente raciale dans l’armée en mettant en scène des pelotons multiculturels fictifs dans lesquels des protestants, des catholiques, des Juifs, des Asiatiques et des Noirs combattaient côte à côte<sup>27</sup>. Pourtant, comme l’a montré l’historien Gary Gerstle, la Seconde Guerre mondiale a été à la fois une « bonne guerre » et une « guerre des races » (*race war*), dans laquelle se sont affrontées les deux traditions américaines : celle du « nationalisme civique » – fondé sur l’attachement aux idéaux politiques de la nation, de l’égalité, de droits inaliénables, d’un gouvernement démocratique élu – et celle du « nationalisme racial » – défenseur d’une Amérique définie en termes ethno-raciaux dans laquelle le peuple a en partage un même sang et une même couleur. La guerre a aussi été ce moment où la démocratie américaine a interné les Nippo-Américains dans des camps, entériné des croyances et des pratiques raciales discriminatoires, et organisé son armée autour de l’opposition entre Noirs et non-Noirs<sup>28</sup>. L’histoire raciale de la guerre ne peut que faire trébucher le récit consensuel et irénique. Depuis cet endroit isolé qu’est Fort Huachuca, où les soldats noirs s’entraînent sans pouvoir faire preuve d’héroïsme, le récit traditionnel se transforme, le refoulé de la ségrégation militaire, oublié par l’armée depuis qu’elle est devenue un puissant outil d’intégration raciale et sociale dans les années 1960, refait surface.

Au prisme de ce lieu, la ségrégation raciale pratiquée par l’armée pendant la guerre mérite qu’on s’y intéresse pour elle-même et non seulement en tant qu’objet de résistance ou de lutte. La première histoire des soldats noirs dans la Seconde Guerre mondiale a été une histoire officielle. Écrit en 1966 par Ulysses Lee, employé par le Bureau

d'histoire militaire de l'armée, *The Employment of Negro Troops* s'est surtout intéressé à la préparation des Africains-Américains au combat et aux fonctions qu'ils ont occupées dans une configuration ségréguée<sup>29</sup>. Cet ouvrage fondamental n'a pas perpétué la réputation de soldats africains-américains mauvais combattants, mais ne l'a pas remise en cause non plus. Les deux épisodes malheureux dans lesquels ont été impliquées les 93<sup>e</sup> et 92<sup>e</sup> divisions d'infanterie noire entraînées à Huachuca, la première dans les îles Salomon, la seconde sur la ligne gothique italienne, ont en effet influencé la décision prise par l'armée de différer l'intégration raciale pourtant envisagée à la fin du conflit. Par réaction à ce jugement extrêmement sévère porté sur les troupes noires, un contre-récit a insisté sur les actes héroïques des soldats et officiers distingués par des décorations après-guerre (ainsi Vernon Baker qui a reçu la *Medal of Honor* pour ses hauts faits à Viareggio en avril 1945), ou ceux des unités ségréguées d'élite : le 761<sup>e</sup> bataillon de chars qui, après la bataille des Ardennes, a ouvert la voie à la 4<sup>e</sup> division blindée en Allemagne ; le *Red Ball Express*, surnom donné au convoi de camions qui a alimenté le front allié en France ; le 320<sup>e</sup> bataillon qui a manœuvré les ballons armés du Débarquement au large des plages de Normandie pour déjouer l'aviation allemande ; les escadrons d'aviateurs de Tuskegee. Cette bataille pour la réhabilitation des faits de guerre des soldats noirs est passée des théâtres d'opérations aux livres et aux musées, dans lesquels elle se joue encore jusque dans les vitrines du Musée national de l'histoire et de la culture africaines-américaines de Washington ouvert en 2016. S'écarter des théâtres d'opérations et considérer le traitement racial des soldats à l'entraînement, leurs interactions avec la société civile, la place des femmes parmi eux comme je le fais à Huachuca est une manière de se distancier de cette discussion militante sur l'héroïsme viril des soldats. Dans ce lieu de l'attente et de l'incertitude, les victoires se gagnent sur le terrain racial non sur le champ de bataille ; elles ne sont plus le fait de héros isolés mais de groupes organisés, où hommes et femmes sont alliés pour contester un ordre injuste.

Les historiens de la race ont souvent cherché dans la condition des Noirs pendant la guerre les racines du « long mouvement des droits civiques » qui, selon Jacquelyn Dowd Hall, commence bien avant la décennie héroïque des années 1960<sup>30</sup>. Le second conflit mondial

aurait-il été un moment d'accélération dans la longue lutte pour l'égalité ? Richard Dalfiume, un des auteurs pionniers sur le rôle des Africains-Américains dans l'armée, a affirmé que « les germes du mouvement des droits civiques ont été plantés pendant les années de guerre<sup>31</sup> ». Avant d'être un moment de conquête, l'expérience militaire des Africains-Américains a pourtant été source d'humiliations. Les tentatives d'intégration raciale se comptent sur les doigts d'une main et les conditions du retour à la vie civile ont elles aussi été discriminatoires en raison d'une application raciste du *GI Bill*, la loi d'accompagnement des soldats démobilisés au retour à la vie civile<sup>32</sup>. Selon Kevin Kruse et Stephen Tuck, le bilan de la guerre est plutôt celui d'une baisse momentanée de la militance noire, même si elle a donné lieu à un renouvellement du répertoire d'actions au service de la lutte pour l'égalité raciale<sup>33</sup>. Pour Thomas Guglielmo, un « mouvement martial pour la liberté » a érigé des obstacles à la politique autoritaire et discriminatoire de l'armée, mais il ne présentait pas les caractéristiques classiquement associées au mouvement des droits civiques – actions éclatantes, leaders charismatiques, présence des femmes. Ce mouvement doit, selon lui, être examiné et compris « selon ses propres termes, en tant que période cruciale de lutte politique noire<sup>34</sup> ». Se situer sur le camp de Huachuca, où des actions de résistance de plus ou moins grande intensité ont eu lieu, permet précisément cela : étudier la ségrégation et les formes d'opposition à celle-ci pour elles-mêmes, non pour prendre parti dans le débat historiographique sur les origines du mouvement des droits civiques ou dans le débat mémoriel sur l'héroïsme des troupes noires.

Pendant la guerre, le fort d'Arizona offre également une coupe rare, parce que composite, du groupe africain-américain. La fonction de brassage social de l'armée est bien connue ; elle s'exerce naturellement dans le fort parmi ces soldats noirs qui sont très loin, physiquement et psychologiquement, des zones de combat dont ils ne savent que peu de choses. S'y retrouvent dans une proximité forcée des hommes du Nord et du Sud, laissant derrière eux une vie civile très différente. Les premiers sont généralement plus éduqués, plus politisés, et plus dépayés en Arizona. Les seconds connaissent déjà la ségrégation légale, tandis que c'est, pour les hommes du Nord, une première expérience qui produit un choc. Cohabitent sur le fort les ouvriers du Nord et les métayers du Sud encore ébranlés par les effets durables de la Grande

Dépression, ainsi que les représentants du « dixième talentueux » distingué par W.E.B. Du Bois au début du siècle, les 10 % d'Africains-Américains qu'une bonne éducation a préparés à occuper des positions de *leadership*. Les officiers médicaux de l'hôpital noir appartiennent à cette « bourgeoisie noire » à peu claire identifiée à la fin des années 1950 par le sociologue africain-américain E. Franklin Frazier<sup>35</sup>. Les infirmières volontaires et les membres du Women Auxiliary Corps (WAC) ont pour beaucoup déjà une carrière remarquable derrière elles. À Huachuca, nous faisons donc, en un même lieu, l'expérience d'un groupe très divers, qui réagit différemment au racisme et à la ségrégation de l'armée. Les sources permettent de faire entendre une grande pluralité de voix, révélant un ressenti et une réponse uniques à la ségrégation pratiquée par l'armée – la résistance, la rébellion, mais aussi l'accommodement ou la résignation. Cela aurait été gommer l'ambiguïté des situations et des positions que d'essayer de réconcilier ces narrations, parfois contradictoires, de l'expérience Huachuca.

Dans cette histoire du fort, j'ai aussi voulu accorder une attention particulière à l'espace pour comprendre comment la ségrégation l'organise et le marque – en isolant les Noirs des Blancs, en créant des partitions au sein des bâtiments existants, en assignant spécifiquement des lieux prétendument équivalents aux Blancs et aux Africains-Américains<sup>36</sup>. En lisant les sources et en regardant les photographies avec une attention particulière aux lieux, j'ai souhaité faire revivre, à l'intérieur du camp comme à l'extérieur, un espace ségrégué d'une manière unique étant donné le déséquilibre majeur entre les quelques centaines d'officiers blancs et les 15 000 hommes noirs. Quasiment partout aux États-Unis, les traces de la ségrégation ont disparu dans les années 1950 et 1960 en application des premières décisions de justice et des lois sur les droits civiques – les panneaux « *colored* » ou « *white* » ont été retirés, les lieux spécifiquement dédiés aux Noirs supprimés ou réattribués. À Huachuca, la disparition des marques de la ségrégation a eu lieu dès la fermeture du fort en 1947, avant l'abolition officielle de la discrimination dans les forces armées par l'*executive order 9981* en juillet 1948. Lorsqu'il est réactivé en 1954, le fort devient presque intégralement blanc, et les anciens bâtiments exclusivement réservés aux Noirs sont réattribués aux troupes à l'entraînement ou désaffectés. Aujourd'hui, la ségrégation en vigueur à Huachuca pendant la guerre est invisible, sauf à l'œil qui sait où chercher.

Cela, je le découvre une fois sur place, presque quatre-vingts ans après les faits que je veux raconter. Au fur et à mesure de l'enquête, je comprends en effet qu'une connaissance arrêtée dans le passé du fonctionnement du fort ne me permettra pas de me figurer ce qu'ont pu être la vie et l'entraînement sur la base. Je fais donc de Fort Huachuca un lieu d'enquête où retrouver les traces présentes du passé, en m'inspirant de l'« approche archéologique » de Guillaume Lachenal. J'essaie de partir en quête de « ces traces qui font advenir le passé par leur présent<sup>37</sup> ». Je ne peux aller à la recherche de témoins ; les anciens de Huachuca sont désormais très âgés et ont quitté l'Arizona depuis longtemps. Mais j'éprouve physiquement les lieux pour partager des sensations avec ceux qui y ont été postés pendant la guerre – les contrastes de température, la brûlure du soleil, la découverte d'une faune et d'une flore inconnues. Au pied des montagnes de Huachuca qui bloquent le passage vers le Mexique, je fais l'expérience du confinement. J'imaginai pouvoir déambuler librement sur le fort, l'arpenter à mon rythme pour chercher des réponses aux questions que je me posais. Mais, depuis Phoenix où je travaille aux Archives de l'État d'Arizona en juillet 2018, j'apprends qu'il est difficile pour une étrangère de pénétrer sur le fort devenu un lieu de production de technologie de surveillance et de renseignement. À Fort Huachuca, l'armée américaine conçoit aujourd'hui des drones pour surveiller la frontière et les ennemis de l'Amérique, en Syrie, en Irak et partout ailleurs. En tant qu'étrangère, même originaire d'un pays ami (l'avant-veille de mon entrée sur le fort, le président Trump a pourtant déclaré au sommet de l'OTAN que l'Europe était une entité ennemie), je suis suspecte, et je dois donc obtenir une autorisation d'entrée après enquête. J'obtiens difficilement cette autorisation en même temps qu'une escorte qui va me guider et ne jamais me laisser seule : Stephen Gregory, technicien au musée du Fort. Ma chance est que Stephen est probablement la personne qui connaît le mieux l'histoire du fort. Fils de militaire, il est né dans l'ancien hôpital noir ; il a été élève à l'école de Huachuca avant d'y revenir adulte, incapable de s'éloigner longtemps des grands ciels nuageux d'Arizona. Dans sa jeep rouge maculée de poils de chien et jonchée de bouteilles de Coca vides, je découvre les centaines d'hectares de terre aride sur lesquels ont été entraînées les 93<sup>e</sup> puis 92<sup>e</sup> divisions d'infanterie pendant la guerre.



Vue sur le vieux poste depuis les réservoirs d'eau au flanc de la montagne de Huachuca (été 2018, photo de l'auteur)

En l'éprouvant physiquement, en le traversant de part en part, je comprends l'organisation de ce lieu. Je découvre une vraie ville ayant abrité jusqu'à 15 000 habitants, troisième agglomération de l'État d'Arizona durant la guerre, fonctionnant de manière autonome avec ses bureaux, sa zone résidentielle pavillonnaire, son église, son cimetière, ses aires de jeux, ses écoles, ses magasins réservés aux clients en treillis, ses hôtels, son parc de SUV. Je me familiarise aussi avec tout ce qui distingue la base d'une ville : les terrains d'entraînement, les zones de tir, les magasins de munitions et d'armement, les zones d'entraînement au combat. Sur place, je vois les effets d'emboîtement de la législation civile et des règles militaires, sur la base et dans sa proximité immédiate, clé pour comprendre comment l'autorité militaire a débordé de ses frontières et entendu les craintes et les attentes des communautés blanches environnantes durant la guerre. En voyant autrement que sur une carte la ville de Sierra Vista, ancienne bourgade de Fry, littéralement collée au fort et entièrement organisée autour de Fry Boulevard qui conduit vers l'enclave militaire, je mesure à quel point les deux lieux, civil et militaire, fonctionnent en symbiose

aujourd'hui comme hier. Mais je suis arrivée la tête remplie de photos d'unités noires en formation dans un fort fonctionnant à plein régime ; je découvre une base en régime estival et les hommes que j'aperçois en treillis sont blancs. La seule trace subsistante des *Buffalo soldiers*, les soldats noirs qui ont combattu les Indiens puis surveillé la frontière jusqu'à la Première Guerre mondiale, est une statue en bronze aux proportions douteuses devenue l'emblème du fort. Des soldats africains-américains qui se sont entraînés dans ce lieu pendant la Seconde Guerre mondiale, il ne reste aucune marque. Le fort d'aujourd'hui ne fonctionne pas comme le palimpseste que j'espérais trouver. L'urgence de raconter ce lieu qui subvertit le récit traditionnel sur le conflit et sur la race en devient encore plus pressante.





Photo aérienne de l'ancien poste à Fort Huachuca,  
en regardant vers le Mexique (1950)  
(Musée de Fort Huachuca)

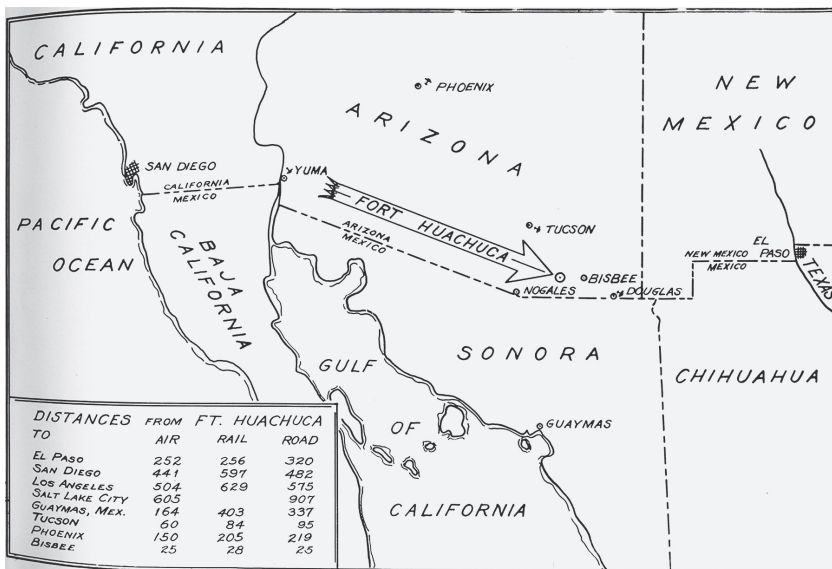
## Chapitre 1

# Un « poste noir » dans le désert

Depuis la mi-mai 1942, des soldats arrivent chaque jour par centaines. Ils viennent du Nord, de l'Est ou des campagnes du Sud. Ces jeunes Africains-Américains membres de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie ont traversé le pays, le Mississippi d'abord, puis la Louisiane, dans des wagons remplis de conscrits. Ceux qui n'avaient jamais fait l'expérience de la ségrégation légale l'ont découverte en descendant du train. Les commandants blancs leur ont fait comprendre qu'ils devaient se conformer aux usages – n'entrer que dans les commerces pour Noirs, ne pas s'approcher des Blancs – sous peine de provoquer des affrontements. Le train est ensuite reparti vers le Texas, le Nouveau-Mexique – première vision du désert – puis, enfin, l'Arizona. Ces hommes n'avaient jamais pénétré si profondément à l'intérieur du pays. Dans l'obscurité de la troisième nuit de voyage, ils ne voient ni les troupeaux de bétail paître dans les plaines, ni les mines de cuivre à ciel ouvert. La végétation s'est faite rare depuis la traversée de la vallée de la rivière San Pedro, les habitations aussi. Lorsqu'ils devinent enfin devant eux une barrière montagneuse que le train ne pourra pas franchir, ils comprennent qu'ils sont arrivés. Avant de passer la porte du fort, ils ont bien aperçu quelques maisons, mais rien qui ressemblerait à une ville. Ils peuvent enfin descendre des wagons du Southern Pacific Railroad affrétés par l'armée. Sous un soleil déjà brûlant, les voilà à Fort Huachuca, à 40 kilomètres de toute vie, à l'extrémité sud du pays. La fanfare du 25<sup>e</sup> régiment d'infanterie les escorte vers leurs quartiers, jouant l'air de *South of the border* (« Au sud de la frontière »), un tube de 1939 évoquant un voyage au Mexique.

Pour ces transplantés, l'arrivée au fort est un choc<sup>1</sup>. Ils sont frappés par le calme et la beauté du désert, la végétation rase ponctuée de mesquites et de cactus, les sommets aux ombres violettes devant eux culminant à plus de 2 000 mètres et, de l'autre côté, en se retournant vers le nord-est, la plaine qui descend vers la rivière San Pedro puis, loin à l'horizon, à nouveau les montagnes, derrière la ville de Tombstone. Ils

n'ont jamais rien vu de tel. Sous leurs yeux, ils découvrent une ville en plein milieu du désert, bientôt troisième de l'État par sa densité. De part et d'autre des rails, ils entrevoient, à leur gauche, le complexe des deux hôpitaux, un pour les Noirs, l'autre, plus petit, pour les Blancs, puis le quartier du 25<sup>e</sup> régiment d'infanterie et, à leur droite, les hangars de stockage et les casernes pour les troupes des unités qui sont encore attendues. Ils ne peuvent que deviner le vieux poste, à près de deux kilomètres devant eux, une demi-heure de marche, au débouché du canyon. Cette ville, avec ses axes principaux et ses travées secondaires, sa poste, ses boulangeries, ses théâtres, ses terrains de sport, son cimetière, mais aussi ses casernes, sa prison, ses lieux de stockage, ses dépôts d'armes, a été construite en quelques mois sur une ancienne réserve militaire de 45 hectares pour accueillir les soldats noirs que l'Amérique désormais en guerre a dû se résoudre à entraîner.

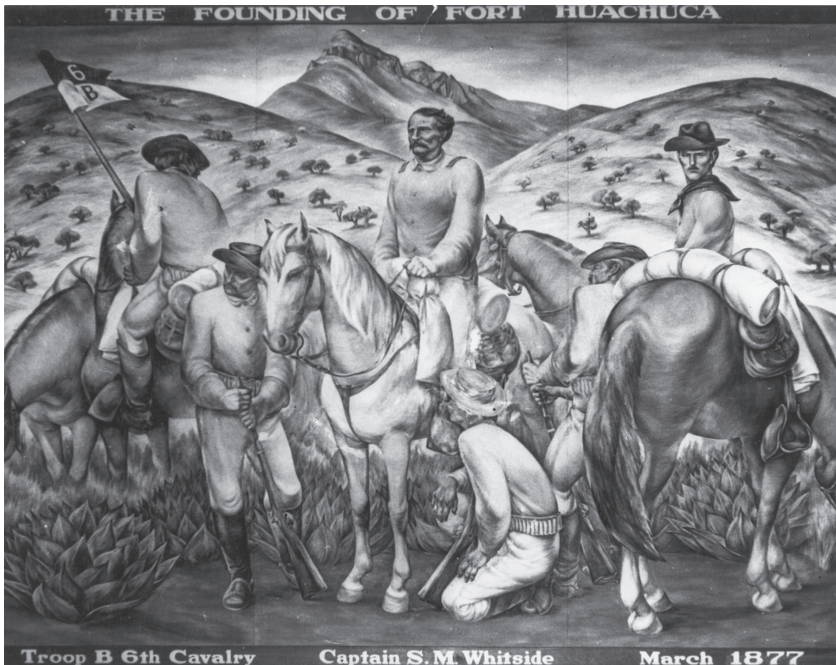


Fort Huachuca et son environnement régional

(Source : *A Pictorial Brief from Fort Huachuca*, chambre de commerce de Bisbee, 1945)

Avant de devenir une base militaire débordante d'activité, Fort Huachuca était encore, quelques mois auparavant, un ancien « poste noir » tombé en léthargie et à la survie incertaine. L'extension de la ségrégation au sein de l'armée, conséquence de l'acceptation d'un plus grand nombre d'Africains-Américains en son sein, lui épargne la fermeture.

La fondation de ce vieux fort est représentée sur une peinture murale réalisée par l'artiste de Scottsdale, Lew Davis, et accrochée à l'automne 1943 dans le club des officiers blancs situé sur l'ancien poste. L'homme qui dirige alors le camp, le colonel Edwyn Hardy, a pensé que raconter par des images la création de ce lieu contribuerait à renforcer l'adhésion au but de protection de la nation qui, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est celui de Huachuca, à la proximité immédiate de la frontière mexicaine. Au centre de cette peinture murale en trois parties, on distingue le capitaine Samuel Whitside, mandaté depuis Tucson, entouré par cinq soldats du 6<sup>e</sup> régiment de cavalerie. Il choisit ce lieu vide d'hommes, situé au débouché du Huachuca Canyon séparant deux massifs montagneux. Au milieu des pinèdes, c'est un endroit ombragé, offrant de l'eau et de l'herbe pour les chevaux, des températures plus basses que dans la plaine ainsi qu'un abri naturel pour se protéger des attaques des Indiens. Les deux panneaux latéraux représentent les scouts apaches armés qui ont aidé Whitside à contrôler, contre les leurs, ces territoires frontaliers ; leurs silhouettes se dessinent sur un fond de yuccas en fleurs et sur la montagne de Huachuca qui fait barrière avec le Mexique.



« La fondation de Fort Huachuca », peinture murale réalisée par Lew Davis en 1943 (Musée de Fort Huachuca)

La création du poste de Huachuca en 1877 contribue à la stratégie de dispersion de la présence militaire américaine le long de la frontière et matérialise la volonté de protéger des révoltes des Apaches Chiricahua les colons nouvellement arrivés dans les vallées des rivières San Pedro et Santa Cruz. Il devient un avant-poste au sein d'un chapelet d'une cinquantaine d'autres camps le long de la frontière qui court entre l'Arizona et le Mexique. La même année, de l'argent est découvert à Tombstone, à 40 kilomètres de ce qui est en train de devenir un fort ; c'est le début d'une ruée locale d'aventuriers avides de s'enrichir grâce au minerai. En 1877 encore, le chemin de fer du Southern Pacific Railroad arrive dans le sud de ce qui reste, jusqu'en 1912, le Territoire d'Arizona ; le voici relié au reste du pays. La présence du fort sécurise les nouvelles implantations et permet aux villes minières, Tombstone mais aussi Bisbee, de fleurir à quelques dizaines de kilomètres. Elle suscite aussi la naissance d'une petite communauté de marchands, fermiers, tenanciers de saloons et salles de bal, à la porte même de la réserve.

C'est depuis ce fort qu'en 1886 le général Nelson Miles organise la capitulation du mytique rebelle Geronimo. Par ses raids, celui-ci a terrorisé pendant plusieurs années les soldats de l'armée, comme les colons qui ont empiété sur les terres apaches pour creuser des mines de cuivre, les immigrants mexicains et les autres tribus rivales. Cet événement, second moment de gloire de la légende de Huachuca après sa fondation, considéré dès cette date comme la victoire qui met fin aux guerres indiennes, est représenté par Lew Davis dans une autre peinture murale accrochée à l'automne 1943 dans le club des officiers blancs. Sur *The Surrender of Geronimo*, réalisé grâce à des techniques inspirées des muralistes mexicains (la tempéra pour éclaircir la toile, le contour noir des personnages pour leur donner par contraste de la luminosité),



« La capitulation de Geronimo », peinture murale réalisée par Lew Davis en 1943  
(Musée de Fort Huachuca)

le grand chef apache tient dans les mains le mouchoir blanc de la capitulation, suivi de Natchez, le capitaine des Apaches Chiricahua ; à sa droite, le premier lieutenant O.B. Gatewood du 6<sup>e</sup> régiment de cavalerie qui aurait négocié les termes de l'accord ; de part et d'autre, les scouts apaches sans lesquels la victoire n'aurait pas été possible<sup>2</sup>.

L'arrivée des soldats noirs, troisième moment fondateur de l'histoire du fort, n'est racontée par aucune peinture, bien qu'elle ait produit les effets les plus durables. À partir de 1892, le fort devient l'un des principaux lieux d'attache des *Buffalo soldiers*, les soldats africains-américains de l'armée régulière surnommés ainsi par les Amérindiens qu'ils étaient chargés de combattre<sup>3</sup>. En 1866, au lendemain de la guerre de Sécession, le Congrès a décidé d'autoriser la formation de six régiments ségrégués noirs : deux de cavalerie, et quatre d'infanterie plus tard fusionnés dans les 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> régiments. Les soldats qui se sont portés volontaires pour en faire partie, pour la plupart d'anciens esclaves affranchis, des fermiers déracinés et de jeunes ouvriers à la recherche d'un emploi, sont utilisés d'une manière assez similaire aux troupes coloniales dans les empires européens : à l'intérieur des États-Unis, ils sont chargés de la pacification des terres les plus récemment conquises – contre les Indiens et contre les voisins jugés menaçants ; à l'extérieur, de la conquête de nouveaux territoires, dans les Caraïbes puis le Pacifique. Au sud-ouest du pays, ils sont cantonnés à des postes isolés de tout et très mal équipés<sup>4</sup>. Lorsque les premiers *Buffalo soldiers* arrivent à Huachuca en 1892, les guerres indiennes sont terminées depuis six ans. Les membres du 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie, auparavant stationné au Texas et dans le territoire du Nouveau-Mexique pour sécuriser les postes et les communautés contre les raids indiens, sont chargés de surveiller la frontière avec le Mexique depuis Huachuca : c'est le début d'une présence et d'une tradition noires sur le fort qui durera jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Surveiller la frontière retrouve toute sa nécessité lorsqu'éclate, en 1910, la révolution au Mexique. Le 10<sup>e</sup> régiment de cavalerie, noir, associé à l'histoire des guerres contre Geronimo, Natchez et l'Apache Kid, et à la charge mythique de San Juan Hill dans la guerre américano-cubaine de 1898, reprend du service. En 1913, depuis Fort Huachuca, il patrouille la région, particulièrement volatile entre Nogales et Yuma, et veille au bon respect des lois de neutralité et de l'embargo sur les armes. En 1916, après le raid de Pancho Villa sur la ville frontalière

de Columbus, le 10<sup>e</sup> régiment participe à l'expédition punitive contre le Mexique conduite par le général John Pershing et se voit confier la responsabilité de la dissuasion du banditisme et de la surveillance de la frontière<sup>5</sup>. Les troupes noires de Huachuca ne sont pas appelées en renfort en Europe après l'entrée en guerre des États-Unis ; elles le ressentent comme une marque de défiance. Au début des années 1920, le calme revient enfin à la frontière avec la fin de la guerre civile au Mexique. Toutes les bases d'Arizona, à l'exception de Huachuca, sont fermées par une armée qui réduit la voilure sous l'effet de l'isolationnisme. Le fort tombe dans un demi-sommeil, même s'il continue de garder la frontière. C'est à cette fin qu'y est affecté, en 1928, le 25<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui a veillé jusque-là sur bon nombre de postes militaires, routes et lignes télégraphiques dans différents États du Sud-Ouest.

Le reste des soldats noirs de l'armée régulière, moins de 4 000 sur 118 000 hommes et seulement trois officiers dans les unités de combat<sup>6</sup>, est basé au Kansas, à Fort Riley et Fort Leavenworth, où ils n'ont pas grand-chose à faire. L'armée s'est fait une piètre opinion de ces soldats et les a cantonnés à des tâches très secondaires. Durant les années 1920, les officiers qui ont commandé des unités noires lors de la Première Guerre mondiale ont été interrogés sur leurs performances. Charles Ballou, commandant de la 92<sup>e</sup> division d'infanterie noire en Europe, a prononcé un jugement sans appel : « Tous les fantassins et les autres soldats de combat devraient avoir un mental fort, une capacité d'initiative, et du courage ; de manière générale, toutes ces qualités font défaut au soldat noir [...]. Il est peu doué pour faire preuve d'initiative, il reste cloué au sol s'il est pris par surprise, et nécessite donc plus que le soldat blanc un commandant qualifié<sup>7</sup>. » Insistant sur les épisodes malheureux plus que sur les moments glorieux, les officiers réussissent à convaincre l'état-major que les soldats noirs sont par essence de mauvais combattants. Leurs commandants, blancs, sont donc choisis parmi les moins bons de l'armée. Les lieux où ils sont basés sont négligés quand ils ne sont pas fermés. Les jours de Fort Huachuca pourraient être comptés. En attendant que son sort soit fixé, il vit dans une forme de latence.

La communauté qui s'est développée à ses portes depuis sa création dépend entièrement de l'activité du fort. De l'autre côté des grilles, la bourgade de Fry se résume à de vastes pâturages au milieu desquels ont été construits, au début du siècle, quelques bâtiments dispersés,

des commerces et débits de boissons, dans lesquels vivent tout au plus 200 personnes pour la plupart occupées à l'élevage. Trois familles d'origine irlandaise ont successivement dominé ce lieu, essayant de tirer profit de la présence des soldats : les Reilly, tenanciers d'un dancing-bordel, les Carmichael, éleveurs, puis les Fry qui donnent leur nom à la communauté de Garden Canyon en 1937. Lorsque le Southeastern Railroad – le chemin de fer reliant El Paso, à la frontière entre le Texas et le Mexique, au sud de l'Arizona – arrive enfin à Hereford, tout près du camp, Erwin et Lilian Fry acquièrent des terres à l'est des Carmichael, ouvrent une école, un bureau de poste puis une épicerie-débit d'alcool. Le fort fait vivre la bourgade : il se fournit auprès des commerçants et emploie, dans des tâches administratives ou logistiques nécessitant des civils, des habitants de Fry ou de la ville voisine de Bisbee.

Si le fort n'existait pas, le comté de Cochise aurait bien peu d'atouts pour se relever de la Grande Dépression qui l'a touché en même temps que le reste du pays : d'immenses plaines désertiques sur lesquelles paissent les troupeaux, et des mines de cuivre et d'argent à ciel ouvert. Les entrepreneurs font donc un excellent accueil au programme d'expansion du camp, réalisé par la Works Progress Administration (WPA), une des principales agences créées par le New Deal, entre 1934 et 1939, comme dans de très nombreux autres lieux civils et militaires à travers les États-Unis. Ce qu'on appellera plus tard le « vieux poste », un triangle dont le sommet pointe vers le débouché du Huachuca Canyon, organisé autour du terrain de parade – les logements en pierre des officiers d'un côté, les casernes en bois à deux étages pour les soldats de l'autre – est rénové et agrandi. Les bâtiments en bois couverts de toits rouges sont repeints, la plomberie et le système d'évacuation des eaux usées améliorés. Un théâtre vient compléter l'ensemble composé de l'ancien hôpital et des deux écoles – l'une destinée aux enfants blancs du nom du capitaine Whitside, l'autre aux enfants noirs portant le nom du colonel Charles Young, l'officier africain-américain le plus haut gradé de l'armée en 1914, qui s'est distingué en dirigeant des opérations au Mexique. Un bâtiment de plusieurs étages aux airs de palais italien – on le surnomme « *million dollar barrack* » (« la caserne à un million de dollars ») – vient doubler l'enfilade des casernes sans que personne ne comprenne la nécessité d'un tel luxe dans ce fort aux activités ralenties. Un nouveau puits, condition *sine qua non* de la présence humaine dans le désert, est foré. Un village indien est aussi construit en adobe au nord du poste pour



loger les derniers éclaireurs en attente de leur retraite. Les huit scouts survivants de l'armée et leur famille ont été transférés à Huachuca depuis Fort Apache, désactivé en 1922. Ils n'ont désormais plus grand-chose à faire d'autre que participer aux manœuvres et aux parades, ou jouer le rôle d'Indiens en costumes traditionnels attendu d'eux lors de la venue de visiteurs de marque. Sur les cartes postales imprimées par le Signal Corps, on les voit âgés, épaissis, posant devant leurs chevaux en habits blancs rehaussés de couleurs, mocassins montants et coiffes de plumes. Leur présence est une survivance du passé<sup>8</sup>. Ils pourraient être une métaphore du sort réservé au fort par l'armée, mais Huachuca est tiré de l'incertitude par la préparation du pays à l'entrée en guerre.

L'État d'Arizona est en effet un des grands gagnants de l'expansion de l'effort militaire et des commandes du gouvernement fédéral. Dès 1940, ses élus insistent à Washington sur les atouts qu'il a à offrir : un ensoleillement très généreux tout au long de l'année, des températures clémentes, des vents modérés, autant de caractéristiques propices à l'aviation ; d'immenses étendues désertiques pour l'entraînement au combat, les exercices d'artillerie et les manœuvres de tank ; l'isolement à l'intérieur du pays, gage d'une plus grande sécurité. Les hommes d'affaires de Tucson soutenus par le sénateur démocrate Carl Hayden, un des élus les plus influents au Congrès parce qu'il est membre de la commission des appropriations, qui a le dernier mot sur l'affectation des fonds fédéraux, font du *lobbying* dans la capitale pour accueillir une base aérienne ; ils obtiennent le terrain d'aviation militaire Davis-Montham. D'autres suivent : Ryan Field et Marana, toujours à proximité de Tucson ; la base aérienne de Luke Field tout près de Glendale, qui va devenir la plus importante du monde ; Douglas à la frontière sud-ouest du pays, un des quatre terrains d'aviation aux États-Unis à accueillir des soldats noirs ; les bases de Luke et Williams, qui sont d'autres lieux d'instruction et de vol pour les pilotes des forces aériennes. Les troupes au sol, elles aussi, trouvent les étendues dont elles ont besoin dans l'État du Grand Canyon : le centre d'entraînement du désert du général George Patton instruit les soldats en Californie comme dans le désert d'Arizona à Camp Horn et Camp Hyder. Les contracteurs privés accompagnent cette présence nouvelle de l'État militaire en Arizona : le producteur de pneus Goodyear ouvre une usine à Phoenix pour fournir les pièces nécessaires aux avions de combat ; l'entreprise Garrett AiResearch, un site de construction de refroidisseurs et de turbines pour les bombardiers B-17 à l'aéroport

Sky Harbor ; l'Aluminium Company of America (Alcoa) produit des pièces en aluminium à l'ouest de la capitale. Ensemble, ces « *Big Three* » font de la capitale de l'Arizona un centre majeur de production pour la Défense nationale. L'effet d'entraînement est formidable pour l'ensemble de l'État, qui délaisse désormais bétail, exploitation minière et culture des agrumes et du coton, pour se réorganiser complètement sous l'effet des investissements liés à l'effort militaire<sup>9</sup>. Il touche même l'extrême sud de l'Arizona où se trouve Fort Huachuca.

Le « poste noir » sait en effet tirer profit de la place nouvelle que l'armée est contrainte de faire aux soldats africains-américains sous la pression des organisations militantes. À Washington, celles-ci remettent bruyamment en cause la poursuite du *statu quo* racial de l'entre-deux-guerres : une armée ségréguée, dans laquelle la présence noire est très faible. Les anciens officiers africains-américains de la Première Guerre mondiale associés à plusieurs personnalités de la presse et des organisations africaines-américaines au sein du Committee on the Participation of Negroes in the National Defense ont senti que cette sous-représentation des Noirs dans l'armée perdurerait dans le conflit qui se prépare. Ils ont donc milité dès 1938 pour une inclusion plus large des Africains-Américains dans l'armée, pour la création d'une division et d'un escadron noirs, et pour leur affectation à des fonctions de combat et non plus seulement de soutien. La National Association for the Advancement of Colored People veut, elle, obtenir, une intégration totale de l'armée. Cette mobilisation noire, relayée par de puissants soutiens au Congrès, est suffisamment importante pour que, le 16 septembre 1940, le *Selective Training and Service Act*, première loi de conscription de temps de paix, soit adopté avec deux clauses antidiscriminatoires : la première permet à tout homme de 18 à 36 ans de s'engager volontairement dans les forces navales et terrestres, quelle que soit sa race ou sa couleur de peau ; la seconde interdit toute forme de discrimination dans la sélection et l'entraînement des hommes. Aucune possibilité d'appel n'est cependant prévue pour ceux qui estimeraient avoir été injustement qualifiés inaptes par les conseils de révision. Peu de temps avant les élections présidentielles de novembre 1940 en vue desquelles le président Roosevelt a besoin du vote noir, les organisations militantes tentent d'arracher une concession importante sur le nombre et la présence des Africains-Américains dans l'armée. Walter White, le secrétaire exécutif de la

NAACP, A. Philip Randolph, le président de la National Brotherhood of Sleeping Car Porters, et Arnold Hill, le conseiller pour les affaires noires de la National Youth Administration, exigent l'abandon des unités ségréguées dans l'armée et l'intégration des Africains-Américains en tant qu'individus. Sur ces deux points, ils essuient un douloureux échec – la ségrégation des troupes est maintenue –, mais ils obtiennent du Président que l'armée respecte un quota de 10 % de soldats noirs, correspondant à leur part dans la population américaine, et l'engagement que les Africains-Américains serviront dans toutes les branches de l'armée et non plus seulement dans des fonctions de soutien – cet engagement ne sera pas tenu.

Lorsque le ministère de la Guerre dévoile, le 8 octobre 1940, sa politique en matière raciale, les organisations noires ont légitimement le sentiment d'un recul. À l'exception du nombre sur lequel elles ont obtenu une concession importante, c'est en effet un retour aux recommandations pour l'emploi des troupes africaines-américaines formulées à la fin des années 1930 : l'emploi de tous les Noirs dans des unités ségréguées, le maintien d'une grande partie des soldats dans des unités non combattantes, l'abandon du projet d'intégrer de petites unités noires à des unités blanches plus larges<sup>10</sup>. La déclaration par laquelle le ministère rend publique sa politique en matière d'emploi des troupes africaines-américaines, préparée par le secrétaire adjoint à la Guerre Robert Patterson et validée par le président Roosevelt, affirme en effet : « La politique du ministère de la Guerre est de ne pas mélanger les soldats noirs et blancs au sein des mêmes régiments. Cette politique s'avère satisfaisante depuis longtemps ; introduire des changements se ferait au détriment du moral et de la préparation à la Défense nationale [...]. C'est l'avis du ministère de la Guerre qu'aucune expérience avec l'organisation de ces unités ne doit être tentée dans cette période cruciale<sup>11</sup>. » À plusieurs reprises, le ministère répète, par la voix de ses plus hauts responsables, que l'armée ne peut pas être un laboratoire d'expérimentation sociale, qu'elle ne peut forcer la société à accepter une intégration raciale à laquelle elle ne serait pas prête. L'argument formulé en 1896 par l'opinion majoritaire de la Cour suprême dans la décision *Plessy v. Ferguson* selon lequel la ségrégation est garante du maintien de l'ordre social est implicitement mobilisé à nouveaux frais.

À la veille des élections, trois nominations symboliques dans l'armée sont annoncées pour tenter de faire accepter ce revers aux organisations

noires : au poste d'aide civil du secrétaire à la Guerre en charge des relations interraciales, celle de William Hastie, premier juge fédéral noir, nommé par Roosevelt, puis doyen de l'École de droit de l'université noire de Howard à Washington – il accepte le poste à la condition que le ministère fasse connaître son opposition à la ségrégation ; celle du major Campbell C. Johnson comme assistant au directeur du Selective Service System qui organise le système de sélection des conscrits ; et enfin la promotion du plus haut gradé noir, le colonel Benjamin Davis Sr., au rang de brigadier général. Celui-ci fait partie de l'armée régulière depuis la fin de la guerre hispano-américaine dans laquelle il s'était engagé comme volontaire. Il a été envoyé au Liberia de 1909 à 1912 comme attaché militaire, puis aux Philippines pendant la Première Guerre mondiale : ce sont des affectations classiques pour un Africain-Américain qui ne peut avoir sous ses ordres que des hommes de la même couleur que lui ou considérés comme racialement inférieurs comme les peuples colonisés. En 1941, il est commandant de la 4<sup>e</sup> brigade de cavalerie dans un camp ségrégué du Kansas, qu'il doit préparer à reprendre du service. Cela devait être son dernier poste avant sa mise à la retraite, mais le Committee on the Participation of Negroes in the National Defense mène une campagne bruyante pour sa promotion au poste de général. Le chef de l'état-major, le général Marshall, lui propose la fonction d'« inspecteur et conseiller pour toutes les questions liées aux unités noires en service », sous l'autorité de l'inspecteur général, Virgil Peterson. Il espère que la nomination de Davis neutralisera les critiques des activistes à peu de coûts. Le général noir a la réputation d'être un modéré : il accepte la ségrégation au sein de l'armée dès lors qu'elle est mise en œuvre selon le principe du « séparés mais égaux », et prend ses distances à l'égard des organisations militantes et de la presse noires<sup>12</sup>. Deux de ces nominations, celles de Hastie et de Davis, auront une influence majeure sur l'entraînement des soldats africains-américains à Huachuca.

Ces nominations sont bien insuffisantes pour satisfaire les attentes des organisations noires, à la pression desquelles le président Roosevelt a décidé de céder dans d'autres domaines. En décembre 1940, A. Philip Randolph a lancé un ultimatum à Roosevelt : si les barrières raciales à l'embauche dans l'emploi fédéral et les industries de la Défense ne sont pas levées, il mettra à exécution sa menace d'organiser une manifestation de masse sur Washington le 1<sup>er</sup> juillet 1941. Inquiet de l'effet possible d'un si large rassemblement de Noirs sur le Mall, le Président adopte, en juin 1941, le décret présidentiel 8802 qui interdit la discrimination

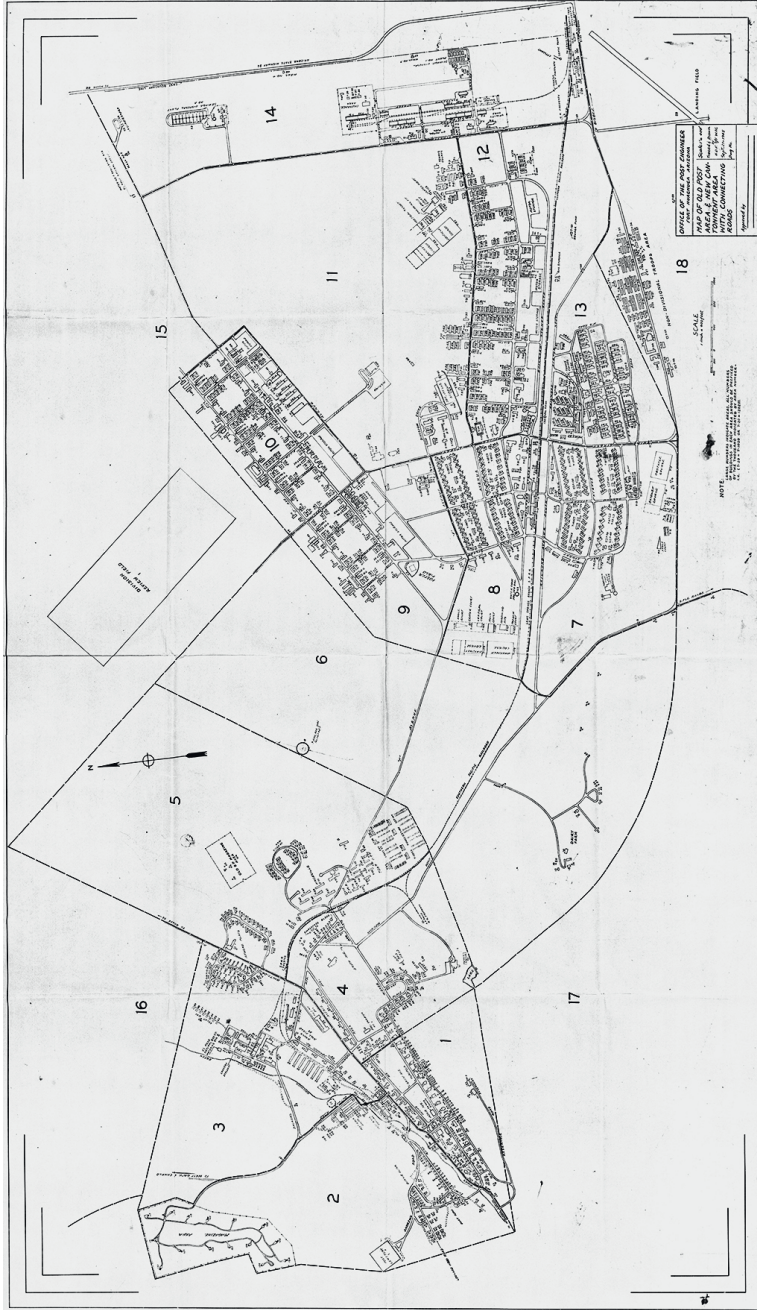
à l'emploi dans les agences fédérales, les syndicats et les entreprises engagées dans l'effort de guerre – une mesure assez mal appliquée en Arizona –, et créant le Fair Employment Practices Committee, instance de recours qui s'avérera assez peu efficace. En contrepartie, le Président exige l'abandon de trois autres revendications formulées par le Mouvement pour la marche sur Washington : la suppression de la *poll tax* (une taxe censitaire appliquée par certains États du Sud pour empêcher les Noirs d'exercer leur droit de vote), l'interdiction fédérale du lynchage, et l'abolition de la ségrégation dans les forces armées<sup>13</sup>. Le *statu quo* racial demeure donc dans le monde militaire.

Pour l'avenir de Fort Huachuca, l'acceptation d'un nombre beaucoup plus important de soldats africains-américains par l'armée et la poursuite de la ségrégation des unités sont décisives : c'est la garantie que le modèle du « poste noir » n'appartient pas encore au passé. Ces décisions laissent le comté espérer l'arrivée de nouvelles troupes noires et, avec elles, la renaissance du fort. Pour la chambre de commerce et les élus locaux, c'est le moment ou jamais de rappeler la tradition d'accueil des troupes non démentie depuis 1877 et de tirer profit de l'intérêt que s'est mis à accorder le gouvernement fédéral à l'Arizona. Soutenus par les deux sénateurs de l'État, les hommes d'affaires de Bisbee insistent à Washington sur les avantages incomparables du fort : des terrains vierges extrêmement vastes ; des températures douces et un climat sec et sain qui permettent un entraînement toute l'année ; un isolement quasi total, garantie d'un minimum de friction avec la communauté locale ; et une tradition militaire qui ne demande qu'à être ravivée. Mais le fort qui s'est peu étendu depuis son noyau originel au flanc de la montagne est bien trop petit pour accueillir une division entière, et l'insuffisance en eau est un autre obstacle. Huachuca n'est donc pas apparu sur la première liste des bases militaires à agrandir ou à construire, établie par le ministère de la Guerre au printemps 1940. Les sénateurs de l'État ont compris que le fort devait être équipé de nouveaux puits. Hayden, secondé par le jeune sénateur Ernest McFarland, lui aussi démocrate, convainc la commission des appropriations du Congrès de financer le forage de deux puits à l'extrémité est du fort. Avec les réservoirs créés à mi-pente au-dessus du vieux poste, ils doivent permettre d'alimenter en eau jusqu'à 40 000 hommes. Lorsque le second réservoir est construit à l'été 1940, il devient possible d'entreprendre, à la toute fin de l'année, une première vague de travaux pour

accueillir les soldats africains-américains du 368<sup>e</sup> régiment d'infanterie, aux côtés du 25<sup>e</sup> déjà sur place. L'entreprise de construction Del Webb, qui a remporté la plupart des marchés militaires en Arizona, fait travailler 3 000 ouvriers sept jours sur sept pour que les nouveaux bâtiments soient prêts à accueillir les 5 000 nouveaux venus. Selon la *Bisbee Daily Review*, les 120 casernes et les résidences pour les sous-officiers sortent de terre à un rythme record ; de nouvelles routes pavées sont dessinées<sup>14</sup>. L'argent se met à ruisseler dans les commerces. Seuls les gardiens de troupeaux qui paissent à proximité du fort se montrent inquiets. Ils craignent que l'État s'approprie leurs pâturages pour créer de nouveaux champs de manœuvre et de tir.

Grâce aux deux nouveaux puits, le *lobbying* à Washington reprend sens. L'adoption du quota de 10 % de soldats africains-américains dans l'armée donne aussi bon espoir aux notables du comté de Cochise et aux élus. En janvier 1941, l'assemblée de l'État adopte une résolution conjointe signée par le gouverneur Osborn, mandatant les deux sénateurs et le représentant John Murdock pour convaincre le chef d'état-major de l'armée que le fort doit pouvoir entraîner une division entière<sup>15</sup>. Selon le gouverneur, les travaux nécessaires pour accueillir autant d'hommes devraient permettre d'injecter des millions de dollars dans l'économie locale, et de salarier pendant plusieurs mois des milliers d'ouvriers de Bisbee et Tombstone, qui souffrent encore du chômage<sup>16</sup>. Le 21 mars 1941, la Chambre des représentants adopte une loi prévoyant l'appropriation de 4 milliards de dollars pour équiper et mettre sur pied une armée de 4 millions d'hommes ; elle inclut une provision de 3,8 millions de dollars pour le fort situé à la frontière mexicaine. Le 16 juillet, le ministère de la Guerre publie une seconde liste de 14 sites militaires à développer dans le cas où l'entraînement d'un nombre plus important d'hommes deviendrait nécessaire : le nom du fort d'Arizona y apparaît. 30 000 hommes, l'équivalent de deux divisions, devraient y être stationnés<sup>17</sup> ; il n'y en aura en fait jamais autant en même temps. La perspective des retombées économiques fait passer au second plan la crainte d'un afflux d'hommes noirs dans la région.

À peine confirmée la sélection de Huachuca par le ministère de la Guerre, l'entreprise de Phoenix, Headman, Ferguson and Carroll, décroche le contrat juteux de 23 millions de dollars. Elle bâtit en quelques mois le nouveau cantonnement qui doit permettre d'accueillir une division entière : à l'est du vieux poste, il se déploie en éventail sur les plaines vierges, s'étendant vers la vallée de la rivière San Pedro.



Plan réalisé en septembre 1945 par le Bureau du génie du poste.  
 Le vieux poste et le nouveau cantonnement (Arizona State Archives)

1 200 bâtiments sont construits à la hâte en bois de pin, suivant des plans standards établis par l'armée : des casernes sommaires tout en longueur à deux étages, disposées en épis et regroupées par unités, ont poussé sur la plaine pour loger les hommes, des bâtiments pour le mess, des *post exchanges* (ou PX, les boutiques tenues par des civils sur les bases), deux ensembles hospitaliers, une station de pompier, des lieux de divertissements, des lacs artificiels, des champs de tir, des terrains d'atterrissage...

L'isolement total de Huachuca est à double tranchant pour l'accueil de plusieurs milliers de soldats noirs. Il permet de minimiser les contacts et donc les altercations potentielles avec les civils blancs, mais l'absence de ville de garnison attenante prive les soldats de distractions et de femmes. Il n'y a quasiment rien à Fry ; et, au-delà, c'est le désert jusqu'à Bisbee ou Tombstone où les Africains-Américains sont tenus dans la plus grande méfiance. L'Arizona, dont la population compte à peine 15 000 Noirs en 1940 sur presque 500 000 habitants<sup>18</sup>, pratique en effet une version très dure de la ségrégation raciale, assez peu différente de celle qui régit les États les plus racistes du pays. La



Les troupes défilant dans le nouveau cantonnement  
(Army Signal Corps)



ségrégation légale y a été introduite dès 1864 avec une loi interdisant le mariage mixte. La ville de Phoenix, incorporée en 1870, a reproduit les dispositifs réglementaires racistes du Texas, de l'Oklahoma et de l'Arkansas d'où ses fondateurs étaient originaires. Immédiatement après la transformation du Territoire en État en 1912, l'assemblée d'Arizona a institué la ségrégation obligatoire des écoles primaires, étendue aux lycées en 1921, tandis qu'apparaissaient progressivement, dans le domaine résidentiel, les premiers contrats à clauses raciales restrictives visant à tenir les Noirs à distance des quartiers blancs. Seuls les Africains-Américains pouvant lire des passages entiers de la Constitution étaient autorisés à voter. À la fin des années 1930, la ligne de couleur était donc très difficilement franchissable pour les Noirs vivant en Arizona<sup>19</sup>.

À 40 kilomètres du fort, la ville de Bisbee est presque totalement blanche et mexicaine avec seulement 63 Noirs en 1940, et cultive, depuis sa création, la méfiance à l'égard des soldats africains-américains. Elle s'est développée à toute vitesse dans les années 1880 après la découverte de cuivre, qui a fait venir de nombreux immigrants d'origine européenne – Polonais, Slovénes, Croates, Bosniaques, Serbes, Italiens, Finlandais, Suédois... Sous la direction de la très puissante entreprise Phelps Dodge Mining Corp. (ou PD), la petite colonie est devenue en quelques années une vraie ville industrielle. La politique d'emploi et de rémunération différenciée des mineurs menée par PD a clivé les relations entre Blancs et Mexicains, initialement harmonieuses. L'entreprise ne fait descendre dans le Sacramento Pit, cette carrière à ciel ouvert creusée dans les profondeurs de la terre, formant une véritable fosse aux couleurs rouges et fauve, que des ouvriers blancs quand, dans d'autres villes, par exemple à Clifton-Morenci, elle envoie également des ouvriers mexicains dans la mine. En 1917, Phelps Dodge, devenue extrêmement puissante puisqu'elle contrôle jusqu'à la police municipale, orchestre la déportation des mineurs grévistes des Industrial Workers of the World vers le Nouveau-Mexique, avec la collaboration de milices citoyennes et la complicité du shérif. Les Noirs, eux, n'ont jamais travaillé dans la mine ; ils sont principalement employés comme gardiens. Le petit chapitre de la NAACP qu'ils créent en 1919 disparaît rapidement faute d'un nombre suffisant de membres. C'est l'époque où les soldats africains-américains de Huachuca, qui appréciaient jusqu'alors les nombreux bars, hôtels,

boutiques apparus sur Main Street grâce à l'argent amassé dans la mine, cessent d'y venir. En juillet 1919 en effet, une émeute a éclaté entre les hommes du 10<sup>e</sup> régiment de cavalerie et la police locale. Depuis, les soldats du fort évitent Bisbee, *a fortiori* lorsque la ville qui a réussi à accueillir le siège du comté en 1929, est violemment touchée par la chute de la production de cuivre – seul un mineur sur quatre parvient à conserver son emploi. De nombreux ouvriers quittent Bisbee, tandis que bien d'autres survivent tout juste. Les fonds et programmes fédéraux sont accueillis comme des mannes providentielles, mais sont mis en œuvre par les autorités du comté de manière ségréguée, renforçant ainsi les lignes entre les Blancs, les Mexicains et les Noirs<sup>20</sup>.

L'extraction du cuivre à Bisbee reprend au début des années 1940 en réponse aux besoins nouveaux en métal de la Défense nationale. L'armée met alors à la disposition de Phelps Dodge des soldats réservistes pour travailler dans la mine : des Blancs, logés dans le beau bâtiment du Young Men's Christian Association (YMCA), mais aussi des Noirs, moins nombreux, nouveaux venus dans la ville, dans un taudis sur Brewry Street qui absorbe une bonne partie de leur paie quotidienne de 7 dollars. L'extraction est ségréguée, les deux groupes travaillant dans des puits différents, dans une atmosphère de grande tension. Ainsi, le 9 novembre 1942, devant un saloon de Brewry Street, Clay H. Moore, un employé blanc de la mine, poignarde le soldat noir Willie Diggs, venu en permission de Huachuca pour trouver un logement pour sa grand-mère. Arrêté et interrogé par la police, Moore déclare avoir pensé que le soldat était un mineur parce qu'il ne portait pas d'uniforme complet. Alerté par différents courriers, le juge William Hastie demande au ministère de la Guerre qu'une enquête soit conduite, mais elle ne débouche pas et, après avoir été arrêté, le coupable est relâché<sup>21</sup>. Une forme d'impunité est actée à Bisbee en cas de crime raciste. En juillet, les journalistes de l'*Arizona's Negro Journal* étaient déjà venus de Tucson pour enquêter sur la situation raciale dans les environs ; ils avaient fait par eux-mêmes l'expérience de la ségrégation à Bisbee lorsque le restaurant Plaza avait accepté de leur vendre des hamburgers mais leur avait refusé le droit de les manger sur place<sup>22</sup>. Au début de la guerre, la ville minière ne peut plus être un lieu de détente pour les soldats noirs.



Russell Lee, *Main Street of Bisbee, Arizona*, mai 1940 (Library of Congress)

La communauté africaine-américaine la plus proche susceptible d'accueillir les soldats de Huachuca est à Tucson, à 150 kilomètres, soit plus de trois heures de voiture, mais elle est peu nombreuse, avec 1 678 personnes sur une population de 36 800 habitants dont près de 6 000 Mexicains<sup>23</sup>. Elle est d'un très maigre secours. Tucson perpétue en effet la discrimination raciale qui y existe depuis sa création comme capitale du territoire de l'Arizona en 1867. De nombreux commerçants ont accroché des panneaux « Nous ne servons pas les Noirs » ou « Nous nous réservons le droit de refuser le service à qui nous voulons » dans leurs vitrines. En 1940, le *Negro Motorist Green-Book*, guide destiné aux automobilistes africains-américains, ne liste qu'un restaurant où les Noirs peuvent aller sans inquiétude : le *Rainbow Grill*, au 31 West Jackson Street<sup>24</sup>. La police municipale fait des patrouilles régulières pour s'assurer du respect des règles et des pratiques de ségrégation, maniant quelquefois la matraque ou les armes de service. À l'automne 1941, la Federal Security Agency (FSA) et l'United Service Organizations (l'USO), cette institution civile créée en janvier 1941 pour offrir des divertissements aux soldats hors des camps militaires, coalition œcuménique émanant de six organisations<sup>25</sup>,

ont pourtant le projet d'installer à Tucson un club destiné aux soldats noirs des 25<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> régiments de Huachuca, ainsi que ceux de la base aérienne voisine. Shirley Graham, qui a été embauchée par l'USO pour mettre en œuvre les activités de détente des soldats sur le fort, relate ainsi les raisons de cette décision : « Nous [les employés de l'USO] avons reçu pour instruction de sonder les communautés environnantes, d'interpréter les envies du soldat et de travailler pour son acceptation dans une communauté normale et saine [...]. Nous avons cherché une communauté noire, même petite, une église, un club, des foyers et même des filles. Nous avons donc été forcés de nous tourner du côté de Tucson. À force d'efforts, la FSA et l'USO ont décidé d'ouvrir un club à Tucson<sup>26</sup>. » Le bâtiment, dont il est prévu que la construction soit financée par les 50 000 dollars des fonds fédéraux, doit être ouvert aux soldats, noirs et blancs, comme aux résidents de la ville, dans une configuration non ségréguée – l'USO défend la tolérance et l'ouverture en matière raciale, à la différence de l'armée<sup>27</sup>. Mais l'hostilité de la chambre de commerce de Tucson, opposée autant à la venue des Noirs qu'à l'intervention fédérale, fait échouer le projet. L'avocat Cleon Knapp déclare que faire de Tucson un centre pour les soldats de Huachuca détournerait les touristes et serait « désastreux pour la ville ». Le notable Monte Mansfield ne dissimule pas ses sentiments racistes : « Je suis irrévocablement opposé à ce qu'on fasse venir les soldats de Huachuca à Tucson. Il y a quelque temps, on a refusé de leur vendre des voitures, parce qu'ils les réduisent en pièces beaucoup trop vite. » La communauté blanche ne veut tout simplement pas des Africains-Américains ; elle n'y voit même pas son intérêt économique<sup>28</sup>. Shirley Graham analyse ainsi l'hostilité des Blancs à leur égard :

Il semble que l'USO ne peut même pas ouvrir un simple centre d'accueil dans le sous-sol d'une église. Seules les maisons de mauvaise réputation sont ouvertes aux soldats noirs. Les restaurants, les cinémas, les parcs, les piscines leur sont fermés [...]. Puisqu'il n'y a pas de communauté pour eux hors du fort, nous devons orienter nos efforts vers la construction de quelque chose de qualité pour lui à l'intérieur<sup>29</sup>.

À force d'efforts, Ada McCormick, une habitante de Tucson bien établie localement, finira pourtant par obtenir la création d'un *service club* ségrégué pour les soldats noirs de la ville et de ses environs, en usant de son influence auprès du conseil municipal<sup>30</sup>.

Les communautés proches de Huachuca étant résolument hostiles aux Africains-Américains, l'USO doit imaginer les moyens de rendre leur isolement sur le fort supportable. Dévouée aux soldats noirs pour lesquels elle éprouve des sentiments maternels, Shirley Graham réussit à convaincre les autorités militaires d'y faire place à une vraie offre de divertissement. Rien ne la prédisposait à venir en Arizona, encore moins à travailler en collaboration avec l'armée. Elle travaillait auparavant comme dramaturge pour le Federal Theater Project (FTP) au sein de la Works Progress Administration ; à Chicago, elle était à la fois administratrice et auteure/metteuse en scène pour la troupe noire soutenue par le Project<sup>31</sup>. En 1941, ne trouvant plus d'emploi dans le monde du théâtre, elle candidate à un poste à l'USO pour nourrir ses enfants. L'organisation envoie la jeune Africaine-Américaine dans le seul « camp noir » du pays. Initialement hésitante face à ce lieu isolé et au fonctionnement de l'organisation qui l'emploie, elle s'enthousiasme finalement pour les possibilités qui s'offrent à elle dans un lieu où tout est encore à imaginer. Dans une lettre à son mentor W.E.B. Du Bois, le grand intellectuel et militant africain-américain, qui enseigne à l'époque à l'université d'Atlanta, elle décrit ainsi le fort en octobre 1941 : « C'est l'un des plus vieux postes des États-Unis, partagé entre une petite communauté militaire magnifique et, s'étendant sur le désert, l'incroyable et éblouissant nouveau cantonnement sur lequel arriveront bientôt 15 000 soldats<sup>32</sup>. » Shirley Graham réussit à convaincre le colonel McGee, commandant du fort, d'accueillir les programmes de divertissement et d'instruction de l'USO au sein même de l'enceinte militaire. Ce sont les seuls du pays à opérer dans ces conditions ; la situation locale a nécessité de faire preuve de pragmatisme. Cette exception, due au racisme de la communauté environnante, dure trois mois, le temps qu'un terrain soit acheté à la famille Carmichael à proximité immédiate du fort en vue de la construction d'un centre culturel que pourront fréquenter les soldats noirs sans craindre l'hostilité des habitants de Fry.

Et puis, la guerre est arrivée ! Tout a brutalement changé dans le monde entier. [...] Fort Huachuca a été totalement transformé. Je ne peux pas encore en dire plus pour le moment. Nous sommes confrontés à des responsabilités totalement nouvelles. Jusqu'à présent les *boys* venaient

vers nous pour trouver des divertissements et un peu de détente. Maintenant, ils traversent la crise la plus importante de leur vie<sup>33</sup>...

Fine chroniqueuse de la vie sur le fort, Shirley Graham perçoit immédiatement le tournant que représente l'entrée en guerre pour le pays, mais aussi pour les hommes qui s'entraînent sur le camp. À la fin janvier 1942, elle raconte à W.E.B. Du Bois la panique qui s'est emparée de l'Arizona à l'idée que les Japonais puissent menacer les frontières sud du pays :

Beaucoup de ce qui s'est passé ici à la frontière mexicaine n'a pas pu être publié dans la presse. On n'était absolument pas préparés. Quand l'ennemi a frappé Pearl Harbor, il était prêt à frapper d'autres lieux. Vous avez sûrement appris que des troupes ont été envoyées à la hâte sur la côte ouest du Mexique. C'était une réponse vitale. Depuis des années, Fort Huachuca a été l'avant-poste qui gardait cette frontière. Moi aussi je connais maintenant la terreur de me réveiller en pleine nuit et d'entendre des avions.

Mais le plus terrifiant, c'est de voir les visages des hommes changer et se durcir – de sentir les fondations que l'on a construites avec tant de soin se dérober ; de savoir que le futur que mes fils et moi avions imaginé et pour lequel nous avons tant travaillé peut être réduit à néant par des obus qui détruisent la chair des hommes. Chaque soldat en uniforme ici devient mon fils, en uniforme<sup>34</sup>.

Bien qu'éloigné du Pacifique, le comté de Cochise est ébranlé par le bombardement-surprise de la base américaine de Hawaï par l'aviation japonaise. Le 7 décembre 1941, huit soldats originaires d'Arizona ont péri dans le naufrage du navire *USS Arizona* sous le feu nippon, dont un marin natif de Bisbee<sup>35</sup>. Fort Huachuca rejoue alors le rôle de garde-frontière avec le Mexique, le ministère de la Guerre craignant un temps que celui-ci puisse représenter une menace pour le pays comme il l'a été durant la Première Guerre mondiale. Les 25<sup>e</sup> et 368<sup>e</sup> régiments d'infanterie basés sur le fort sont envoyés sur la côte ouest, en Californie, dans le Nevada et dans l'État de Washington, pour veiller sur des lieux stratégiques. Ils ne reviennent à Huachuca qu'en avril 1942, lorsque le danger est passé.

C'est très peu de temps après qu'est activée sur le fort la 93<sup>e</sup> division noire (*all-black*) de l'armée. Sa constitution et son entraînement

à Huachuca sont décidés dans les semaines qui suivent Pearl Harbor. L'armée doit alors pouvoir mobiliser très rapidement 10 millions d'hommes et les préparer au plus vite à être opérationnels sur des théâtres lointains. Il est devenu difficile pour l'état-major de continuer à résister à l'enrôlement d'un nombre significatif d'Africains-Américains. Pourtant, dans de nombreux États, les candidatures noires sont encore très fréquemment rejetées par les conseils de révision au prétexte d'une santé défaillante ou d'illettrisme (35,6 % d'Africains-Américains parmi les candidatures rejetées)<sup>36</sup>. Pour cette raison mais aussi à cause des exemptions négociées par les exploitants de coton pour conserver leur main-d'œuvre, le taux d'enrôlement des Noirs est bien plus faible que celui des Blancs : un homme sur deux en âge de servir pour les premiers, trois sur quatre pour les seconds<sup>37</sup>. La Présidence va imposer à l'armée que le quota de 10 % de soldats noirs soit effectivement mis en œuvre. L'état-major doit imaginer le moyen d'honorer cet engagement. Lors de la conférence qui réunit, le 8 décembre 1941, au lendemain de Pearl Harbor, les éditeurs des journaux noirs et les principaux responsables du ministère de la Guerre, le général Marshall annonce, outre la création de plusieurs unités de Reserve Officers' Training Corps (ROTC, corps de formation des officiers de réserve) dans trois universités noires, la formation d'unités noires dans toutes les branches de l'armée, dont plusieurs divisions d'infanterie<sup>38</sup>. Durant les années 1920, les officiers blancs qui avaient commandé des troupes africaines-américaines lors du conflit mondial avaient pourtant découragé, pour de bonnes et de mauvaises raisons, la reformation des 92<sup>e</sup> et 93<sup>e</sup> divisions noires ségréguées. Toutes les études sur l'usage des troupes noires avaient également déconseillé la formation d'unités noires d'une taille supérieure à un régiment (2 500 hommes). Mais, en décembre 1941, la solution d'une division *all-black* – formée exclusivement de soldats noirs commandés par des haut gradés blancs – apparaît comme d'autant plus avantageuse qu'elle doit permettre d'affecter en une fois une bonne partie des 177 000 soldats noirs à absorber dans l'armée en 1942 pour respecter le quota des 10 %. Avec toutes leurs composantes et leurs unités de soutien, les divisions doivent aussi contribuer à une représentation des Africains-Américains dans presque toutes les armes. La création des divisions noires a l'avantage de régler le problème de l'affectation des soldats africains-américains au sein de l'armée sans déroger au principe de la ségrégation réaffirmé par l'état-major le 8 octobre 1940. Accessoirement, elle est aussi vue

comme un moyen de neutraliser la demande répétée de création d'une division de volontaires intégrée, mêlant Noirs et Blancs, soutenue par les organisations militantes et les intellectuels noirs.

Trois divisions d'infanterie sont initialement prévues. Deux seront effectivement formées, à partir de régiments d'infanterie noirs déjà existants (les 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> postés à Huachuca), des régiments plus récents de l'armée régulière (366<sup>e</sup>, 367<sup>e</sup>, 368<sup>e</sup>), et le 372<sup>e</sup> régiment de la garde nationale intégré depuis peu à l'armée. La première division noire, la 93<sup>e</sup>, devra être activée en avril 1942, à partir des 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> et 368<sup>e</sup> régiments d'infanterie déjà établis dans le fort d'Arizona ; la seconde, la 92<sup>e</sup>, le sera à l'automne 1942, à partir des cadres de la 93<sup>e</sup><sup>39</sup>. Mais, avant cela, le ministère de la Guerre doit trouver les lieux où entraîner les 15 000 Noirs formant une division. Or, jusqu'alors, les règles de l'armée interdisaient le stationnement d'une unité africaine-américaine plus grande qu'une brigade sur le territoire national. L'armée aurait pu choisir un camp mixte ségrégué du Sud où trois quarts des troupes noires s'entraînaient déjà dans une ségrégation stricte – entraînement séparé, casernes et lieux de détente distincts, à distance du cantonnement blanc<sup>40</sup>. Mais, en dépit de l'isolement de ces camps, des tensions liées à l'interaction entre Noirs et Blancs se sont manifestées dès 1941 – ainsi à Fayetteville en Caroline du Nord, des affrontements entre soldats noirs de Fort Bragg et des membres de la police militaire ont fait des morts et des blessés des deux côtés au mois d'août<sup>41</sup>. Pour accueillir la 93<sup>e</sup> division, l'état-major envisage d'abord un camp situé au nord du pays, à proximité d'un grand centre de population noire, comme Fort Dix dans le New Jersey ou Fort Meade dans le Maryland<sup>42</sup>, comme cela a été fait pour l'escadron *all-black* accueilli, en juillet 1941, en Alabama à Tuskegee, où a été fondé en 1881 l'Institut Tuskegee par Booker T. Washington<sup>43</sup>. Mais, en janvier 1942, la Division des opérations de l'état-major fait contre toute attente le choix de l'Ouest : c'est à Fort Huachuca, « poste noir » historique que s'entraîneront successivement les deux divisions noires, dans un endroit aussi isolé que possible<sup>44</sup>. La 93<sup>e</sup> s'y établira la première ; en attendant qu'elle libère le fort, la 92<sup>e</sup> se préparera au combat en régiments séparés dans quatre camps du Sud. Robert T. Madison, un ancien étudiant en architecture de l'université historique noire de Howard enrôlé dans l'armée en mars 1943 comme premier lieutenant du 370<sup>e</sup> régiment de combat de la 92<sup>e</sup> division d'infanterie, a commenté ce choix en 2007 avec une boutade : « 20 000 Africains-Américains avec des armes ! C'est



pour ça qu'on nous a envoyés au milieu de nulle part à Huachuca, en Arizona<sup>45</sup>. »

Lorsque le reporter du *Pittsburgh Courier*, premier journal africain-américain du pays, visite le fort au début de l'année 1942, il s'étonne de l'immensité du camp : « le poste est bien plus grand que nombre de nos grandes métropoles, et c'est quasiment une ville en soi. On ne peut pas le parcourir à pied en une journée et il y a de la place pour tout ce dont une division peut avoir besoin »<sup>46</sup>. En quelques mois, un nouveau cantonnement de plus d'un millier de bâtiments est en effet sorti de terre sur l'immense zone quasi désertique, grignotant la plaine à partir du vieux poste. Il est désormais prêt à accueillir les 15 000 hommes formant la première division noire de l'histoire américaine à s'entraîner dans un unique lieu. C'est une renaissance surprenante pour ce vieux « poste noir », le dernier fort encore en activité en Arizona à la fin des années 1930, un des derniers aussi à n'accueillir que des soldats noirs dirigés par des officiers blancs, dont la survie était encore incertaine



Photo aérienne du nouveau cantonnement en regardant vers Fry (à l'est) prise en 1943 (Musée de Fort Huachuca)

quelques années auparavant. L'entrée en guerre a été décisive, mais elle n'aurait pu à elle seule faire de Huachuca le lieu d'une expérience militaire et raciale inédite. C'est la réinterprétation de la ségrégation pratiquée en son sein par l'armée, rendue nécessaire par l'absorption de 10 % de soldats noirs dans ses rangs et qui s'est traduite par la création de nouvelles unités ségréguées, qui va donner une seconde vie à ce fort. Il est suffisamment isolé pour que la résistance à la présence d'autant de soldats noirs soit limitée et que les contacts avec les civils blancs vivant dans les communautés voisines soient encadrés. Il bénéficie de conditions climatiques et naturelles privilégiées dans un État que le gouvernement fédéral a identifié comme une base arrière pour l'effort militaire et comme un vaste terrain d'entraînement. Le lobbying des élus et des hommes d'affaires locaux a été efficace. En quelques mois, Fort Huachuca est un des lieux choisis par l'armée pour expérimenter une nouvelle forme d'entraînement des troupes noires.

Dans cette vaste zone frontière qu'est l'Arizona, le gouvernement fédéral éprouve les limites de son attachement à la démocratie au nom de laquelle il vient pourtant de s'engager dans la guerre contre les puissances de l'Axe. C'est aussi l'un des cinq États choisis par l'armée pour interner les Nippo-Américains déportés de Californie en février 1942. Le général John J. DeWitt, qui dirige la West Defense Command coordonnant la Défense intérieure côté Pacifique, a recommandé l'incarcération systématique de tous les Américains d'ascendance japonaise vivant sur la côte ouest, au prétexte qu'il était impossible de s'assurer de leur loyauté après l'attaque japonaise contre Pearl Harbor<sup>47</sup>. Plus au sud, à Fort Huachuca, l'armée érode également les principes d'égalité des chances, pourtant centraux à la démocratie américaine, à travers son traitement des soldats africains-américains. L'Arizona devient donc un des lieux-clés où va désormais se jouer, pour les Noirs, la campagne pour la « double victoire » – contre le fascisme à l'étranger et contre le racisme aux États-Unis – initiée au mois de février 1942 par le *Pittsburgh Courier*. Depuis l'entrée en guerre, une part importante des Africains-Américains s'est ralliée à l'objectif de victoire sur les puissances de l'Axe. Mais cette campagne établit une rupture forte avec l'appel à la trêve qu'avait lancé le grand intellectuel noir et cofondateur de la NAACP, W.E.B. Du Bois, en juillet 1918 dans *The Crisis* ; il avait alors écrit que les Africains-Américains devaient oublier leurs griefs à l'encontre des Blancs pour combattre à leurs côtés. En 1942, les éditorialistes du grand hebdomadaire noir

proclament, sur la bannière « VV » imprimée sur chacune de ses pages, que les Noirs se battront pour « la victoire sur nos ennemis de l'extérieur » en même temps que pour « la victoire sur nos ennemis de l'intérieur »<sup>48</sup>. À Fort Huachuca, la campagne pour la « double victoire » va prendre la forme d'une lutte contre les modalités uniques qu'y revêt la ségrégation raciale et contre des préjugés infériorisants s'exerçant dans chacun des aspects de la vie militaire.

## Chapitre 2

### 14 000 fantassins noirs

Une expérience inédite est sur le point de se jouer à Huachuca. La concentration en un seul lieu, isolé, d'un nombre aussi important de fantassins noirs est une anomalie au regard de ce qui se pratique dans le reste de l'armée. Partout ailleurs, l'infanterie est un corps majoritairement blanc – seul un soldat sur vingt y est africain-américain. Tenues pour avoir une intelligence inférieure par les commandants blancs, les troupes noires sont le plus souvent affectées aux unités de soutien, de plus en plus nécessaires dans une guerre qui n'est plus statique – pour chaque fantassin sur la ligne de front, il faut désormais dix soldats à l'arrière. En 1942, 48 % des troupes noires exercent dans ces unités, en particulier dans les corps du génie et de l'intendance<sup>1</sup>. Partout ailleurs encore, les Noirs sont entraînés aux côtés des Blancs dans une configuration ségréguée déjà éprouvée pendant de nombreuses années. Ainsi, en Louisiane, à Camp Clairborne, un des plus importants lieux d'entraînement du pays, le 761<sup>e</sup> bataillon africain-américain de tanks est logé au sud du cantonnement où des installations de second rang lui sont réservées et ne peut se déplacer librement sur le camp<sup>2</sup>. À Fort Huachuca, les commandants blancs doivent inventer un régime racial nouveau pour une situation qui n'existe nulle part ailleurs.

En février 1942, une lettre anonyme écrite par un officier africain-américain employé à la prison de Huachuca parvient à Truman Gibson, l'adjoint de William Hastie, le conseiller pour les affaires civiles du secrétaire à la Guerre : « Fort Huachuca est un crime contre la race noire. Isolé, lugubre, raciste, il n'y a pas à s'étonner que nombreux soient ceux qui perdent leur esprit ici. [...] Notre condition à Huachuca est la preuve évidente que nous, les Noirs, on nous tient pour faibles, impuissants, et que nous ne sommes pas désirés<sup>3</sup>. » Depuis la prison du fort, l'auteur de la lettre est le témoin privilégié des dysfonctionnements et des manifestations d'injustice raciale. Au tout début 1942 en effet, un régime de relations interraciales reste encore à imaginer.

Le socle de ce régime est nécessairement la ségrégation voulue par l'armée, instituée par des règlements et des ordonnances conçus pour d'autres lieux, couvrant surtout les aspects non militaires de la vie sur les bases d'entraînement. Des interprétations plus ou moins strictes de cette ségrégation sont possibles selon les convictions de ceux qui les appliquent. En outre, en matière de discipline ou de justice militaire, la mise en œuvre des règles générales de l'armée peut se faire de manière racialement biaisée. S'ajoute à ces règles ce qui relève des pratiques et des habitudes, non codifiées par l'armée mais importées de la société sudiste par les officiers blancs, ainsi la manière dont ils s'adressent aux soldats noirs, le degré de proximité physique qu'ils acceptent, les interactions avec les Africains-Américains durant les temps de repos. Ce régime racial, composé de règles instituées et de pratiques individuelles, évolue au gré des réactions qu'y opposent les soldats et de la prise de conscience de l'état-major de la nécessité de prendre en compte les griefs adressés à l'institution. C'est à ce régime racial qui se cherche encore que répondent les hommes de la 93<sup>e</sup> division dans la très grande diversité sociale et géographique qui est la leur, et qui rend difficile la naissance d'un collectif uni.

À partir du mois de mai, des centaines de recrues arrivent chaque jour à Huachuca pour intégrer le 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie, nouvelle unité qui vient rejoindre les 25<sup>e</sup> et 368<sup>e</sup> régiments d'infanterie pour former la nouvelle 93<sup>e</sup> division triangulaire. S'y adjoignent trois bataillons d'infanterie de campagne – les 593<sup>e</sup>, 594<sup>e</sup> et 596<sup>e</sup>. Le journaliste du *Cleveland Call & Post*, quotidien noir de l'Ohio, prédit en juin 1942 à ces hommes qui s'assemblent un destin d'exception : « les hommes assignés à cette unité – “la plus remarquable de toutes” – seront sans aucun doute “la crème de la crème” et feront l'envie des nouvelles recrues et la fierté de la nation<sup>4</sup> ». Il ne doute pas qu'elle saura « confirmer son passé glorieux » et se rendre digne de son insigne, le *blue helmet*, un casque bleu horizon entouré d'un liseré noir, dont elle a hérité de l'ancienne 93<sup>e</sup> division d'infanterie qui s'est vaillamment battue pendant la Première Guerre mondiale. Ses quatre régiments ont été déployés en France au printemps 1918 et placés sous commandement français, évitant ainsi à l'armée américaine l'intégration des soldats africains-américains dans ses rangs. Le 372<sup>e</sup> régiment qui s'est distingué dans les batailles de la Meuse et de l'Argonne, puis en Alsace-Lorraine, revient aux États-Unis décoré de

la croix de guerre<sup>5</sup>. Ce régiment prestigieux ne réintègre pas la 93<sup>e</sup> au moment de sa reformation en 1942, c'est le 369<sup>e</sup> qui fait le lien entre l'ancienne unité et la nouvelle, lui qui permet à la première division noire du nouveau conflit de se prévaloir d'un passé glorieux. Les anciens de la garde nationale de l'État de New York, surnommés les *Harlem Hellfighters*, ont reçu les plus hautes décorations militaires françaises mais ont été privés du défilé sur les Champs-Élysées<sup>6</sup>. Les commentateurs les plus optimistes espèrent qu'à Huachuca les anciens et les nouveaux seront si bien entraînés qu'ils pourront renouveler les exploits de 1918.

Témoin privilégiée de la transformation du fort au printemps, Shirley Graham observe les anciens du 25<sup>e</sup> « raconter avec fierté leur histoire » aux nouveaux venus, « ces jeunes soldats de l'Ohio, d'Indiana, d'Illinois, de Pennsylvanie et de New York, quelques-uns du Texas et de Louisiane »<sup>7</sup>. Henry Williams, jeune recrue, se souvient avoir été accueilli par les anciens « comme si on était de la famille et qu'ils en étaient les chefs<sup>8</sup>. » Les aînés de la 25<sup>e</sup>, qui accompagnent les nouveaux dans leur initiation à la vie militaire, sont des figures admirées. Le sergent A.J. Wells a servi vingt-cinq ans dans l'armée, dont vingt à Huachuca, d'abord dans la cavalerie, puis dans l'infanterie. Toujours excellemment noté, ce n'est qu'en raison d'un problème cardiaque qu'il est réaffecté, à l'été 1943, aux bureaux du Service Command Unit 1922 qui administre le fort. Lorsqu'il meurt en septembre de cette même année, le nouveau stade de football américain est baptisé de son nom. Le sergent Percy Roberts a rejoint plus récemment le 25<sup>e</sup> régiment, régulièrement alimenté en hommes pendant l'entre-deux-guerres. Il est né à la fin des années 1910 dans une petite ville de l'Illinois. Après le lycée et deux ans de *college*, il s'inquiète pour son avenir, et s'engage d'abord dans le Civilian Conservation Corps (CCC), un des programmes phares du premier New Deal destiné à remettre les jeunes chômeurs au travail par l'emploi sur des grands projets ; c'est sa première expérience de la ségrégation légale. En 1937, il s'engage dans l'armée et intègre le 25<sup>e</sup> qu'il ne quitte plus jusqu'à l'arrivée des nouvelles recrues à Huachuca<sup>9</sup>. Ce noyau de l'armée permanente – un homme sur cinq de la nouvelle division –, formé des soldats de carrière, en fournit les cadres et contribue à sa cohésion.

Les nouveaux arrivants sont plus jeunes. Parmi les 226 vétérans de la 93<sup>e</sup> dont l'historien Robert Jefferson obtient une réponse à son questionnaire au début des années 1990, 60 % étaient des conscrits, 20 %

des volontaires, 20 % engagés en raison d'engagements militaires antérieurs<sup>10</sup>. Plus que par conviction politique – patriotisme, opposition aux puissances de l'Axe – ou attirance pour la vie militaire, les volontaires noirs de Huachuca voient l'armée comme une alternative au chômage et une source de revenu régulier – pour un soldat première classe de la 93<sup>e</sup>, la paie est de 50 dollars par mois, dont est déduit 0,99 dollars pour l'assurance payée au gouvernement<sup>11</sup>. C'est le cas de George Shuffer, né en 1923 dans le comté d'Anderson au Texas. La Dépression et une série de mauvaises récoltes ont conduit la ferme familiale à la faillite. Tout en continuant d'aller au lycée, il effectue des petits boulots dans les fermes des alentours pour aider ses parents. En dépit des propositions de bourses que lui font plusieurs universités noires, il décide en 1940 de s'engager alors qu'il n'a jamais suivi les nouvelles du monde. Ses deux frères aînés font de même. En 1942, il atterrit dans la 93<sup>e</sup> division. La famille parvient à survivre grâce aux chèques envoyés chaque fin de mois par les trois fils sous les drapeaux<sup>12</sup>. Henry Williams s'est engagé, lui, comme volontaire en 1941, juste après avoir obtenu son diplôme de l'université d'Ohio State. Ses parents sont morts peu de temps auparavant sans avoir pu consulter un médecin. Incertain de pouvoir trouver un emploi, à 26 ans, il s'engage dans l'armée pour la formation et la paie. Interrogé par l'historienne Maggi Morehouse en 1997, il se souvient avoir été accueilli à Huachuca par une corvée de cuisine, qui a duré de 3 h 30 du matin à 22 heures le soir suivant. Il envisage alors très sérieusement de désertir mais change d'avis lorsqu'on lui attribue un poste de caporal par intérim. Il devient alors responsable des inspections du samedi, jour où les armes du bataillon doivent être rutilantes. Aimé par les hommes de la compagnie, il a rarement besoin de noter les noms des contrevenants dans son carnet de rapport<sup>13</sup>.

Beaucoup de conscrits se retrouvent à Huachuca contre leur gré. Ils pensent que cette guerre est une guerre de Blancs et, que, à ce titre, il n'y a pas de raison qu'ils sacrifient plusieurs mois de leur vie à servir dans l'armée. Certains ont pu soutenir les efforts de la presse et des organisations noires pour obtenir le principe d'une participation égale des Noirs et des Blancs, mais restent ambivalents à l'égard du service, quand ils se trouvent confrontés à la vie militaire et à la ségrégation dans le camp. Ainsi Thomas White de Cleveland voit le service comme une forme de punition lorsqu'il est enrôlé en février 1941, puis sélectionné pour l'école de formation des officiers avant de rejoindre la 93<sup>e</sup>. Ray Jenkins, petit-fils d'esclave âgé de 19 ans, habitant à Memphis au

Tennessee, envisage un moment de demander un report. Les conditions d'exploitation de sa famille l'ont rendu méfiant à l'égard d'une armée dirigée par des hommes du Sud. Il ne se résigne à l'enrôlement que sous l'effet de la pression familiale, et rejoint finalement le 368<sup>e</sup> régiment en Louisiane, avant la reformation de la 93<sup>e</sup> à Huachuca<sup>14</sup>.

Plusieurs conscrits ont été politisés au sein du parti communiste pendant l'entre-deux-guerres et adhèrent à son interprétation de la guerre comme un conflit entre impérialismes. La division du renseignement du QG de la 93<sup>e</sup> division a d'ailleurs bien identifié les soldats les plus contestataires de la politique raciale de l'armée comme des communistes<sup>15</sup>. Depuis le tournant doctrinal de 1928, le parti communiste défend l'idée que la suprématie blanche est une des modalités de la domination capitaliste et lutte, aux côtés des organisations noires, pour l'égalité raciale et la déségrégation. Il a entendu l'appel à l'aide des Africains-Américains touchés par la crise, et a créé la League of Struggle for Negro Rights dirigée à partir de 1934 par l'écrivain Langston Hughes. Il a joué un rôle capital dans la mobilisation en faveur des *Scottsboro boys*, accusés sans preuve par la justice d'Alabama d'avoir violé deux jeunes femmes blanches dans un train. Le parti communiste a aussi fait connaître aux Noirs qui en étaient membres l'idéologie raciste portée par le régime hitlérien, et l'a rapprochée du suprématisme blanc américain<sup>16</sup>. Frederic Jefferson, né à New York, ancien portier Pullman à Penn Station, a pris conscience du contenu du programme nazi après avoir rejoint le PC en 1936 par sa lecture régulière des *New Masses* et du *Daily Worker*, le journal du parti. Appelé en octobre 1941, il suit les cours de l'école d'officiers à Fort Lee, avant de rejoindre la 93<sup>e</sup><sup>17</sup>. La politisation de Nelson Peery, né en 1923 au Kansas à Junction City, dont la famille est durement marquée par la Grande Dépression, passe aussi par la rencontre avec le communisme. Lorsque les Peery déménagent à Minneapolis au milieu des années 1930, Nelson cherche du travail le long de la voie de chemin de fer qui relie Junction City à Los Angeles. Il rejoint le parti après l'affaire des *Scottsboro boys* et prend alors conscience de la menace représentée par le nazisme. Il décide de s'inscrire au Citizens' Military Training Corps, le corps citoyen d'entraînement militaire, en juin 1941, puis rejoint l'armée peu de temps après à Fort Snelling, dans le Minnesota ; il est plus tard affecté à Huachuca<sup>18</sup>. Sur le fort, les communistes sont les plus critiques de l'ordre racial.



Anciens et nouveaux, volontaires et conscrits, les 14 000 hommes de la 93<sup>e</sup> division ont bien peu en commun. Ils viennent de mondes extrêmement différents et ont des expériences incomparables en matière de relations interraciales – certains ont connu la ségrégation légale dans les États du Sud, d'autres pas. Dans l'échantillon des 226 vétérans constitué par Jefferson dans les années 1990, 15 % des soldats sont originaires de l'Ohio au moment où ils arrivent à Huachuca, 10 % de Pennsylvanie, 5 % d'Illinois, soit environ 30 % des États du Nord ; 10 % du Texas, 8 % de Louisiane, 4,5 % de Caroline du Nord, et 4,5 % de Californie<sup>19</sup>. Shirley Graham est étonnée par la si faible présence de soldats natifs du Vieux Sud à Huachuca<sup>20</sup>. Celle-ci s'explique notamment par l'exemption accordée aux ramasseurs de coton par les conseils de révision dans le Sud. Dans ce même échantillon, presque la moitié des recrues vient de villes comptant plus de 100 000 habitants – on imagine leur surprise à la découverte du désert et de sa faune sauvage, leur choc lorsqu'ils comprennent l'isolement du fort. Mais un soldat de la 93<sup>e</sup> sur cinq vivait préalablement dans une bourgade rurale. Toujours selon ces chiffres, il existait une grande diversité sociale sur le fort, du plus bas au plus haut de l'échelle de la communauté noire. 20 % avaient préalablement travaillé comme ouvriers agricoles (soit à peu près la moyenne nationale) ; 32 % dans des emplois domestiques peu qualifiés – portiers, opérateurs d'ascenseur, domestiques (ce qui en revanche était beaucoup au regard des quelque 15 % de la population noire masculine en âge de travailler en 1940 et s'explique probablement par la surreprésentation d'hommes originaires des villes dans l'échantillon) ; 20 % avaient occupé des professions libérales – éducateurs, ingénieurs, médecins, musiciens... (contre 1,8 % parmi l'ensemble des hommes africains-américains). Ce chiffre élevé est surprenant au regard des très mauvais scores réalisés par les hommes de la 93<sup>e</sup> aux tests administrés par l'armée lors de leur engagement, et s'explique probablement par un biais dans l'identité des vétérans qui ont répondu au questionnaire de Jefferson et font certainement partie des 20 % qui ont réussi à terminer le lycée<sup>21</sup>.

Au moment de l'engagement, l'armée mesure les capacités d'apprentissage des soldats – non leur intelligence – grâce à l'Army General Classification Test (AGCT), développé par les psychologues pour les forces armées en 1939 et destiné à classer les hommes en cinq catégories devant permettre leur affectation à des fonctions nécessitant

plus ou moins d'aptitudes intellectuelles. Dans l'ensemble de l'armée, 37 % des soldats noirs issus du Nord et 67 % originaires du Sud se sont arrêtés à l'école primaire, et la qualité de cette éducation est généralement inférieure à celle reçue par les soldats blancs. Ce test est donc particulièrement pénalisant pour les Africains-Américains. Ainsi, au début 1942, 73 % d'entre eux sont classés dans les catégories IV et V, les plus faibles, contre 26 % pour les Blancs<sup>22</sup>. Les résultats sont encore plus mauvais pour la 93<sup>e</sup> au printemps 1943 : 80 % des conscrits sont classés dans les deux dernières catégories, et moins d'1 % dans la première<sup>23</sup>. Ils renforcent la présomption d'une intelligence inférieure des soldats noirs, et incitent les commandants de la 93<sup>e</sup> à réfléchir à un programme spécifique d'entraînement.

Les hommes sont déconcertés de se retrouver à ce point mélangés, mis en présence d'autres conscrits ayant eu une vie civile et une expérience du racisme si différentes des leurs. Ils découvrent une institution totale, qui tente de régir chacun des aspects – militaires et non militaires – de leur vie, dont le fonctionnement, les règles, les codes leur sont complètement étrangers. Pour contourner l'anonymat de cette nouvelle vie militaire, de petits groupes se reconstituent de manière informelle sur la base d'une même appartenance régionale. Une solidarité se crée, un attachement se construit autour de moments de détente, de partages d'expériences. Parmi les soldats qui sont arrivés dès mars 1941 pour constituer le 368<sup>e</sup> régiment d'infanterie, se trouvent, dans la compagnie M, 45 jeunes hommes de la région de Cleveland, pour la plupart volontaires, aux côtés d'autres, venus des États voisins de Pennsylvanie, de l'Indiana, du Kentucky et de la Virginie occidentale. Presque tous les conscrits africains-américains de l'Ohio enrôlés au début 1941 ont en effet été affectés à Huachuca. Ils imaginent rentrer chez eux au bout d'un an, mais le déclenchement de la guerre les retient dans l'armée jusqu'à la fin des hostilités. Clarence Gaines, membre de ce régiment, assure une chronique de leur vie quotidienne à destination des familles qui est publiée dans le *Cleveland Call & Post*. Il raconte notamment que deux soldats, Charlie Rabb et Henry Williams du 3<sup>e</sup> bataillon de la compagnie M, ont fondé un groupe informel d'entraide appelé les « Huachucans » pour recréer une camaraderie entre jeunes hommes originaires de Cleveland et de ses environs. Ils programment des divertissements : concert de swing le dimanche après-midi et spectacles de variété dans les *service clubs*, ces lieux de détente réservés aux simples soldats, mais aussi classes

du soir pour les hommes qui souhaitent améliorer leur niveau de lecture et d'écriture. D'autres groupes se forment, ainsi le 569<sup>th</sup> Local Express constitué de cinquante-trois membres de Caroline du Nord du 569<sup>e</sup> bataillon d'artillerie de campagne, au sein duquel des discussions sont organisées autour de la pauvreté qui a été fuie, la politique raciale de l'armée, ou les opportunités à attendre de l'après-guerre<sup>24</sup>. L'anonymat et le déracinement qu'implique nécessairement l'incorporation dans une unité de si grande taille, si loin du lieu d'origine, se dissipent peu à peu.

L'organisation du nouveau cantonnement par quartiers assignés à chacun des régiments facilite l'identification à l'unité et l'acceptation de la vie collective. Chaque quartier est agencé de la même manière autour de deux rangées de casernes alignées. Entre les deux lignes, les bâtiments collectifs : la cantine, le *service club*, et un espace pour les exercices physiques et le drill du matin. Les soldats peuvent recréer dans ces lieux un environnement familier, à échelle humaine. Ils s'en



« Les soldats font la queue au comptoir du PX pour acheter des cigarettes, des hamburgers, etc. » 19 mai 1942 (Army Signal Corps)

échappent quelquefois pour aller se détendre sur les terrains de sport, les théâtres en plein air, ou s'acheter un hamburger, un soda ou une bière au PX, le *post exchange*, le magasin à destination des soldats dans le camp<sup>25</sup>.

Dans la caserne, où les lits sont alignés en deux rangées se faisant face, l'espace attribué aux hommes est minimal : quelques dizaines de centimètres autour du lit, de l'étagère et de la malle. La responsabilité de l'ordre et de la propreté revient à chacun : les lits faits à angle droit, les uniformes et les chaussures rangés, les fusils rassemblés au centre de la pièce sur les supports circulaires, placés à intervalle régulier et la crosse en bas. Pour certains, les tâches serviles de nettoyage et de service, le *Scrub, Sweep, and Mop* (« Récure, balaie et passe la serpillière »), titre d'une des chansons composées par Timmie Rogers bien connu du circuit du vaudeville noir, constituent l'intégralité de la vie militaire. Ainsi Robert Galley, un ancien plongeur de Palestine, Texas, qui rêvait de devenir technicien radio, se retrouve à travailler dans la cuisine du mess des officiers un jour sur deux<sup>26</sup>. Les plus mal classés au test AGCT sont affectés à des tâches répétitives et non

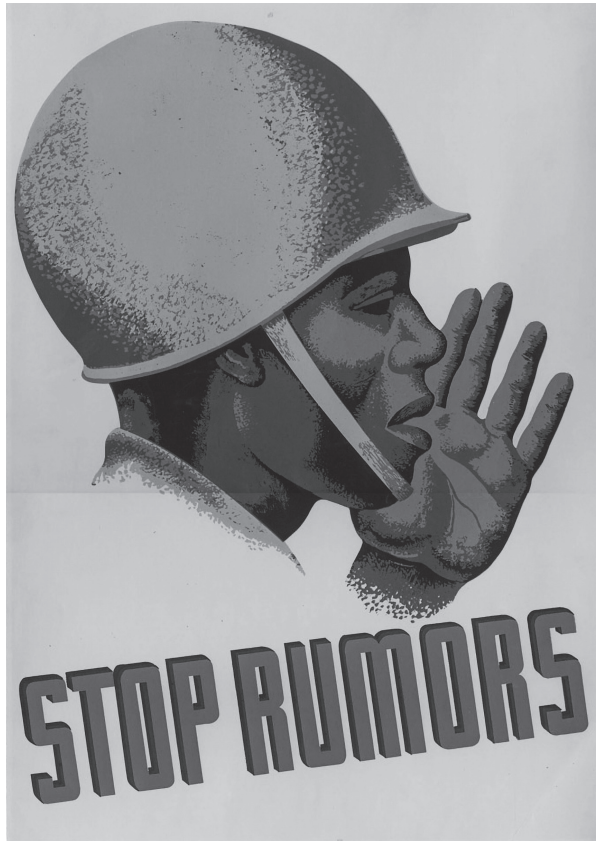


Intérieur d'une caserne au moment de l'inspection  
(Army Signal Corps)

qualifiées, considérées comme humiliantes. Elles ne les changent que très peu de l'expérience civile du marché du travail ségrégué dans le Sud et encore largement dans le Nord, et les empêchent de voir l'armée comme un lieu d'apprentissage et de qualification. La chanson de Rogers rappelle aussi le risque d'être mis en prison pour le soldat de corvée qui ne nettoierait pas les casernes ou ne balayerait pas le mess. Ce n'est pourtant pas à la soumission qu'incite Rogers mais à la désertion – « *if you are tired of peeling potatoes and want to go, don't wait for furlough, just go !* » (« si tu n'en peux plus de peler les patates et que tu as envie de partir, n'attends pas ta perm', va-t'en ! »)<sup>27</sup>.

Les affiches placardées dans le camp, mettant en garde contre les conséquences de l'insoumission – suppression de permission, sanction financière, ou prison militaire –, tentent d'en dissuader les soldats. Tantôt moralisatrices, tantôt menaçantes, des injonctions en lettres capitales colorées – la voix de l'armée – s'adressent à des soldats noirs dessinés au pochoir : elles incitent à l'achat d'obligations de guerre, condamnent le gâchis – « si vous gaspillez, il y aura moins à la maison » –, rappellent l'impératif de la discipline et du courage – « l'histoire nous jugera sur nos actes » –, ordonnent d'arrêter les rumeurs – « *Stop rumors* ». L'Office of War Information (OWI) rappelle alors à chaque Américain, militaire et civil, que le moindre renseignement, même anodin, peut faire le jeu de l'ennemi – « *Loose lips sink ships* », « des lèvres imprudentes font couler des bateaux »<sup>28</sup>. C'est l'artiste Lew Davis qui réalise ces affiches dans l'atelier de sérigraphie du fort dont il a eu l'initiative. Il a remarqué que celles qui sont placardées dans le camp et ne représentant que des hommes blancs sont arrachées par les soldats. Lui crée des posters figurant des Africains-Américains à la place des blonds aux yeux bleus. Imprimés à 3 200 exemplaires chaque mois, ils couvrent les murs de Huachuca puis des 61 autres camps dans lesquels des soldats noirs sont entraînés. Davis réalise des dessins simples, directs, aux couleurs franches et contrastées, accompagnés de slogans courts aisément compréhensibles. Il dit avoir voulu inspirer aux soldats noirs fierté en eux-mêmes et en leur groupe<sup>29</sup>.

Où que se tourne le regard du soldat, il tombe aussi sur les mises en garde des affiches de prévention et d'hygiène sexuelles, placardées sur les murs des casernes, de l'hôpital ou des lieux de vie collective. Deux posters réalisés au pochoir – grands aplats de



couleur et typographie épaisse – s’interposent entre le soldat et sa tentation : « *Gonorrhea the crippler* » (« Gonorrhée, la paralysante ») représente un soldat noir se déplaçant avec la plus grande difficulté à l’aide de béquilles ; « *Syphilis can blind you* » (« La syphilis peut vous rendre aveugle ») montre un homme caché derrière ses lunettes noires faisant la manche sur une caisse en bois. En bas de chacune des deux affiches, cette injonction : « *Stop at the pro station* » – « Arrêtez-vous à la station prophylactique » – où sont distribués une pommade antibactérienne, un morceau de tissu imbibé de savon, une lingette nettoyante. Dans d’autres camps, les affiches mettent en garde contre la perte de la masculinité : « *Keep your manhood & virility by keeping away from the syph & clap* » (« Conservez votre virilité en restant à distance de la syphilis et de la chaude-pisse »).



Ce placardage d'affiches fait partie du plan de prévention mis en œuvre par le commandant du fort, le colonel Edwyn Hardy, en application des directives du Surgeon General's Office (SGO, Bureau du médecin général des armées), très inquiet des taux élevés de maladies vénériennes parmi les soldats noirs. Un officier chargé du contrôle des maladies vénériennes affecté à la 93<sup>e</sup> division veille à l'application des programmes d'éducation et au bon fonctionnement des stations prophylactiques. Moralisation et pédagogie des soldats noirs vont de pair : les aumôniers du camp, vus par l'armée comme des conseillers spirituels des soldats, sont chargés de la première en recommandant la tempérance sexuelle – sans grand effet<sup>30</sup> –, les services médicaux de la prévention et des soins après exposition au risque. Au moment de

son engagement, chaque soldat reçoit un livret de seize pages consacré à l'hygiène sexuelle et aux maladies vénériennes, incitant à l'abstinence pour des raisons médicales et patriotiques (un soldat atteint par la syphilis se déroberait à son devoir), et mettant en garde contre les relations sexuelles avec des femmes infectées. À Huachuca, le taux d'infection est de 85,80 % en juin 1942, beaucoup plus élevé que sur les autres camps, et un tiers des cas sont dus à des infections récentes contractées lors de relations sexuelles avec des prostituées<sup>31</sup>. Les soldats ont donc l'obligation de suivre un cours d'anatomie dispensé le samedi matin : ils doivent écouter un officier leur rappelant les risques de relations non protégées avec des prostituées, ou visionner des films portant sur l'hygiène et la sexualité, notamment le fameux « *Fight syphilis* ». Chaque semaine, un bulletin sur la situation des maladies vénériennes est lu aux troupes puis placardé. Il liste les lieux d'infection à éviter – à Fry et à la frontière avec le Mexique –, compare les taux d'infection des différentes unités, établit tableau d'honneur et listes noires<sup>32</sup>. Mais il n'y a aucune certitude que les soldats prêtent attention à ces mises en garde ou s'en inquiètent.

Le camp est dirigé par le colonel Edwin Noel Hardy, qui succède au colonel McGee peu avant l'arrivée de la 93<sup>e</sup>. Soucieux que son fort ne soit pas lésé parce qu'il est *all-black*, il veille à ce que la doctrine du « séparés mais égaux » soit effectivement mise en œuvre, pour que les soldats y aient droit au même traitement que les Blancs entraînés dans d'autres camps. En commandant consciencieux, il s'assure du respect des directives de l'armée sous la supervision de la Neuvième région militaire, qui a autorité sur les États de Californie, de l'Oregon, de Washington, de l'Idaho, du Montana, de l'Utah, du Nevada et de l'Arizona, mais il imagine aussi des initiatives originales pour que les relations entre les soldats noirs et leurs commandants, ainsi qu'avec les civils blancs hors du fort, se passent de la manière la moins conflictuelle possible. Cet officier blanc, blond aux yeux bleus, originaire du Tennessee, est un pur produit de l'académie de West Point, lieu de formation de l'aristocratie militaire, dont il est sorti diplômé en 1911. La Première Guerre mondiale se termine avant qu'il soit prêt à être envoyé sur le front commander les troupes. Ce cavalier réputé avoir un tempérament vif passe plusieurs années en Amérique latine en tant qu'attaché militaire en Équateur et en Colombie, puis rentre aux États-Unis où il modernise



Camp Robinson, au Nebraska, grâce aux fonds du New Deal. Comme d'autres officiers en charge du commandement des troupes noires, il a servi aux Philippines au début de sa carrière – l'état-major estime que diriger des soldats africains-américains et philippins requiert le même type de qualités. Il a été à la tête d'une des unités ségréguées d'éclaireurs philippins – depuis 1922, les États-Unis y ont une véritable armée coloniale de 12 000 hommes, censée défendre les îles en cas d'attaque. Lorsque les États-Unis entrent en guerre, il est trop âgé pour être envoyé à l'étranger et demande, semble-t-il, à être affecté à Huachuca. Il a la réputation d'être dur mais juste. Il est apprécié par Shirley Graham qui a pris l'habitude de le consulter pour programmer les divertissements proposés à l'USO. Il est également toujours soutenu par l'inspecteur noir Benjamin Davis, qui l'estime équitable et ouvert dans ses relations avec les officiers noirs ; le général regrette d'ailleurs que certaines des initiatives prises par Hardy aient provoqué l'incompréhension et conduit certains, sur le fort et en dehors, à le méjuger<sup>33</sup>.

Bien qu'il ait affiché dans son bureau un portrait de Robert Lee, le général en chef des armées confédérées durant la guerre de Sécession<sup>34</sup>, Hardy refuse le dogmatisme sur les questions raciales. Il est prêt à tenter des mesures assez audacieuses dans certaines situations – notamment l'ouverture, devant les grilles du fort, d'une enceinte destinée à la prostitution sous contrôle militaire et d'un lieu de détente ségrégué financé par des hommes d'affaires noirs comme on le verra plus loin. Mais cet officier de cavalerie, qui monte tous les jours son cheval accompagné par son chien Skipper et ne se sépare jamais de sa cravache, a aussi répondu quand on l'a interrogé sur son traitement des officiers : « Si j'ai un bon cheval, qu'il soit blanc, noir ou pie, je le monte. C'est la même chose pour les officiers. S'il n'est pas bon, je me débarrasse de lui<sup>35</sup>. » Un jour, au mois de septembre 1942, il convoque le lieutenant-colonel Midian Bousfield, médecin africain-américain dans le civil, directeur de l'hôpital noir du fort, pour lui donner une leçon sur l'armée. Il lui fait un long exposé, non sollicité, sur les relations interraciales pour le convaincre qu'un Noir ne pourra jamais être le supérieur d'un Blanc, et lui reproche d'avoir plaidé en faveur de l'abrogation de la ségrégation raciale devant les élèves de l'école blanche du fort<sup>36</sup>. Et, lorsque début 1943, Hardy rencontre les habitants de Fry afin de les convaincre de collaborer avec l'armée pour mettre en œuvre des mesures prophylactiques, il cultive leur peur des

conséquences d'une prétendue hypersexualité noire pour la communauté locale<sup>37</sup>. Exception faite de son pragmatisme dans les relations interraciales et de sa volonté, réelle, d'obtenir le calme sur le fort qu'il commande, le colonel Hardy reste convaincu de la supériorité blanche sur les Noirs, à l'instar des autres officiers sudistes de l'armée.

L'autre personnalité qui compte sur le fort est le major général O.P. Hall, commandant de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie. Diplômé lui aussi de West Point, âgé de 55 ans, il supervise le bon déroulement de la préparation militaire des 14 000 soldats noirs, une responsabilité que peu de ses camarades de promotion lui envie. Natif du Mississippi, il a été nommé à ce poste par le général Marshall, convaincu que les ressortissants du Vieux Sud comprennent mieux les soldats noirs, leur caractère, leurs habitudes, pour les avoir côtoyés dans la vie civile<sup>38</sup>. Ce sont surtout les hommes les moins susceptibles d'imaginer un ordre racial différent de celui dont ils ont l'habitude. Sur les images qu'ont prises de lui les photographes de l'Army Signal Corps, on voit Hall respectueux et prévenant à l'égard des Noirs, même de ceux qui le servent, mais perpétuant une forme d'autorité où la supériorité raciale vient doubler la supériorité hiérarchique. S'il peut être représenté durant un moment de détente serrant la main du petit garçon d'un officier noir – dont le regard manifeste d'ailleurs une admiration mêlée de crainte –, c'est parce que l'inégalité entre les deux ne fait aucun doute.

À l'arrivée de la 93<sup>e</sup> division, tous les officiers sous les ordres de Hall sont blancs. Le ministère de la Guerre a d'abord voulu maintenir le *statu quo* hérité de la Première Guerre mondiale, pendant laquelle il était tenu que les officiers noirs étaient de mauvais commandants et les soldats africains-américains plus performants sous la direction de Blancs<sup>39</sup>. Ces officiers sont de niveau médiocre, et pour certains, fraîchement sortis de l'école. Un nombre important d'entre eux sont diplômés des programmes Reserve Officers' Training Corps de formation des officiers de réserve dans des collèges du Sud. Il ne s'agit pas d'anciens élèves de West Point comme c'était encore le cas à Huachuca dans l'entre-deux-guerres. Quelques-uns ont été affectés de manière alphabétique à la 93<sup>e</sup>, sans considération de leurs qualités d'encadrement<sup>40</sup>. Ils auraient certainement préféré exercer leur autorité sur d'autres soldats, car, au sein de l'armée, l'affectation à des troupes noires est comprise comme la marque d'une sanction ou la manifestation d'un doute à l'égard des qualités de commandement. Les



« Le major général Hall regarde son sandwich être préparé pour son pique-nique »  
20 mai 1942 (Army Signal Corps)



« Le major général Hall est photographié serrant la main à un petit garçon  
à proximité de l'aire de pique-nique », 19 mai 1942 (Army Signal Corps)

officiers blancs attendent donc une autre affectation avec impatience. Les mieux notés partent d'abord, laissant derrière eux des officiers moins doués pour diriger les soldats. Selon le premier lieutenant noir du 368<sup>e</sup> régiment, George Looney, en poste à Huachuca à partir de 1941, « les officiers blancs de la 93<sup>e</sup> étaient des gens qui n'auraient pas pu avoir les mêmes responsabilités dans les 37<sup>e</sup> ou 47<sup>e</sup> divisions, ou toute autre division du même calibre<sup>41</sup>. »

Hall a la réputation d'être juste et respectueux des soldats, mais l'attitude des officiers sous ses ordres est brutale, au mieux condescendante. Dans ses souvenirs publiés en 1995, le communiste Nelson Peery raconte que le moral était très bas dans son bataillon en raison des mauvais traitements : « Nous nous plaignions de la bouffe, de la chaleur, de la poussière, et de tout ce qui fait de l'armée une armée. Mais, surtout, on se plaignait de l'attitude de supériorité de la plupart des officiers blancs. [...] Certains essayaient de traiter le régiment comme si ça avait été une plantation avant la guerre de Sécession. Ils exprimaient leur conviction en la supériorité blanche avec le corps et le ton de leur voix. La pire expression qu'ils utilisaient était le terme employé autrefois pour désigner les esclaves, "boy". » Après une humiliation verbale de trop venant de leur major, Peery et ses compagnons organisent un boycott du mess par l'ensemble de leur caserne, exigeant des excuses publiques de l'officier devant la compagnie au complet. Celui-ci s'y résigne de peur que la colère ne dégénère en mutinerie<sup>42</sup>. Les soldats noirs de Huachuca ont au moins l'avantage du nombre.

Le premier commandant adjoint de la division, le général Edward Almond, refuse, lui, d'entendre les protestations. Il s'adresse systématiquement aux hommes en les appelant « *Niggers* » (« Nègres »), ou « *Nigra* » avec son accent de Virginie. À son arrivée, il convoque la quinzaine d'officiers noirs initialement affectés à la 93<sup>e</sup> et ne leur cache ni son mépris ni ses préjugés racistes. Frank Bolden, le correspondant du *Pittsburgh Courier* accrédité à Huachuca, interrogé par un documentariste, se souvient de la scène des années plus tard. Almond leur aurait alors parlé dans des termes proches de ceux-ci : « Vous, les Nègres, vous n'avez rien à faire dans l'armée américaine. Vous n'avez ni l'intelligence ni l'expérience pour ça. [...] Moi, je suis officier de l'armée américaine et on m'a affecté ici. Je vais vous tolérer parce que l'armée me l'a demandé. Mais je ne pense pas que vous arriverez à devenir de bons soldats. Ce n'est pas en vous. » Et il aurait ajouté : « Vous avez trop de sang de singe en vous<sup>43</sup>. » Selon Bolden toujours,

les officiers noirs, consternés, se seraient plaints de l'injure qui leur a été faite au général Benjamin Davis, qui effectue, à la mi-juillet 1942, une première inspection sur le fort pour rendre compte des conditions d'installation de la 93<sup>e</sup>. Mais l'inspecteur africain-américain de l'armée se porte garant des qualités de commandement d'Almond, et se contente de demander qu'il cesse de s'adresser aux soldats dans des termes désobligeants<sup>44</sup>.

Le général Davis s'appuie sur les recommandations du juge Hastie qui, depuis la fin décembre 1941, met en garde les plus hauts responsables du ministère de la Guerre contre les conséquences des propos injurieux tenus par les officiers blancs à l'encontre des soldats noirs. Le conseiller pour les affaires civiles a déjà obtenu la tête du commandant général de Fort Francis, E. Warren, dans le Wyoming, qui avait eu des paroles et des gestes racistes à l'égard de ses hommes. En septembre, l'ancien juge avait aussi dit : « Ce n'est pas possible de créer une personnalité duale, qui serait d'un côté un combattant à l'égard de l'ennemi, et de l'autre un lâche qui accepterait un traitement inhumain aux États-Unis<sup>45</sup>. » Le conseiller exige finalement qu'une circulaire soit adressée aux commandants leur interdisant les abus d'autorité et l'usage d'un langage injurieux, et leur rappelant la nécessité de respecter les hommes servant sous leurs ordres. Des instructions précisant la manière de s'adresser aux soldats noirs – préférer le terme « *coloured* » à « *Negro* » et *a fortiori* à « *Nigger* » – sont aussi envisagées<sup>46</sup>. Le général Davis a essayé d'en dissuader le chef d'état-major, mais un mémorandum est envoyé à tous les généraux placés à la tête de troupes noires leur interdisant l'usage d'épithètes insultantes pour les « groupes raciaux »<sup>47</sup>. Les commandants blancs de Huachuca l'ont évidemment reçu, mais ils ne veillent pas nécessairement à son application. Les propos racistes et injurieux tenus par Almond ne lui font d'ailleurs aucun tort, puisque, au bout de trois mois en Arizona, il est promu au poste de commandant de la 92<sup>e</sup> division d'infanterie au moment où elle se forme, à Fort McClellan, en Alabama. Pour les soldats de la 93<sup>e</sup>, son départ a le mérite de créer une forme d'apaisement<sup>48</sup>, mais les pratiques individuelles de commandement vont rester des points d'achoppement pendant toute la durée d'entraînement des troupes à Huachuca.

Un mois et demi après l'arrivée de la 93<sup>e</sup> à Huachuca, le général Davis est missionné par l'Inspection générale pour s'assurer que

l'installation de la division s'est faite dans de bonnes conditions. Les activistes africains-américains et certains soldats le voient comme un Oncle Tom de l'armée, un alibi noir que se seraient donné les plus hauts commandants blancs. À Washington, il accepte en effet sans protestation la ségrégation dont il fait les frais dans le bâtiment du ministère de la Guerre – ses bureaux sont séparés de ceux de ses collègues de l'Inspection générale ; il saute les repas pour ne pas subir l'affront d'avoir à manger seul dans la cafétéria. Dans sa correspondance avec d'autres officiers haut gradés africains-américains, il exprime une forme d'isolement dont il a manifestement souffert<sup>49</sup>. Il tolère pourtant la ségrégation là où il en est témoin, comme à Tuskegee qu'il inspecte en août 1941 sans critiquer l'assignation raciale des bâtiments, puis à nouveau à Camp Lee, en Virginie, et Fort Bragg, en Caroline du Nord. Partout il rappelle que la ségrégation est acceptable dès lors que les Noirs disposent de bâtiments et de divertissements séparés mais équivalents à ceux offerts aux soldats blancs. Davis se méfie par principe des plaintes formulées par les soldats noirs, qu'il considère comme excessivement influencés par la presse et les organisations militantes. Les rapports qu'il adresse à l'inspecteur général Virgil Peterson sont généralement aveugles aux souffrances nées d'humiliations ou de discriminations, recherchant toujours les aménagements pour rendre des situations tendues acceptables et durables. Davis est un partisan inconditionnel du compromis et de l'apaisement, quand le juge Hastie exige publiquement, lui qui est un civil à un poste politique autrement plus exposé, la fin de la ségrégation et la suppression de toute discrimination à l'encontre des Noirs<sup>50</sup>. Deux facettes de la réponse à donner au racisme de la société américaine s'opposent ici, à l'image du différend, structurant pour la communauté depuis le début du siècle, entre un Booker T. Washington « accomodationniste » et gradualiste, et un W.E.B. Du Bois radical et favorable à l'obtention immédiate de l'intégralité des droits civiques<sup>51</sup>.

Dans la liste des questions à considérer que Davis établit avant de venir à Huachuca, il n'est nulle part fait mention des relations interraciales. Il inspecte le fort comme si c'était un camp comme un autre, comme s'il n'avait pas été nommé à l'Inspection générale pour accorder une attention particulière à la situation des Noirs. Ce qui lui importe, c'est que tout soit en ordre : que les procédures soient respectées, les registres bien tenus, les règles de l'armée connues de tous

et appliquées, les hommes correctement équipés pour se battre. Dans son rapport lapidaire de deux pages et demie destiné à sa hiérarchie, Davis a un jugement très positif. Il ne mentionne aucune des insuffisances ou des insatisfactions dont on lui a pourtant fait part pendant les cinq journées passées sur le fort, à l'exception du manque d'armes et de munitions. N'y apparaissent ni le nombre anormalement élevé de désertions (18 depuis l'arrivée de la division), d'arrestations (72) et de procès, ni l'entassement dans la prison du fort, ni le contenu de ses entretiens avec les prisonniers et les soldats qui ont demandé à le voir pour lui faire part de leurs griefs<sup>52</sup>.

Initialement, il n'est pas sûr que la 93<sup>e</sup> doive s'entraîner dans les mêmes conditions que les autres unités. Dans le mémorandum sur les troupes noires que l'état-major a préparé pour le général Eisenhower en avril 1942, il est dit que leur entraînement requiert un traitement prolongé en raison des faiblesses intellectuelles, physiques et disciplinaires qui sont prêtées aux soldats africains-américains :

Le soldat de couleur nécessite beaucoup plus d'entraînement pour que l'efficacité tactique de son unité soit maintenue. Une fois qu'il a bien appris son travail cependant, il le fait de manière satisfaisante, et comme il est en apparence moins ambitieux que le soldat blanc, il est plus *satisfait*. Le soldat de couleur manque d'initiative, d'imagination et d'ingéniosité nécessaires quand la routine est mise à mal. Cela rend d'autant plus critique le besoin d'un commandement fiable pour ces soldats...

Il y est aussi dit plus loin :

L'entraînement et l'équipement des unités de couleur dans ces circonstances sont une dissipation des efforts, de nos forces et de notre équipement, qu'une nation en guerre ne peut se permettre. Il est évident que de sérieux problèmes apparaîtraient si des troupes noires qui ont été entraînées restaient aux États-Unis tandis que, dans le même temps, seules des troupes blanches étaient envoyées au combat<sup>53</sup>.

La décision à laquelle doit conduire cette analyse n'est pas encore clairement formulée : l'état-major doit-il renoncer à un véritable entraînement des troupes noires ou plutôt s'efforcer de faire accepter le principe de troupes noires combattantes pour éviter la naissance de tensions ou de sentiments d'injustice dans l'armée et la société ? Doit-il

entraîner les troupes noires plus longtemps et avec des exigences plus élevées pour s'assurer qu'elles soient au niveau lorsqu'elles seront affectées au combat ? Après des hésitations, il est décidé de soumettre les soldats de la 93<sup>e</sup> division aux mêmes conditions d'entraînement que les autres fantassins.

Même si la décision de les envoyer se battre n'a pas été encore prise, il s'agit bien de les préparer à la guerre, par un entraînement nécessairement très dur, même si, par nature, il ne peut jamais complètement approcher la terreur née du vrai combat. Il consiste en un enchaînement de trois séquences : 17 semaines d'apprentissage des fondamentaux concentré sur l'entraînement individuel, puis 13 semaines d'entraînement par unité, de l'escadron au régiment, chacune devant se constituer en unité combattante, et enfin 11 semaines d'entraînement combiné dont le but est de souder les différentes unités en une division capable de se battre comme un collectif uni, grâce à des simulations de combat en équipe. Une fois ces trois périodes terminées, la division est évaluée et notée, et autorisée à passer à l'étape suivante, celle des manœuvres<sup>54</sup>. Pendant les 17 premières semaines d'entraînement, les soldats des 368<sup>e</sup> et 369<sup>e</sup> régiments reçoivent leur instruction des sous-officiers noirs du 25<sup>e</sup> régiment qui ont quelques années d'expérience derrière eux. Les nouvelles recrues doivent d'abord s'habituer à la vie en caserne et à la discipline, assimiler la routine de la vie militaire, en apprendre la terminologie, les rythmes, les lieux. Au bout d'un mois, c'est le corps qui est discipliné. Les soldats commencent à pratiquer des exercices simples : musculation et travail de coordination, marches en formation, puis drill. Par la répétition infinie d'exercices, ce véritable dressage des corps doit rendre les soldats capables d'exécuter sans hésitation et sans faute les manœuvres attendues d'eux dans des situations de stress extrême. Il peut facilement devenir source d'humiliation, basculer dans la persécution.

Viennent ensuite les courses d'obstacles, les marches dans le désert de 8 à 40 kilomètres au coude à coude et dans l'alignement, le paquetage sur le dos, plusieurs fois par semaine, les expéditions de reconnaissance, l'apprentissage du maniement des armes, la simulation de combats... À force de répétitions, les automatismes fondamentaux doivent être acquis, l'arme faire corps avec le soldat. Cette endurance, physique et psychologique, se conquiert dans un désert qui est souvent un environnement inconnu et inquiétant pour



les jeunes soldats, quelquefois surpris par la présence de tortues, de serpents cachés dans les buissons de cactus, de scorpions, de coatis ou d'iguanes cornus, et inquiétés la nuit lors des bivouacs par des bruits inconnus. Les étendues semi-désertiques entourant le fort sont propices à la simulation de combats, les mesquites peuvent donner l'idée de la jungle, et les rivières alentour permettent de s'entraîner à la construction de ponts. Mais l'absence de végétation et d'ombre rend les conditions d'entraînement extrêmement dures. Charles Wesly, officier du 368<sup>e</sup> régiment, se souvient dans les années 1990 de la difficulté à conserver la concentration des soldats dans de telles conditions : « le plus dur est qu'il n'y avait pas de salle de classe dans le désert. On devait leur apprendre le métier en plein soleil [il mentionne différents exercices : identifier l'insigne d'un officier, le saluer en conséquence, lire des cartes, utiliser une boussole...]. Les hommes étaient assis là dans le désert, sur le sol, et il fallait tout faire pour garder leur attention<sup>55</sup>. »

Suivent ensuite les treize semaines d'entraînement d'unité, principalement axées sur la tactique et la simulation du combat, qui éloignent les hommes du camp. Au sud du fort, les terrains vides ne manquent pas pour s'entraîner à toutes sortes d'exercices de tir. Comme l'essence doit être économisée, pendant les premières semaines, les obusiers et les mortiers sont traînés à pied jusqu'aux lieux d'entraînement. Les soldats apprennent à se battre dans des conditions aussi proches que possible des terrains susceptibles de les attendre – mais l'affectation de la 93<sup>e</sup> n'a pas encore été décidée –, dans toutes les configurations météorologiques, et avec des armes de plus en plus puissantes<sup>56</sup>. L'apprentissage du combat de rue se fait dans la ville minière abandonnée de Charleston, reconstruite par les soldats pour les besoins de l'entraînement. Située à 11 kilomètres de Huachuca près de la rivière San Pedro, cette ville abandonnée n'a pas connu la gloire de Tombstone malgré son lot de meurtres et de règlements de comptes. Les bâtiments désertés par les tenanciers de saloons, les parieurs et les danseurs une soixantaine d'années auparavant sont maintenant en ruines et utilisés pour la simulation du combat rapproché. Pour préparer les hommes aux sifflements terrifiants qui cingleront sur le champ de bataille, les tirs se font avec des balles réelles de 30 millimètres, une fois celles-ci enfin livrées<sup>57</sup>.



Entraînement au combat dans la ville abandonnée de Charleston  
(Army Signal Corps)

L'insuffisance et l'obsolescence du matériel militaire, en particulier des munitions et des fusils, se posent en effet cruellement au moment de l'arrivée de la 93<sup>e</sup> à Huachuca. L'industrie n'a pas assez produit pour équiper l'armée américaine tout en fournissant en matériel les Alliés. L'état-major va donc doter en priorité les unités, blanches, déployées sur les théâtres d'opérations ; les camps d'entraînement viennent après, *a fortiori* ceux où sont basés les soldats africains-américains. Le secteur de la Défense met un peu de temps à produire des armes et des tanks à un rythme suffisant pour que toutes les troupes soient également équipées<sup>58</sup>. Dès Pearl Harbor, un éditorialiste du *Baltimore Afro-American* présentait qu'on ne doterait pas correctement les soldats africains-américains, et le dénonçait sous le mode de la dérision : évidemment, ils ne pourraient pas défendre le pays « avec une brosse à poussière, une serpillière et un tablier blanc [...], armés seulement avec des balais et un grand sourire », en référence aux instruments employés par les domestiques noirs du Sud pour faire leur travail<sup>59</sup>. Lorsqu'en juillet 1942, le général Davis vient réaliser sa première inspection à Huachuca, l'officier en charge du matériel militaire lui fait part de

l'ampleur du manque : il manque 60 pistolets AT 60 mm, 96 MG de calibre 0,50, 35 MG légers de calibre 0,30, 291 Browning automatiques, 6 mortiers 8 mm, 9 half-tracks pour que les soldats puissent s'entraîner correctement, sans compter les accessoires pour les pièces d'artillerie et les pièces de rechange pour les armes de petite taille, les gaz lacrymogènes et les cartes d'orientation. Certains exercices n'ont pu être réalisés, d'autres ont dû être aménagés pour que les armes soient partagées entre les soldats<sup>60</sup>. Pendant de nombreuses semaines, la police militaire manque également de munitions pour charger ses pistolets<sup>61</sup>. Le premier lieutenant du 25<sup>e</sup> régiment George Looney a témoigné plus tard : « Les soldats blancs obtenaient tout le nouvel équipement et les Noirs ce dont plus personne ne voulait ; c'était vrai de tout, y compris des balles<sup>62</sup>. » Même les tanks n'arriveront à Huachuca qu'en 1943, en même temps que la 92<sup>e</sup> division.

Plusieurs clichés pris au printemps 1942 par l'Army Signal Corps laissent voir la vétusté du matériel et l'obsolescence de la stratégie enseignée aux soldats. Placés sous l'autorité des commandants d'unité,



« Le second lieutenant Arthur Hates attend l'heure zéro pour donner l'ordre d'attaque » (Army Signal Corps)

les photographes militaires sont partagés entre les objectifs de relations publiques – vanter les qualités d’entraînement et d’armement, insister sur les réussites des unités –, la nécessité de ne pas divulguer d’informations confidentielles, et le besoin pour l’armée d’avoir des images ayant une utilité pédagogique<sup>63</sup>. Sur une photo datant de mai 1942, on voit ainsi les hommes à l’entraînement dans une tranchée creusée dans la plaine du camp : les soldats sont encore équipés de casques Brodie, héritage de la Première Guerre mondiale conservé par l’armée américaine jusqu’au début de l’année, et s’entraînent à un type de guerre révolu : le second conflit mondial ne se joue pas dans les tranchées, mais dans la jungle, les déserts et les montagnes. Sur une autre photo, on les voit en manœuvres, alignés avec discipline, une baïonnette au fusil, comme en 1918.

Frank Bolden, le journaliste du *Pittsburgh Courier* auquel le Bureau des relations publiques de l’armée a accordé le statut de correspondant en même temps que le rang de major honoraire, et donné un accès privilégié au fort, reste plusieurs semaines à Huachuca pour couvrir l’entraînement des soldats de la 93<sup>e</sup><sup>64</sup>. Il ne mentionne jamais les insuffisances ou les retards ; bien au contraire, ses articles sont exaltés. Il craint probablement la censure et la perte de son accréditation après avoir été convoqué par le FBI à l’été 1942<sup>65</sup>. Le 4 juillet, jour de la fête nationale, il publie un long article sur la parade de 1 500 hommes et 50 officiers de la 93<sup>e</sup> défilant, au son de la fanfare du 25<sup>e</sup> régiment, devant le général Hall et les principaux élus de Bisbee. L’entraînement au combat moderne n’a pas fait disparaître la parade, pratique cohésive de groupe et modalité de contrôle des corps par l’ordre serré. Bolden encense un patriotisme sans faille mis au service d’une précision et d’une discipline exemplaires, et loue la qualité et la cadence des manœuvres réalisées par les quatre compagnies d’infanterie qui n’en sont encore qu’à une dizaine de semaines d’entraînement. Il veut convaincre de la puissance des armes confiées aux *tan Yanks*, abréviation de *tanned Yankee*, surnom donné aux soldats noirs : véhicules mobiles, armes à feu, armes antichars, mortiers pour l’infanterie de campagne... qui composent ensemble « un spectacle totalement différent de celui de la Première Guerre mondiale ». Il conclut : « Ces hommes vont rendre les choses difficiles pour nos ennemis jurés. Ils méritent tout ce que l’Amérique peut leur donner, car ils le repaieront mille fois. Leurs compétences et leur habileté deviendront un jour une légende dans ce “pays de la liberté et cette patrie des braves”<sup>66</sup>. » Le

lecteur ne peut soupçonner que cette parade réalisée sous le regard circonspect des autorités blanches ait pu être source d'humiliation pour les fantassins africains-américains. Sensible à la nécessité d'alimenter, pour des raisons politiques, une image martiale et virile des soldats noirs pour contrer les préjugés blancs sur leur fainéantise et leur inaptitude au combat, le journaliste ne tarit pas d'éloges sur la vitesse d'apprentissage des recrues, leur capacité à avaler la poussière du désert et à résister aux températures caniculaires sans ralentir. En octobre suivant, alors que la 93<sup>e</sup> en est à la phase d'entraînement par unité, il écrit : « le *tan Yank* se met à ressembler davantage à un soldat de combat. Il est robuste et musclé, plus agile que lorsqu'il est arrivé comme recrue<sup>67</sup>... », avant de diagnostiquer en janvier 1943 qu'il est prêt à aller combattre et à représenter une menace pour l'ennemi<sup>68</sup>. Pourtant, en un an, un quart des soldats de la 93<sup>e</sup> ont été renvoyés à la vie civile en raison de handicaps ou d'une mauvaise condition physique<sup>69</sup>.

Des deux objectifs de la « double victoire » identifiés par sa rédaction en février, Bolden retient, dans ses articles, le patriotisme et la loyauté aux dépens de la lutte contre le racisme aux États-Unis. À partir de l'été 1942, il sert, par de nombreux reportages sur l'entraînement de la 93<sup>e</sup> division, les buts de relations publiques de l'armée en direction des Noirs : corriger l'image d'unités *all-black* mal équipées et entraînées à une guerre du passé. Ses articles sont d'ailleurs largement illustrés par des clichés du Signal Corps que partagent avec lui les autorités militaires<sup>70</sup>. Ces photos veulent donner à voir une division entraînée comme les autres, soumise aux mêmes exigences et jouissant de la même estime de la part de ses supérieurs. Les hommes posent en train de réaliser des gestes qui leur ont été enseignés, seuls ou en peloton : un simple soldat, à genoux, s'apprête à enflammer un bâton de dynamite, plusieurs hommes accroupis se préparent à la détonation de charges autour d'un arbre... Ils sont également saisis dans l'action : une petite dizaine d'hommes gravissent un mur de pierre le fusil hissé au-dessus des épaules ; ils sortent des tranchées le dos lourdement chargé derrière des écrans de fumée ; des soldats de la 593<sup>e</sup> artillerie de campagne déchargent les obusiers des camions dans les champs de tir puis mettent feu aux Howitzers de 105 mm alignés les uns à côté des autres ; une poignée d'hommes avancent dans le désert, le fusil pointé vers l'avant, résistant à une attaque au gaz...



« Soldats de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie affrontant une fausse attaque au gaz »  
(Army Signal Corps)



Entraînement à l'utilisation du canon antichar M3 (Army Signal Corps)

Sur toutes ces images du Signal Corps, les exercices donnent l'impression de se dérouler avec succès, les hommes paraissent fiers de l'acquisition de ces compétences nouvelles, ne résistant pas à l'autorité des officiers blancs qui s'exerce sur eux. Ainsi le major général Fred Miller, debout en surplomb au-dessus de ses hommes allongés par terre pour l'entraînement au tir, cigarette à la main, apparaît comme une autorité bienveillante et juste, soucieuse du succès de ses soldats.



Le major général Miller dirigeant l'entraînement au tir  
(Army Signal Corps)

Par ces photos, l'armée veut faire savoir à l'extérieur que l'entraînement de la 93<sup>e</sup> division se passe dans les meilleures conditions possibles, avec des soldats prêts à combattre l'ennemi. Elle montre que les corps s'endurcissent et prennent goût à l'adversité, que la fatigue physique facilite l'acceptation de la discipline et de l'autorité. Elle suggère que les hommes exécutent les gestes qui sont attendus d'eux, obéissent aux ordres qui leur sont adressés, se fondent dans le groupe avec lequel ils feront bientôt un.

L'entraînement reste pourtant le lieu d'un pouvoir des officiers sur les fantassins, un dressage des corps, en l'instance noirs par un commandant blanc, dont le caractère humiliant affleure parfois dans les correspondances des fantassins ou dans les témoignages ultérieurs des vétérans. Derrière le vernis de patriotisme et d'entente, la résistance gronde donc. À la fin de l'année 1942, près d'un tiers des patients hospitalisés dans l'hôpital noir du fort présente des symptômes de souffrances mentales et physiques. Un adjoint au médecin de la Neuvième région militaire qui a autorité sur l'hôpital diagnostique chez un patient sur trois des symptômes psychogènes dus au désir de quitter l'armée :

Quelques patients manifestent de l'asthénie neuro-circulaire. La majorité se plaignent de douleurs importantes dans le sein gauche, dans l'abdomen, ou d'un essoufflement lors d'efforts physiques, ou de douleurs dans les jambes. Certains se plaignent de nervosité et se mettent à trembler lorsqu'on les examine. Le reste fait état de douleurs dans le dos, dans les extrémités ou au niveau d'anciennes cicatrices sur des lésions anciennes qui avaient été dormantes pendant des années avant l'intégration. Ainsi, le cœur, le dos, les extrémités ou d'anciennes cicatrices ou blessures sont les lieux vers lesquels les cerveaux reptiliens projettent les symptômes d'un désir de fuite<sup>71</sup>.

Le niveau de somatisation ou de feinte de maladie est devenu très élevé et l'hôpital fait office de refuge pour se dérober à la vie militaire. Le directeur de l'hôpital, Midian Bousfield, en est bien conscient. Il a en particulier identifié de nombreux hommes du 25<sup>e</sup> régiment qui se mutilent le corps pour ne plus avoir à s'entraîner et pour rester à l'abri dans son établissement<sup>72</sup>. Mais les médecins ne portent pas les cas de ces faux malades à la connaissance de la justice militaire et ceux-ci ne sont pas sanctionnés. Le coût de la résistance frontale aux ordres est élevé – quelques jours dans la prison du fort, un procès en cour martiale – et il reste encore de longues semaines à s'entraîner avant de quitter le camp ; la résistance passive et la feinte sont donc encore privilégiées à l'affrontement direct.

Dans les faits, le régime racial qui s'applique aux fantassins de Huachuca est, sans surprise, loin du principe officiel du « séparés mais égaux ». Les infrastructures qui ont été mises à leur disposition ne sont pas indignes, mais l'entraînement et l'équipement des hommes de la 93<sup>e</sup> ne sont pas, au moins dans un premier temps, à la hauteur de ceux



dont bénéficient les soldats blancs ailleurs. Les pratiques de commandement de certains officiers blancs sont, elles, entachées de préjugés racistes qui les amènent à des comportements condamnés par l'armée elle-même – ainsi d'un mode d'adresse dénigrant pour les soldats. Les archives de la justice militaire manquent pour comprendre comment a été appliqué le code de la guerre aux soldats du fort en cas d'insoumission ou d'indiscipline. Mais le nombre d'hospitalisations est un premier indice d'un sentiment d'injustice naissant, dont il est encore difficile de dire s'il est lié à la race ou à la condition de soldat. S'il existe, ce malaise latent ne se traduit pas encore par une réponse concertée et collective à un régime racial toujours tâtonnant, tant la diversité sociale et géographique des hommes est grande, tant les niveaux de tolérance à l'égard du racisme diffèrent selon les expériences vécues dans la vie civile et les attentes liées au service, quelquefois projetées vers l'après-guerre. À juste titre, les commandants blancs ne sont pas tant inquiétés par la résistance des soldats noirs que par celle des officiers noirs à l'égard desquels ils cherchent à maintenir, par les vexations et la séparation physique, les privilèges de rangs et de fonctions associés à leur couleur et leur statut.

## Chapitre 3

### De part et d'autre de la ligne de couleur

En février 1942, trois officiers noirs entrent dans le *service club* de l'USO à la porte de Fry. Ce sont les premiers à y pénétrer si l'on néglige le capitaine John A. DeVeaux, un des aumôniers du fort, ancien du 368<sup>e</sup> régiment, jusqu'alors le seul gradé africain-américain du camp. Les soldats qui se détendent dans la grande salle interrompent leurs activités et applaudissent longuement les trois officiers, pleins de fierté et d'admiration pour ces hommes qui vont devenir leurs supérieurs, dont la présence parmi eux représente une victoire sur les préjugés de l'armée<sup>1</sup>. Elle signifie à leurs yeux que les Noirs peuvent enfin être acceptés au rang d'égaux des Blancs dans l'institution militaire. C'est une rupture dans l'histoire raciale de l'armée.

En 1940, il ne restait plus que dix officiers noirs d'active de la Première Guerre mondiale, dont quelques aumôniers. À la fin du conflit, l'état-major les avait découragés d'entrer dans l'armée permanente, jugeant qu'ils n'avaient pas été à la hauteur des attentes au combat<sup>2</sup>. Depuis 1939, les organisations et la presse noires exigeaient la reprise de la formation d'officiers africains-américains. Cette formation devait ouvrir une voie d'ascension sociale pour les Africains-Américains au sein des forces armées, et légitimer la demande des soldats noirs à être encadrés par les leurs. L'armée y consent ; seule remise en cause du consensus racial qui la régit depuis la Première Guerre mondiale. Le nombre d'officiers noirs sera plus important et la formation des officiers intégrée. Cette décision, qui ne bénéficie qu'à l'élite africaine-américaine, est prise pour des raisons d'efficacité – la formation ségréguée dispensée jusqu'alors était jugée inadaptée – et de coûts. En juillet 1941, l'Officer Candidate School (OCS) de Fort Benning s'ouvre donc aux Noirs<sup>3</sup>. Plusieurs membres de la première promotion sont sélectionnés parmi les plus qualifiés du 369<sup>e</sup> régiment déjà présents à Huachuca en 1941<sup>4</sup>. Deux cents officiers noirs diplômés en sortent chaque mois. En février 1942, en réponse aux protestations

des activistes, Henry Stimson, le secrétaire à la Guerre, consent à ce qu'ils puissent être affectés à des unités régulières<sup>5</sup>. Mais les commandants blancs sont réticents à confier l'encadrement des troupes noires à des officiers africains-américains, dont ils doutent de la capacité à se faire obéir. Les préjugés à leur encontre sont encore très forts au sein de l'état-major, comme le manifeste le mémorandum préparé pour le général Eisenhower en avril 1942 : « Le principal problème auquel est confronté le ministère de la Guerre dans l'emploi des officiers de couleur est celui des qualités de leadership. Même si dans certains cas des officiers noirs se sont avérés d'excellents leaders, les soldats opèrent généralement mieux sous les ordres d'officiers blancs<sup>6</sup>. » Leur nombre va donc bientôt excéder celui des affectations possibles<sup>7</sup>. Fort Huachuca est un débouché idéal pour désengorger le surplus qui se forme : les besoins y sont très importants étant donné la taille de la 93<sup>e</sup> division et celle de la base à administrer, et il y a déjà une tradition d'accueil des officiers noirs dans la région<sup>8</sup>.

Lors de la réactivation de la 93<sup>e</sup> division à Huachuca en mai 1942, seuls 25 officiers noirs y sont attachés. Mais les nouveaux diplômés de l'OCS arrivent en nombre : 640 au printemps 1942. La plupart, des seconds lieutenants tout juste formés, sont affectés aux unités de soutien, en particulier la liaison avec l'USO et les compagnies, nouvellement formées, des Services spéciaux en charge du divertissement<sup>9</sup>. Ainsi Reuben Fraser, natif de Saint Louis et diplômé de l'université de Lincoln (Missouri), créée au lendemain de la guerre de Sécession pour l'éducation des esclaves affranchis, est affecté aux Services spéciaux d'un bataillon du 369<sup>e</sup> régiment comme second lieutenant. Il est chargé de préparer des programmes éducatifs et de divertissement pour les analphabètes ou semi-analphabètes de la division<sup>10</sup>. À l'exception du corps médical dont les officiers, plus gradés, viennent du civil, les seuls officiers ayant un grade supérieur à celui de premier lieutenant, un capitaine et un major, sont l'un aumônier, l'autre affecté aux divertissements<sup>11</sup>. Ils sont très isolés et écartelés entre leur besoin de s'intégrer à leur corps et les attentes des soldats qui aimeraient voir en eux les défenseurs de leurs droits<sup>12</sup>.

Nombreux sont, parmi les premiers officiers noirs de Huachuca, les volontaires engagés pour des raisons économiques. Le premier lieutenant George Looney né à Douglas, à l'extrême sud de l'Arizona, a grandi à Huachuca, où étaient alors basés les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> régiments de cavalerie avec lesquels son père patrouillait la frontière. Une fois

terminé le lycée – intégré, c'est une exception – de Tombstone, il doit renoncer à aller à l'université pour aider ses parents. Il s'engage sur le fort comme fantassin et y fait office de sonneur de clairon. Lorsque le 368<sup>e</sup> arrive à Huachuca en 1941, il est choisi pour en être l'un des cadres et devient sergent de peloton. En 1943, quand l'armée manque d'officiers en raison des pertes, il passe le test AGCT comme d'autres anciens de l'armée permanente. Classé dans la première catégorie, il est envoyé à l'école des officiers de Fort Benning puis à Camp Swift, avant d'être réaffecté à Huachuca comme officier du 25<sup>e</sup> régiment<sup>13</sup>. Durward P. Griffey, natif du Kentucky, a lui aussi pensé à l'armée pour des raisons financières. Il a terminé le lycée en 1939, mais ne trouve que des petits emplois mal payés et difficiles. En février 1941, il se porte volontaire. Grâce à d'excellents résultats à l'AGCT, il est sélectionné pour suivre la formation d'officier à Fort Benning où il termine parmi les premiers de sa classe. Il rejoint le 369<sup>e</sup> régiment à Huachuca.

D'autres officiers du fort sont issus de la classe moyenne et ont fait des études dans les meilleures universités noires, alors que moins de 2 % des Africains-Américains ont un diplôme de niveau licence<sup>14</sup>. George N. Leighton, né en 1912 à New Bedford dans le Massachusetts, travaille pendant plusieurs années comme gardien avant d'être accepté par la prestigieuse université noire de Howard, créée dans la capitale fédérale après la guerre de Sécession, et d'intégrer la réserve de l'armée en juin 1940. Il est ensuite accepté à Harvard où il espère obtenir un diplôme de droit, mais il est appelé en mars 1942 pour suivre les cours de l'OCS à Fort Benning avant d'être affecté à Huachuca. Le parcours de William McKinley Thomas est une autre trajectoire d'excellence mais dans la voie médicale dans laquelle les officiers sont acceptés dès le début de la guerre. Un peu plus âgé que Leighton, il vient, lui, du Sud, de Leavenworth au Kansas. Diplômé de l'université noire de Wiley au Texas, il étudie ensuite à Meharry (Nashville, Tennessee), une des meilleures écoles médicales africaines-américaines du pays. Une fois diplômé, il exerce comme médecin dans des hôpitaux de sa ville natale aux Saint John Hospital et Cushing Memorial Hospital. Il est le premier médecin noir à être diplômé de l'école médicale de l'armée de Carlisle Barracks, et est affecté au 318<sup>e</sup> bataillon médical de la 93<sup>e</sup> division comme commandant adjoint en mai 1942<sup>15</sup>.

Le statut d'officier est pour les Noirs une conquête – raciale, sociale – acquise à force de luttes. Obtenu à l'issue d'une formation

intégrée au sein de l'armée, il est synonyme de privilèges et de distinctions : le commandement des hommes, la capacité d'initiative et non seulement d'exécution, le logement et la sociabilité dans des lieux séparés, des revenus plus élevés, l'appartenance à une méritocratie militaire. Ceux-ci peuvent leur valoir une forme de considération une fois franchies les portes du fort, mais ne les prémunissent pas contre la ségrégation et les préjugés raciaux. Le statut nivelle toutefois un groupe hâtivement considéré comme homogène par la société blanche. Au prestige s'ajoutent des revenus qui ne sont pas négligeables : 150 dollars par mois pour un second lieutenant, soit trois fois plus qu'un simple soldat, dont il faut déduire un peu plus de 6 dollars d'assurance par mois, et environ 150 dollars supplémentaires pour ceux qui ont des personnes à charge. Mais, dans les faits, le titre d'officier ne donne pas l'égalité que la formation intégrée et l'attribution du rang avaient promise. Pour les Africains-Américains, l'expérience militaire est profondément différente en raison du refus des officiers blancs de les considérer comme des pairs et de la mise à l'écart qu'on leur impose une fois l'entraînement terminé.

La manifestation la plus criante de cette inégalité est l'application de deux politiques d'avancement distinctes : pour les Noirs, elle est beaucoup plus lente, arbitraire et bloquée dans certains corps combattants. Conformément à une directive de l'armée en application jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1943, les lieutenants noirs ne peuvent commander que des compagnies ou des batteries. En outre, une règle non écrite veut qu'aucun officier noir n'ait de Blanc sous ses ordres – comme dans la société sudiste, les Blancs doivent rester, en toutes circonstances, en position de supériorité. Pour qu'un Africain-Américain puisse obtenir une promotion, il faut donc que tous les Blancs de la même unité de niveau égal ou supérieur aient préalablement bénéficié d'un avancement. Cette règle revient à entériner une hiérarchie des races, le facteur de qualification ne pouvant expliquer ces différences de rangs puisque les officiers noirs et blancs ont été formés ensemble, dans les mêmes écoles. Le général Davis a lui-même reconnu que cette pratique confirme « le statut différent pour les officiers de couleur qui estiment que, puisqu'ils doivent suivre la même préparation et faire les mêmes sacrifices, les politiques d'avancement et d'affectation devraient être les mêmes<sup>16</sup> ». La question de l'avancement est particulièrement sensible à Huachuca où les officiers noirs sont rapidement en surnombre, car il existe encore peu d'autres unités que la 93<sup>e</sup> division auxquelles les affecter : dès la

fin 1942, sur 500 officiers juniors (seconds et premiers lieutenants), plus de 150 n'ont pas d'affectation. Ceux en poste sont bloqués au rang de premier lieutenant, ou *frozen in grade* (« gelés dans leur grade ») comme le disent les officiers<sup>17</sup>. Entre janvier et août 1943, seuls 126 (soit 26 %) des officiers noirs de la 93<sup>e</sup> division reçoivent une promotion. Le temps moyen pour gravir un échelon passe de 5,7 mois à 10 – il peut même être plus long, ainsi, Roscoe Tyson Spann met un an à passer de second à premier lieutenant<sup>18</sup>. Et seules 15 % des promotions se font de premier lieutenant à capitaine. Au-delà de ce grade, les officiers noirs doivent quitter Huachuca, mais l'attente est longue jusqu'à ce qu'un poste se libère sur une autre base. Peu après l'annulation de la directive, en mars 1943, bloquant la promotion des lieutenants, Davis intervient personnellement auprès du major général Fred W. Miller pour que l'avancement des officiers noirs reprenne dans la 93<sup>e</sup><sup>19</sup>, mais la division est alors sur le point de quitter le fort. La politique de promotion des officiers ne sera pas unifiée avant de longs mois.

À Fort Benning, la formation était intégrée, officiers noirs et officiers blancs suivaient les mêmes cours et étaient traités en égaux. Une fois arrivés à Huachuca, les premiers se retrouvent sous les ordres des seconds, quelquefois humiliés et méprisés par des Blancs qui veulent retrouver leur ascendance. Lorsque John Howard arrive sur le camp en avril 1942, il vient se présenter au commandant de sa compagnie, le capitaine Paul Bowen, natif d'Alabama : « Je l'ai salué, je lui ai donné mon nom et mon rang, et lui ai indiqué que je venais au rapport. Le capitaine Bowen n'a pas levé le regard de son bureau. Il a juste dit "Je déteste les nègres". » Leo Logan, natif du Kansas, lieutenant du 25<sup>e</sup> régiment, se souvient au début des années 1990, lui, de l'humiliation que lui a fait subir le major général Raymond Lehman : « Le commandant général est venu visiter le quartier de notre compagnie un jour et il m'a engueulé devant mes soldats pour ne pas avoir fait correctement mon rapport. Il a donné l'ordre au commandant de ma compagnie d'envoyer les hommes en cour martiale et il a menacé le commandant de lui retirer sa promotion s'il ne le faisait pas<sup>20</sup>. » Son autorité est sapée devant ses propres hommes, compromettant définitivement sa capacité à en obtenir les comportements attendus. Le sentiment d'humiliation essuyé par les officiers noirs peut quelquefois les conduire à se retourner contre leurs homologues blancs dans une complicité solidaire avec leurs soldats<sup>21</sup>.

Les officiers noirs de la 93<sup>e</sup> ne sont jamais seuls en commandement des hommes ; ils sont toujours supervisés par des officiers blancs de plus haut rang. Une unique expérience d'encadrement *all-black* est tentée au sein du premier bataillon du 369<sup>e</sup> régiment. En juin 1942, son commandant, Thomas Fenton Taylor, un natif du Tennessee diplômé de l'Académie militaire en 1915, un des quelques officiers blancs à avoir une réputation d'impartialité et de justice parmi ses hommes, décide de tenter l'expérience, une première dans l'armée. Il place à sa tête le major Charles Blackwood, un ancien premier lieutenant de la Première Guerre mondiale qui s'est battu dans le secteur de Saint-Dié avec le 365<sup>e</sup> régiment d'infanterie en 1918. Blackwood a ensuite réintégré la vie civile, devenant ingénieur pour les chemins de fer de Burlington après avoir été un des premiers Noirs diplômés de l'école d'ingénieurs Diesel de Chicago. En mars 1942, il est rappelé par l'armée qui l'envoie à l'école d'infanterie de Fort Benning puis l'affecte à Huachuca en avril. Il est repéré par Taylor pour le respect que lui accordent ses hommes. Le commandant de la 93<sup>e</sup> lui donne la charge de la formation des analphabètes du 369<sup>e</sup>, puis le commandement d'un bataillon<sup>22</sup>. Blackwood est associé à la sélection des meilleurs capitaines et lieutenants noirs de la division pour le seconder ; les officiers blancs sont transférés pour faire de la place<sup>23</sup>. Au bout de trois mois, l'expérience est considérée comme un échec par le major général Raymond G. Lehman, commandant de la 93<sup>e</sup> division depuis mai 1943 :

J'ai personnellement surveillé le bataillon de très près et lui ai accordé un peu de temps... C'était de très loin le plus mauvais des neuf bataillons d'infanterie de la division. Il était défaillant à tout point de vue : administration, intendance, et entraînement. Mon assistant de couleur m'a dit que les Noirs ne respectent pas leurs officiers de couleur et qu'ils lui ont souvent dit qu'ils ne voulaient pas aller au combat en tant que membres du 1<sup>er</sup> bataillon du 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Le major [...] était incapable d'obtenir des membres de son bataillon le respect des règles de la division et du régiment, et de faire respecter ses règles jusqu'aux compagnies et pelotons<sup>24</sup>.

Dans l'analyse de cet échec par le général Lehman, réapparaît un préjugé hérité de l'esclavage selon lequel les Noirs ne pourraient être efficaces sous la supervision d'un des leurs : les supérieurs manqueraient d'expérience d'autorité ou les inférieurs refuseraient qu'un membre des leurs exerce un ascendant sur eux<sup>25</sup>. Trois mois n'est

pourtant pas une durée très longue pour tenter une expérience aussi novatrice. La difficulté qu'a Blackwood à faire respecter son autorité n'est jamais attribuée à une formation insuffisante ou à une personnalité inadaptée à la fonction. Ce sont les supposées défaillances des Noirs en tant que membres d'une même race qui sont considérées comme l'origine du problème. Le diagnostic de l'échec vient condamner toute autre expérience du même type et renforcer les préjugés à l'égard des officiers en matière d'autorité.

Mais ce qui va vraiment attiser la colère des officiers noirs, c'est leur mise à l'écart durant les temps de loisirs et de repos, qui entérine, dans l'espace du camp, la rupture d'égalité. Dans ces moments, la hiérarchie militaire qui fonctionne naturellement comme un filtre racial pendant l'entraînement, séparant mécaniquement les Noirs, soldats, des Blancs, officiers, n'opère plus au niveau des officiers. Or, pour l'armée, le partage d'un même statut et d'un même rang par les officiers noirs et blancs ne saurait impliquer leur égalité sociale durant les temps de détente. Elle institue donc une assignation raciale des lieux d'habitation, de repas, de divertissement destinés aux officiers pour rétablir la séparation physique et l'inégalité entre Noirs et Blancs. Dans la société sudiste dont sont issus le colonel Hardy et le major général Hall, la prise de repas dans un même lieu par des Noirs et des Blancs est un tabou absolu, parce qu'elle laisse ouverte la possibilité d'une intimité sociale ; elle est donc proscrite, tout comme l'est pour les mêmes raisons le fait de se détendre ou de vivre dans les mêmes lieux<sup>26</sup>.

Les officiers médicaux les plus gradés vivent sur *officers' row*, l'allée bordée de maisons en pierre et d'arbres située le long du terrain de parade, aux côtés des officiers blancs, mais les maisons doubles sont partagées par deux familles de la même couleur. Ils y reçoivent les jours de congé leurs amis ou leurs collègues. Ils peuvent également avoir accès à la piscine destinée aux officiers blancs, située juste derrière ces bâtisses, mais uniquement la veille du jour de vidange. Comme dans le reste du pays depuis les années 1920, la baignade est ségréguée à Huachuca ; les Blancs craignent le contact avec les corps dénudés des Noirs, qu'ils voient comme porteurs de maladies contagieuses ou menaçants pour les femmes<sup>27</sup>.

Mais le reste des officiers noirs ne vit pas sur l'ancien poste, dont les maisons, solides et confortables, sont prioritairement réservées à leurs homologues blancs. Les plus gradés logent dans les bâtiments en



bois, beaucoup plus sommaires, du nouveau cantonnement, les autres à l'extérieur du fort lorsque la place vient à manquer. À Huachuca, l'architecture est porteuse de discriminations. Les plans de construction n'ont prévu d'habitations que pour 636 officiers<sup>28</sup>. L'arrivée d'officiers en surnombre va donc compliquer le problème de logement. En juillet 1942, 20 officiers du 368<sup>e</sup> régiment se plaignent au général Davis de devoir dormir et prendre leurs repas dans les bâtiments du 25<sup>e</sup> ; les officiers du 318<sup>e</sup> bataillon médical vivent eux dans des logements bondés – trois hommes doivent quelquefois se partager une petite chambre<sup>29</sup>. Le mois précédent, un règlement du ministère de la Guerre a ordonné aux officiers et aux soldats de laisser leur famille derrière eux, pour faire place aux civils travaillant sur les bases. Il est appliqué à Huachuca à partir de septembre 1942 : les officiers et les soldats noirs doivent libérer leur logement au profit des civils, qui se trouvent être tous blancs. Cette substitution des uns aux autres est ressentie comme une discrimination à l'encontre des Africains-Américains<sup>30</sup>. Les familles des officiers vont devoir se loger hors du fort, dans des lieux où leur présence n'est pas désirée et dans des conditions incomparables avec leur statut et leurs revenus. Fry offre l'avantage de la proximité, mais les seules habitations disponibles pour les officiers noirs y sont des préfabriqués demi-cylindriques en tôle, au confort et à l'hygiène douteux, qu'il faut partager avec des prostituées<sup>31</sup>. Certaines épouses sont logées à Benson, ville blanche située à 40 kilomètres au nord du camp, à plus d'une heure de voiture, où aucune distraction n'est possible pour les Noirs, d'abord dans des huttes construites dans les années 1930 pour abriter les ouvriers mexicains, puis dans des bungalows touristiques délaissés par les visiteurs pendant la guerre<sup>32</sup>. Benson est pourtant notoirement connu pour son racisme : plusieurs cafés et glaciers refusent de servir les Africains-Américains, même officiers<sup>33</sup>.

Dans certaines unités, les officiers noirs sont aussi tenus à l'écart pendant les repas. Les 40 officiers du 368<sup>e</sup> régiment d'infanterie arrivés en juillet 1942 commencent par manger avec leurs homologues blancs du 25<sup>e</sup> régiment, mais, très rapidement, on leur montre des tables réservées aux Africains-Américains dans un coin du bâtiment. Puis un mess noir est construit pour le 25<sup>e</sup> où les officiers de ce régiment et du 368<sup>e</sup> sont désormais forcés de prendre leurs repas. Parmi ces hommes, le premier lieutenant Vincent Browne de la compagnie D du 368<sup>e</sup>, enseignant en science politique à l'université de Howard dans la vie civile, refuse

d'obéir et boycotte le mess ségrégué en déjeunant avec ses hommes malgré les menaces d'un jugement en cour martiale<sup>34</sup>. Il écrit plusieurs lettres au professeur Ralph Bunche – collaborateur de l'économiste suédois Gunnar Myrdal à la réalisation de l'étude sur la condition noire commanditée par la Fondation Carnegie qui sera publiée en 1944 sous le titre *An American Dilemma* – pour lui demander de l'aider à obtenir le transfert qui devrait lui permettre de ne plus être victime du racisme en vigueur sur le fort. Progressivement, ces conditions de vie font naître un fort ressentiment chez les officiers noirs. Plusieurs d'entre eux demandent à rencontrer l'inspecteur Benjamin Davis lors de sa visite ; ils se plaignent que les quartiers qui leur sont réservés sont surpeuplés, que les vivres manquent, que le coiffeur des officiers ne les reçoit pas... Davis temporise et estime, comme dans les autres bases noires qu'il a inspectées, que leur situation n'est pas si mauvaise<sup>35</sup>.

Il y a pourtant à Huachuca une particularité dont l'inspecteur ne saisit pas bien le caractère humiliant : un club d'officiers exclusivement destiné aux Noirs, créé à l'initiative du ministère de la Guerre qui en a prévu la construction et le financement<sup>36</sup>. Il y avait jusqu'alors un seul club, *Lakeside*, fréquenté par les officiers blancs et le petit nombre d'officiers noirs. Mais le nombre de ces derniers a augmenté après l'arrivée de la 93<sup>e</sup> division. Le 4 juin 1942, le colonel Edwyn Hardy adresse à tous les officiers présents à Huachuca un mémorandum annonçant l'assignation raciale des clubs :

Dès que les clubs d'officiers pourront fonctionner, ils le feront suivant cette règle :

- *Lakeside Club* : tous les officiers blancs en service à Fort Huachuca ;
- *Mountainview Club* : tous les officiers de couleur en service<sup>37</sup>.

Les clubs sont des lieux de détente pour les officiers, leur famille et leurs amis, une fois l'entraînement terminé ; ils s'y retrouvent et s'y côtoient sans considération de grade, le temps d'un jeu de cartes, d'un verre ou d'un spectacle. En séparant officiers noirs et blancs, le ministère de la Guerre condamne donc toute possibilité de proximité informelle et d'entente entre les deux groupes. Il met en place un obstacle supplémentaire au développement d'un esprit de corps et d'un leadership unifié, et manifeste qu'il ne croit pas à l'égalité de rang entre officiers.

Les deux clubs sont censés être aussi agréables et conviviaux l'un que l'autre, et relever de la logique classique « séparés mais égaux ». Ils sont pourtant situés dans des zones du fort aux prestiges incomparables. *Lakeside* a été construit avant la guerre, sur le vieux poste où est basé le QG du commandement et où vivent les officiers blancs. Il est agrémenté d'un lac artificiel où il est possible de pêcher la truite ou le bar, de faire de la barque, et d'une piscine exclusivement destinée aux officiers blancs. À plus d'un kilomètre à l'est en allant vers la porte de Fry, *Mountainview* a été édifié plus récemment et plus rapidement, à l'extrémité sud-ouest du nouveau cantonnement construit pour les troupes noires, tout à côté des quartiers du 25<sup>e</sup> régiment, au bout d'un chemin en terre, en face du terrain d'athlétisme.



Photo aérienne de *Mountainview Club* (bâtiment à gauche) et du quartier du 25<sup>e</sup> régiment (à droite) prise en 1956 par les photographes du fort (Army Signal Corps)

*Mountainview* est toutefois orienté vers les montagnes sur lesquelles il offre une vue époustouflante. La parcelle, délimitée par un muret de pierre protégeant du désert, comprend également un jardin ombragé de

tonnelles et planté de lauriers roses. Le bâtiment a été construit pour durer peu de temps. Il est donc relativement simple, et la seule amélioration par rapport aux clubs d'officiers standards bâtis sur d'autres camps est la percée de fenêtres pour jouir de la vue. Au centre du bâtiment à deux niveaux se trouve un vaste foyer organisé d'un côté autour d'une imposante cheminée en brique et, de l'autre, de deux escaliers conduisant à un balcon filant, surplombés par la grande fresque de Charles White intitulée *Progress of the American Negro*. Le rez-de-chaussée est utilisé comme salon ou salle à manger autour d'un mobilier simple fait de fauteuils et de tables, ou comme salle de bal ou de conférence. Le confort est donc sommaire. Et *Mountainview* ne dispose pas de chambres pour loger les invités à la différence de *Lakeview*<sup>38</sup>.



*Mountainview* au moment de son inauguration (Army Signal Corps)

Plus que l'architecture du lieu c'est son existence même qui est contestée. Les officiers noirs, formés aux côtés des Blancs à l'OCS, exécutant les mêmes fonctions de commandement qu'eux durant la journée, jugent que l'ouverture du club noir consacre leur infériorité

de traitement par l'armée et constitue une insulte à leur égard. Presque 200 rendent leur adhésion à *Mountainview* et demandent à être réadmis au club de *Lakeside*. En très grand nombre, ils écrivent à la presse noire pour dénoncer l'introduction de la ségrégation à leur rencontre<sup>39</sup>. Lorsque le lieutenant-colonel Bousfield arrive le 14 juin 1942 pour diriger l'hôpital noir, il est nommé *ex officio* gouverneur du club en tant que plus haut gradé noir. Convaincu que contester l'autorité blanche c'est donner des arguments à l'état-major pour étayer la thèse que les Noirs sont indisciplinés et placent leurs intérêts de groupe devant la victoire de la nation, Bousfield exige de l'ensemble des officiers médicaux travaillant sous ses ordres qu'ils reprennent leur adhésion. Mais ceux-ci continuent à boycotter *Mountainview* et à tenter d'empêcher leurs collègues d'en passer le seuil. Ils envoient aussi des lettres à la presse noire, dénonçant le lieu comme une « case de l'Oncle Tom »<sup>40</sup>.

Les officiers de Huachuca sont soutenus par le juge William Hastie, qui adresse, le 1<sup>er</sup> juillet 1942, une lettre à l'état-major critiquant la création du club d'officiers noirs : « Il est vivement conseillé qu'une politique formelle soit adoptée et annoncée, et que partout où des officiers de couleur et des officiers blancs servent au sein de la même unité, aucune séparation de logement et d'équipement ne soit établie sur une base raciale<sup>41</sup>. » Sur ce point, comme sur de très nombreux autres, il n'est pas entendu. L'état-major répond en justifiant la création de clubs séparés par le refus d'aller à l'encontre des habitudes locales : « [...] la réglementation de cette question doit être faite en accord avec les mœurs [...]. Mêler les races dans le mess et dans le logement ne représenterait pas seulement une déviance par rapport aux politiques bien établies du ministère, mais ne s'accommoderait pas avec les mœurs du pays<sup>42</sup>. » L'armée invoque les mœurs de manière générale sans faire référence aux règles régissant les interactions raciales dans le comté de Cochise ou en Arizona. Que l'équilibre racial entre Noirs et Blancs soit unique à Huachuca n'appelle pas selon elle de dérogation aux principes généraux de séparation des races, même pour des hommes égaux au regard de la hiérarchie militaire.

Les officiers noirs contestataires ne trouvent pas dans le général Davis l'allié qu'ils espéraient ; sans relais institutionnel, leur boycott échoue. Mais l'inspecteur africain-américain fait tout de même remonter à sa hiérarchie l'étendue du mécontentement à propos de

*Mountainview* et recommande, avec l'approbation du général Marshall, que désormais, dans tous les camps ayant une garnison noire importante, le ministère de la Guerre cesse de réserver des installations à l'usage exclusif des Noirs ou des Blancs, « mais que la disposition et l'usage de ces lieux soient laissés à la décision des commandants locaux qui sont les plus familiers des problèmes raciaux qui s'y posent<sup>43</sup> ». On lit entre les lignes que l'assignation raciale des lieux à l'initiative du ministère de la Guerre, comme à Huachuca, a été une erreur, et qu'un arrangement aurait pu être trouvé sans recours à une désignation raciale explicite des deux clubs. Mais il y a dans ce transfert de la décision aux commandants locaux, dont la part d'arbitraire est imprévisible, un refus de l'armée de statuer elle-même sur cette question qui l'embarrasse. C'est seulement un an plus tard, le 14 août 1943, que, face à de nombreuses contestations dans plusieurs camps et à la menace d'émeutes, l'état-major adopte une directive importante sur les lieux de divertissement dans les postes accueillant des troupes noires et blanches : désormais ceux-ci ne seront plus explicitement attribués sur une base raciale, et leur utilisation sera laissée à la discrétion des commandants sous le contrôle de l'autorité de la région militaire<sup>44</sup>.

La justification de la présence de deux clubs d'officiers à Huachuca va être un serpent de mer jusqu'à la fermeture de *Mountainview Club*. Interrogé en mars 1945 sur les raisons de la présence de deux clubs dans le cadre d'une série de cours dispensés à des officiers africains-américains, le commandant Hardy insiste toujours sur l'origine de la décision au ministère de la Guerre, ajoutant un nouvel élément de justification : le prétendu désir des officiers blancs et des officiers noirs de se retrouver entre soi dans les moments de détente<sup>45</sup>. Il n'y a pourtant nulle part trace d'une demande de ségrégation venant des officiers noirs ou de leur famille. Indéniablement gêné par l'absence de politique claire en matière de séparation des lieux de divertissement, Hardy consacre beaucoup d'efforts à rendre l'entre-soi noir plaisant. Il trouve un allié dans le lieutenant-colonel Midian Bousfield qui, lui aussi, veut inciter les officiers noirs à se réapproprier le club et à trouver matière à fierté dans cet entre-soi. Dès octobre 1942, Bousfield écrit à de très nombreuses personnalités noires, dont W.E.B. Du Bois qui, à 75 ans, est encore professeur d'histoire et d'économie à l'université d'Atlanta et vient de publier sa seconde autobiographie *Dusk of Dawn*, pour leur demander un portrait signé,

destiné à être accroché dans le club en guise d'inspiration pour les officiers<sup>46</sup>. Les photos prises par le Signal Corps de l'armée donnent de *Mountainview* l'image d'un lieu où les officiers noirs se rendent avec plaisir et célèbrent volontiers les événements importants de la vie familiale ou amicale, comme les anniversaires, les réceptions de mariage autour de gâteaux à la crème, ou les célébrations des fêtes nationales. Certains témoignages féminins ont insisté sur la possibilité d'y rencontrer des artistes noirs en visite à Huachuca qui, une fois leur représentation terminée devant les troupes, seraient venus se détendre et boire un verre au club de *Mountainview*<sup>47</sup>. Les femmes des officiers, moins directement heurtées par la ségrégation, ont vu ce lieu comme un havre leur permettant d'échapper à des conditions de vie dégradantes hors du fort. Mais lors de chacune des missions effectuées sur le fort par le général Davis, la ségrégation des clubs d'officiers est dénoncée comme une humiliation raciale devant être abolie.

Dans la première période de l'expérience Huachuca, la mise à l'épreuve du *statu quo* racial de l'armée se fait surtout à l'initiative des plus haut gradés parmi les Africains-Américains, qui entreprennent dès le début des actions collectives de contestation. Les officiers noirs sont en effet directement victimes d'une rupture d'égalité : alors qu'ils ont suivi la même formation que les Blancs dans les mêmes écoles intégrées, ils font l'objet d'une politique discriminatoire de promotion et sont écartés de leurs homologues blancs. Ces différences de traitement mettent à nu des préjugés exclusivement liés à la race de la part des commandants blancs sur le fort : le rejet de la proximité physique, le refus de partager une sociabilité commune, l'impossibilité d'imaginer une configuration dans laquelle des Noirs exerceraient une forme d'autorité sur des Blancs, l'incapacité à admettre une égalité pourtant établie par la formation et par le rang. En refusant de faire corps avec les officiers africains-américains, les Blancs les constituent en groupe refermé sur lui-même et facilitent leur fraternisation avec les soldats noirs par-delà les différences de grade. La solidarité de race l'emporte alors sur la solidarité de rang. À Fort Huachuca comme sur les autres camps, l'armée se cale sur les pratiques raciales en vigueur dans la société sudiste en déconnectant hiérarchie militaire et hiérarchie

raciale. La supériorité des Blancs est artificiellement rétablie pour que l'égalité sociale de part et d'autre de la ligne de couleur ne puisse advenir au sein de l'armée.



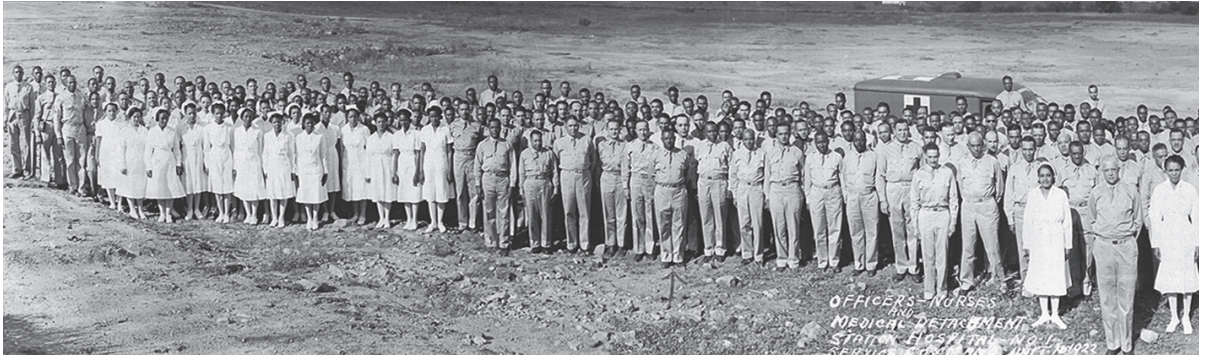


## Chapitre 4

# L'hôpital noir

Debout, au coude à coude, alignés en plusieurs rangées denses, ils sont peut-être 300 sur ce panoramique, tous noirs en habits clairs – kaki pour les hommes, blanc pour les infirmières et les cuisiniers. Ils forment une barrière humaine dans le désert. Expression, au seuil d'une expérience, d'une confiance collective, saisie par l'objectif d'un photographe venu d'une ville voisine. Occasion de manifester une fierté professionnelle, raciale, et peut-être aussi leur patriotisme. Ils ont quitté leur poste, leurs patients, leurs instruments d'examen pour poser sur les terres rocailleuses qui séparent le complexe de l'hôpital de l'entrée du fort. Derrière eux, on devine Fry, puis la vallée de la San Pedro. L'alignement des corps rejoue la hiérarchie des fonctions, des grades et des sexes. Au sommet de la pyramide aplatie, se trouve le plus haut gradé africain-américain du fort, le lieutenant-colonel Midian Bousfield, commandant du *station hospital n° 1*, cheveux blancs, lunettes rondes, bras noués derrière le dos.

Septembre 1942. Le personnel médical du fort a été assemblé depuis peu. L'hôpital noir vient d'ouvrir. En juin, Bousfield a accepté la charge que lui a confiée le Bureau du médecin général des armées : créer un hôpital militaire administré par des Noirs, pour des patients noirs, et sacrifier un but que le temps de guerre aurait pu rendre possible : une médecine militaire aveugle à la couleur de la peau. Pour le lieutenant-colonel venu des milieux philanthropiques de Chicago, la démonstration de l'excellence africaine-américaine vaut que l'on accepte de différer la réalisation de cet idéal. Il réunit donc à Huachuca les meilleurs spécialistes du pays. Sur la photo, ils se tiennent sur la deuxième ligne, derrière lui : DeHaven Hinkson, William Allen, Roscoe Giles... Ils ont quitté leur vie civile confortable et bourgeoise, leur clientèle aisée, mis de côté leur espoir d'intégration pour endosser l'uniforme et porter les galons des officiers médicaux. Ils sont secondés par des infirmières noires qui, elles aussi, ont abandonné un statut et



L'équipe de l'hôpital noir, le 17 septembre 1942

un salaire inhabituels dans la communauté. Deux d'entre elles, l'une souriante, peut-être le capitaine Mary L. Petty, l'autre visiblement gênée par le soleil, le second lieutenant Olive Bishop, encadrent Midian Bousfield, faire-valoir féminin de l'autorité masculine. L'impeccabilité des uniformes, l'immobilisme des poses, la détermination des regards donnent une idée du sérieux avec lequel l'équipe est prête à tenter l'expérience. Ensemble, ils entendent montrer que la méfiance des Blancs à l'égard de la médecine noire est sans fondement.

Quand, en 1941, la construction du nouveau cantonnement débute à Huachuca, un hôpital de 195 lits, composé de 26 bâtiments, est édifié au sud-ouest du fort. L'ancien hôpital de 24 lits datant de 1885, situé en bord du terrain de parade sur l'ancien poste, est devenu trop exigü. Les bâtiments, dans lesquels les médecins blancs accueillaient indistinctement patients blancs et noirs pendant l'entre-deux-guerres, sont devenus vétustes et l'équipement médical obsolète<sup>1</sup>. Lorsque, en décembre 1941, l'état-major décide d'affecter une division *all-black* au fort, la construction d'un second hôpital, noir, est entreprise dans la foulée. L'emplacement choisi est vaste, directement au sud du premier hôpital renommé *station hospital n° 2*.

Un *station hospital* ou hôpital de poste placé sous l'autorité de la Région militaire – il y en a 200 à travers les États-Unis au début 1942, 425 en juin 1943<sup>2</sup> – est censé soigner la communauté locale et se limiter à des gestes et des opérations relativement faciles et banals. En cas de complication, les médecins réfèrent les patients à l'« hôpital général » le plus proche, administré par le Bureau du médecin général des armées. Sur le fort, les hôpitaux blanc et noir sont reliés par une



(William Allen Collection, Moorland-Spingarn Research Center, Howard University)

passerelle qui enjambe l'Avenue B. En septembre 1942, le nouvel hôpital noir est prêt à ouvrir avec 670 lits et un personnel médical entièrement africain-américain. Les deux hôpitaux vont fonctionner comme des unités indépendantes, mais ils sont placés tous deux sous l'autorité du médecin chef du poste qui est aussi le directeur de l'hôpital blanc. Natif du Sud, le colonel E.B. Maynard est un officier médical de carrière blanc : il est diplômé de l'école de médecine de l'université de Virginie, et membre de l'armée depuis 1910. Pendant la Première Guerre mondiale, il a été chirurgien de la Première division, la célèbre *Big Red One*, et porte depuis sur son uniforme une croix de guerre avec palme, l'étoile à cinq branches en or de la *Silver Star* qui récompense la bravoure face à l'ennemi, et le *Purple Heart* orné du profil du général George Washington, les décorations gagnées à l'issue des vingt-six mois de service sur le front puis dans l'armée d'occupation en Allemagne. Quand il arrive à Huachuca la veille de l'attaque sur Pearl Harbor, il lui revient de superviser la construction des deux hôpitaux<sup>3</sup>. En tant que médecin chef du fort, il est responsable de l'attribution des fonds, des fournitures, de l'administration du mess, de la rédaction des rapports. C'est lui aussi qui décide de la répartition des opérations chirurgicales entre les deux hôpitaux. Selon l'ordonnance qui crée l'établissement, l'hôpital n° 1 soignera les soldats de la 93<sup>e</sup> division et du Service Unit 1922, l'unité en charge de l'administration du poste, les membres du Women's Army Auxiliary Corps, le corps des femmes, les officiers et les infirmières noirs, et toutes les personnes dépendantes de ces groupes dans sa clinique de jour. Bien que la couleur ne soit pas explicitement désignée par l'ordonnance, il est clair que les patients en



Vue aérienne sur le *station hospital n° 1*, ensemble en rhizome, situé à gauche de la photo, et le *station hospital n° 2*, ensemble de baraques disposées en épis délimité à droite par la route qui traverse le nouveau cantonnement (1942 ou 1943)  
(Army Signal Corps)

seront africains-américains. Toutes les autres personnes présentes sur le fort – blanches donc – seront accueillies dans l'hôpital n° 2. Il est cependant prévu que des patients de l'hôpital n° 1 puissent être transférés vers l'hôpital n° 2, c'est-à-dire des patients noirs vers l'hôpital blanc sur le modèle de ce qui s'est fait pendant la Première Guerre mondiale et de ce qui se fait encore dans les camps dont les hôpitaux n'ont pas de section noire (*black ward*)<sup>4</sup>. Le seul hôpital civil dans la région se trouve à Bisbee à 70 kilomètres. Les civils travaillant sur le poste et dans les environs immédiats seront donc aussi acceptés en consultation à l'hôpital de jour.

L'ouverture de cet hôpital noir est la réponse que le Surgeon General's Office a donnée à la demande insistante des médecins africains-américains d'obtenir des responsabilités égales à celles des Blancs dans l'armée. Le SGO ne va pas pour autant jusqu'à intégrer les

professionnels noirs aux corps des officiers médicaux et des infirmières comme ils le souhaitent, mais il leur confie, à des niveaux de responsabilité nouveaux, des patients noirs dans des institutions qu'ils dirigeront eux-mêmes. Lors de la première rencontre avec le médecin général des armées, le major général James Magee, le 14 octobre 1940, la National Medical Association (NMA), créée en 1895 en réponse à l'exclusion des médecins africains-américains de l'American Medical Association (AMA) et qui représente 5 000 médecins noirs à travers le pays, exige un accès égal des professionnels africains-américains aux postes d'officiers médicaux dans l'armée. Ses représentants rappellent que, lors de la Première Guerre mondiale, les médecins noirs ont vécu comme une humiliation d'avoir été cantonnés aux fonctions de « médecins de régiments, autrement dit de secouristes » et de ne pas avoir été acceptés dans les hôpitaux militaires. Magee leur répond qu'il est par principe opposé à l'intégration du Département médical tant que la politique raciale de l'armée n'aura pas changé.

Une dizaine de jours après cette rencontre, le SGO rend public un plan « pour l'utilisation des officiers noirs, des infirmières et des soldats dans le Département médical » : « Aucun soldat ou officier noir ne sera appelé tant que ne seront pas créés des Services noirs séparés [...] et uniquement dans les lieux où le nombre de troupes noires justifie des équipements séparés. » Des sections noires (*black wards*) sont donc créées dans les deux hôpitaux où le nombre de patients africains-américains devrait être supérieur à 100 : dans le 25<sup>e</sup> *station hospital* de Fort Bragg en Caroline du Nord, et à Camp Livingstone en Louisiane. Dès leur création, elles sont administrées par des médecins africains-américains soignant des officiers et des soldats africains-américains, en application de la doctrine « séparés mais égaux ». Dans les hôpitaux sans section noire, les soldats africains-américains continueront d'être soignés par des médecins blancs aux côtés de soldats blancs comme cela s'est fait durant la Première Guerre mondiale<sup>5</sup>. Le plan d'octobre 1940 institue donc la ségrégation du soin dans les lieux de forte concentration des troupes noires, dans le but de concilier deux objectifs : offrir davantage de postes aux médecins noirs, tout en évitant que ces derniers soignent des patients blancs. Il s'agit de faire de la place aux médecins noirs sans céder sur la demande d'intégration.

Déçue par la réaction du Bureau du médecin général des armées, la NMA, soutenue par le juge William Hastie, demande une seconde

rencontre, qui a lieu le 7 mars 1941. À cette occasion, le Dr Vaughn, le directeur de la NMA, Mabel Staupers, la secrétaire exécutive de la National Association of Colored Graduate Nurses (l'Association des infirmières noires diplômées, ACGN), et Midian Bousfield, présent en tant que directeur des programmes de santé du Rosenwald Fund insistent : dans la vie civile, il est désormais possible qu'un médecin noir soigne des patients blancs, même dans le Sud comme à Nashville dans le Tennessee<sup>6</sup>. Dans plusieurs hôpitaux du Vieux Sud, des médecins noirs et des médecins blancs travaillent ensemble (comme à la clinique John Andrew du Tuskegee Institute). Et, ses interlocuteurs noirs ne le disent pas à Magee, mais dans les grands hôpitaux municipaux et les centres hospitalo-universitaires du Nord et du *Midwest*, des médecins noirs et blancs collaborent sans difficulté ; il arrive aussi que des professeurs noirs enseignent la médecine à des étudiants blancs<sup>7</sup>. Magee répond pourtant invariablement :

Ces lignes [entre Blancs et Noirs] ont été établies il y a bien longtemps – avant que vous et moi soyons nés. Le problème existe et il ne me semble pas réaliste de changer quoi que ce soit. Je suis sûr que ce serait maladroit de mélanger les races de telle manière que nous ayons des médecins noirs traitant des patients blancs. Et pareil pour les infirmières. [...] Un patient choisissant volontairement de se faire traiter par un médecin est une chose, établir une obligation en est une autre. [...] Nous n'expérimentons pas dans l'armée. [...] Ce n'est pas ma responsabilité de forcer l'intégration. [...] Si et quand le sentiment à travers le pays deviendra suffisamment important pour justifier cette chose que vous appelez intégration, alors cela pourra avoir lieu. [...] Je ne pense vraiment pas que l'armée soit un lieu pour expérimenter<sup>8</sup>.

Soumis à la critique constante de la presse africaine-américaine, le médecin général envisage peu de temps après cette seconde rencontre la possibilité de créer un hôpital noir à Huachuca, une configuration que la NMA avait pourtant refusée. La proposition est d'abord rejetée par l'état-major. Mais, lorsque les États-Unis entrent en guerre en décembre 1941 et qu'il est clair qu'une division noire entière va venir s'y entraîner, le ministère de la Guerre revient sur sa décision et octroie un budget pour la construction de l'hôpital noir<sup>9</sup>. En janvier 1942, le SGO rend public son « Plan d'utilisation des officiers noirs du Département médical » : le « Médecin général des armées propose d'assembler

une équipe médicale complète composée de médecins, de dentistes, d'infirmières et de soldats » pour soigner les malades et les blessés de la 93<sup>e</sup> division quand elle sera en poste à Huachuca<sup>10</sup>. Un mois plus tard, Bousfield se voit demander de suggérer des noms pour le recrutement de l'équipe du futur hôpital noir, sur la base d'une liste de rangs et de fonctions. Avec l'aide des organisations membres de la NMA qui relaient l'appel à candidature, il sélectionne 65 noms. Puis, recommandé par le bureau du juge William Hastie, le SGO l'invite à prendre la direction de l'hôpital avec le rang de lieutenant-colonel<sup>11</sup>. Bousfield qui a été un des plus fervents défenseurs du mouvement des hôpitaux noirs accepte sans hésiter.

Pendant longtemps, le séparatisme médical a été considéré comme la seule option possible pour offrir des débouchés aux étudiants noirs et soigner les Africains-Américains dans un système ségrégué<sup>12</sup>. Depuis les années 1890, les organisations professionnelles noires ont été vues comme des lieux où les praticiens pouvaient démontrer leur expertise, développer des stratégies de résistance contre la ségrégation et le racisme, affirmer leur dignité et afficher une image positive du groupe<sup>13</sup>. Des hôpitaux noirs – l'identité raciale des propriétaires, de la direction, du personnel et des patients pouvait dans les faits beaucoup varier – ont été créés à la fois par des municipalités blanches et par des médecins noirs qui y voyaient la promesse d'opportunités professionnelles. Quand, en 1923, le ministère du Trésor annonce la création d'un hôpital pour les vétérans noirs dans le Sud, Robert Moton, le directeur du Tuskegee Institute créé par Booker T. Washington, pénétré des idéaux d'autodiscipline et de travail, et le docteur Plummer, qui dirige la NMA à l'époque, ne comptent pas leurs efforts pour obtenir le contrôle administratif et médical du nouvel hôpital. Ils résistent même à l'opposition des communautés du Sud et au soulèvement organisé par le Ku Klux Klan. Le succès obtenu dans cette bataille pour le contrôle de l'hôpital des vétérans de Tuskegee apparaît comme une véritable conquête<sup>14</sup>. Dans les années 1920 et 1930, la National Medical Association et la National Hospital Association continuent à défendre les hôpitaux noirs comme le meilleur moyen de répondre aux intérêts des professionnels africains-américains. Selon les deux organisations, c'est dans ce cadre que les médecins noirs vont pouvoir démontrer leurs capacités et acquérir les compétences nécessaires pour être acceptés



dans d'autres hôpitaux. Elles sollicitent les fondations, au premier rang desquelles le Julius Rosenwald Fund fondé en 1917 par le président de la chaîne de grands magasins Sears, Roebuck and Co.<sup>15</sup>, pour le financement de la modernisation des hôpitaux noirs. Midian Bousfield, qui dirige alors la Division de la santé noire du Julius Rosenwald Fund, et Peter Marshall Murray, qui est à la tête de la NMA, estiment le soutien de ces institutions blanches crucial pour le maintien d'hôpitaux noirs de haut niveau. Ils défendent l'idée selon laquelle l'intégration est un processus lent et qu'en attendant sa réalisation mieux vaut améliorer la qualité des hôpitaux noirs et la formation de ceux qui y exercent<sup>16</sup>.

Mais tous les médecins africains-américains ne partagent pas cet avis. Les hôpitaux noirs ont souvent la réputation d'être mal équipés, d'avoir des budgets très insuffisants, et d'être en retard sur les derniers développements médicaux. En outre, l'aide des institutions philanthropiques blanches est jugée produire un contrôle excessif sur les hôpitaux noirs<sup>17</sup>. Pour les intégrationnistes, en soutenant des institutions *Jim Crow*, il retarde l'égalité raciale. La stratégie séparatiste est donc rejetée par certains médecins dès les années 1930, surtout parmi les plus proches de la NAACP. Le docteur Louis T. Wright est le plus ardent critique des hôpitaux noirs et des organisations médicales séparées. Premier médecin africain-américain nommé au Harlem Hospital avant d'en devenir directeur du département de chirurgie, Wright est un activiste de premier plan en faveur de l'intégration. De 1935 à 1952, il est président du conseil d'administration de la NAACP. C'est depuis ces fonctions médicales et militantes qu'il condamne les institutions médicales noires dont il répète qu'elles sont en sous-effectif, insuffisamment financées et mal équipées<sup>18</sup>. La Manhattan Central Medical Society, qui représente les médecins noirs de New York, défend, elle aussi, l'intégration. En 1931, elle s'oppose à une proposition faite par le Rosenwald Fund de construire un hôpital noir à New York dans une lettre ouverte à son président, intitulée « *Equal Opportunity – No more no less* » (« Des chances égales – Ni plus ni moins »), et condamne la fondation de Chicago pour la création d'« un programme national hospitalier pour les Noirs ». En août 1932, elle attaque également le projet de créer un second hôpital noir dans un pamphlet intitulé « Soins identiques et traitement par le gouvernement fédéral<sup>19</sup> ». À la fin des années 1930, la partie la plus progressiste de la communauté médicale noire rejette le séparatisme.

En 1942 pourtant, obtenir de l'armée l'ouverture d'un hôpital noir est encore interprété par certains comme un succès, notamment par le docteur Bousfield. Né en 1885 dans le Missouri dans une famille de coiffeurs et diplômé de l'école de médecine de l'université Northwestern (Evanston, Illinois) puis de Freedmen's Hospital à l'université de Howard, il est, dès les années 1930, un médecin de réputation nationale<sup>20</sup>. Il exerce d'abord à l'hôpital municipal de Kansas City (Missouri) où il est un des premiers médecins noirs. Puis, en 1912, tout en ouvrant son cabinet médical, il rejoint le personnel de Provident Hospital de Chicago, le premier hôpital interracial de la ville qui devient plus tard un hôpital noir<sup>21</sup>. Bousfield appartient à l'élite africaine-américaine de Chicago. Il vit dans une grande maison à Hyde Park avec sa femme Maudelle, première femme noire diplômée de l'université de Chicago, première à être devenue principale d'un lycée public de la ville. Ils y invitent leurs amis médecins africains-américains, et développent des liens étroits avec les hommes d'affaires noirs de la ville. Cela vaut à Bousfield de devenir directeur médical de la compagnie d'assurances noire Supreme Life et président de la commission de santé publique de la National Negro Insurance Association. Pendant les deux années où il préside la NMA, en 1933-1934, il est considéré comme un des plus actifs défenseurs des intérêts des patients et des médecins africains-américains. Comme directeur de la Division de la santé noire du Julius Rosenwald Fund, il consacre de nombreux efforts à réduire le déséquilibre criant entre le soin accordé aux Noirs et celui accordé aux Blancs – à travers tout le pays, le nombre de lits d'hôpitaux par tête est dix fois plus important pour ces derniers que pour les Africains-Américains. Bousfield soutient aussi la création d'unités médicales spécialisées de très haut niveau dans de nombreux hôpitaux noirs ; il encourage des projets de recherche sur la santé noire, crée des bourses de formation pour les infirmières et les médecins africains-américains, promeut l'embauche des premières dans les hôpitaux publics du Sud en payant une partie des salaires. Assez naturellement, il est l'une des personnalités du monde médical qui soutient avec le plus de conviction la collaboration avec la philanthropie blanche<sup>22</sup>. Lorsqu'il s'adresse à des associations médicales blanches dans les années 1930, il insiste sur l'importance de leur soutien pour l'amélioration du service médical aux Noirs, tout en rappelant la nécessité que les intéressés soient consultés avant que

soit entrepris le moindre projet de santé les concernant<sup>23</sup>. En 1942, Bousfield fait donc figure de modéré. On comprend pourquoi le juge Hastie l'a recommandé au SGO pour prendre la direction de l'hôpital noir : il est expérimenté, fiable, possède une connaissance globale de la médecine noire dans le pays, et n'est pas hostile à une médecine séparée.

Pour Bousfield, le *station hospital n° 1* est une opportunité professionnelle que les médecins africains-américains ne peuvent manquer. En mars 1942, il écrit aux organisations-membres de la NMA : « Excepté le fait que c'est une unité complètement ségréguée, c'est une victoire pour la contestation de l'exclusion de médecins noirs de deux manières : il les empêche d'être mobilisés en tant que soldats, et les protège grâce à une affectation à un hôpital qui ne sera pas touché par la guerre sauf si le pays est bombardé ou envahi. Il y a de fortes chances que les hommes n'aient pas à servir avec les forces combattantes » ; ces garanties n'ont pourtant jamais été données par le SGO<sup>24</sup>. Bousfield est prêt à accepter le prix de la ségrégation pour éviter la sous-utilisation des médecins noirs et une nouvelle frustration suscitée par une affectation dévalorisante au sein de l'armée. Comme il l'écrira à W.E.B. Du Bois en octobre, « il y a plus d'officiers [médicaux] noirs en poste dans cet hôpital que nous n'en avons jamais eu dans l'armée auparavant<sup>25</sup> ».

Une partie de la presse africaine-américaine partage ce sentiment de fierté. Si elle condamne la ségrégation, elle loue les succès des troupes noires, insistant sur leur patriotisme et la qualité de leur service, pour transformer l'image négative des soldats africains-américains<sup>26</sup>. La même logique s'applique au *station hospital n° 1*, qu'elle présente comme une contribution majeure à l'élévation de la race (*racial uplift*). Ainsi le *Chicago Defender* se fait écho de l'optimisme de Bousfield : « Pour la première fois dans l'histoire de l'armée américaine, des médecins noirs seront admis sur la base de leurs aptitudes. [...] Ils auront des positions de commandement avec les plus hauts grades militaires que le personnel médical noir ait jamais atteints dans l'armée<sup>27</sup> », tandis que le *Pittsburgh Courier* loue « la crème de la profession médicale noire », qui rend l'hôpital comparable aux meilleurs du pays<sup>28</sup>. Le docteur John A. Kenney, trésorier de la John A. Andrew Clinical Society (un des rares lieux où des médecins noirs et blancs travaillent ensemble), chirurgien à l'école de médecine du Tuskegee

Institute et éditeur du journal de la NMA depuis 1916, est lui aussi prêt à voir dans l'hôpital de Huachuca « un tremplin vers ce prix plus élevé auquel nous aspirons », l'occasion de manifester le patriotisme des médecins noirs et de démontrer leur capacité à diriger des institutions importantes<sup>29</sup>.

Au contraire, pour le docteur Arthur Vaughn, ancien directeur de la NMA, l'hôpital est une trahison de l'objectif d'intégration poursuivi depuis les années 1930<sup>30</sup>. Il critique aussi le principe même de l'hôpital noir, vu comme une violation du compromis auquel la NMA et le SGO étaient arrivés lors de la rencontre de mars 1941 : « À aucun moment dans la discussion la question des hôpitaux ségrégués pour les Noirs n'a été soulevée. Nous avons demandé l'inclusion de médecins noirs dans les hôpitaux des bases de l'armée américaine. [...] Notre organisation a été la première à insister sur l'intégration, non la ségrégation<sup>31</sup>... » La NMA refuse de sacrifier le but de l'intégration raciale en matière médicale à la satisfaction des ambitions professionnelles de quelques dizaines de médecins africains-américains à l'hôpital noir de Huachuca. À sa conférence annuelle d'août 1942, elle rejette l'accomodationnisme défendu par Bousfield. Puis, à l'automne, elle rejoint la NAACP pour mener campagne contre la ségrégation du plasma sanguin par la Croix-Rouge<sup>32</sup>. Prolongeant son opposition à la création d'hôpitaux noirs durant les années 1930, la Manhattan Central Medical Society condamne elle aussi l'ouverture de l'« hôpital *Jim Crow* » en Arizona, dans un télégramme adressé à James Magee : « Nous insistons sur l'intégration de toutes les institutions. Ce n'est que par l'abolition des pratiques discriminatoires que la force des 14 millions de citoyens américains pourra être mobilisée au service du combat commun. [...] Nous insistons sur la reconnaissance en tant que médecins, non sur la ségrégation en tant que médecins noirs<sup>33</sup>. » Bousfield ne reçoit d'ailleurs aucune candidature de New York. L'hôpital de Huachuca est boycotté par ses détracteurs.

La NAACP ne se prononce pas publiquement contre l'hôpital noir de Huachuca. Elle est pourtant opposée au séparatisme puisque, à peine un an plus tard, elle a condamné la création d'un nouvel hôpital à New York pour remplacer le vieil hôpital Sydenham – ses partisans soutiennent qu'il sera intégré, mais la NAACP craint qu'il devienne rapidement intégralement noir<sup>34</sup>. Peut-être est-elle trop occupée par

la campagne de dénonciation de la ségrégation du plasma sanguin par la Croix-Rouge. À l'époque, le sang focalise la mobilisation des défenseurs des droits civiques en matière médicale. Les Africains-Américains ont d'abord été écartés du programme de donneur, avant d'y être réintégrés mais dans un système séparé où le sang collecté est étiqueté en fonction de la couleur du donneur, et transfusé à un blessé de la même race. Jusqu'à la fin de la guerre, les dirigeants de la Croix-Rouge et le SGO défendent la ségrégation du sang sur la base de préjugés raciaux et de préférence qu'ils prêtent aux Blancs ; elle est en fait la traduction de leurs propres préjugés<sup>35</sup>. Pour la NMA et ses alliés, l'hôpital noir de Huachuca est un os jeté en pâture aux médecins noirs pour qu'ils oublient leur demande d'intégration professionnelle.

Pour un hôpital construit en plein désert au fin fond de l'Arizona, le *station hospital n° 1* a effectivement fière allure avec ses 81 bâtiments identiques agencés en rhizome (26 pour le *station hospital n° 2*), formés d'un unique étage en bois de pin surmonté d'un toit rouge, alignés parallèlement en trois rangées et réunis par des corridors extérieurs. Peu de temps après l'inauguration, Bolden écrit dans le *Pittsburgh Courier* : « Je suis convaincu que se présente ici pour les officiers médicaux noirs une chance unique de faire l'histoire scientifique et militaire. Car nulle part ailleurs dans ce pays se trouve ainsi rassemblé un tel équipement pour le soin et la recherche. [...] Ne soyez donc pas surpris si, dans le futur, cet hôpital installé dans le désert de l'Arizona devient connu sous le nom de "Centre de recherche Rockefeller du Far West"<sup>36</sup> ». L'emphase est certainement excessive, mais cette fierté est compréhensible : c'est la première fois dans l'histoire militaire que les médecins africains-américains se voient confier un hôpital aussi bien équipé qu'un établissement blanc. Tous les visiteurs de marque sont invités à y passer pour voir par eux-mêmes le lieu où sont soignés dans des conditions optimales les soldats noirs : les lieux de soin évidemment, mais aussi le mess des patients, le bâtiment des loisirs à deux étages, le cinéma, les gymnases, la bibliothèque, les solariums, la buanderie, la caserne d'incendie, la morgue, les garages... La visite d'une unité de soin, organisée autour d'une chambre privée et d'une grande pièce de 32 lits, est un passage obligé. Ainsi le boxeur Joe Louis, gloire sportive des Africains-Américains et personnalité emblématique du patriotisme

noir, a été photographié par le Signal Corps en train d'emprunter un des corridors couverts reliant les bâtiments, escortés de Bousfield et de nombreux soldats.

Son directeur montre avec fierté un hôpital extrêmement vaste, équipé d'un matériel dernier cri, dans lequel exercent les meilleurs spécialistes africains-américains du pays. Bien que construit à la hâte, l'hôpital noir de Huachuca est plus grand que le plus grand hôpital civil noir à l'époque, tant en nombre de patients qu'en étendue. Il a bénéficié d'un effort financier important de la part du ministère de la Guerre : 1,6 million de dollars ; en comparaison, 3 millions de dollars ont été nécessaires à la construction du Bushnell General Military Hospital (Utah), l'un des plus modernes du pays, qui compte 1 500 lits<sup>37</sup>. Le plan du complexe est très similaire aux *station hospitals* construits sur les autres camps à la même époque. L'extension se poursuit au-delà même de l'inauguration ; au début de l'année 1944, l'hôpital compte une centaine de bâtiments et peut recevoir 944 patients.



Un des bâtiments types de l'hôpital (Army Signal Corps)

Le *station hospital n° 1* accueille de nombreuses spécialités : la dermatologie, l'uro-gynécologie, la chirurgie, la radiologie, la dentisterie, la pharmacie et de nombreux laboratoires. Bolden écrit toujours dans le *Pittsburgh Courier* : « Cet hôpital a le modèle dernier cri de toutes les installations. [...] Je me demande s'il a des rivaux dans le monde civil. » Il compte en effet quatre salles d'opération disposant chacune du matériel le plus récent d'anesthésie (alors qu'il n'y en a pas dans *station hospital n° 2*), quatre unités de radiographie, une salle de plâtre ou encore une salle de massage. Aux yeux de Bolden et de beaucoup d'autres visiteurs, cette mise à disposition d'un matériel de si grande qualité est la preuve que l'armée fait confiance aux médecins noirs et ne lésine pas sur les moyens pour permettre aux soldats africains-américains d'être correctement soignés, même de manière ségréguée<sup>38</sup>. Très peu de médecins noirs ont fait l'expérience d'aussi bonnes conditions de travail dans leur pratique civile. À bien des égards, l'équipement de l'hôpital de Huachuca par l'armée s'inscrit dans une logique comparable à celle qui a alors cours dans les États du Sud : une amélioration spectaculaire du soin pour les Noirs dans un environnement ségrégué<sup>39</sup>. Les soldats africains-américains tirent bénéfice de l'effet conjugué de la construction d'un nouvel hôpital et de l'absence de concurrence venant de soldats blancs qui, s'ils avaient été entraînés sur le fort, auraient été les premiers bénéficiaires de ce déploiement de moyens.

Le professionnalisme de l'équipe, mis en scène par de nombreux articles et photos dans la presse noire, fait aussi la qualité du lieu<sup>40</sup>. Bousfield a sélectionné les meilleurs médecins noirs du pays, qui ont accepté de quitter leur vie civile et leur pratique médicale pour obtenir la reconnaissance de l'armée. Le futur directeur de l'hôpital reçoit 300 candidatures pour les 32 emplois d'officiers médicaux ; il en sélectionne 65 parmi lesquels le SGO fait son choix. L'excellence, la reconnaissance professionnelle et la respectabilité semblent avoir été les critères de ce que la presse noire a acclamé comme un casting parfait. Dans le *Chicago Defender*, le journaliste Enoch Waters vante les mérites de cette équipe : « Le *Who's Who* de la médecine noire fait de l'hôpital de Huachuca le meilleur de tous<sup>41</sup>. » Avec sa stature imposante, son bouc devenu gris, ses petites lunettes rondes et sa peau claire qui rougit sous le soleil d'Arizona, le lieutenant-colonel Bousfield donne l'image d'un homme qui « croit à son travail » comme

l'écrit Langston Hughes dans le *Chicago Defender* en mai 1944. Sur les photos prises par l'Army Signal Corps, il ne se départit jamais d'une évidente autorité naturelle, ainsi lorsqu'il est saisi gravissant les quelques marches qui mènent au club des officiers de *Mountainview*, faisant le salut militaire.



Le lieut.-col. Bousfield montant les marches du club des officiers noirs de Huachuca (Army Signal Corps)

La quasi-totalité des officiers médicaux de Huachuca viennent de la vie civile et sont des connaissances de Bousfield. La plupart habitaient avant dans des grandes villes du Nord – 10 à Chicago, 9 à Washington – mais aussi du Sud – 7 à Saint Louis –, où les conditions de formation professionnelle et d'internat pour les Noirs sont les meilleures du pays. Une bonne moitié d'entre eux sont diplômés de l'école de médecine de Howard (Washington), de celle de Meharry (Nashville) ou de l'université de l'Illinois, à une époque où la plupart des écoles de médecine sont encore fermées aux Noirs. La majorité des étudiants reçoivent donc leur formation au sein des programmes médicaux



d'universités historiquement noires. En 1932, les positions d'internes ouvertes aux étudiants africains-américains étaient au nombre de 103 pour environ 200 obtenant chaque année leur diplôme de fin d'études, alors que les positions d'internes ouvertes aux Blancs étaient plus nombreuses que le nombre de candidats<sup>42</sup>. Ceux qui sont parvenus à terminer le cursus ont donc dû surmonter de nombreux obstacles, tests de leur détermination et de leur résilience.

Les médecins recrutés à Huachuca ont préalablement exercé dans un petit nombre d'hôpitaux où ils étaient déjà confrères. Vingt d'entre eux ont travaillé dans les quatre meilleurs hôpitaux noirs du pays : Provident Hospital à Chicago, le Freedmen's Hospital de Howard, le Homer G. Philipps Hospital (créé en 1937 à Saint Louis, il s'est taillé une réputation nationale), et le Mercy Hospital (fondé en 1905, c'est un des deux hôpitaux noirs de Philadelphie), à une époque où seules 14 institutions médicales noires sur 129 répondent aux exigences de qualité des soins fixées par l'American College of Surgeons. Cinq des médecins de l'équipe employés à Huachuca ont déjà dirigé des services médicaux ou en ont été adjoints : Harold Thatcher dirigeait le département de dermatologie à Provident – il était aussi considéré comme un des meilleurs dermatologues du pays et avait une importante clientèle blanche dans son cabinet privé ; et Phillip T. Johnson était directeur du service d'orthopédie à Freedmen. Plusieurs ont été professeurs dans des écoles médicales ouvertes aux seuls étudiants noirs : quatre enseignaient à Freedmen ; Roscoe Giles était professeur à l'école médicale de Chicago – il est le premier médecin noir certifié à avoir été reconnu par l'American Board of Surgery en 1938, et a fini par obtenir un internat à Provident Hospital après avoir été refusé par le Lincoln Hospital de New York.

Ces hommes ont été formés dans les mêmes écoles, ont exercé dans les mêmes hôpitaux et surmonté les mêmes obstacles pour pouvoir démontrer leur excellence. Leurs liens et le sentiment de partager une communauté de destin sont aussi renforcés par le fait qu'ils sont issus du même milieu et font partie de l'aristocratie noire du Nord-Est. Beaucoup d'entre eux sont métis, probablement descendants d'hommes libres de couleur ayant vécu dans les grandes villes du Sud esclavagiste, ayant assurément des Blancs parmi leurs ancêtres<sup>43</sup>. Sur les photos du Signal Corps, la peau de certains officiers médicaux est claire.

Midian Bousfield est très pâle ; Hardy lui aurait dit qu'il le croyait aux sept huitièmes blanc<sup>44</sup>. Le colonel Hugh Morgan du Bureau du médecin général venu visiter l'hôpital en septembre 1942 a d'ailleurs écrit dans son rapport à sa hiérarchie : « Le personnel officier du *station hospital n° 1* est composé de Noirs bien éduqués, professionnellement compétents, élevés par des mariages blancs. Je n'ai pas vu un seul Noir de race pure<sup>45</sup>. »

Pour tous ces déracinés du Nord-Est issus d'un milieu privilégié, l'adaptation à la vie militaire en Arizona est difficile ; l'entre-soi le facilite un peu. Les liens se maintiennent donc à Huachuca. Bousfield et Blache partagent une maison double sur *officers' row*, l'allée des officiers. Les hommes originaires de Chicago – Bousfield, Giles, Thatcher, le dentiste Renfro... – ainsi que leurs épouses se fréquentent hors des temps de travail. Bousfield veille à entretenir les liens entre les plus haut gradés, en conviant de grandes tablées au club des officiers ou en invitant un de ses seconds à venir écouter de la musique classique chez lui le dimanche, son chien Nitzi à ses pieds, le cigare dans la bouche, cherchant à tuer l'ennui.

La plupart de ces hommes n'ont aucune expérience préalable de l'armée. On leur épargne, tout comme aux infirmières, une formation militaire complète incluant le maniement des armes et l'entraînement physique. Mais ils doivent apprendre les règles et les procédures militaires – le protocole de l'armée, l'organisation de l'administration, la chaîne de commandement, la réglementation des soins... C'est encore insuffisant aux yeux de l'inspecteur Benjamin Davis, qui se plaint au lieutenant-colonel Bousfield, après sa visite du fort en juillet 1942, de l'insuffisante maîtrise des règles et des principes fondamentaux de l'armée par les médecins civils<sup>46</sup>. Lorsqu'ils s'engagent, ces hommes se voient attribuer des grades censés prendre en compte leur expérience et leur formation civiles. Bousfield est le plus haut gradé. Ses collaborateurs sont majors, capitaines, premiers et seconds lieutenants – l'hôpital noir est le lieu de Huachuca où se trouvent les plus haut gradés noirs. Seuls trois officiers médicaux parmi ceux qui ont été recrutés viennent d'autres hôpitaux militaires : les lieutenants Everett W. Campbell et Ronald F. Jefferson, postés à Camp Livingston, ainsi que le major DeHaven Hinkson, affecté auparavant à Fort Bragg puis Tuskegee où il dirigeait l'autre hôpital noir de l'armée, et ses 25 lits destinés aux pilotes noirs du 99<sup>e</sup> escadron d'aviateurs, avec un personnel de 7 officiers médicaux et 5 infirmières africains-américains<sup>47</sup>. Plus tard,

le capitaine William E. Allen, premier lieutenant dans le corps médical de l'armée permanente depuis 1931, chirurgien du 366<sup>e</sup> bataillon à Fort Devens (Massachusetts), sera affecté à Huachuca pour diriger la Division de radiographie en tant que major<sup>48</sup>.

Le major DeHaven Hinkson se détache en raison de son âge, de son expérience militaire déjà ancienne, et de sa centralité dans la bourgeoisie de Philadelphie, sa ville natale. Durant la Première Guerre mondiale, il a servi avec le 365<sup>e</sup> hôpital de campagne de la 92<sup>e</sup> division d'infanterie noire puis a été envoyé dans les Vosges pour accompagner la force expéditionnaire de la 2<sup>e</sup> armée. Quand il rentre aux États-Unis, il ouvre un cabinet médical à Philadelphie sur North 40<sup>th</sup> Street. C'est là qu'il reçoit Charles Barnes, le célèbre chimiste et homme d'affaires qui a inventé le médicament antiseptique Argyrol qui a fait sa fortune, et le soigne de douleurs mystérieuses dans la colonne vertébrale. En guise de remerciement, Hinkson reçoit de la Fondation Barnes une bourse pour aller étudier l'endocrinologie et la gynécologie à Paris et à Vienne. De retour aux États-Unis, ayant suivi une formation qu'il n'aurait pu obtenir dans son propre pays, il devient le premier médecin africain-américain à être nommé à l'hôpital général de Philadelphie, l'un des meilleurs de la nation, où il est notamment en charge de la chirurgie et des « maladies féminines ». Durant les années 1930, il est très actif dans le lobbying de l'assemblée de Pennsylvanie pour obtenir la création d'un bataillon d'infanterie noir au sein de la garde nationale de l'État – Hinkson fait partie d'une génération qui croit encore au séparatisme – mais sans succès. Son expérience acquise pendant la Première Guerre mondiale en fait un excellent candidat pour diriger l'hôpital noir des aviateurs de Tuskegee à partir d'avril 1941. Hinkson n'est pas seulement un médecin renommé, il est aussi une notabilité de la haute société de Philadelphie. C'est à ce titre qu'il est le premier Africain-Américain à faire l'objet d'un grand portrait dans la série « *How America Lives* » (« Comment vit l'Amérique ») du *Ladies' Home Journal*, le grand magazine féminin du pays. Dans l'article intitulé « *Meet the Hinksons* » publié en août 1942, il est photographié aux côtés de ses amis chanteurs Marian Anderson et Paul Robeson, ainsi que sa femme et ses deux filles dans leur magnifique demeure de onze pièces devant laquelle une plaque en bronze signale le cabinet. Les lectrices du journal peuvent comprendre en lisant cet article à qui elles ont affaire : « Prospère, bien éduquée et installée

dans sa communauté, la famille Hinkson est plus riche que 99 % des familles noires. » Avec une belle clientèle dans son cabinet, un rôle de premier plan à l'hôpital et deux filles étudiant dans les meilleures universités du pays, Hinkson peut rivaliser avec l'élite blanche de « Philly ». Il dégage 5 000 dollars annuels de son cabinet privé, possède une maison de campagne à Charlestown (Rhode Island) et sort régulièrement au théâtre. En temps de guerre, une expérience préalable de l'armée et un patriotisme sans ombre complètent ce portrait idéal, illustré par une photo de Hinkson en uniforme recevant la visite des siens à Tuskegee<sup>49</sup>. Le major et sa famille restent cependant soumis à des formes insidieuses de racisme. Lorsqu'il écrit à la Croix-Rouge de Philadelphie pour demander comment son épouse pourrait venir en aide à son pays, il ne reçoit pas de réponse. Hinkson comprend qu'il a probablement payé cette mise en lumière dans la presse par un transfert de Tuskegee à Huachuca, où il est affecté sans promotion avant même l'arrivée de Bousfield<sup>50</sup>. Le poste d'inspecteur de l'hôpital noir lui avait été promis par sa hiérarchie, mais son travail à Tuskegee n'a pas été jugé suffisamment satisfaisant par ses supérieurs pour que cette promesse soit tenue. Un poste à la clinique de jour, généralement confié à un jeune officier, lui revient donc à la place. C'est une humiliation pour ce médecin vétérán qui vient d'être consacré par la presse ; il s'en plaint au général Davis qui, refusant une nouvelle fois de contester les décisions de ses supérieurs, ne fait rien pour corriger cette injustice<sup>51</sup>. Mais Hinkson est un vrai patriote, respectueux de la hiérarchie ; il se résigne à l'affectation qui lui a été réservée.

Le motif patriotique apparaît moins clairement dans la décision prise par les autres praticiens de l'hôpital de candidater à un emploi d'officier médical<sup>52</sup>. Les raisons pour lesquelles ils ont décidé d'abandonner une belle carrière et des revenus appréciables tirés de leur clientèle privée sont souvent plus terre à terre. Depuis que les États-Unis sont entrés en guerre, ils risquent à tout moment d'être réquisitionnés et un poste dans un hôpital sur le continent américain est une option beaucoup plus engageante que de servir comme officier de régiment à l'étranger. Travailler au *station hospital n° 1* permet aussi d'espérer acquérir une expertise dans des techniques médicales de pointe et la connaissance de nouveaux cas, ce qui n'est pas un mince avantage pour des médecins noirs qui, faute de postes à la hauteur de leurs qualifications, ont du mal à tenir à jour leurs savoir-faire. Assurément, la

reconnaissance de leurs qualités professionnelles par l'armée ajoutera à leur réputation une fois la guerre terminée.

En septembre 1942, le colonel Hugh Morgan suggère qu'« ils sont plus intéressés par l'avancement de leurs objectifs personnels et raciaux qu'ils ne le sont par l'armée et la guerre<sup>53</sup> ». Bousfield et certains de ses adjoints n'ont pas caché qu'ils s'étaient engagés dans l'armée pour tenter de l'intégrer depuis l'intérieur. Plusieurs des médecins venus à Huachuca ont été très actifs dans les années précédant la guerre en faveur de l'intégration de la profession médicale. Le plus connu d'entre eux est Roscoe Giles, chirurgien à l'hôpital de Cook County (Chicago) avant de devenir directeur du service de chirurgie à Huachuca. Fils d'un révérend new-yorkais, il a du mal à trouver un emploi après l'internat au Provident Hospital de Chicago en dépit d'excellents résultats. Il faut l'intervention du conseiller municipal noir Oscar De Priest pour qu'il obtienne le poste de superviseur du département de la santé de la ville de Chicago, et soit employé par l'hôpital de Cook County. Il a la réputation d'être très apprécié de ses patients pour lesquels il ne compte pas son temps. Grâce à une bourse du Julius Rosenwald Fund, il part lui aussi compléter sa formation en Europe et étudie la chirurgie traumatique à Vienne. En 1915, il se bat pour obtenir l'ouverture à des internes noirs de l'hôpital de Bellevue à New York. Puis, dans les années 1930, il s'oppose à l'American Medical Association (AMA), l'organisation nationale qui représente les médecins blancs, pour obtenir la suppression de la mention « *col.* » – pour « *colored* » – dans l'annuaire qu'elle publie. Celle-ci finit par disparaître en 1940 grâce à son action et une commission au nom de Giles est créée pour prolonger le lien entre la NMA et l'AMA<sup>54</sup>. Le docteur Julian O. Blache est lui aussi très engagé dans le combat pour l'intégration du personnel et des patients noirs. Natif de Trinidad, diplômé de New York University puis de la faculté de médecine de Howard où il est plus tard chef du département de pathologie, il est recruté par Bousfield comme chef du service des laboratoires ; en 1940, il a déjà publié plusieurs articles sur l'intégration médicale dans le *Journal of the National Medical Association*<sup>55</sup>.

La candidature des infirmières noires de l'hôpital, d'abord totalement exclues de l'armée, répond à d'autres motivations. Prudence Burns Burrel, une des premières à rejoindre le *station hospital n° 1*, a ainsi

expliqué sa décision de s'engager dans son autobiographie écrite à la troisième personne sous le pseudonyme d'Hathaway : « Elle décide de rejoindre l'Army Nurse Corps pour voir le monde. [...] Elle avait le rêve d'aller à Paris. » Elle ne verra pas Paris, mais Huachuca qu'elle rejoint fin 1942 où elle « apprend beaucoup plus sur la ségrégation qu'elle n'en avait jamais vu ailleurs. [...] Elle n'avait jamais vu de signe "Noirs uniquement", "Blancs uniquement"... »<sup>56</sup>. Elle se plaît pourtant sur le fort car elle y retrouve son frère et des amis du lycée, et se recrée un cercle d'amitiés. Originnaire de Mounds (Illinois), elle est diplômée de l'école d'infirmière de l'Hôpital général n° 2 de Kansas City en 1939, et de l'école de santé publique de l'université du Minnesota dont elle paie la scolarité grâce à un prêt de la National Urban League (NUL), l'organisation historique de défense des droits économiques et sociaux des Africains-Américains. Elle est d'abord recruteuse pour la Croix-Rouge avant de déposer sa candidature dans l'armée. C'est une des premières infirmières acceptées par l'Army Nurse Corps (ANC) qui a d'abord rejeté toutes les candidatures noires au prétexte que leurs qualifications étaient insuffisantes. Derrière le romantisme du voyage fantasmé par Burrell, il y a donc la revendication d'une conquête d'égalité. Pendant tout l'entre-deux-guerres, les écoles d'infirmières africaines-américaines ont la réputation d'offrir une formation de niveau inférieur ; lorsque les diplômées en sortent, elles ont souvent du mal à trouver un emploi et sont mal rémunérées en dépit du très fort activisme de la National Association of Colored Graduate Nurses dirigée par Mabel Staupers pour laquelle la lutte contre la discrimination est une priorité. À la toute fin de la Première Guerre mondiale pourtant, dans un contexte de pénurie aiguë du personnel médical, quelques infirmières noires avaient été acceptées dans l'armée pour soigner des patients blancs. En juin 1942, ce n'est que sous la pression de Staupers, soutenue par Eleanor Roosevelt, que le ministère de la Guerre se met à accepter la candidature de quelques infirmières africaines-américaines « pour soigner uniquement des soldats noirs dans des lieux dominés par les troupes ségréguées ». La ségrégation apparaît aux infirmières africaines-américaines comme un moindre mal par rapport à l'exclusion totale. En juin 1942, les premières acceptées par l'armée, au nombre de 48, issues des meilleurs hôpitaux du pays, sont affectées dans les mêmes lieux que les officiers médicaux noirs : Fort Bragg, Camp Livingston, puis Fort Huachuca lorsque l'hôpital noir y ouvre<sup>57</sup>.



Les infirmières de l'hôpital de Huachuca en 1943  
(William Allen Collection, Howard University)

Initialement, il est prévu que 65 d'entre elles soient affectées au fort d'Arizona. Les candidatures sont examinées par Staupers, puis approuvées par le SGO. La plupart d'entre elles ont préalablement servi dans les services médicaux ségrégués de Camp Livingston ou Fort Bragg. Une fois arrivées en Arizona, elles servent sous la direction du lieutenant Susan Freeman – qui a été vingt ans infirmière à Freedmen après sa formation à Howard – puis du lieutenant Mary Petty – originaire de Chicago, elle est aussi diplômée de Freedmen et a travaillé au Hampton Institute de Virginie, puis au sanatorium de Seaview de New York, avant d'être affectée, une fois dans l'armée, à la section noire de l'hôpital de Fort Bragg. Pour les infirmières africaines-américaines, être acceptées dans l'armée constitue déjà une grande avancée. Certaines voient également comme une chance le fait de travailler aux côtés de médecins noirs, et non sous l'autorité d'hommes blancs comme c'est le cas dans la vie civile. En 1998, Madine Davis Lane, diplômée de l'école d'infirmière d'Atlanta en 1941 et qui a dû s'y reprendre à deux fois pour se faire accepter dans l'armée, se rappelle son expérience d'infirmière au *station hospital* n° 1 pendant la guerre : « Tous les médecins étaient noirs, et c'était la première fois que je travaillais avec des médecins noirs. À Atlanta, tous les médecins étaient blancs, les patients noirs, les professeurs étaient noirs, les responsables mixtes ; il y avait une école blanche pour les étudiants blancs, une école noire pour les Noirs de l'autre côté de la rue<sup>58</sup>. » À ses yeux, l'hôpital de Huachuca est un bien meilleur environnement professionnel.

Des sous-officiers et de simples soldats assistent les médecins et les infirmières, et réalisent les examens de routine – prises de sang et de tension, tests de réflexe, radiographie ; ils sont techniciens de laboratoires, ou employés dans les services de dentisterie et de radiologie<sup>59</sup>. Ce sont eux aussi qui distribuent les médicaments aux soldats en convalescence dans les dispensaires situés près des casernes, établissent un premier diagnostic, administrent des soins légers, ou orientent vers l'hôpital en cas de nécessité. La moitié d'entre eux n'a pas reçu d'éducation secondaire, mais l'autre moitié est surqualifiée au regard des fonctions qui les attendent. Certains sous-officiers sont des doctorants en médecine, en biologie ou en chimie et se retrouvent affectés à des fonctions subalternes parce que le Département médical n'a pas ouvert suffisamment de postes d'officiers pour les Noirs. Le *Chicago Defender* rapporte le cas du soldat Ernest Anderson, né à Hampton en Virginie, docteur de l'école dentaire de Harvard, ayant exercé douze ans comme dentiste à New York avant de revenir à Hampton. Mobilisé en août 1942, il demande à être affecté à un service dentaire mais se retrouve technicien dans celui de l'hôpital noir de Huachuca. Le journaliste du *Defender* résume ainsi cette perte de statut : « *from PhD to private !* » (« de docteur à simple soldat »). Troye Davis de Rock Hill, Caroline du Sud, subit un déclassement similaire : dans le civil, il était chef du département de biologie du collège d'État de Virginie occidentale, à Huachuca il devient technicien de laboratoire<sup>60</sup>. Avec un personnel aussi diplômé, la qualité du soin à l'hôpital noir est garantie.

Parce qu'il est si qualifié, le personnel médical du *station hospital* n° 1 se voit confier des fonctions de recherche, en plus de celles de soin. Des expériences très novatrices y sont tentées, mais, pour chacune d'entre elles, Bousfield doit en référer à son supérieur hiérarchique, le colonel Maynard. L'adjudant africain-américain Roy Brown, officier administratif du Département médical depuis 1932 et ancien de Huachuca, en charge du Bureau du médecin chef du poste sous l'autorité de Maynard, a écrit plus tard dans ses mémoires : « Toute l'administration, tous les rapports, les statistiques ou les demandes de fonds, et tout ce genre de choses étaient faites par le médecin chef du poste<sup>61</sup>. » En cas de différend, Bousfield n'a aucune chance de l'emporter face à cet officier de carrière multidécorsé. Il parvient cependant à avancer de nombreux projets, quand il peut convaincre qu'ils contribueront à la réputation du fort. Dès l'ouverture, il a l'ambition de hisser le



laboratoire de l'hôpital noir – où sont réalisées toutes les analyses médicales, les expériences de chimie, de bactériologie et de biologie clinique – à un niveau d'excellence tel qu'aucun autre « ne pourra l'égaliser<sup>62</sup> ». En 1943, le major Hildrus A. Poindexter, éminent spécialiste des maladies tropicales, diplômé de Harvard et de Columbia, y mène pendant quelques semaines des recherches sur la malaria, pour en comprendre les moyens de transmission et sa réactivité à la quinine. L'année suivante, le major Harold Thatcher est choisi par le SGO pour être destinataire d'un grand nombre de lots de pénicilline destinés à soigner les maladies vénériennes dont est atteint jusqu'à un soldat sur sept sur le poste. Auparavant, les malades se voyaient administrer du Salvarsan, un dérivé de l'arsenic, en application de la théorie du *magic bullet* – ou « remède miracle » –, mis au point par l'Allemand Paul Ehrlich en 1909, mais il présentait de sérieux inconvénients : il était toxique, difficile à administrer, et nécessitait un traitement de longue durée. La pénicilline commence à être produite en 1941 aux États-Unis et est rapidement introduite dans l'armée<sup>63</sup>. Celle-ci sélectionne l'hôpital général de Bushnell pour en être le premier centre d'expérimentation. Une fois les résultats positifs confirmés, le Bureau du médecin général des armées désigne les seize autres hôpitaux qui poursuivront les expériences ; le *station hospital* n° 1 de Huachuca est l'un d'entre eux. Le taux très élevé des maladies vénériennes y rend particulièrement utile ce « médicament prodigieux ». La réputation de Harold Thatcher tout comme celle de l'hôpital jouent aussi dans la sélection de l'hôpital<sup>64</sup>. En janvier 1944, le major vient à Bushnell pour étudier les propriétés de la pénicilline et prendre connaissance des premiers résultats des expériences tentées sur place<sup>65</sup>. Il le prescrit dans la foulée aux malades atteints de gonorrhée à Huachuca, la quasi-totalité y répondent favorablement<sup>66</sup>. Le taux de maladies vénériennes sur le fort va pouvoir diminuer progressivement.

Riche de son expérience de réformateur à la tête de la commission pour la santé noire du Rosenwald Fund, Bousfield fait preuve de grandes ambitions. Dès le printemps 1943, il souhaite y accueillir un centre d'enseignement et de formation pour l'ensemble du personnel médical noir de l'armée, et imposer ainsi la centralité de Huachuca comme lieu d'excellence noire dans le domaine de la médecine militaire<sup>67</sup>. Bousfield convainc Hardy que ce projet pourrait être dans l'intérêt du fort ; celui-ci le soutient et obtient l'approbation du SGO à l'automne 1943.

En novembre, une école de formation à la physiothérapie, une technique très novatrice dans l'armée à l'époque, ouvre au sein de l'hôpital qui est déjà doté de gymnases équipés de toutes sortes d'appareils de musculation et de piscines. L'hydrothérapie, la balnéothérapie et la thérapie suédoise sont enseignées aux étudiants qui, une fois formés, sont envoyés dans les hôpitaux de campagne pour soigner les blessés. En décembre, l'hôpital ouvre aussi un programme de formation aux métiers de technicien médical et de laborantin. Le programme est mixte, ouvert aux personnels civil et militaire, et forme des assistants en radiologie, puis des techniciens en biologie et biochimie, en vue d'affectation à des zones de combat. La première promotion est diplômée en juin 1944 et d'abord affectée aux hôpitaux de la Région militaire.



Premier jour de formation de la Waac, Thelma R. Johnson, à l'hôpital  
(Army Signal Corps)

L'hôpital noir de Huachuca relève encore de la logique « séparés mais égaux » – les médecins noirs et blancs traitent des patients de leur race dans deux établissements distincts –, mais la séparation y joue exceptionnellement en faveur des Noirs, dont l'hôpital est

incomparable, en taille et en équipement, à celui des Blancs situé de l'autre côté de la rue. Le *station hospital n° 1* reste toutefois sous autorité blanche, celle du médecin chef du fort, le colonel Maynard. Dans la correspondance de Bousfield avec Truman Gibson, l'amertume et la colère affleurent régulièrement à l'égard de ce supérieur qui fait preuve d'un mépris inspiré par un sentiment de supériorité raciale<sup>68</sup>. Sur les quelques photos du Signal Corps réunissant les deux hommes, le malaise né de la proximité physique et de la nécessité de donner l'apparence d'une entente est palpable – ainsi lorsqu'ils reçoivent sur le fort la visite du major général William Shedd, commandant de la Neuvième région militaire à Fort Douglas.



Visite du général Shedd sur le fort, novembre 1944  
Le col. Hardy, le col. Maynard, le lieutenant-col. Bousfield et le général Shedd  
(Army Signal Corps)

Pour gagner de l'autonomie par rapport à Maynard et à Fort Douglas, Bousfield essaie, dès mars 1943, d'obtenir un surclassement de son hôpital au rang d'hôpital général – son personnel est en effet capable d'effectuer quasiment toutes les opérations réalisées dans ce type d'hôpital comptant plus de 1 500 lits et uniquement soumis au

contrôle du SGO<sup>69</sup>. Il tente aussi de convaincre la Veterans' Administration que l'établissement qu'il dirige pourrait devenir un très bon hôpital pour les anciens combattants<sup>70</sup>. Mais aucune de ces tentatives ne rencontre le succès. Il va trouver une autre façon, autrement plus ambitieuse, de dérouter l'hôpital noir.



## Chapitre 5

### Fry, ville du « vice »

Soucieuse de l'équilibre des soldats et de leur bien-être une fois l'entraînement terminé, Shirley Graham déplore le nombre insuffisant de femmes sur le camp dans une lettre à Paul McNutt, le directeur de la Federal Security Agency : « Rien ne pourrait remonter autant le moral des soldats de Fort Huachuca, rien ne pourrait autant éradiquer le pourcentage de maladies, rien ne pourrait aussi rapidement se retrouver dans les lettres que le soldat envoie chez lui que la vue de filles qu'il pourrait aspirer à connaître [...]. Le soldat noir aimerait rencontrer des femmes, propres, indépendantes, intelligentes, qui partagent le travail auquel il a été appelé<sup>1</sup>. » Shirley Graham dresse là un portrait-robot des femmes auxiliaires dont l'armée créera le corps en mai 1942 ; mais les premières n'arriveront à Huachuca qu'en décembre suivant. En attendant, il manque singulièrement de femmes noires sur le fort et dans les environs. À l'exception des prostituées et des épouses des officiers, les seules vivant de l'autre côté des grilles sont blanches : les civiles qui travaillent sur le poste et les habitantes permanentes de Fry. Or, en vertu des règles non écrites des relations interraciales en matière sexuelle – plus la distance entre Noirs et Blancs est faible, plus les règles régissant la ségrégation sont strictes –, ces femmes doivent rester inapprochables<sup>2</sup>. Pour éviter les interactions entre Africains-Américains et Blanches hors du fort, l'armée confine donc les soldats le plus près possible du camp et prend elle-même en charge leurs loisirs et leur sexualité. La ségrégation à ses abords immédiats lui apparaît comme la seule forme d'organisation de l'espace à même de lui permettre de s'assurer de la bonne santé des hommes et de la non-transgression des tabous sexuels liés à la race.

Le nombre de lieux où les soldats peuvent aller en permission pour se détendre se réduit rapidement. Bisbee a déjà été déclarée *off-limits* par les autorités du fort, soit « interdite d'accès » aux troupes. C'est ensuite le cas de Tucson, après la « petite émeute » que relate le journaliste

Frank Bolden. Le 14 juin 1942, un dimanche soir, une bagarre éclate sur South Meyer Street, au *Dug-out*, le local de la section noire de l'American Legion, une association d'anciens combattants. Vers 23 heures, 73 soldats de Huachuca y boivent encore en compagnie de civils. Deux policiers militaires (MP) blancs entrent pour une inspection de routine. Ils rappellent la nécessité de respecter le couvre-feu en vigueur : les soldats doivent avoir quitté la ville avant minuit. Les hommes de Huachuca, qui ont obtenu une permission pour le week-end, protestent. Un des deux MP remarque alors un soldat avachi au bar, la chemise déboutonnée, et lui demande de se rhabiller correctement. Celui-ci lui donne un coup ; la bagarre démarre. Les deux MP quittent le *Dug-out* pour demander du renfort à la police militaire de la base aérienne de Davis-Monthan, à proximité immédiate de Tucson. Un groupe de soldats s'interpose lorsque le lieutenant McCoy venu de la base et ses hommes veulent entrer. L'un d'entre eux, William Curry, tape le lieutenant avec une bouteille de bière et son second, intervenu pour l'aider. Pendant ce temps, d'autres MP tiennent la foule en colère en retrait pour qu'elle ne s'imisce pas dans la bagarre. Un nouvel appel à l'aide à la base aérienne et à la police de la ville est lancé ; les policiers, militaires et civils, arrivent avec des fusils à canon scié et des gaz lacrymogènes, et finissent par contrôler une situation qui aurait pu dégénérer et faire des morts. Quatre personnes sont arrêtées : deux soldats de Fort Huachuca, Curry jugé en cour martiale pour avoir frappé le lieutenant McCoy, et Russell House, devant une juridiction civile pour agression avec une arme<sup>3</sup>. Un incident anodin s'est greffé sur un sentiment d'injustice né de l'obligation d'écourter une permission, interprétée comme l'exercice d'une autorité blanche arbitraire s'exerçant aux dépens de la liberté des soldats. Cette altercation entre les hommes de Huachuca et la police militaire blanche de la base aérienne voisine en est assez pour que les premiers soient désormais interdits de permission à Tucson.

C'est ensuite Phoenix, la capitale de l'État située à 30 kilomètres au nord, qui est déclaré *off-limits* pour des raisons qui n'engagent pas directement les soldats de Huachuca cette fois. En novembre 1942, une émeute doublée d'une mutinerie y éclate, avec des conséquences pour l'ensemble des troupes noires s'entraînant dans l'État. La population blanche de la capitale de l'Arizona est méfiante à l'égard de ces Africains-Américains nouvellement arrivés, avec lesquels elle n'a que peu l'habitude de cohabiter. 4 263 Noirs seulement vivaient à

Phoenix jusque-là sur 65 000 habitants<sup>4</sup>, même si, entre 1920 et 1940, leur nombre a triplé grâce à l'arrivée d'ouvriers noirs issus des États du Sud. Les restaurants, les hôtels, les piscines, les bus et équipements publics, les clubs, les écoles, les hôpitaux, même les cimetières, y sont ségrégués depuis le début du siècle ; les quartiers l'ont également été par l'introduction progressive de clauses raciales restrictives dans les contrats immobiliers ; et les Phoeniciens noirs, exclus de la société blanche, ont dû créer leurs propres lieux de sociabilité, leurs organisations politiques, leurs commerces et entreprises, leurs églises. Avec la Grande Dépression, le niveau de vie des Africains-Américains, embauchés dans les services non qualifiés pour les hommes et les tâches domestiques pour les femmes, s'est détérioré ; leurs quartiers au sud de la ville se sont dégradés en l'absence de toute intervention municipale. Ces *Nigger towns*, comme les surnomment les Blancs, deviennent des lieux de consommation de drogue, de jeu et de prostitution. C'est là que se trouvent les trois uniques restaurants ouverts aux Noirs listés par le *Negro Motorist Green-Book* en 1940. Mais les Africains-Américains s'organisent pour lutter contre leur relégation à une citoyenneté de second rang, créant notamment des cliniques noires et des branches locales de la NAACP et de la National Urban League<sup>5</sup>.

L'équilibre entre Blancs et Noirs change lorsque arrivent dans l'État de très nombreuses troupes noires, dont la 93<sup>e</sup> division postée à Huachuca et, à 12 kilomètres de la capitale, le 364<sup>e</sup> régiment d'infanterie, stationné à Papago Park. Phoenix a en effet la particularité d'avoir, à sa proximité immédiate, de grands camps d'entraînement et d'appartenir à la « zone de combat ». Les week-ends, les soldats, postés dans les bases alentour, y affluent à la recherche de lieux de plaisirs ou de relations sexuelles tarifées. La tension est palpable et il en faut peu pour qu'une altercation dégénère. En septembre 1942, 7 soldats noirs sont tués dans un échange de balles lors d'une rixe déclenchée par le refus d'un tenancier de café de servir à boire à des soldats africains-américains. Mais c'est en novembre, à l'occasion de Thanksgiving, fête familiale que les soldats célèbrent cette année-là au sein de l'armée, que l'émeute éclate. Comme souvent, elle naît d'un incident anodin, aggravé par une rumeur. En début de soirée, un soldat du 364<sup>e</sup> régiment d'infanterie se dispute avec une jeune femme africaine-américaine qu'il courtise au café *Mae's* sur East Washington Street. Les choses tournent mal ; il la frappe à la tête avec une bouteille. Un homme du 733<sup>e</sup> bataillon, noir, de la police militaire intervient pour le calmer, mais le soldat,



ivre et armé d'un couteau, résiste. Le policier tire alors vers le sol en signe d'avertissement, mais la balle fait ricochet sur le béton et blesse l'homme à la jambe. Un groupe de soldats témoins de la scène protestent et une première altercation entre soldats et policiers militaires noirs a lieu. Trois quarts d'heure plus tard, une vraie fusillade commence, au coin de Washington Street et de la 13<sup>e</sup> rue, dans l'East End Section, un des deux quartiers noirs de Phoenix. Alors que 150 soldats du 364<sup>e</sup> régiment qui ont terminé leur soirée à Phoenix attendent le bus pour repartir à Papago Park, ils aperçoivent une jeep remplie d'officiers armés du 733<sup>e</sup> bataillon de police militaire. Au moment où les MP descendent de leur véhicule, les hommes du 364<sup>e</sup> rompent les rangs. Un premier tir non identifié part et le rassemblement dégénère en fusillade, alimentée par des armes automatiques et des fusils venus du camp d'entraînement. Trois heures de tirs incessants s'ensuivent.

C'est que, entre le premier tir isolé en début de soirée et la fusillade, des rumeurs ont enflammé Papago Park. Dans les bus du retour vers le camp, le soldat John Sipp semble avoir dit que des policiers du 733<sup>e</sup> bataillon de MP « tirent sur nos hommes ». À leur arrivée, il aurait encouragé ses camarades à retourner à Phoenix. Selon le témoignage du soldat Ollie North, 200 à 300 soldats se réunissent alors à proximité du camp pour « discuter de la manière dont les MP de la 733<sup>e</sup> tuent nos hommes ». Pendant ce temps, un blessé est ramené au camp, après avoir reçu une balle à Phoenix. C'est l'événement qui met le feu aux poudres. À l'initiative du capitaine Joseph Celestine, les hommes s'emparent d'armes et de munitions dans les bâtiments des compagnies. Des coups partent. Plusieurs soldats prennent des véhicules militaires et s'arment pour se rendre à Phoenix<sup>6</sup>. La grande ville est bien plus propice à servir d'exutoire aux frustrations et aux colères, contrôlées et refoulées dans le fort.

En ville, les policiers militaires en service des 733<sup>e</sup> et 777<sup>e</sup> (blanc) bataillons, renforcés par la police municipale – 100 hommes au total, parmi lesquels 75 Africains-Américains – s'interposent pour essayer d'arrêter les tirs qui partent en tous sens dans une zone de 28 blocs. Ils finissent par maîtriser la situation. 180 personnes sont arrêtées pour un interrogatoire, dont une grande majorité de soldats. Une enquête est conduite par la Neuvième région militaire pour identifier les coupables et la provenance des armes utilisées en ville, qui ont été cachées dans l'East End Section après les émeutes, dans des voitures, des appartements, ou des bâtiments abandonnés. Au bout de quelques jours, il est

possible de compter les victimes : 3 morts (deux soldats noirs et un civil africain-américain) ; et 12 blessés (un premier lieutenant blanc, deux MP blancs, deux MP noirs, deux officiers de la police municipale – un Blanc et un Noir –, quatre soldats noirs et une jeune fille africaine-américaine). Le brigadier général Benjamin Davis est diligenté pour faire la lumière sur les événements, mais il ne dit rien à la presse<sup>7</sup>. Le jugement de la cour martiale de Phoenix tombe le 15 mars 1943. Il condamne 15 soldats, parmi lesquels Ollie North, Joseph Sipp et Joseph Celestine, pour violation de l'article 66 du code de la guerre, c'est-à-dire pour « mutinerie » et incitation à la violence. La plupart reçoivent une peine de cinquante ans de travaux forcés. Sipp est condamné à mort. Ces peines sont confirmées lors de la procédure d'appel en Californie au printemps 1943. Les sanctions sont extrêmement sévères, la justice militaire a agi comme instrument disciplinaire. Depuis Fort Huachuca, un correspondant anonyme écrit à Walter White, le secrétaire exécutif de la NAACP, qu'il n'y a rien d'étonnant à cette décision : aucun officier noir n'a jamais siégé dans une cour martiale dans la Neuvième région militaire, pas même à Huachuca où les circonstances ont toujours empêché la participation de ceux qui avaient été pressentis<sup>8</sup>.

Les événements de Thanksgiving ont été qualifiés par la justice militaire de mutinerie. Il y a eu en effet des échanges de tirs à Papago Park et résistance à l'interdiction formulée par les commandants aux hommes du 364<sup>e</sup> régiment de s'emparer des armes de leurs compagnies et de retourner à Phoenix. Mais c'est surtout en ville que s'est déployée la violence, au départ uniquement entre soldats puis impliquant progressivement des civils et des policiers municipaux. C'est donc une combinaison de mutinerie et de fusillade qui a eu lieu, en raison de la proximité de la base de Papago Park, qui a permis l'alimentation extrêmement rapide en armes et munitions des émeutiers. La presse a titré sur les « *Phoenix riots* », utilisant un terme qui a qualifié beaucoup d'autres événements cette année-là. En janvier 1942, les affrontements de Lee Street dans la petite ville d'Alexandria (Louisiane) se sont terminés par la mort de 12 soldats noirs venus de Camp Clairborne, voisin, où s'entraînaient 300 hommes. À l'origine de ce déchaînement de violence, l'arrestation, apparemment sans motif, d'un soldat noir par un membre d'une compagnie de MP blanche. Le quartier de « Little Harlem » s'embrase. Les polices municipale et de l'État, venues en renfort des MP, utilisent gaz lacrymogènes, clubs et armes pour maîtriser plus d'un millier de soldats et de civils. Plus tard, le ministère de la

Guerre admettra que la police a recouru de manière disproportionnée à la violence<sup>9</sup>. En mars, à Little Rock (Arkansas), un policier civil a prêté main-forte à la police militaire pour frapper un soldat noir à la tête ; la situation a tourné à l'émeute. En avril, à Fort Dix (New Jersey), une altercation s'est soldée par la mort de deux soldats noirs, un soldat de la MP blanc, et cinq soldats africains-américains ont été blessés. Dans la plupart des cas, l'intervention de la police a fait dégénérer des tensions nées d'interactions quotidiennes en émeutes raciales.

Mais à Phoenix, le motif racial est secondaire, voire absent, dans l'enchaînement des événements. Le point de départ de la fusillade est une altercation entre un soldat et un policier militaire, tous deux noirs, et c'est une rumeur née de la sévérité de la police militaire à l'égard des soldats, amplifiée en maltraitance, qui a déclenché l'incident. En outre, on compte parmi les victimes tant des Noirs que des Blancs. C'est la justice militaire qui a introduit l'inégalité raciale en ne réprimant que des Africains-Américains. Le 31 novembre 1942, l'officier de contrôle de Phoenix, le colonel Ross Hoyt, décide de suivre l'exemple d'autres villes du Sud-Ouest, comme Las Vegas au Nevada et Fort Worth au Texas, et de déclarer la capitale d'Arizona *off-limits* pour les soldats de Huachuca et de Papago Park, et menace de rendre cette interdiction permanente. Le maire s'en inquiète car les troupes sont devenues une des principales sources de revenus, mais en vain<sup>10</sup>. À partir de décembre 1942, après Bisbee et Tucson, les hommes de la 93<sup>e</sup> division ne peuvent plus se rendre en permission dans la capitale de l'État.

C'est donc au Mexique, à quelques dizaines de kilomètres du fort, que les soldats vont trouver des lieux où se détendre sans risquer de provoquer une émeute<sup>11</sup>. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ordre racial qui y règne, tolérant et fluide au regard du régime *Jim Crow* au Nord, fait de ce pays un refuge ou une échappatoire pour les anciens esclaves et leurs descendants, tandis que la zone frontalière représente pour eux une terre d'opportunités<sup>12</sup>. En 1915, au moment de la Prohibition, une « zone de tolérance » y est apparue à l'attention des Américains en quête d'alcool, de prostituées, de jeux de pari, ou d'attractions exotiques comme les combats de coqs ou de taureaux. Les « districts » des villes frontalières ont prospéré grâce aux visites régulières des militaires basés dans les postes américains à proximité du Mexique<sup>13</sup>. En juillet 1942, le consul américain à Nogales écrit que, à Sonora, tous les restaurants et les dancings, à l'exception de deux, acceptent les Noirs ; les soldats

africains-américains y sont devenus la principale source de revenus pour les cantines et les bordels<sup>14</sup>. Inquiète qu'ils puissent y contracter des maladies vénériennes, la Neuvième région militaire installe des stations prophylactiques à Nogales et Naco<sup>15</sup>. Mais les autorités mexicaines mettent aussi elles-mêmes en œuvre des actions de prévention. Des médecins qui ont reçu une formation à Washington ouvrent des stations prophylactiques à proximité des bordels et les inspectent régulièrement. Selon Midian Bousfield, qui est allé voir sur place, ils seraient beaucoup plus vigilants que les autorités civiles côté américain<sup>16</sup>. Pendant les pics d'infection, Nogales et Naco sont tout de même déclarés *off-limits*.

La zone autorisée aux soldats s'est donc considérablement rétrécie à la proximité du fort, nourrissant chez eux le sentiment entêtant d'un enfermement. Le colonel Hardy tente de rendre ce confinement supportable en aménageant aux portes du fort, en territoire civil, une enceinte de prostitution et un lieu de détente. Depuis l'ouverture du camp, des prostituées travaillent à Fry en dehors de toute réglementation. Il y a toujours eu un bordel à l'exception de la période de la Prohibition, entre 1915 et 1933. À 3,50 dollars la passe, la prostitution est devenue une belle affaire pour les tenanciers de bordels et les proxénètes<sup>17</sup>. Dans les années 1930, la présence des ouvriers travaillant sur le fort a fait venir de nouvelles femmes – probablement pour une part du Mexique – qui reçoivent les clients dans des roulottes et des cabanes. Plusieurs d'entre elles se sont mariées avec des soldats ou des sous-officiers noirs. Lorsque le commandant général du 8<sup>e</sup> corps d'armée ordonne leur expulsion, elles ne peuvent donc être forcées à partir. Au début de l'année 1942, il y a 200 prostituées le long de la route reliant Fry à Bisbee, recevant leurs clients dans une soixantaine de cabanes ou d'appentis, alignés les uns à côté des autres, puis dans des roulottes et des tentes. Les jours de paie, les soldats affluent dans la zone de Fry qui jouxte les deux portes du fort ; il n'y a ni eau courante, ni toilettes, ni collecte des ordures. C'est un vaste taudis livré à l'anarchie et à la recherche du petit profit, que le commandement McGee appelle une « ville de racket ». La bourgade n'a pas d'administration, pas d'élus pour mettre de l'ordre dans ce chaos. McGee, qui constate la hausse du taux de maladies vénériennes parmi les soldats, s'en effraie et essaie d'obtenir, avant l'arrivée de la 93<sup>e</sup> division, l'intervention du gouverneur pour que les réglementations sanitaires et criminelles de l'Arizona soient appliquées à Fry, et que les prostituées infectées soient soignées dans les hôpitaux de l'État<sup>18</sup>. Mais ni le comté de Cochise ni le gouverneur Osborn ne veulent intervenir. Le

commandement du fort va donc tenter de mettre de l'ordre à Fry, pour éviter qu'elle ne devienne, comme la presse locale en menace déjà les habitants, une *vice town* (« ville du vice ») ou une *Negro town* (« ville noire »), les deux adjectifs étant utilisés de manière interchangeable<sup>19</sup>. La pérennité de la présence des troupes noires dans cette communauté est en jeu, tout comme l'acceptation par les soldats de leur relégation dans un environnement qui leur est hostile.

À l'issue d'une visite de Fort Huachuca en septembre 1942, le colonel Hugh Morgan du corps médical écrit dans son compte rendu : « Le Noir a d'importants besoins sexuels, cela ne changera pas ; si on le contrarie, il va devenir dangereux. Par conséquent, l'armée ne doit pas lui rendre difficile de trouver des prostituées<sup>20</sup>. » Il perpétue le mythe tenace, toujours en vigueur dans l'armée, que la sexualité noire serait débauchée, outrancière, voire dangereuse, un mythe qui alimente une vision dégradée de la virilité noire. Lorsque le colonel Hardy rencontre, en janvier 1943, les habitants de Fry pour leur demander leur collaboration pour endiguer la contagion des maladies vénériennes, il se réclame de son origine sudiste pour justifier sa connaissance des Noirs, et affirme d'un ton entendu : « Sexuellement, les Nègres sont au même niveau que les animaux. Les mesures visant au contrôle et au bien-être n'ont pas prise sur eux<sup>21</sup>. » Ces stéréotypes du Noir comme une brute bestiale ayant une sexualité incontrôlable pouvant conduire au viol remontent à la période de la Reconstruction, au lendemain de la guerre de Sécession, dans un Sud qui cherche à tout prix à éloigner les hommes noirs des femmes blanches<sup>22</sup>. Quant au colonel E.B. Maynard, le médecin chef du fort, il écrit dans son rapport annuel au ministère de la Guerre : « La race noire est plus encline au sexe que la race blanche, en résultent des prises de risque plus nombreuses<sup>23</sup>. » Il a peut-être eu connaissance des nombreuses enquêtes réalisées dans l'entre-deux-guerres identifiant les quartiers noirs comme des « districts du vice »<sup>24</sup>. Ces trois colonels blancs établissent donc un lien direct entre une présomption d'hypersexualité des soldats noirs de Huachuca et la prévalence des maladies vénériennes. Acceptée pour les autres soldats comme normale et même souhaitable pour leur moral, l'activité sexuelle des troupes noires pose problème à l'armée : elle est vue comme porteuse de menaces à la fois pour les femmes blanches et pour l'état sanitaire des hommes<sup>25</sup>.

Depuis le début du siècle, les services médicaux savent que les Africains-Américains sont de manière disproportionnée victimes de la syphilis et de la gonorrhée, tout particulièrement dans le Sud, pour des

raisons qu'ils lient autant à leur mode de vie qu'à leur moralité. Le niveau élevé des taux d'infection doit pourtant beaucoup au fait que les malades noirs sont soignés dans des hôpitaux publics où il est plus difficile de masquer les diagnostics<sup>26</sup>. Au début du New Deal, la lutte contre les maladies vénériennes est devenue la priorité du gouvernement fédéral en matière médicale et s'est mise à cibler prioritairement les Africains-Américains. Grâce au soutien financier du Julius Rosenwald Fund, le Public Health Service (PHS) a lancé la première campagne de lutte contre la syphilis parmi les hommes noirs du Sud : des centres de dépistage et de traitement mobiles y ont été ouverts dans huit États<sup>27</sup>. Mais l'association entre le PHS et la Fondation Rosenwald est aussi à l'origine du plus grand scandale sanitaire dont ont été victimes les Africains-Américains : l'expérience menée à Tuskegee, à partir de 1932, de non-traitement de 424 hommes noirs infectés par la syphilis, utilisés comme cobayes à leur insu, pour observer les effets de la maladie en l'absence de soin<sup>28</sup>. En même temps, la loi sur la sécurité sociale de 1935 a obligé les États du Sud à consacrer 10 % des fonds versés par le gouvernement fédéral aux traitements contre la syphilis. Et, lorsqu'il est devenu médecin chef du PHS en 1936, Thomas Parran a mis au point un plan national de lutte contre la maladie. Cette campagne se poursuit pendant la guerre avec, dans le Sud, le financement des institutions accueillant Noirs et Blancs, mais séparément, et l'octroi d'une attention particulière aux populations noires dans une combinaison ambivalente de concentration des efforts sur les populations les plus à risque et de racisme<sup>29</sup>.

En dépit de la mobilisation de moyens d'une ampleur nouvelle, les hommes noirs sont encore, au début de la guerre, bien davantage porteurs de ces maladies. Les médecins de l'armée en font le constat au moment de l'examen médical qui précède l'incorporation. Mais lorsqu'ils sont infectés, les conscrits africains-américains sont bien moins systématiquement écartés que les Blancs. En août 1942, à Huachuca, près d'un soldat diagnostiqué sur trois était malade avant d'être affecté au fort. Puis l'ampleur des maladies vénériennes croît sous l'effet de relations sexuelles à risque. Durant les deux premières années, le taux d'infection y est donc bien plus élevé (85 % par an en juin 1942) que dans le reste de l'armée, même s'il est moins haut que le taux moyen pour le reste des soldats noirs – qui est huit à douze fois plus important que celui des Blancs, et en augmentation forte pour les troupes basées aux États-Unis, de 136 % par an en 1943 à 309 % en août 1945<sup>30</sup>. Sur le fort, c'est un sujet d'inquiétude constant pour le commandement et les

médecins : le traitement est considéré comme excessivement coûteux en moyens et en temps d'immobilisation des soldats – entre l'arrivée de la 93<sup>e</sup> à Huachuca et la fin juin 1942, il y a déjà 2 643 journées perdues, et 1 112 traitements prophylactiques donnés dans les stations de Douglas, Naco, Nogales et Fry<sup>31</sup>. Les hommes sont obligés de suivre des cours de prévention et sont entourés d'affiches leur rappelant les gestes élémentaires de prévention ; mais l'action de l'armée se projette aussi en dehors des limites du fort pour contrôler les prostituées et organiser le soin immédiat après des relations sexuelles à risque<sup>32</sup>.

Durant plusieurs journées d'août 1942, l'armée déplace *manu militari* toutes les prostituées exerçant sauvagement à Fry, ainsi que leurs cabanes et leurs tentes. Auparavant, elles ont toutes été examinées pour le dépistage d'éventuelles infections. Les malades ont été éloignées par les autorités civiles à la demande des militaires. L'armée place ensuite de force les femmes jugées saines au sein d'un enclos délimité par des barbelés dans la proximité immédiate du fort : un terrain triangulaire appartenant à Oliver Fry au niveau de la « porte du Nord », à plus d'un kilomètre au sud de l'entrée principale de la « porte de Fry ». À partir d'août 1942, *the Hook*, comme cette zone va être nommée parce qu'on peut y prendre un mauvais coup, est un alignement de petites cabanes plus ou moins ordonnées dans lesquelles travaillent jusqu'à 200 femmes (au moins pour partie noires) avec, au bout du triangle, deux hôtels et un lieu de pari appartenant à Oliver Fry, dans lequel une faune douteuse s'assemble après l'heure du couvre-feu. Un point d'eau est créé dans l'enclos pour que les femmes puissent se laver. La police militaire, à laquelle a été confiée la tâche du nettoyage de la zone en l'absence d'intervention des autorités civiles, patrouille la zone 24 heures sur 24. Les soldats n'ont le droit d'y entrer qu'à certaines heures : de 18 heures à 21 h 30 durant la semaine et de 13 heures à 22 h 30 les samedis, dimanches et veilles de fêtes. L'entrée et la sortie dans la zone sont soumises à d'étroits contrôles. Côté fort, les soldats traversent d'abord un poste de police militaire puis une station prophylactique par laquelle ils devront repasser pour sortir sous peine de comparution en cour martiale – la menace a son utilité car la prophylaxie est ressentie comme complexe et douloureuse par les soldats. De l'autre côté du barbelé, côté Fry, est installée une tente de l'armée dans laquelle les hommes sont examinés. S'ils ne présentent aucun signe de maladie vénérienne, quatre comprimés de sulfathiazole

et une fiche d'identification leur sont remis ; ils doivent rendre celle-ci à leur départ de la zone après s'être vu administrer un traitement prophylactique<sup>33</sup>. Ils peuvent ensuite retourner au fort finir leur soirée.



Photographie du « Hook » à Fry en mai 1943  
Archives du gouverneur Osborn (Arizona State Archives)

1. Station prophylactique à l'intérieur du camp
2. Entrée dans la zone de prostitution et tente d'inspection
3. Zone de prostitution, surnommée *The Hook*
4. Porte de Fry
5. Clinique
6. Centre USO
7. Greentop
10. Ancien espace de prostitution

Avant que cette solution soit mise en œuvre, la prostitution était pratiquée dans des conditions si dégradées et dangereuses pour la santé des soldats que l'application du *May Act* aurait pu tomber sous le sens. Adoptée en 1941 par le Congrès, cette loi fait de la prostitution dans les zones situées à proximité des établissements militaires ou



navals un crime fédéral. Elle autorise le secrétaire d'État à interdire le commerce sexuel tarifé dans les environs d'un lieu d'entraînement quand les autorités locales refusent de le réprimer. Dans les faits, les commandants ont tendance à laisser faire, convaincus qu'avoir une activité sexuelle régulière est nécessaire à un « vrai » homme. Comme ils préfèrent de très loin que les soldats aient des relations sexuelles avec des prostituées plutôt qu'avec des civiles, et *a fortiori* qu'avec des hommes<sup>34</sup>, il leur arrive d'organiser eux-mêmes la prostitution à proximité des bases en sous-main<sup>35</sup>. C'est ce qui se passe à Huachuca, où la répression aurait présenté le risque supplémentaire d'entraîner les soldats noirs à la recherche de partenaires sexuelles blanches.

Le colonel Hardy imagine une solution qui s'apparente à la création d'une zone de prostitution officielle sous contrôle militaire, décision contestable puisqu'une directive de l'armée du mois de mars 1941 a très clairement réaffirmé qu'« en aucun cas le personnel militaire ou le personnel civil sous contrôle militaire ne serait autorisé à effectuer des inspections de quelque nature que ce soit dans des maisons de prostitution<sup>36</sup> ». Il circonscrit la prostitution à un enclos, directement limitrophe du camp, et la place sous contrôle sanitaire et disciplinaire de l'armée de manière à surveiller les relations sexuelles des soldats et l'état de santé de leurs partenaires<sup>37</sup>. À partir du début 1943, toutes les prostituées sont inscrites sur un registre ; elles doivent accepter, pour pouvoir exercer, de se laisser prendre les empreintes digitales et le portrait ; elles doivent aussi pouvoir présenter des cartes d'identité rendues obligatoires – extension d'une pratique militaire qui n'existe pas pour la population civile. Une fois qu'elle les a recensées, l'armée est capable de contraindre les prostituées à un contrôle médical régulier. Le commandement du fort s'est attribué les fonctions de contrôle d'un service de mœurs ; il a imaginé un modèle de réglementation de la prostitution alliant la quarantaine – pratique courante pendant la Première Guerre mondiale – et le dépistage obligatoire – méthode éprouvée par le PHS depuis les années 1930.

Hardy sait convaincre les habitants de Fry que l'existence du *Hook* à la périphérie de leur communauté est une bonne chose : l'enceinte militaire en territoire civil permet de confiner le vice, ceux qui s'y adonnent et les maladies associées, et est à ce titre acceptable tant que la prostitution ne se déverse pas dans le reste de la bourgade. Mais, sous l'effet d'une plainte pour insalubrité adressée au ministère de la Guerre par la Federal Security Agency et des représentants de l'American Social Hygiene Association, une enquête du SGO est diligentée en février 1943.

Il devient difficile pour l'armée de continuer à ignorer la violation du *May Act* qui a lieu à Huachuca<sup>38</sup>. La Neuvième région militaire exige donc l'arrêt du contrôle sanitaire et policier sur la zone du *Hook*. En avril, un officier du Bureau du médecin général des armées chargé des maladies vénériennes effectue une nouvelle visite de contrôle à Huachuca et dénonce « le vice et la corruption [...] à la porte du fort<sup>39</sup> ». Le taux d'infection était de 63,65 % en février et il est fortement remonté dans les semaines suivantes<sup>40</sup> ; Hardy manque d'arguments pour défendre l'initiative qu'il a prise à l'encontre des directives de l'armée. L'adjudant général déclare que le commandant du fort a commis « une faute » en « donnant l'impression que l'armée approuvait officiellement l'existence de la prostitution ». Hardy n'est pas sanctionné cependant ; sa faute est considérée comme relevant de l'erreur de jugement, non de la violation délibérée des ordres<sup>41</sup>. Il a également bénéficié de l'intervention répétée de Benjamin Davis en sa faveur, tant à Washington qu'auprès de la direction de la Neuvième région militaire, plaidant notamment pour la prise en compte de la spécificité de la situation locale<sup>42</sup>.

Au printemps 1943, les clôtures autour du *Hook* sont donc démantelées, Hardy est contraint de mettre un terme au contrôle militaire de la zone et il lui revient de rechercher la collaboration des autorités civiles pour qu'elles exercent ce contrôle avec leurs propres moyens. Il tente d'obtenir que la zone continue à être surveillée pour que n'y pénètrent ni proxénètes, ni trafiquants, ni parieurs, et que les femmes infectées en soient retirées. Mais, une nouvelle fois, les autorités du comté de Cochise refusent d'intervenir, faisant valoir l'absence de fonds pour mettre en œuvre cette politique de répression et la difficulté de la coordination entre autorités civiles et militaires<sup>43</sup>. Faute de solution, la zone du *Hook* est déclarée *off-limits* en août 1943. La recherche de soutien venant des autorités civiles du comté et de l'État est un autre des dossiers compliqués qui ne sera jamais réglé à Huachuca. Le refus de s'engager au prétexte de la faiblesse des moyens déguise probablement une peur d'intervenir dans cette question jugée excessivement sensible pour des raisons raciales. Les autorités locales et l'État acceptent la présence de troupes noires et des prostituées les accompagnant – il est possible que certains membres de la communauté de Fry en tirent même un avantage économique –, mais refusent d'en réguler l'activité – ce qui voudrait dire les contrôler et les soigner. Lorsque, en décembre 1943, alors que le taux d'infection est descendu à 58,7 %<sup>44</sup>, l'armée propose, sur une idée du colonel Thomas Turner,

le chef de la Division du contrôle des maladies vénériennes du SGO, d'accueillir, au sein de l'hôpital militaire sur le fort, une station de soin administrée par le PHS pour y mettre les femmes infectées en quarantaine et les soigner, le superintendant pour la santé publique de l'État ne donne pas suite au prétexte qu'il ne dispose pas du personnel suffisant pour administrer ces soins. Turner était pourtant prêt à mettre les équipes médicales de Fort Huachuca à disposition du PHS moyennant le paiement par l'État d'un forfait pour chaque patiente acceptée<sup>45</sup>.

Dès lors que le *Hook* est déclaré *off-limits*, les efforts pour éradiquer les maladies vénériennes se concentrent sur le camp. Cette réorientation suit le tournant initié par le SGO au printemps 1943 lorsqu'un pic d'infection touche la plupart des troupes noires. L'armée décide alors de mettre l'accent sur l'éducation et la prévention davantage que sur la répression. Elle comprend que ce n'est pas tant l'hypersexualité des Noirs que la mauvaise connaissance des conditions de contamination et des mesures d'hygiène qui explique qu'ils soient davantage touchés. En octobre, le SGO organise à Washington une conférence consacrée aux « Problèmes des maladies vénériennes parmi les troupes de couleur », et met au point un programme de prévention qui leur est spécifiquement destiné avec des moyens renforcés, en particulier le recrutement d'officiers de contrôle des maladies vénériennes noirs, et la multiplication et le meilleur équipement des stations prophylactiques<sup>46</sup>. Le plan national produit des effets à Huachuca : les soldats ne peuvent plus passer à travers les mailles de la surveillance. Pour les dissuader de se dérober aux tests, les sanctions à l'égard des hommes infectés – jusque-là, une retenue sur la paie – sont levées. Chaque mois, les soldats y sont soumis. Avant chaque permission, ils doivent suivre la même routine : un examen médical, le visionnage d'un film, la participation obligatoire à une conférence rappelant les risques de contraction des maladies en cas de rapports avec des femmes « douteuses » et les méthodes de soin. Pour James Rucker, membre d'un des bataillons médicaux de la 92<sup>e</sup> division, ces cours s'apparentent à du matraquage, réduisant les relations sexuelles des soldats à la seule satisfaction d'un besoin physiologique. Il confie régulièrement à sa femme son dégoût de ces cours forcés du samedi matin : « Ces séances d'orientation sexuelle présupposent toujours que les relations sexuelles des soldats ne se font qu'avec des prostituées malades et mauvaises. [...] Elles s'apparentent finalement à des séances de promotion des bordels<sup>47</sup>. » Avant leur permission, les soldats se voient

aussi rappeler la localisation des stations prophylactiques, et remettre un kit à utiliser immédiatement après le rapport. À leur retour au camp, ils sont soumis à un nouvel examen. Elvyin Davidson se souvient que, à chaque sortie au Mexique, il se voyait infliger un examen médical au bras (surnommé « *shore-arm* ») et l'injection d'un traitement préventif dans l'urètre qu'il ait ou non eu un rapport sexuel<sup>48</sup>.

En novembre 1942, le colonel Hardy déclare au correspondant du *Pittsburgh Courier* : « Je crois à la nécessité de divertissements propres, sains et de qualité pour les soldats qui s'entraînent<sup>49</sup>. » L'activité sexuelle des soldats hors du camp est le comportement qui le préoccupe le plus, car elle représente une menace pour leur santé et touche au tabou des relations interraciales. Plus largement, la présence des soldats noirs à l'extérieur du fort et leur manière d'utiliser leur temps libre dans un environnement blanc, hors de portée des règles militaires, inquiètent le colonel Hardy et la Neuvième région militaire. Ils connaissent la méfiance des habitants de Fry à l'égard des soldats de Huachuca. En janvier 1942, avant même l'arrivée de la 93<sup>e</sup> division, trois déserteurs avaient tué un chauffeur de taxi habitant la bourgade, âgé d'à peine 30 ans. Ils avaient été condamnés par la justice civile à la peine de mort par gazage et exécutés à la prison de Florence<sup>50</sup>. Les préventions des habitants de Fry à l'égard des soldats noirs s'en étaient trouvées renforcées.

Le commandant du fort soutient donc les efforts de l'USO pour ouvrir un centre qui leur soit exclusivement destiné sur le terrain acheté à la famille Carmichael à proximité de la porte de Fry. Il voit dans l'offre de divertissements édifiants par cette coalition œcuménique d'organisations civiles un moyen de détourner les soldats de tentations jugées immorales. Pour Shirley Graham, qui donne forme à ce projet, celui-ci a aussi une dimension apaisante : l'attention bienveillante aux hommes, la culture et l'art doivent pouvoir rendre l'expérience de Huachuca plus supportable aux soldats qui doutent de l'engagement de l'armée à les traiter comme égaux. L'ouverture, aux portes du fort, d'un « *home away from home* » (un « chez soi loin de chez soi »), réplique du quotidien de la vie civile en même temps que havre, peut avoir lieu en février 1942. Grâce aux 80 000 dollars alloués par la Federal Security Agency, un bâtiment imposant est construit aux portes du camp, gardé jour et nuit par la police militaire. Si le centre se trouve hors de l'enceinte militaire, il continue en effet de fonctionner en étroite collaboration avec le commandement du fort.



Bâtiment de l'USO à Fry, peu de temps après son inauguration  
(Army Signal Corps)

Les activités proposées dans le grand bâtiment de l'USO sont nombreuses pour empêcher les soldats de penser à la guerre et aux frustrations de l'expérience militaire, et accessoirement, pour les détourner des prostituées. Dans ce monde martial et exclusivement masculin, nouveau pour eux, Shirley Graham craint qu'ils soient rattrapés par le désœuvrement ou le doute à l'égard de leur place dans l'armée et de leur virilité<sup>51</sup>. Pour cette artiste militante de la cause des Noirs, le service doit aussi être un moment d'apprentissage et d'éducation à des savoirs qui n'ont pas été appris dans la vie civile. Des cours et des activités sont donc proposés comme dans un YMCA : lecture dans la bibliothèque, écriture de la correspondance ou écoute de la radio dans la grande salle du bas, tournois sportifs, projections de cinéma... Graham conçoit pour ce lieu perdu d'Arizona une véritable programmation culturelle, avec des expositions, des conférences, la publication d'une revue dont de nombreux articles retracent la vie édifiante des principaux leaders noirs, la représentation de pièces de théâtre et de comédies

musicales dans l'auditorium de 1 000 places. Elle espère que ces activités « inspirent ces hommes et leur fassent prendre conscience de leurs possibilités », les aident à « lever les yeux » et détourner le regard des vexations quotidiennes<sup>52</sup>. Elle partage en effet avec de nombreux intellectuels noirs l'ambition d'une « élévation de la race<sup>53</sup> ».

Pour divertir les soldats, Graham fait aussi venir dans le centre des artistes qui ont accepté de travailler le temps du conflit pour Camp Shows Inc., une branche indépendante de l'USO. Elle veut faire découvrir aux hommes de la 93<sup>e</sup> des formes de divertissement qu'ils ne connaissent pas. Ce sont principalement des grands succès *all-black* des années 1930 qui défilent sur le fort<sup>54</sup> : l'opéra *Porgy and Bess* de Gershwin ; un remake de *Shuffle Along* de 1921 véhiculant de nombreux stéréotypes raciaux ; *Harlem on top* conçu par Noble Sissle, très bien accueilli à Huachuca mais boycotté à Fort Jackson en Caroline du Sud par 1 000 soldats africains-américains parce qu'il est joué dans la partie blanche du fort et qu'il leur aurait fallu accepter une configuration ségréguée. Peu de soldats de la 93<sup>e</sup> avaient eu l'occasion d'aller voir ou entendre ces grandes stars noires du show business qui se produisaient jusque-là dans les grandes villes des États-Unis, souvent dans des théâtres ou clubs blancs où les Noirs ne pouvaient se rendre. Mais toute audace formelle ou politique, toute marque de radicalisme artistique sont exclues par les programmeurs de Camp Shows Inc. Ces spectacles véhiculent une image respectable des États-Unis et des soldats qui se battent en leur nom. Ils ne remettent jamais en cause le *statu quo* racial : il s'agit d'apaiser les griefs à l'égard de la ségrégation<sup>55</sup>.

En faisant valoir la situation particulière de l'USO à Fry – son isolement, l'hostilité de la communauté blanche –, Shirley Graham parvient également à y faire venir les stars noires en tournée avec le Hollywood Victory Committee, formé par des artistes patriotes de l'industrie cinématographique. Ils se sont fédérés dans une section dite « *Negro Talent* », dirigée par l'actrice Hattie McDaniel, célèbre Mammy oscarisée en 1940 pour avoir incarné la fidèle servante dans *Autant en emporte le vent*<sup>56</sup>. Les hommes de la 93<sup>e</sup> division connaissent ces chanteurs et acteurs noirs par la presse et les photos d'eux qui y sont imprimées ; ils apprécient leurs chansons pour les avoir entendues durant les heures de détente dans les *service clubs* ou au centre USO dans l'émission *Jubilee* qui diffuse exclusivement de la musique

noire programmée par la radio de l'armée<sup>57</sup>. Le Committee faisant tourner ses artistes dans les camps, c'est derrière les grilles du fort qu'ils rencontrent les soldats et leur offrent concerts et spectacles. En venant à leur rencontre, ces stars du show business noires espèrent les convaincre d'acheter des obligations pour financer le conflit, leur donner le sentiment de l'importance de leur sacrifice pour le pays, mais aussi leur faire oublier la fatigue et la frustration nées de l'entraînement. En dépit de la ségrégation, les artistes noirs apprécient de venir à Fort Huachuca où ils peuvent offrir aux soldats africains-américains le même spectacle qu'aux troupes blanches, dans une forme de connivence. Dans ce lieu, ils sont certains de ne pas avoir à subir les humiliations – annulation, absence de logement... – dont ils ont pu faire l'expérience ailleurs.



Dans l'assistance du spectacle offert par le Hollywood Victory Committee,  
 le lieutenant Charles West du corps médical,  
 le major R. Hernandez du corps médical et sa fille Mary,  
 le colonel Edwin Hardy, commandant du poste,  
 et le lieutenant-colonel Th-C. Bousfield du corps médical  
 (Army Signal Corps)

Celles et ceux qui visitent le fort à l'invitation de l'USO sont des célébrités au patriotisme irréprochable. Etta Moten, une des rares chanteuses africaines-américaines à s'être produite à la Maison Blanche, une grande dame de Broadway pour laquelle Gershwin a écrit le rôle de Bess, donne un concert en janvier 1942 dans le théâtre du vieux poste. Lena Horne, qui est alors l'artiste noire la plus connue, visite plusieurs fois le camp. Elle a commencé sa carrière à 16 ans comme chanteuse au Cotton Club de Harlem, puis a été invitée par les imprésarios blancs à se produire à Broadway et a très rapidement rejoint Hollywood. Elle doit largement ce succès à sa pâleur, une qualité essentielle pour qu'une actrice noire réussisse au cinéma à cette époque<sup>58</sup>. Elle vient pour la première fois à Huachuca en septembre 1942 lors d'une tournée organisée par le Hollywood Victory Committee pour l'ensemble de la distribution noire du film *Cabin in the Sky*, alors en tournage à Hollywood sous la direction de Vincente Minnelli. L'ensemble de la distribution de *Cabin in the Sky* (*Un petit coin aux cieux*), comprenant également Ethel Waters, Louis Armstrong, Eddie « Rochester » Anderson, est acclamé par les soldats du fort : 22 000 personnes viennent les écouter autour de la scène qui a été aménagée en plein air<sup>59</sup>. L'adaptation de la comédie musicale produite à Broadway en 1940 revisite le rôle des femmes noires – loin des *mammies* ou des servantes qu'elles interprètent habituellement –, tandis que les hommes y jouent des rôles de criminels et de bouffons<sup>60</sup>. Les soldats leur offrent une *standing ovation*. La visite a marqué les pellicules du Signal Corps : sur une photo prise en plein air qui n'a pu être posée, on voit assis, non loin de la scène, aux côtés du colonel Hardy les officiers médicaux riant sans retenue à ce qu'on imagine être les gags des artistes et, derrière eux, la masse des soldats tout aussi réjouis dans ce qui donne l'impression d'être un moment d'entente interraciale.

L'armée, comme l'USO, veut croire que des divertissements de qualité sans portée contestataire ou même réflexive peuvent durablement tromper un sentiment naissant d'injustice. Les hommes de la 93<sup>e</sup> apprécient en effet qu'on leur offre un bon spectacle suivi d'un rassemblement festif : formidable diversion pour oublier la monotonie et les frustrations de la vie militaire. Après le départ de la distribution de *Cabin in the Sky*, la photo de la jeune femme à la peau très claire chantant derrière son micro est d'ailleurs épinglée par de nombreux soldats de la 93<sup>e</sup> au-dessus de leur lit dans les casernes.





Concert en plein air donné à Fort Huachuca par la distribution de *Cabin in Sky* le 6 septembre 1942 (Army Signal Corps)

Mais il manque encore aux soldats un lieu où, comme à proximité des autres bases militaires, ils pourraient se détendre entre eux, échapper au contrôle de l'armée et à la présence maternelle des hôtes de l'USO qui jouent, dans leur centre, le rôle d'agents de contrôle de la moralité. Le colonel Hardy prend tôt conscience de ce problème. Dans les environs immédiats de Huachuca, il n'y a aucun endroit de détente ou de loisirs privé ouvert aux Africains-Américains. Avant même l'arrivée de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie, les débits de boissons ont été fermés aux Noirs à l'initiative de l'État d'Arizona, qui a renforcé la ségrégation dans les bars situés à proximité du camp, et du commandant McGee qui a déclaré *off-limits* tous les saloons et bars situés entre Fry et Bisbee<sup>61</sup>. Le colonel Hardy a prolongé cette interdiction d'accès aux lieux de vente d'alcool après son arrivée, tolérant l'exception du *Blue Moon* en plein milieu du *Hook*<sup>62</sup>. D'un commun accord, l'armée et l'État ont renforcé l'étanchéité de la ligne de couleur pour limiter le risque d'ébriété des soldats à proximité des Blancs, et éviter les interactions

entre Noirs et Blancs dans les lieux de détente où les formes d'hostilité sont généralement plus intenses que partout ailleurs.

L'interdiction quasi totale de vente d'alcool aux soldats a fait naître un marché illégal que l'armée veut réguler grâce à la coopération du superintendant de l'agence de contrôle des licences et de la vente d'alcool de l'État, mais c'est un échec. Encore une fois, à la répression, Hardy préfère la mise en place d'une solution audacieuse. Il prend l'initiative de l'ouverture d'un lieu de divertissement privé réservé aux Noirs, hors du fort mais directement à proximité de l'enclave et sous contrôle militaire, tout comme le quartier des prostituées<sup>63</sup>. Il justifie son projet par la nécessité d'endiguer le vice, la luxure et la consommation non contrôlée d'alcool dont la presse locale fait régulièrement état. Sous couvert de moralisation et de pacification raciale, l'armée crée de la ségrégation au-delà de son périmètre, avec la collaboration d'une bourgeoisie d'affaires noire qui sait, depuis des décennies, trouver son intérêt économique à l'existence de la ligne de couleur. Pour se rendre plus acceptable, l'assignation raciale des lieux de détente et de prostitution à l'initiative de l'armée se présente comme une des modalités de l'assainissement et de la modernisation de Fry. L'armée pourrait ainsi, avec l'appui de la Federal Security Agency, démanteler les taudis et les cabanes pour faire place à une bourgade résidentielle équipée, moderne, avec de vraies rues, un système d'égouts. Elle donnerait une image plus digne de ce qu'elle fait naître à ses portes, et donc d'elle-même. L'*Afro-American* fait fidèlement écho à ces ambitions en publiant le 14 novembre 1942 un article intitulé « Fort Huachuca dit au revoir au mauvais Fry », négligeant que la pièce maîtresse de cet assainissement est la création *ex nihilo* d'une ségrégation renforcée qui n'a, semble-t-il, été réclamée par personne.

Dans ses mémoires, Truman Gibson dit avoir été l'initiateur de ce lieu de divertissement ségrégué, qu'il défend avec le recul comme un moyen destiné à pacifier les relations interraciales à proximité du fort<sup>64</sup>. Au moment où le projet se met en place, il est adjoint au conseiller pour les affaires civiles du secrétaire à la Guerre. Juriste et diplômé en science politique et en droit de l'université de Chicago, Gibson a été avant-guerre directeur exécutif de l'*American Negro Exhibition* qui s'est tenue dans la capitale du Midwest en 1940 pour commémorer les soixante-quinze ans d'émancipation des esclaves américains et faire de Chicago le lieu du renouveau de la race noire<sup>65</sup>. Il a ensuite travaillé aux côtés du juge William Hastie sur le cas *Hansverry v. Lee*, dans

lequel la Cour suprême a statué en 1940 que les « *restrictive housing covenants* », ces contrats immobiliers interdisant la vente et la location des biens aux Noirs, contrevenaient à la Constitution. En 1941, le juge l'emmène au ministère de la Guerre et en fait son adjoint. Quand Hastie démissionne en janvier 1943 en signe de protestation contre la politique raciale de l'armée, Gibson le remplace. Plutôt que de remettre en cause la *statu quo* racial dans l'armée, il préfère l'aménager.

La véritable paternité de l'initiative de création d'un lieu de détente noir pour les troupes hors du fort revient en fait au colonel Hardy, même si l'intervention de l'adjoint du juge Hastie a été décisive : en l'absence de bourgeoisie noire en Arizona, il a convaincu des hommes d'affaires africains-américains de Chicago de soutenir le projet. Gibson ne craint pas d'être accusé de conflit d'intérêts. C'est en effet à son père, Truman Gibson Sr., et aux partenaires de celui-ci qu'il demande d'investir 75 000 dollars dans la construction du lieu. Ces membres de la bourgeoisie d'affaires noire de Chicago doivent leur fortune à la ségrégation des commerces et des services<sup>66</sup> : Gibson Sr. est président de Supreme Liberty Life Insurance Co., une entreprise qui a connu un succès fulgurant dans l'entre-deux-guerres et domine le secteur de l'assurance-vie noire – l'ensemble de ces polices d'assurance représente la somme de 60 millions de dollars<sup>67</sup> ; Spurgeon J. Morris est dentiste à Chicago, probablement une connaissance de Midian Bousfield ; R. Black et Earl B. White ont fait fortune dans l'industrie du pari noir, et traînent derrière eux une réputation douteuse. Pour ceux que Hardy désigne comme « le capital noir », financer la création d'un lieu ségrégué pose d'autant moins problème que l'investissement apparaît comme un geste patriotique qui doit permettre à l'armée de poursuivre l'entraînement des soldats africains-américains dans des conditions acceptables<sup>68</sup>.

En octobre 1944, une enquête est cependant ouverte lorsque le soupçon se porte sur les véritables mobiles des hommes d'affaires : n'auraient-ils pas été intéressés par le projet du *Greentop*, nom qu'a pris ce lieu de divertissement, en raison de l'aubaine que pouvait représenter la proximité du fort pour démarcher les soldats de Huachuca ? Jusque-là, la seule assurance-vie que ceux-ci pouvaient acheter était proposée par l'armée. Or la décision d'investissement des entrepreneurs de Chicago coïncide avec une première demande, adressée par Supreme Life au colonel Hardy, d'être autorisés à présenter leurs offres aux soldats sur le camp. Le commandant refuse d'abord d'y accéder, faisant valoir qu'une telle sollicitation au sein du fort représenterait une violation des règles

de l'armée. Craignant probablement le désengagement des hommes d'affaires, il suggère l'ouverture d'un bureau de la compagnie à Fry permettant de démarcher les hommes en permission. Quelques semaines après l'inauguration du *Greentop*, Hardy revient sur sa première réponse et admet les représentants de Supreme Life dans les mess des officiers pour qu'ils puissent présenter leurs offres aux gradés africains-américains. À partir du mois d'août 1943, il les autorise même à venir vendre, pendant deux mois, les contrats directement sur le camp. Une circulaire de l'armée adoptée en octobre 1943 – cette question du démarchage des soldats se pose aussi sur d'autres bases – va pourtant interdire l'entrée de tout représentant d'une compagnie d'assurance qui n'aurait été préalablement enregistrée dans l'État où se trouve l'établissement militaire. Supreme Life est donc bannie jusqu'à ce qu'elle obtienne la licence de l'État d'Arizona en avril 1944. Ses vendeurs peuvent alors revenir sur le fort après l'autorisation accordée par Hardy alors que, dans le même temps, deux autres compagnies d'assurances s'en voient refuser l'entrée. Supreme Life a probablement bénéficié d'un traitement préférentiel pour s'assurer du maintien de sa participation dans le *Greentop*<sup>69</sup>.

À la fin de l'année 1942, la sincérité des intentions des hommes d'affaires noirs n'est pas encore mise en doute. Le groupe est venu de Chicago visiter le camp et son entourage ; il a choisi à Fry un terrain situé directement à proximité de l'USO, tout à côté de Fry Gate. Il embauche comme architecte le grand Paul Revere Williams qui accepte de travailler sans honoraires contre la promesse d'un intéressement aux bénéfices à venir. Williams est alors l'architecte africain-américain le plus connu du pays<sup>70</sup>. Basé en Californie, il a largement profité du boom immobilier de Los Angeles dans les années 1920, pendant lequel il a construit de très nombreuses maisons pour des familles primo-accédantes, puis des demeures luxueuses pour des clients fortunés et des célébrités de Hollywood. En 1938, *Life* dit de lui : c'est « l'un des vingt Noirs les plus éminents ». Peu avant Pearl Harbor, il ferme son cabinet en raison du manque de commandes et se met à travailler pour l'armée – il fait partie de l'équipe qui conçoit la base navale Roosevelt à Long Beach, en Californie. L'année suivante, il remporte un marché à Huachuca : la construction de 125 logements. L'armée lui fait confiance, il connaît le fort, il est noir, c'est assez naturellement qu'on lui demande de construire l'établissement de divertissement pour les soldats africains-américains.



Portrait de Paul R. Williams réalisé par Charles Alston  
pour l'Office of War Information

À Fry, Williams construit un vaste bâtiment en forme d'étoile, surmonté d'un dôme vert évasé, d'où son surnom de *Greentop*. Il n'y a quasiment rien autour et le *night club* est un lieu qui attire, pas seulement en raison de ses serveuses-danseuses et de la bière qui y est servie. Les boissons sont vendues derrière un bar de 36 mètres, que la presse vante comme l'un des plus longs du pays ; il faudra servir 2 000 soldats chaque soir. En face du bar, un très grand dancing et une scène sur laquelle les promoteurs espèrent attirer les grands *jazz bands* du pays ; ils promettent la venue de Cab Calloway et Duke Ellington.

Pour que les soldats n'oublient à aucun moment, malgré la bière et la musique, qu'ils sont dans l'armée, les investisseurs africains-américains commandent à William E. Scott une série de huit peintures murales édifiantes et patriotiques. La pièce maîtresse est intitulée « La nouvelle paix avec la victoire » (« *New Peace with Victory* ») : une femme blanche brandit le flambeau et le rameau d'olivier de la paix après avoir mis le feu à la croix gammée en arrière-plan. Sur un autre panneau, Uncle Sam, en version agrandie, surplombe, à l'image



Le Greentop en 1943 (Army Signal Corps)

d'un dieu antique, trois soldats américains, face à nous, faisant feu sur l'ennemi. Gibson Sr. et ses partenaires ont sûrement repéré Scott à l'*American Negro Exhibition* de 1940 à Chicago, pour laquelle il a réalisé 24 peintures murales représentant les heures de gloire de l'histoire africaine-américaine depuis l'abolition de l'esclavage, comme les *Jubilee Singers* chantant devant la reine Victoria à *Fisk University*, ou Marian Anderson entonnant l'hymne national au Lincoln Memorial. Scott est alors un des grands peintres africains-américains du pays, marqué tant par la tradition impressionniste (il a étudié à Paris) que par la *Harlem Renaissance* et le folklore qu'il découvre à Haïti grâce à une bourse du Julius Rosenwald Fund. Il se refuse à ne représenter que des modèles noirs et résiste à mettre sa peinture au service de la seule logique d'élévation de la race. Pour Huachuca, il a beau travailler pour des commanditaires africains-américains et peindre une œuvre qui ne sera regardée que par des soldats africains-américains, le motif noir n'est pas dominant : une infirmière en uniforme parmi les six personnages figurés sur « La nouvelle paix avec la victoire » ; un des trois soldats au premier plan se battant sous le commandement d'Oncle Sam ; une femme probablement africaine dans ce qui pourrait

être une scène figurant l'arrivée de l'armée américaine en Afrique ; et aucun personnage sur les deux sections du globe représentant les théâtres d'opérations euro-africain, et asiatique.



Une des huit peintures murales réalisées par William Scott pour le *Greentop*.

Le thème de la fierté raciale est absent de ces peintures. Au même moment, Scott le déploie pourtant dans un bâtiment officiel à Washington. Les artistes africains-américains salariés par la Works Progress Administration (WPA) ont en effet pu utiliser les commandes de l'État fédéral comme des supports visuels permettant de donner toute sa place à l'histoire noire tenue à l'écart du récit officiel, d'abord dans des lieux exclusivement fréquentés par les Africains-Américains et progressivement aussi dans des lieux du pouvoir fédéral. En 1943 encore, Scott remporte devant 123 autres artistes le concours national lancé par la WPA pour figurer, à l'intérieur du bâtiment du *Recorder of Deeds*, le cadastre, construit en 1940 à Washington, « un épisode de contribution des Noirs à la nation américaine ». La peinture murale qu'il réalise représente Frederick Douglass demandant à Abraham Lincoln l'engagement de soldats noirs dans l'armée de l'Union, écho évident à un des enjeux majeurs du conflit contemporain pour les Africains-Américains : prouver qu'ils peuvent être des patriotes et d'aussi bons soldats que les Blancs<sup>71</sup>.

C'est devant la peinture de Scott représentant Oncle Sam retroussant ses manches, entouré des notables de Bisbee et Fry, et des plus haut gradés du fort, blancs et noirs, que le colonel Hardy prononce son discours d'inauguration du *Greentop* en mars 1943. Il n'y a plus de doute sur la fonction éducative de ces panneaux muraux commandés en nombre par le gouvernement fédéral depuis le début du New Deal. Le *Chicago Bee* prédit que l'établissement va devenir le « meilleur centre de loisirs militaire du pays<sup>72</sup> ». En présence du gouverneur Osborn qui a enfin répondu aux nombreuses invitations adressées par les autorités du camp, Hardy donne l'onction du pouvoir militaire à cette entreprise noire privée et à l'établissement à laquelle elle a donné forme. Il vient d'échapper à une mise en cause de sa hiérarchie. Un certain Mr. Lieb, travaillant pour l'Office of Defense Health and Welfare, le Bureau de la santé et des aides sociales créé en septembre 1941 pour répondre aux besoins de la Défense nationale, s'est en effet plaint directement au ministère de la Guerre de ses méthodes de commandement du fort. Un inspecteur général a



Le commandant Hardy prononçant son discours d'inauguration du *Greentop* devant la peinture murale « *Fighting for Uncle Sam* » (Army Signal Corps)



été envoyé sur le terrain début mars pour enquêter sur les conditions du montage de l'opération du *Greentop*. Celui-ci estime que Hardy n'aurait pas dû intervenir dans ces affaires commerciales, mais la Neuvième région militaire lui renouvelle son soutien<sup>73</sup>. Il est donc en mesure d'inaugurer le *Greentop* la tête haute, sans s'inquiéter du sort immédiat du centre de divertissement.

Les soldats noirs de Huachuca bénéficient en ce lieu de l'attention de tout ce que la bourgeoisie noire compte de plus accompli à l'époque : le capital d'entrepreneurs parmi les plus nantis, le talent d'un des plus grands architectes, et l'art d'un homme auquel l'État fédéral a demandé de décorer un bâtiment officiel. Le commandement du fort écarte toute forme de doute à l'égard de la moralité du lieu. Les serveuses qui travaillent au bar devront passer un examen médical – on envisage donc qu'elles puissent se prostituer –, il n'y aura pas d'autre alcool vendu que la bière et les paris seront interdits. Le *Pittsburgh Courier* insiste : « En dépit des nombreuses critiques et rumeurs propagées par des personnes mal informées, il n'y a aucun doute que ce centre de divertissement contribuera au moral des hommes, et ne sera pas un bordel, à la plus grande déception de ces colporteurs de ragots qui n'arrêtent pas de parler mais ne font rien pour les Noirs ou pour le pays<sup>74</sup>. »

Les rondes de la police militaire sont censées garantir qu'il n'y ait ni prostitution, ni pari, ni trafic. Mais, comme dans bien d'autres villes situées à proximité de bases militaires, des activités illicites – pari, prostitution, proxénétisme, consommation d'alcool fort, drogue... – s'immiscent dans le bâtiment et essaient de s'y pérenniser après la fermeture du quartier des prostituées au *Hook*. La présence d'un dortoir mitoyen pour les employées du bar et les familles d'officiers noirs qui ne peuvent être logées sur le camp ouvre la possibilité du commerce tarifé du sexe. Des prostituées de luxe proposent leurs services aux officiers dans les chambres attenantes du *Greentop*. Certaines de ces activités sont avérées, d'autres relèvent de simples rumeurs pour discréditer l'établissement. En septembre 1944, le FBI, auquel sont parvenues de nombreuses lettres dénonçant la vente illégale de whiskey et de drogue, sur le fort et à l'intérieur du *Greentop*, saisit le Bureau du médecin général des armées et exige la conduite d'une investigation. Selon l'enquêteur envoyé sur place par l'Inspection générale, il y a bien des vendeurs de drogue ou d'alcool, des proxénètes et des prostituées qui traînent à Fry à proximité du lieu de divertissement, mais pas en son sein<sup>75</sup>. La réputation du *Greentop* et, par ricochet, celle de

l'armée qui en supervise le bon fonctionnement ne sont pas mises en cause. L'Inspection générale de l'armée protège le commandant du fort car elle lui reconnaît le mérite de veiller à ne pas laisser naître de tensions entre le fort et son environnement direct blanc. Il n'y a pas non plus beaucoup de candidats à la relève pour diriger ce camp qui, de loin, apparaît comme une poudrière.

Face au refus des autorités civiles de jouer leur rôle pour contrôler la prostitution et la consommation d'alcool, l'armée a rempli à Huachuca des fonctions de police des mœurs, de police judiciaire, et de contrôle sanitaire. Elle a imaginé pour ce lieu une solution inédite devant permettre aux soldats de s'extraire quelques heures du camp sans provoquer d'émeute. Pour neutraliser l'hostilité de la communauté blanche et le risque de relations sexuelles interraciales, le colonel Hardy a progressivement resserré le périmètre qui leur était autorisé jusqu'à les fixer dans la proximité immédiate du fort. Il a saisi la marge de manœuvre laissée par l'armée aux commandants des camps pour projeter l'autorité militaire au-delà des limites de Huachuca et créer, de toutes pièces, de la ségrégation pour accueillir une zone de prostitution réglementée par l'armée et un établissement privé de détente. Au contact direct du fort, le *Hook* et le *Greentop* sont des enclaves réservées aux soldats noirs, s'apparentant à des avant-postes militaires en territoire civil. En même temps qu'elle a étendu son autorité sur cette zone, l'armée a renforcé hors d'elle-même la ligne de couleur. Le commandant venu du Sud n'a pas su imaginer un régime autre que la ségrégation pour gérer les relations interraciales dans un contexte civil. Dans ses efforts pour réguler les activités des hommes hors du fort, Hardy a présenté deux visages : l'un franchement raciste, aux notables de Fry et Bisbee, l'autre opportuniste, ouvert au dialogue et à la collaboration avec les Africains-Américains dans les relations avec les milieux d'affaires de Chicago. Quant à la communauté blanche de Fry, elle était prête à s'accommoder de la présence des Noirs et à en tirer profit dès lors qu'elle n'entrait pas en contact direct avec eux. Du point de vue de l'ordre et de la société blanche, cette assignation raciale de l'espace a plutôt bien fonctionné, mais l'avis des soldats noirs est malheureusement inaudible faute de sources.



## Chapitre 6

### Une « plantation » ?

Fort Huachuca devrait être le point de mire de tous les Noirs. Ici, nous allons nous élever ou nous abaisser dans une défaite infâme. C'est maintenant qu'il est temps d'agir, je voudrais vous voir tous venir, vous et tous les autres leaders de notre race. Je voudrais établir les faits pour Paul McNutt, Walter White, le juge Hastie. Les lettres ne suffiront pas. J'ai une histoire à raconter à une audience noire, où qu'elle puisse être assemblée. J'ai une histoire à raconter qui est vitale et trop importante<sup>1</sup>.

C'est ce qu'écrit Shirley Graham, peu de temps après l'arrivée de la 93<sup>e</sup> à Huachuca, dans une lettre alarmante à Percival Prattis, le directeur exécutif du *Pittsburgh Courier* qui, quatre mois plus tôt, a lancé la campagne pour la « double victoire ». Depuis le centre USO de Fry, où la parole est plus libre que dans l'enceinte militaire, elle occupe une position privilégiée d'observatrice et de confidente. Elle écoute, et relaie ce qu'elle apprend de la situation raciale dans le camp à ses contacts, dans la presse et parmi les intellectuels noirs. Graham répète dans ses lettres qu'elle est profondément choquée par les vexations infligées aux hommes<sup>2</sup>. Semaine après semaine, elle écrit cette « histoire à raconter qui est vitale », une histoire faite d'humiliations, de discriminations et d'injustices répétées, qui rappelle à certains les récits d'esclavage de plantations qui leur ont été racontés par leurs parents ou grands-parents.

Employée par la Young Women's Christian Association – une des organisations membres de la coalition qui forme l'USO – et non par l'armée, elle se croit libre de parler, mais elle se trompe. Pour la réduire au silence, ses supérieurs veulent la muter à Muskogee en Oklahoma, où la situation raciale est beaucoup moins sensible. Graham résiste en produisant des lettres de soutien du général Hall, du colonel Hardy et des commandants de toutes les compagnies formant la 93<sup>e</sup> division, mais elle doit quitter le fort le 18 septembre 1942. Elle a payé au prix

fort sa dénonciation des injustices raciales. Elle explique ainsi son départ forcé à W.E.B. Du Bois :

Je ne suis pas partie de Fort Huachuca de mon plein gré. J'ai littéralement été forcée de partir en dépit de toutes les demandes, de ma défense, des menaces de GI's, de colonels, et de comités citoyens d'USO à travers le pays, et même d'une pétition de soldats de toutes les compagnies de la 93<sup>e</sup>.

Ils [la direction de l'USO] m'ont convoquée pour un entretien à New York. Ils m'ont dit que l'USO n'était pas intéressée par certaines des activités que j'avais initiées [...]. Ils ne voulaient pas entendre parler de problèmes raciaux. Il semble que le représentant de la FSA [Federal Security Agency] a écrit que j'« utilisais ma position en tant que directrice de l'USO pour influencer les questions militaires et civiles dans l'État ». C'était parfaitement vrai [...]. Non, je ne voulais pas quitter Fort Huachuca. Je sais que j'étais en train de faire des choses qui en valaient la peine<sup>3</sup>...

Graham refuse d'aller à Muskogee travailler pour cette organisation qu'elle juge compromise par son acceptation de la ségrégation. À la place, elle trouve un emploi au sein du bureau new-yorkais de la NAACP, alors en pleine expansion, qui lui confie la responsabilité d'organiser de nouvelles sections, et devient une militante de la lutte antiraciste. En février 1943, elle s'interroge sur la politique raciale de l'armée dans le magazine *Common Sense*, ayant certainement Huachuca en tête : « Est-ce donc un but d'infliger aux Noirs la ségrégation et la discrimination de telle manière que l'on finisse par avoir une "nation séparée et distincte au sein de la nation" ? Même si c'était possible, serait-ce souhaitable dans une démocratie<sup>4</sup> ? »

Frank Bolden, le correspondant du *Pittsburgh Courier* à Fort Huachuca, est lui aussi réduit au silence pour en avoir trop dit sur la situation raciale à Huachuca. Au tout début juillet 1942, il est l'auteur du seul article consacré aux émeutes de Tucson, à l'issue desquelles deux soldats de Huachuca sont arrêtés<sup>5</sup>. Une semaine plus tard, il signe un autre article dans lequel il relate un épisode de violence qui a eu lieu un peu plus tôt, fin juin, sur le fort même, entre des soldats du 364<sup>e</sup> régiment d'infanterie et la police militaire, noire cette fois. Il raconte comment un dimanche soir, en marge d'un récital musical auquel ont assisté 1 500 personnes, un incident mineur provoqué par

une remarque sur l'habillement d'un soldat par un MP a dégénéré en raison d'un usage incontrôlé des armes par la police militaire. Le sang a coulé. Une enquête est diligentée par la justice militaire dont Bolden ne connaît pas les conclusions au moment où il écrit<sup>6</sup>. L'armée lui reproche à nouveau d'avoir fait connaître à l'extérieur du fort cet épisode de violence, manifestation d'un dysfonctionnement de la police militaire, qui entache l'image d'harmonie raciale qu'elle souhaite donner de ses lieux d'entraînement. Comme tous les journalistes noirs, Bolden marche sur une ligne de crête : il aimerait rendre fidèlement compte de ce qu'il voit et entend, en particulier des mauvais traitements dont les soldats sont victimes, mais il comprend la nécessité de faire preuve de patriotisme pour que ses articles et son journal puissent continuer à paraître.

La presse africaine-américaine sait qu'elle fait l'objet d'enquêtes et de surveillances de la part du FBI et de la Poste qui peut à tout moment mettre un terme aux privilèges d'envoi accordés aux journaux. En mai 1942, le président Roosevelt a demandé à l'*attorney general* (le ministre de la Justice) Francis Biddle et au directeur de la Poste de mettre en garde les éditeurs des principaux journaux noirs contre une application des lois sur la sédition à leur encontre. John Sengstacke, éditeur du *Chicago Defender* depuis 1940 et fondateur de la National Newspapers Publishing Association fédérant la presse noire, refuse de cesser de publier des articles dénonçant les discriminations, mais continue à appeler les Africains-Américains à soutenir l'effort de guerre<sup>7</sup>. En juillet, les deux articles écrits par Bolden depuis Huachuca sont donc censurés coup sur coup. Le journaliste est convoqué peu de temps après par le FBI. Il arrête alors définitivement d'écrire sur les incidents impliquant les soldats de Huachuca ou révélant leur malaise. Il cesse même désormais de mentionner les critiques qu'on a pu lui faire entendre, de peur que lui soit refusé l'accès au fort, mais il tente de contourner la censure en faisant sortir du camp des rapports, tapés sur du papier bible, par l'intermédiaire des blanchisseuses noires employées sur le fort<sup>8</sup>. Graham et Bolden, les deux principaux relais de la parole des soldats de Huachuca vers l'extérieur, ont donc été contraints de se taire, l'une par l'USO, l'autre par l'armée. La première a continué à dénoncer la ségrégation en passant du côté de l'activisme mais a perdu le contact avec le terrain et les hommes ; l'autre s'est tu et a pu rester sur place. Ni Shirley Graham, ni Frank Bolden ne

peuvent donc rendre compte du projet de récolte de coton conçu à la fin 1942 par l'armée pour les soldats noirs d'Arizona.

Alors que le commandant de Fort Huachuca essaie de retenir les soldats dans la proximité la plus étroite possible du camp, l'État d'Arizona et le ministère de la Guerre envisagent un mouvement contraire d'éloignement momentané, qui doit permettre de les réquisitionner pour leur faire récolter le coton. Pendant quelques semaines, les considérations d'harmonie raciale locale passent au second plan derrière la recherche d'une réponse à une urgence nationale. Le coton est devenu une matière première cruciale pour l'effort de guerre, puisqu'il permet de produire des uniformes, des parachutes et des pneus pour les avions, manufacturés en Arizona par les usines Goodyear et Rubber & Co. Les secrétaires à la Guerre et à la Marine insistent donc pour que, partout, le coton soit récolté. Mais, à partir de l'été 1942, il manque cruellement de main-d'œuvre en Arizona pour réaliser ce travail, un des plus difficiles, donc habituellement réservé aux journaliers les plus pauvres. Avec l'entrée en guerre, les récoltants habituels sont enrôlés dans l'armée ou font le choix de s'engager dans les industries de la Défense qui paient plus et offrent une perspective d'ascension sociale. Les exploitants en appellent donc au gouverneur pour qu'il les aide à recruter une main-d'œuvre aussi bon marché qu'avant-guerre. Ils pensent d'abord à des travailleurs venus du Mexique, mais les syndicats s'y opposent et recommandent une hausse du salaire pour attirer ceux qui n'ont pas été appelés par la conscription<sup>9</sup>. Sidney Osborn, le gouverneur d'Arizona, consulte la Farm Security Administration, l'agence mise en place en 1937 pour lutter contre la pauvreté dans les campagnes, qui conseille également une hausse du salaire, par le biais d'une rémunération du travail à l'heure quand les exploitants de coton veulent le maintien du paiement à la tâche, plus avantageux pour eux<sup>10</sup>. Peu avant le début de la récolte, en septembre 1942, le gouverneur se tourne vers la War Manpower Commission de Californie, chargée de répartir les efforts de main-d'œuvre entre les différents secteurs de l'agriculture, de l'industrie et des forces armées, lui demandant de mettre en place à Phoenix un programme d'enrôlement de volontaires, en attendant de pouvoir faire venir des travailleurs du Mexique ou d'autres États<sup>11</sup>. Dans le cadre du programme des Victory Farm Volunteers, ou volontaires agricoles pour la victoire, tout le monde est appelé à faire preuve de patriotisme – étudiants,

lycéens, écoliers, femmes au foyer, soldats... 10 000 personnes se présentent pour la récolte du coton pendant le seul mois d'octobre, dont 120 soldats noirs, stationnés à proximité de Phoenix, qui acceptent de consacrer leur journée de repos à l'effort national.<sup>12</sup> Fin octobre, le US Employment Service, l'agence fédérale créée par le New Deal pour aider les chômeurs à retrouver un emploi, met en place dans trois États – l'Oklahoma, l'Arkansas et le Texas – un programme de recrutement des ramasseurs de coton appelés à travailler en Arizona après avoir été acheminés par la FSA vers les plantations. Mais les exploitants refusent de les payer au salaire requis par l'agence fédérale, 30 cents de l'heure. Et, au Texas, la main-d'œuvre agricole se met à manquer également ; les exploitants de coton s'y résignent à accepter des travailleurs mexicains arrivés aux États-Unis, avec supervision fédérale, en application du Programme Bracero signé avec le Mexique en 1942 pour permettre l'arrivée et l'emploi de ces derniers dans des conditions décentes<sup>13</sup>.

Après avoir réquisitionné les prisonniers incarcérés à la prison de Florence, le gouverneur Osborn envisage de faire appel aux soldats noirs de l'État. En octobre 1942, malgré leur réticence initiale à utiliser des troupes pour des fonctions civiles, Henry Stimson, le secrétaire à la Guerre, et le lieutenant-général Joseph T. McNarney, chef d'état-major adjoint, donnent leur accord à un programme qui doit soustraire les hommes de la 93<sup>e</sup> division à leurs obligations militaires pour leur permettre de participer à la récolte du coton dans les comtés de Pima, à l'ouest de Fort Huachuca, et de Maricopa, au sud de Phoenix. Osborn et le sénateur Hayden soutiennent activement ce programme. Pour la première fois sur un dossier relatif à la 93<sup>e</sup> division, la réaction de la NAACP est violente. La charge symbolique de cette décision qui réactive de vieux préjugés raciaux à l'égard des Africains-Américains lui paraît insupportable. L'organisation noire a eu en outre connaissance de la résistance de nombreux soldats. Les hommes de la 93<sup>e</sup> division sont outrés que le gouvernement fédéral envisage de rejouer les relations raciales traditionnelles du Sud, avec l'État dans le rôle du maître et les membres de la 93<sup>e</sup> dans celui des esclaves. Des hommes du 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie refusent de se présenter à l'appel en signe de protestation<sup>14</sup>. Plusieurs soldats des 368<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> régiments d'infanterie simulent une maladie ou se mutilent. Ils doivent payer leur insubordination de quelques jours dans la prison du fort, ce dont Gibson et la NAACP sont informés<sup>15</sup>.



Walter White, son secrétaire général, dénonce, dans une lettre adressée à Osborn, « l'insulte gratuite implicite dans votre demande. C'est caractéristique des Blancs ignorants de penser que la mentalité de la majorité des Noirs est telle qu'avant leur enrôlement dans l'armée ils n'aient rien pu faire d'autre que de ramasser du coton [...]. Le fait que cette expérience ait lieu en Arizona incite à penser que cet État a été choisi en raison de la présence d'une division ségréguée à Fort Huachuca<sup>16</sup>. » La NAACP pose enfin frontalement les questions qui dérangent : en temps de guerre, les hommes noirs ne peuvent-ils vraiment être utiles à leur pays qu'en tant que ramasseurs de coton, c'est-à-dire à une tâche subordonnée et ingrate, qui les réinscrit dans le passé esclavagiste de la nation ? Leur réserve-t-on spontanément ce travail difficile en raison de l'expérience présumée de leurs ancêtres esclaves ou d'une connaissance, hypothétique, de ce travail, liée à l'origine sudiste de certains d'entre eux ? Une telle mesure revient à les replacer dans le système de la plantation dont leurs grands-parents avaient pourtant pensé réussir à s'affranchir définitivement. L'outrage fait aux Africains-Américains apparaît symboliquement trop violent pour que la NAACP ne condamne pas l'armée cette fois.

Le 24 février 1943, McNarney présente le Plan d'utilisation des troupes à des travaux agricoles en Arizona à la sous-commission sur l'agriculture du Sénat<sup>17</sup>. Mais, dans un revirement brutal, il est annulé deux jours après, sous la pression des organisations et de la presse noires. Le secrétaire à la Guerre, Stimson, justifie ce recul de manière peu convaincante : « Ce qui était apparu comme une urgence n'est peut-être pas une urgence suffisante [...]. Il n'est peut-être pas utile d'appeler l'armée à l'aide<sup>18</sup>. » Il est probable que celle-ci ait craint que les propriétaires des exploitations de coton refusent de verser au gouvernement des salaires équivalents à ceux qu'ils auraient payés à une main-d'œuvre civile, mais elle a surtout voulu éviter un scandale racial. Soumis à l'épreuve de la contestation publique, l'État a reculé. Seule la décision prise par la FSA, à la toute fin février, d'envoyer 2 000 ramasseurs de coton en Arizona permet de sortir de la crise. Le ministère de la Guerre annoncera par la suite que les prisonniers de guerre allemands et italiens pourront être mobilisés pour la prochaine récolte malgré leur totale méconnaissance de ce travail. Des solutions plus globales à la pénurie de main-d'œuvre agricole seront également envisagées au niveau fédéral – ainsi un projet de loi prévoyant un corps

agricole de volontaires composé de jeunes et de femmes est introduit à la Chambre des représentants ; tandis que les commissaires à l'éducation de l'État fédéral annoncent que 500 000 à 600 000 élèves de lycée pourraient se porter volontaires pour les travaux agricoles du printemps et de l'été. Une crise majeure a été évitée de peu. Les préjugés racistes du ministère de la Guerre ont été mis au jour par ceux qui attendaient le geste de trop pour pouvoir les dénoncer. Ainsi, depuis New York, un journaliste de l'*Amsterdam Star-News*, qui a la liberté de ton de celui qui n'a pas besoin d'être accrédité, écrit : « Le simple fait que le ministère ait pu considérer cette possibilité venant de Sudistes qui haïssent les Noirs et veulent les humilier est une blessure qui restera longtemps [...]. Comme les repas de pastèque, les bandanas, les banjos et les gígues, la récolte de coton est insupportable à jamais pour le Noir d'aujourd'hui », avant de rappeler sur le ton assumé de la menace que le « travail forcé des esclaves noirs dans les champs du Sud a conduit à la guerre de Sécession », le moment de la plus profonde division dans l'histoire de la nation américaine<sup>19</sup>.

Après cette affaire qui a mis l'État à l'épreuve, certains hommes de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie – impossible de savoir combien – se sont mis à comparer le régime racial en place à Huachuca à la plantation sudiste de la période esclavagiste. Les soldats noirs venus du Sud savent bien ce qu'a été l'esclavage aboli quatre-vingts ans auparavant. Leurs grands-parents ont pu leur raconter ce qu'a été leur vie d'adultes ou d'enfants dans les plantations – la perte de toute forme d'autonomie, le démembrement de la famille, la dureté du travail dans les champs de coton, les mauvais traitements, les châtiments, les sentiments liés à la privation de liberté. Les soldats venus du Nord, à l'exception de ceux dont les familles ont participé à la Grande Migration dans l'entre-deux-guerres – ce mouvement massif des Noirs du Sud vers les grandes villes du Nord et de l'Ouest à la recherche d'un emploi –, en ont probablement une connaissance plus lointaine, plus schématique. Mais la plantation est l'analogie qui leur paraît à tous la plus juste pour donner sens à la situation qu'ils sont en train de vivre : c'est une expérience relativement récente, insupportable pour les Noirs, et que leurs ancêtres ont tous eue en partage. L'usine, que certains évoquent, n'est pas connue de tous et est beaucoup moins chargée de ressentiments liés au régime racial.

À Fort Huachuca, les rapports numériques et d'autorité entre les Blancs et les Noirs rappellent ceux d'une plantation. Sur le fort, à la différence de tous les autres camps du pays où les soldats africains-américains cohabitent avec des troupes blanches, les premiers sont seuls à s'entraîner et représentent donc une écrasante majorité numérique, mais ils sont placés sous l'autorité de règles fixées et mises en œuvre exclusivement par des Blancs. Comme dans les propriétés du Sud sur lesquelles s'est déployée cette institution particulière que fut l'esclavage<sup>20</sup>, un petit nombre de Blancs, déclinant d'ailleurs au fur et à mesure du temps, exercent leur autorité, depuis la partie la plus noble et la plus ancienne du fort, sur une masse de Noirs vivant dans des quartiers périphériques et exécutant les tâches militaires et quotidiennes selon des règles déterminées par l'armée. Cette autorité s'exerce autant pendant les temps d'entraînement que les temps de détente, et sous des formes variées allant du paternalisme bienveillant à l'humiliation, de l'infantilisation à la soumission.

Comme la récolte du coton, les corvées imposées aux soldats à Fort Huachuca sont routinières et éreintantes, réalisées sous un soleil brûlant, dans des conditions extrêmement dures pour le corps. Bismarck Williams, natif de Caroline du Nord, qui avait un temps envisagé de désertir avant de se retrouver dans le 569<sup>e</sup> régiment d'artillerie de terrain, se rappelle, dans les années 1990, avoir pensé à l'époque que les missions qu'on lui confiait et les conditions dans lesquelles il devait les réaliser – par exemple décharger un camion plein de bouteilles de gaz de 200 kilos sous le soleil de midi – s'apparentaient à « un travail de plantation », sous les ordres d'« un *redneck* typique d'Alabama qui nous traitait toujours comme si on était ses esclaves ». Williams et ses camarades ripostaient, comme ils l'auraient fait sur une plantation ou dans une usine, par un ralentissement de la cadence, feignant un malaise ou prenant des pauses non autorisées, stratégies de résistance qui ne visent pas à renverser le système mais à se préserver. Un jour, ils organisent même un *sit-in*, refusant de travailler lorsqu'on exige d'eux qu'ils continuent au-delà de l'horaire en l'absence de relève<sup>21</sup>. Les soldats blancs subissent eux aussi leur lot de corvées et de vexations, ils peuvent également être victimes de l'arbitraire militaire. Mais, en l'absence de troupes blanches sur le fort pour comparer les sorts respectifs des deux groupes, l'humiliation est lue de manière privilégiée par les membres des divisions noires à travers le prisme racial.

Le motif de la plantation innerve toute la correspondance de James Rucker qui rejoint, à l'automne 1943, la 92<sup>e</sup> à Huachuca depuis Fort

Bragg, plus d'un an après avoir été enrôlé dans l'armée avec cinq de ses frères. Rucker a alors déjà l'expérience du combat, mais pas dans une armée ségréguée. Issu d'une famille socialiste chrétienne, employé du Civilian Conservation Corps, qui proposait, entre 1933 et 1942, du travail aux jeunes chômeurs volontaires, en Californie sur des projets de construction, il s'est porté volontaire pour rejoindre la Brigade Abraham Lincoln, intégrée, lors de la guerre civile espagnole. Il y conduit les camions qui transportent les armes derrière les lignes ennemies. Après la défaite du camp républicain, il retourne aux États-Unis, à Columbus (Ohio), où il est un des membres fondateurs de la Vanguard League qui lutte pour l'intégration des lieux publics et des divertissements. Il prend sa carte du parti communiste, et aide un de ses frères à se faire élire comme lieutenant-gouverneur de l'État d'Ohio avec l'étiquette du Parti. Il partage sa foi dans le messianisme soviétique avec Helen Mulnik, une femme blanche d'origine allemande, à laquelle il est marié en mai 1943 par le représentant de Harlem, Adam Clayton Powell Jr., lors d'une permission à New York. Dès son arrivée à Huachuca, il prend l'habitude d'écrire très régulièrement à Helen et d'observer, pour elle, ce qui lui rappelle le régime de la plantation :

13 novembre 1943

De nos jours, l'entraînement n'est qu'en deuxième ou troisième place dans l'ordre des considérations. En tout premier lieu vient l'accent mis sur ce qui est appelé le « contrôle ». Comme la gestion du personnel dans une usine Ford ou comme le système de régisseurs sur la plantation avec le *chain gang*. La tradition fait son retour de manière sournoise. C'est d'un « contrôle » planifié dont il s'agit, et les acheteurs d'obligations de guerre l'acceptent parce qu'il est recouvert de sucre. [...] La vérité à propos de *Jim Crow* est qu'il ne pourra jamais y avoir de victoire démocratique avec une armée *Jim Crow*. C'est un vestige de l'esclavage qui existe dans l'armée, c'est une nation qui parle de démocratie à des États comme l'Espagne, l'Argentine et d'autres [...]. Pourquoi capituler face aux fascistes, et les dorloter ici, et monter le ton face à eux à l'étranger ? C'est vraiment n'importe quoi !...

18 novembre 1943

[...] Cette armée dans laquelle je sers est *Jim Crow* de bout en bout. [...] Les restrictions, les réglementations, les ordres ne sont plus des règles militaires relevant de la discipline militaire. Elles sont équivalentes aux mesures d'oppression en place dans les camps de travail et dans les

*chain gangs*, poussées à un très haut niveau. L'armée ségréguée n'a rien de commun avec une armée démocratique de libération nationale<sup>22</sup>...

Les exercices de drill ou de manœuvre conduits sous la direction d'un commandant blanc, qui durent quelquefois au-delà des horaires prévus jusque tard dans la nuit et peuvent être à l'origine d'un sentiment d'humiliation raciale, rappellent à James Rucker le *gang system* qui forçait les esclaves à travailler à la cadence d'une chaîne d'assemblage. Mais, à la différence du travail forcé, le service dans l'armée est accompagné de temps de repos et est rémunéré. L'armée est également censée interdire les châtiments corporels. À Huachuca pourtant, plusieurs commandants n'ont pas caché qu'il leur arrivait de taper leurs hommes ou de les faire corriger par leurs seconds pour que l'indiscipline soit sanctionnée immédiatement devant le groupe, de manière à dissuader toute autre tentative d'insoumission. Des coups partent, des mâchoires sont parfois démisées, mais les commandants doivent veiller à ne pas trop abîmer leurs hommes. Certains officiers font également conduire les soldats indisciplinés dans le désert en pleine nuit et leur imposent de rentrer seuls au fort<sup>23</sup>. En cas d'infraction mineure, l'article 104 du code de la guerre autorise les commandants de compagnie à infliger eux-mêmes des sanctions disciplinaires. Mais toute peine dégradante est interdite par l'armée et ne sont permises par cet article que des sanctions légères comme l'avertissement, le blâme, la suspension provisoire de privilèges, ou l'imposition de corvées comme le KP ou *kitchen police*, la corvée de cuisine<sup>24</sup>. Dans les camps où sont entraînés les troupes noires, comme à Huachuca, cela n'empêche évidemment pas une interprétation un peu personnelle de l'article 104.

Les sanctions plus sévères, comme l'emprisonnement, les amendes, l'exclusion ou la peine de mort, ne peuvent être adoptées que par une cour martiale réunie à la demande du commandant de la division. Parmi les 8 à 11 juges qui siègent à Huachuca, il n'y a généralement aucun officier noir<sup>25</sup>. La justice militaire a tendance à y être sévère à l'encontre des Africains-Américains. Les responsables de l'émeute qui a eu lieu sur le fort au mois de juin 1942, opposant de simples soldats à la police militaire du fort, en ont fait l'expérience. Le dernier dimanche soir du mois, Leonard Holmes, 23 ans, un an de service dans la compagnie I du 368<sup>e</sup>, a refusé d'ôter son couvre-chef et de renouer sa cravate avant d'entrer dans le *service club* de son régiment comme

le lui demandait Curtis Williams, le MP de service. Après un second avertissement resté sans effet, celui-ci a conduit de force Holmes dehors. L'échange a tourné à la bagarre : Williams a donné un coup de matraque à Holmes, qui a réussi à prendre l'arme de service du MP, tombée de son étui. Cette arme ne devait pas être chargée puisque les MP de cette compagnie n'avaient pas reçu de munitions depuis plusieurs mois. Inquiet pourtant, Williams est retourné dans le club pour demander de l'aide. Un second MP, Lazarus Jones, est intervenu et a demandé à un garde du 368<sup>e</sup> régiment de lui prêter son arme, chargée. Il est alors sorti sur la grande place située entre le *service club* et l'allée de bowling où se trouvaient les deux hommes, et a demandé à Holmes de lui remettre son arme. Essuyant un nouveau refus, il a tiré vers le sol en direction du soldat en signe d'avertissement. Holmes a alors dégainé l'arme de Williams ; à la surprise de tous, l'arme était chargée, un coup est parti et a blessé Jones. C'est ce qu'a expliqué Holmes lors de son procès, plaidant la légitime défense, ce qui semble être le cas puisqu'aucun des témoins ne l'a vu insérer de balles dans le pistolet. D'autres gardes du 368<sup>e</sup> sont intervenus pour essayer d'immobiliser le soldat et protéger Jones. Huit coups ont été échangés. Holmes en a reçu trois, il a été blessé aux deux jambes et sous les omoplates. Deux autres soldats, situés dans les casernes voisines, de l'autre côté de l'Avenue D, ont été touchés par les tirs perdus qui ont traversé les murs en bois peu épais. L'altercation ne s'est arrêtée que grâce à l'intervention des ambulanciers.

Une enquête est confiée au major Frank Davis, du 368<sup>e</sup> régiment, trois semaines plus tard. Elle ne parvient pas à déterminer l'origine des balles de l'arme dont s'est servi Holmes. Elle ne valide pas non plus le motif de légitime défense invoqué par Jones pour justifier d'avoir tiré sur Holmes : persuadé que son arme n'était pas chargée, il n'aurait pas dû se sentir menacé. Pourtant la cour martiale qui se tient le 3 août condamne Holmes pour violation du 93<sup>e</sup> article du code de la guerre – il aurait tiré sur le soldat Jones avec l'intention de le blesser. Aucune circonstance atténuante en lien avec ses blessures ou le caractère non prémédité de ses tirs n'est retenue. Il est exclu de l'armée, perd tous ses bénéfices financiers, et est condamné à une peine de travail forcé de deux ans. Holmes se retrouve confiné dans les casernes disciplinaires de Fort Leavenworth au Kansas. La sanction est sévère. La cour martiale ne cherche pas à comprendre la provenance des munitions, ce qui aurait probablement conduit à sanctionner le MP Williams et

à identifier un dysfonctionnement au sein de la police militaire du 368<sup>e</sup> régiment<sup>26</sup>.

La sévérité de la justice militaire du fort est indiscutable dans les cas d'exécution. La première peine capitale à être infligée dans toute l'armée pendant la guerre, celle d'un soldat noir, l'est à Huachuca. En juin 1942, James Rowe, membre de la compagnie A du 318<sup>e</sup> bataillon du génie, est jugé pour avoir donné la mort à un homme de la même compagnie, Joseph Shields issu de l'État de New York, en le poignardant. La bagarre avait démarré par une dispute au sujet d'un paquet de cigarettes volé. La cour martiale réunie sur le fort condamne, à l'unanimité des voix, le jeune soldat de Floride à la pendaison, une peine confirmée par toutes les autorités d'appel jusqu'au président Roosevelt. La pendaison, expression symbolique de l'ignominie de l'acte et de la disgrâce du coupable, est exécutée dans la nuit du 17 octobre 1942 dans un bâtiment isolé du vieux poste appelé *Hangman's Warehouse*<sup>27</sup>. Trois mois plus tard, c'est à nouveau à Huachuca qu'a lieu la troisième pendaison de la guerre dans l'armée américaine, à nouveau d'un soldat noir : le sergent Jerry Sykes du 369<sup>e</sup> régiment se voit à son tour infliger la peine de mort pour avoir poignardé avec un couteau de poche, à l'entrée du fort, une jeune femme avec laquelle il a vraisemblablement eu une liaison, Hazel Craigh, épouse d'un sergent<sup>28</sup>. Sur les trois premières exécutions décidées pendant la guerre par la justice militaire américaine, deux concernent donc des hommes noirs basés à Huachuca, la troisième un soldat blanc stationné à Melbourne, en Australie, qui a étranglé au moins trois femmes de sang-froid. En matière de peine capitale, la sévérité de la justice militaire du fort d'Arizona à l'encontre des Africains-Américains est évidente<sup>29</sup>. L'effet d'exemplarité attendu par les autorités militaires a probablement fonctionné puisque aucun autre cas de dispute ayant dégénéré en homicide n'a lieu à Huachuca pendant la guerre.

En dépit de la sévérité de la justice militaire, aperçue dans quelques dossiers de cour martiale, une forme de résistance à la ségrégation et à des ordres jugés humiliants a existé dès la fin de l'année 1942 à Huachuca, rappelant, comme on l'a vu, certains des mécanismes à l'œuvre sur les plantations. Dans la période *ante bellum*, lorsqu'elle avait le courage de se manifester, l'opposition des esclaves s'exprimait plutôt par des actes individuels non frontaux – sabotages silencieux, simulation de maladie ou fuite – que par des tentatives de renversement

du système<sup>30</sup>. Le même type de réponses à la ségrégation militaire est observé dans le fort d'Arizona à mesure que la date de départ pour les manœuvres se rapproche pour les soldats de la 93<sup>e</sup> division<sup>31</sup>. La presse locale ne fait précisément état que de deux actes de résistance passive : en février 1943, le soldat James Bryant est interpellé à Tucson, alors qu'il cherche du travail pour pouvoir se nourrir ; en mars, c'est au tour de Floyd Jenkins d'être arrêté à Tucson également. Déserteur depuis plusieurs semaines, il avait garé une voiture volée du mauvais côté de la rue. Il se cachait sous une tenue civile prêtée par un ami. La correspondance confidentielle de l'armée du mois de mars s'inquiète aussi de la propagation de l'indiscipline et du nombre de cas de désertions, dont la plupart sont sanctionnées en cour martiale<sup>32</sup>. Comme sur une plantation, la rébellion reste donc encore limitée dans ses formes et son intensité.

Sur le camp, ce sont surtout les gradés africains-américains qui résistent à des ordres ou des décisions perçus comme injustes ou discriminatoires : ils ressentent l'humiliation liée à la race comme une remise en cause de leur statut militaire. En tant qu'officiers, ils bénéficient en outre, en cas de faute, d'un statut relativement protecteur octroyé par le code de la guerre, même si ces clauses protectrices ne sont pas toujours appliquées. Ce sont donc les plus instruits et les plus assurés dans la vie civile qui organisent les boycotts des lieux de repas ou de détente, qui contestent des décisions judiciaires injustes. Ce sont eux encore qui vont, par le biais de courriers, chercher de l'aide à l'extérieur, auprès d'alliés influents au sein du ministère de la Guerre – le juge Hastie et, dans une moindre mesure, Truman Gibson, correspondant régulier du lieutenant-colonel Bousfield –, dans le monde intellectuel – W.E.B. Du Bois, Horace Cayton, Ralph Bunch –, dans les organisations noires – Walter White et Louis Wright de la NAACP, Mary McLeod Bethune, Mabel Staupers –, ou dans la presse<sup>33</sup>. À ces alliés, dont aucun n'est militaire – le brigadier général Davis n'est jamais considéré comme un soutien potentiel – et aucun n'est blanc, les seconds lieutenants et plus gradés racontent les abus dont ils sont les témoins, espérant une intervention de l'armée ou un outrage public suffisamment important pour que la situation locale soit corrigée. Ils n'en obtiennent pas toujours le geste attendu, parce que les intellectuels et les organisations activistes ont un agenda qui ne recouvre pas nécessairement les préoccupations plus concrètes des soldats sur le terrain ; ainsi, en matière médicale, la NAACP est davantage préoccupée par



la lutte contre la ségrégation du plasma sanguin que contre celle de la pratique du soin. Mais les soldats et officiers de Huachuca ne sont pas seuls. Certains s'en rendent compte lorsque la lettre d'une mère ou d'un père inquiet débloque l'assistance juridique de la NAACP ou le paiement d'un avocat pour défendre un fils injustement sanctionné – ainsi le soldat Ollie North condamné après les émeutes de Phoenix en décembre 1942<sup>34</sup> – ou finit par provoquer une mutation dans une autre unité. Même s'il est éloigné de tout, le fort n'est pas politiquement isolé comme l'était une plantation. À l'extérieur, des formes de soutien et de contrôle beaucoup plus puissants existent pour veiller à ce que l'expérience noire en contexte militaire ségrégué ne soit pas exclusivement faite d'humiliation et de répression.

En dépit des différences existant entre le système économique et racial de l'esclavage dans le Sud *antebellum* et l'entraînement militaire ségrégué en Arizona, Fort Huachuca présente, à partir de la fin 1942, des caractéristiques de confinement, de discipline arbitraire et d'injustice liées à la race que plusieurs soldats et officiers jugent similaires à celles en vigueur sur une plantation plus de quatre-vingts ans auparavant. La perte d'autonomie, la séparation de la famille, le travail en extérieur propre à l'entraînement militaire, la persistance de la violence, la perpétuation des indignités et inégalités nées de la ségrégation, alors même que l'engagement devait être lié à une pleine reconnaissance de la citoyenneté des Noirs, sont autant de manifestations de ce qu'on peut appeler « l'*afterlife* de l'esclavage<sup>35</sup> ». Des écrits ultérieurs ont repris et popularisé cette analyse dans l'après-guerre. Dès 1944, l'aumônier Grant Reynolds, ancien révérend de Mount Zion Congregational Temple à Cleveland et ex-activiste de la NAACP dont il a été président de la branche locale avant de se porter volontaire dans l'armée et d'atterrir en 1943 à Fort Huachuca, soutient la pertinence de la comparaison entre l'expérience militaire et la plantation utilisée par ses hommes à propos du camp, dans un des quatre articles qu'il a signés dans *The Crisis*, le magazine de la NAACP, pour dénoncer la politique raciale de l'armée<sup>36</sup>. Dans la dizaine de pages non publiées qu'elle a écrites à propos de son expérience sur le fort, Irma Cayton, officier seconde classe de la 32<sup>e</sup> compagnie du Women's Army Auxiliary Corps, a aussi insisté sur la puissance du surnom que les soldats ont donné à Huachuca : « la plantation », et qu'elle justifie, elle, par la mise en œuvre des préjugés racistes de Hardy dans sa

manière de diriger le camp<sup>37</sup>. Nelson Peery, soldat du 1<sup>er</sup> bataillon du 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie, a lui aussi remobilisé la comparaison dans l'autobiographie qu'il a publiée en 1995, *Black Fire. The Making of an American Revolutionary*, et qui a connu un certain succès. Plus que sa justesse, c'est le pouvoir évocateur et mobilisateur de la comparaison qui est recherché, sa capacité à susciter l'indignation et la condamnation publique d'une situation raciale assurément injuste mais non encore explosive. En 1942-1943, la colère et le rejet s'expriment encore par des mots à Fort Huachuca, à défaut de se manifester par des actes. Si l'on se fie aux éclats qui nous parviennent depuis les correspondances, les témoignages et les quelques dossiers de la justice militaire de Huachuca qu'il est possible de consulter, les gestes de rébellion sont limités en nombre et en intensité ; il n'y a pas encore de mouvement collectif de résistance sur le camp<sup>38</sup>.

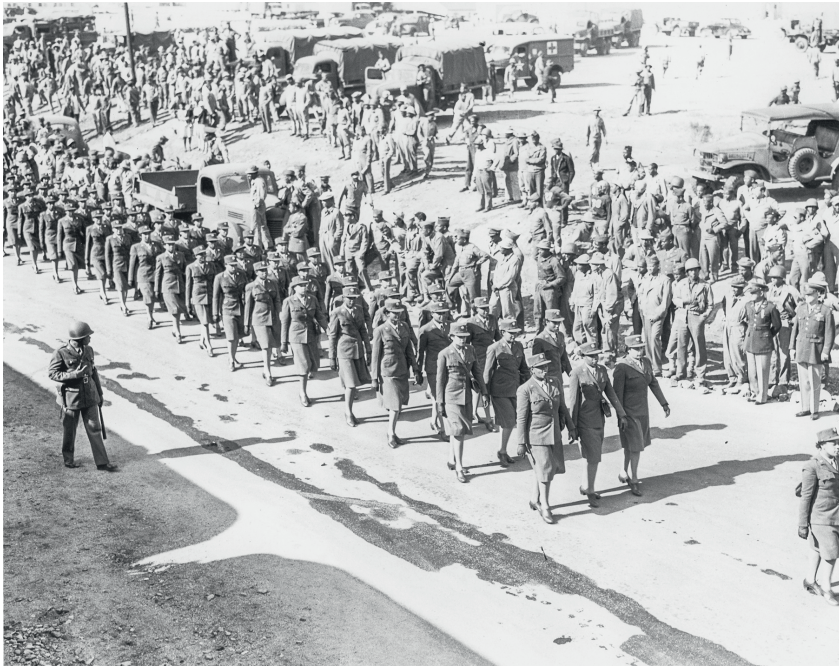


## Chapitre 7

# Des femmes respectables

Le 7 décembre 1942, cinq photographes du Signal Corps et un du *Pittsburgh Courier* sont présents sur le camp militaire. Ils sont venus graver sur les pellicules la cérémonie prévue par le commandant du fort pour accueillir les deux compagnies de Waacs noires. Sur les premières photos d'une longue série, les femmes soldats descendent du train qui les amène à Huachuca depuis le sud-ouest du pays. Malgré le long chemin parcouru et la chaleur dans les wagons, elles en sortent dans des uniformes impeccables et amidonnés : veste cintrée, jupe aux genoux, bas blancs, casquette à l'insigne de Pallas Athéna, sac en bandoulière sur le côté gauche. Sous l'autorité de leur commandante, Frances Alexander, elles transportent les valises qui contiennent l'uniforme que leur a remis l'armée, et les effets personnels qu'elles ont été encouragées à prendre avec elles en guise de trousseau – des brosses, du maquillage, un fer à friser, de la poudre, des filets pour les cheveux, un nécessaire de manucure... Elles sourient de se voir arriver dans le premier lieu d'entraînement du pays à accueillir des Waacs noires, fières d'être des pionnières.

À la descente du train, les compagnies se reforment. Elles traversent le camp en ordre de revue, d'un pas assuré, par rangées de trois, conduites par leurs commandantes Corrie Sherard et Vera Harrison. Sur les photos suivantes, les soldats de la 93<sup>e</sup> division se sont rapprochés pour les observer : hormis les quelques civiles travaillant sur le fort et les infirmières, ce sont les premières femmes qu'ils vont côtoyer dans l'armée. Pour assister à ce spectacle, ils ont exceptionnellement obtenu un jour de congé. Intrigués, ils se demandent si ces femmes viennent les relever de fonctions non combattantes, comme l'administration du Women's Army Auxiliary Corps (WAAC) veut les en assurer, ou si elles seront des amies ou des partenaires sexuelles comme ils le souhaitent peut-être en leur for intérieur. Hors champ, de nombreux hommes sont montés sur les toits des casernes pour les



Arrivée des Waacs à Fort Huachuca, le 7 décembre 1942 (Army Signal Corps)

voir ; ils les sifflent, les huent, crient. Il y a peut-être de l'inquiétude derrière ce harcèlement qui n'apparaît pas sur les photos : avec l'arrivée des Waacs, vont-ils se voir retirer des fonctions qui leur permettaient d'éviter des tâches trop éprouvantes ? La répartition traditionnelle des rôles entre hommes et femmes va-t-elle être remise en cause sur le camp ? Dans un poème qu'elle a écrit à Huachuca, la Waac Lucia Pitts, qui travaille au Bureau de la police militaire, prête à un soldat imaginaire ces craintes à l'arrivée des femmes dans l'armée :

Tu ne voulais pas vraiment de nous ici.  
 « Les femmes n'ont pas leur place dans l'armée », tu disais  
 « Les femmes doivent rester à la maison et garder les poêles fumer.  
 On aimerait penser que vous attendez à la maison  
 Que nous revenions,  
 Vêtues des robes légères qui sont les vôtres  
 Et auxquelles on pense avec nostalgie ;  
 Pas en uniforme semblable à des milliers et des milliers d'autres,  
 Et si ressemblant au nôtre.

On veut rêver à vous  
En train de vous mettre au lit la nuit  
Regardant les étoiles et la lune au-dessus de nous tous  
Et disant une prière pour nous. »  
D'autres ont dit : « Vous êtes cruelles d'être venues  
Et de nous avoir poussés vers la ligne de tir.  
Savez-vous que vous nous envoyez à la mort<sup>1</sup> ? »

En formation, les 300 femmes rebrousse ensuite chemin vers l'entrée du camp, à la droite de la porte de Fry, où les attendent les casernes qui ont été construites pour elles. Leur pas martial témoigne de la discipline qu'elles ont accepté d'imposer à leur corps pendant la période d'entraînement, de leur contrôle, de leur calme. Un des soldats témoins de la scène interviewés par le *Pittsburgh Courier* a confié au reporter : « Il se passe vraiment quelque chose à Huachuca. Regardez comme ces femmes peuvent servir ! Regardez-les marcher, elles ne laissent pas échapper un sourire dans les rangs<sup>2</sup>. » Elles n'ont pourtant pas renoncé à leur féminité – les cheveux sont tirés sous les toques, les visages sont maquillés, les uniformes vert olive décorés de galons dorés sont ajustés. Rien ne peut les apparenter à des viragos ou des travesties comme les adversaires du WAAC veulent le laisser penser. Rien en elles ne semble pouvoir subvertir l'image que l'armée et la société se font alors du féminin.

Le colonel Hardy prononce ensuite un long discours de bienvenue devant le nouveau quartier des femmes, à la lisière du muret en pierre qui délimite l'enclave qui leur est réservée. Après la présentation des armes et le salut, les deux compagnies se séparent en colonnes et franchissent le muret pour se situer symboliquement de l'autre côté de la ligne qui délimite l'espace réservé à chacun des sexes. Le commandant s'adresse aux Waacs et à tous les hommes présents depuis son micro amplifié par des haut-parleurs :

Ce n'est pas habituel dans l'armée d'organiser une telle cérémonie. Mais dans votre cas, il me semble justifié d'organiser quelque chose qui sorte de l'ordinaire. D'abord parce que vous êtes des femmes et qu'il me semble naturel d'accorder plus d'attention aux femmes qu'aux hommes. Mais aussi parce que vous faites l'histoire. Vous représentez l'audace prise par notre gouvernement pour mettre les femmes américaines en

uniforme au sein de nos forces armées. [...] J'ai envie de vous dire : "Considérez-vous comme frères et sœurs en armes" [...]³.

Ce qui est en train de se passer à Huachuca est inédit : l'armée y accueille pour la première fois de son histoire une compagnie de femmes, noires de surcroît, comme elle y a accueilli quelques mois plus tôt la première division noire. Mais le colonel Hardy insiste : cette rupture dans l'histoire raciale de l'armée n'annonce pas une rupture dans la vision que celle-ci a des femmes. Sa galanterie teintée de paternalisme est la preuve qu'elles doivent rester à leur place. Les membres des 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> compagnies, lorsqu'elles découvrent l'intérieur des baraques construites pour elles, se rendent compte du traitement spécifique qui leur est réservé. Plusieurs baignoires ont remplacé les douches, un salon de beauté, le coiffeur/barbier. La décoration des salles de repos rappelle les intérieurs des bonnes maisons. Dans ce quartier des femmes, peu de choses distinguent la nouvelle vie militaire de celle que les Waacs ont laissée derrière elles, à ceci près que les hommes en sont exclus, un peu sur le modèle d'un internat féminin. C'est la capitaine Frances Alexander, au teint très clair, qui exerce ici le rôle d'autorité, à la place des pères, des maris et des frères. Elle veille à ce que les règles de l'armée et du WAAC soient appliquées.

La mise en scène de l'arrivée des femmes à Huachuca organisée par le commandant Hardy doit faire oublier les réticences d'une partie de l'armée et de la société à la création du Women's Army Auxiliary Corps en mai 1942. Les volontaires recrutées pour permettre aux soldats de se consacrer pleinement à l'entraînement ou au combat doivent assurer des tâches non combattantes et accompagner la bureaucratisation de l'armée ; elles n'ont pas le droit de porter les armes. Jusqu'en juillet 1943, les Waacs n'ont pas les mêmes grades que les hommes, ne sont pas soumises à la même autorité, et ne bénéficient pas des mêmes avantages. Lorsque le WAAC se transforme alors en Women's Army Corps (WAC), les femmes deviennent enfin soldats à part entière. Entretemps, l'armée a dû rassurer les sceptiques pour lesquels placer des femmes dans un univers masculin combattant constituait une menace pour « l'ordre naturel » du foyer et pour la répartition traditionnelle des rôles dans la société américaine. Pour faire accepter leur engagement, l'administration du WAAC a construit un personnage de « femme soldat » irréprochable, incarnant patriotisme et courage, ne

remettant en cause ni les règles militaires ni les définitions contemporaines du masculin et du féminin<sup>4</sup>.

Pour rassurer encore, le WAAC a été créé ségrégué. Qu'il n'y ait aucune tradition préalable d'emploi des femmes dans l'armée et que le corps des Waacs ne recrute que des volontaires plaideait pourtant en faveur de l'intégration de cette armée féminine. Ayant perdu cette bataille, les militants africains-américains réorientent leur combat vers la surveillance des effectifs et des conditions d'entraînement. Dans le WAAC comme dans les autres corps de l'armée, les recrues africaines-américaines sont censées représenter 10 % des effectifs, mais les organisations militantes mettent d'emblée en doute la bonne volonté de la colonel Oveta Culp Hobby, nommée dirigeante de ce corps, une Sudiste, épouse du gouverneur du Texas, à appliquer le quota. Elles demandent au secrétaire à la Guerre Stimson de seconder Hobby par Mary McLeod Bethune. Fondatrice et présidente du Bethune-Cookman College de Daytona Beach en Floride, elle est une amie proche d'Eleanor Roosevelt, une des anciens membres du *black cabinet* du Président, et désormais directrice de la Division des affaires noires de la National Youth Administration, l'agence chargée d'aider les jeunes à revenir à l'emploi. La colonel Hobby résiste à ce que l'éducatrice africaine-américaine obtienne un poste permanent à ses côtés, mais la consulte à plusieurs reprises de manière informelle. Cette grande figure féminine, partisane de l'« accomodationnisme », coopère à chaque fois. En dépit de la ségrégation qui y est pratiquée, elle considère le WAAC comme une chance de promotion pour les femmes noires<sup>5</sup>.

Comme dans le reste de l'armée, l'engagement des 10 % est effectivement contourné. Au début 1943, les Waacs noires ne représentent que 5 % de la totalité des effectifs<sup>6</sup>. La proportion est encore plus basse pour les officiers : 2,5 % en février 1943<sup>7</sup>. La colonel Hobby invoque des difficultés de recrutement, en dépit de campagnes ciblées en direction des Noires<sup>8</sup>. Mais de nombreux obstacles les découragent à s'engager. Ils ne sont pas d'ordre professionnel – la participation des femmes au marché du travail est beaucoup plus commune dans la communauté noire (37,8 % des Africaines-Américaines de plus de 14 ans travaillent contre 24,1 % des Blanches selon le recensement de 1940) et elle n'y est pas considérée comme entachant la respectabilité – mais racial. D'après les souvenirs de Dovey Roundtree, une protégée de Mary McLeod Bethune, dans le Sud, de nombreuses femmes sont



dissuadées de remplir un formulaire de candidature, de manière plus ou moins insidieuse, comme à Atlanta, Augusta, ou Greenboro<sup>9</sup>. Les Africaines-Américaines anticipent aussi le refus que risque de leur opposer le conseil local de recrutement, composé de deux femmes bien établies dans la communauté et d'un officier de l'armée, blancs tous les trois, et préfèrent quelquefois ne pas candidater pour ne pas avoir à en subir l'affront<sup>10</sup>. De nombreuses plaintes pour discriminations sont envoyées à Bethune, étonnamment similaires à celles adressées à Mabel Staupers par les infirmières noires qui reçoivent un refus de l'Army Nurse Corps. Bethune recommande alors que des recruteuses africaines-américaines fassent la tournée des campus noirs et que les premières femmes officiers engagées se voient confier des fonctions de recrutement ; elle est écoutée. Judy McKinnon, qui a servi à partir de 1943 à Huachuca, a raconté l'effet produit sur elle dans un bureau de poste par « ces Waacs habillées en uniforme glamour. Je suis allée les voir et ai parlé avec elles. Elles faisaient pour vous une magnifique peinture de ce qui vous attendait. Elles ne vous parlaient pas des jours où vous auriez à faire votre corvée de cuisine, à récurer les sols ou à nettoyer les toilettes<sup>11</sup>. »

Une fois sélectionnées, les Waacs doivent être formées. 36 femmes noires sur 4 000 candidates sont recrutées pour la première session à l'école des officiers de Fort Des Moines aux côtés de 790 blanches. La sélection a été drastique. Dans une déclaration destinée à la presse africaine-américaine, Hobby a félicité les lauréates pour leurs qualités exceptionnelles :

En étudiant leurs candidatures, j'ai été impressionnée par leur intégrité et leur dévouement à la patrie, et j'ai été émue par l'intensité de leur désir de servir le pays. Bien qu'un niveau de lycée soit le minimum pour suivre la formation d'officier, 75 % des femmes dont les candidatures ont été retenues ont été au *college* et une majorité ont reçu leur diplôme de Tuskegee, Wilberforce (Ohio), Prairie View, Fisk. [...] Depuis qu'elles ont quitté l'école, ces femmes ont gagné leur vie comme employées de bureau, institutrices, infirmières, nutritionnistes, travailleuses sociales<sup>12</sup>...

Les dossiers retenus donnent une image très flatteuse de la Waac noire : une femme éduquée, insérée dans sa communauté et dans une sociabilité bourgeoise qui en fait une femme irréprochable pour l'armée, à l'image du lieutenant Geneva Ferguson, première Noire à

devenir officier du WAAC, à 22 ans, ancienne institutrice d'une école élémentaire de Loveland (Ohio). Beaucoup de ces femmes, venues du Nord, n'ont pas connu la ségrégation avant d'intégrer l'école d'officiers et sont choquées lorsqu'elles en font l'expérience à Fort Des Moines, dans l'Iowa où la ségrégation est pourtant illégale. Au sein de l'école, les Noires sont assignées à des compagnies séparées. Elles prennent leurs repas, se détendent et dorment dans des bâtiments distincts<sup>13</sup>. Les cours sont dispensés dans les mêmes lieux, mais les Waacs sont réparties à l'intérieur des salles selon leur couleur ; l'armée justifie cette séparation par le fait qu'elles étudient au sein de pelotons, eux-mêmes organisés par couleur. Les discriminations et humiliations subies à Fort Des Moines sont dénoncées dès l'été 1942 par la presse noire grâce aux informations qui leur sont fournies par les candidates<sup>14</sup>. Irma Cayton, membre de la première promotion, plus tard en poste à Huachuca, est l'une de leurs principales sources. Dans ses mémoires, elle a revendiqué cet acte d'insoumission :

Pendant notre formation, je me suis chargée de faire connaître au monde extérieur l'expérience ridicule et humiliante à laquelle nous étions confrontées alors que nous nous étions portées volontaires pour servir notre pays. On nous a mises dans des casernes différentes, les mêmes que celles auxquelles mon père avait été affecté pendant la Première Guerre mondiale. Les entrées des salles à manger étaient marquées « Noires » ou « Blanches ». Les tables étaient marquées « réservées » pour s'assurer que les Noires et les Blanches ne se mélangent pas. Faire connaître le traitement qui nous était réservé était facile pour moi puisque mon mari [Horace Cayton] faisait partie de l'équipe du *Pittsburgh Courier* et avait de nombreux contacts. [Walter] White est venu visiter le camp et des articles se sont mis à paraître dans plusieurs journaux. Le quartier général à Washington s'est alarmé et a envoyé Mary McLeod Bethune visiter le camp. [...] Je suis la seule à avoir dénoncé le traitement qui nous était infligé, et le seul résultat que j'ai obtenu c'est que Mme Bethune déclare ce traitement séparé mais égal, et que nous devons en être satisfaites<sup>15</sup>.

Cette dénonciation lui vaut d'être placardisée au Bureau du WAAC à Washington :

« Quand je suis arrivée, il était évident que l'on me considérait comme une ennemie avant même que j'arrive. Il n'y avait rien à faire. [...] Les journées passaient et j'ai demandé au lieutenant-colonel en charge si on

nous donnerait un jour du travail. Selon lui, j'avais été déclarée traître parce que j'avais été identifiée comme la source des histoires qui étaient parues dans la presse sur la ségrégation du WAAC. »

La presse noire n'a jamais été aussi critique du traitement discriminatoire des Africains-Américains dans l'armée. La NAACP, dont plusieurs des officiers-candidates au WAAC sont proches, est également très mobilisée dans cette campagne de dénonciation. Leurs sources sont sûres et, à leurs yeux, insoupçonnables d'excès : ce sont des femmes de l'intelligentsia noire, très éduquées, souvent membres de l'association, ayant de nombreux contacts parmi ceux que Horace Cayton appelle les « *race men* », ces membres loyaux de la communauté qui consacrent leur vie à l'amélioration de la condition africaine-américaine, au développement d'une fierté, d'une conscience et d'une solidarité noires<sup>16</sup>. Surtout, il apparaît choquant que des femmes volontaires, triées sur le volet, respectables, puissent être victimes de ségrégation là où les hommes noirs bénéficient d'une formation d'officiers intégrée. La direction du WAAC est très gênée par ces dénonciations, et diligente Mary McLeod Bethune sur place pour qu'elle constate les faits par elle-même. L'éducatrice noire modère les critiques et ne s'oppose pas au principe d'une formation séparée dès lors qu'elle est de niveau égal. Elle est prête à composer avec la ségrégation si elle permet une reconnaissance sociale des femmes les plus qualifiées du groupe. Interrogé et sommé de justifier la réglementation en matière raciale, le commandant du poste, le colonel Don Faith, assure que les mêmes chances et conditions sont rigoureusement offertes aux femmes noires et blanches. La doctrine « séparés mais égaux » qu'il défend auprès de sa hiérarchie lui semble encore tenable, même si la loi de l'État de l'Iowa interdit explicitement la ségrégation<sup>17</sup>. L'ordre militaire raciste s'est surimposé à la réglementation civile. De nombreuses plaintes contre la ségrégation pratiquée à Fort Des Moines continuent de remonter jusqu'à la NAACP et la presse noire par le biais de Waacs en permission à Washington ou ayant des contacts dans la presse<sup>18</sup>.

Une fois les Waacs noires formées, l'armée doit réussir à leur trouver une affectation. À l'exception du colonel Hardy qui les accueille en grande pompe à Huachuca, les commandants blancs sont réticents à l'idée de les recevoir dans les camps qu'ils dirigent, même lorsqu'y servent des soldats africains-américains. Au début de l'année 1943, plusieurs d'entre eux font remonter des réactions hostiles des

communautés blanches dans leur zone de commandement pour exiger que le WAC cesse d'accepter des candidates noires. Apparaissent en effet à travers le pays des marques de résistance croissante à la proximité physique entre les Blancs et les Noirs, hommes et femmes d'ailleurs, qui a été rendue possible dans les ateliers, les usines et les espaces publics, par l'abolition des discriminations dans toutes les industries engagées dans l'armement et la Défense nationale en application de l'*executive order 8802* signé par le Président le 25 avril 1941<sup>19</sup>. L'armée craint aussi que la présence de femmes noires dans le corps dissuade les Blanches de s'engager, mais il est trop tard pour faire machine arrière et interdire aux Africaines-Américaines d'être membres du WAAC. Décourager les candidatures fait office de politique raciale<sup>20</sup>.

À Fort Huachuca, l'isolement neutralise le risque de subversion de l'ordre racial local et l'absence de soldats ou de Waacs blancs retire tout fondement à la crainte que les femmes des 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> compagnies se substituent à eux. À leur arrivée sur le fort, elles sont une petite centaine quand les soldats sont plus de 13 000. Elles sont pourtant très présentes sur les pellicules des photographes du Signal Corps, désireux de porter en modèle une expérience qui ne peut l'être en raison du caractère unique de la configuration dans laquelle elle se déploie. Parmi toutes les femmes en poste à Huachuca, une d'entre elles sort du lot en raison de ses responsabilités et des souvenirs qu'elle a laissés par écrit : l'officier 2<sup>e</sup> classe Irma Cayton. Placardisée un temps au quartier général à Washington, elle obtient, à force d'insistance, de rejoindre les deux premières compagnies noires affectées sur le terrain, à Fort Huachuca. Elle y est d'abord officier en charge de l'approvisionnement, du mess et des locaux, puis promue commandante de la 32<sup>e</sup> compagnie en même temps que son amie de Chicago, le lieutenant Violet Askins. Pour la presse noire, elle est l'incarnation parfaite de la Waac africaine-américaine patriote qui concilie les deux objectifs de la « double victoire », sur les puissances de l'Axe et sur le racisme aux États-Unis. Le 2 janvier 1943, le *Pittsburgh Courier* lui consacre un article entier, intitulé « Officier Cayton, patriote type, adore la vie dans l'armée » et la cite longuement : « Si nous, les représentants de la race noire, espérons obtenir une place dans l'image mondiale des démocraties une fois que la paix sera établie, nous devons, par nos efforts et notre labeur

incessants, faire tout ce que nous pouvons pour gagner cette paix, pour que nous ayons le droit d'exiger et de jouir de privilèges accordés à tous les peuples qui chérissent la liberté. J'ai rejoint l'armée parce que je considérais que c'était mon devoir de citoyenne, et je ne l'ai jamais regretté. » Irma Cayton est convaincue qu'une mise à l'épreuve de l'ordre racial et genré de l'armée depuis l'intérieur va pouvoir conduire à sa réforme, mais le journaliste de Pittsburgh passe sous silence sa dénonciation des écarts entre les engagements de l'armée et la pratique dans les camps. C'est de son dévouement au groupe et de sa respectabilité qu'il veut convaincre les lecteurs : « Elle a le sentiment que les femmes noires ne peuvent en faire trop pour aider ce pays à gagner la paix. Elle a abandonné la perspective d'un bon emploi et son mari [...] dans ce que l'on peut considérer comme un sacrifice pour s'engager dans le WAAC. [...] Quelle distance parcourue entre le temps de la domestique noire et celui où il est possible d'être officier dans l'armée américaine<sup>21</sup>... »

Mais Irma, née Jackson, est une jeune femme issue de la bourgeoisie noire de Brunswick en Géorgie, fille d'un riche médecin qui a servi pendant la Première Guerre mondiale. Lorsque le sociologue Horace Cayton fait sa connaissance à l'université noire de Fisk en 1935, il est frappé par la blancheur de cette élève en master au département de sciences sociales, l'attention qu'elle consacre à son habillement et son apparence, son ethos bourgeois. Ils se marient vite et s'installent à Chicago, dans le bâtiment construit par le Julius Rosenwald Fund pour les familles noires des classes moyennes et supérieures à Bronzeville, les Michigan Boulevard Garden Apartments. Cayton a obtenu un poste à l'université de Chicago, où il fait la connaissance de W. Lloyd Warner. Ensemble, puis rejoints par St. Clair Drake, ils candidatent à des fonds de la Works Progress Administration pour conduire une étude sur la délinquance juvénile dans la communauté noire. Quatre ans et 10 000 entretiens plus tard, ils publient le grand classique de la sociologie américaine, *Black Metropolis*. Pendant ce temps, Irma est travailleuse sociale, puis volontaire au centre communautaire Good Shepherd dirigé par son mari dans le South Side, la plus grande *settlement house* noire du pays. Cayton a raconté dans son autobiographie qu'ils étaient devenus des membres de la « *Negro society* » de Chicago, leurs noms apparaissant régulièrement dans le *Defender*. Ils sont également bien introduits dans les milieux intellectuels blancs grâce aux collègues

de Cayton. Le couple a pour amis proches les écrivains Langston Hughes et Richard Wright ; il fréquente de nombreux intellectuels et artistes comme les Robeson avec lesquels ils ont voyagé en Europe avant le début de la guerre. Une fois les États-Unis entrés dans le conflit, Horace condamne publiquement la ségrégation de l'armée, notamment à travers un article incisif publié dans *The Nation* intitulé « Fighting for White Folks » (« Se battre pour les Blancs »). Parce qu'il se considère comme un *race leader*, il estime que c'est son devoir de s'opposer à toutes les manifestations d'injustice et d'exclusion des Noirs dans la société américaine, en particulier dans l'armée. Il est donc très soulagé lorsque l'abaissement de l'âge de la conscription lui permet d'éviter d'avoir à choisir entre l'acceptation de l'enrôlement et l'objection de conscience. La division du couple Cayton sur la réponse à opposer à la ségrégation est emblématique de celle du groupe africain-américain et des organisations qui le représentent, partagés entre la dénonciation et le compromis motivé par le patriotisme. Irma fait le choix du patriotisme et de la critique interne à l'armée dont elle semble croire la réforme possible. Elle est d'abord volontaire de la Croix-Rouge pour dispenser des cours de premier secours puis s'enrôle dans le Women's Defense Corps of America, avant de poser sa candidature à l'école des officiers du WAAC en juillet 1942<sup>22</sup>.

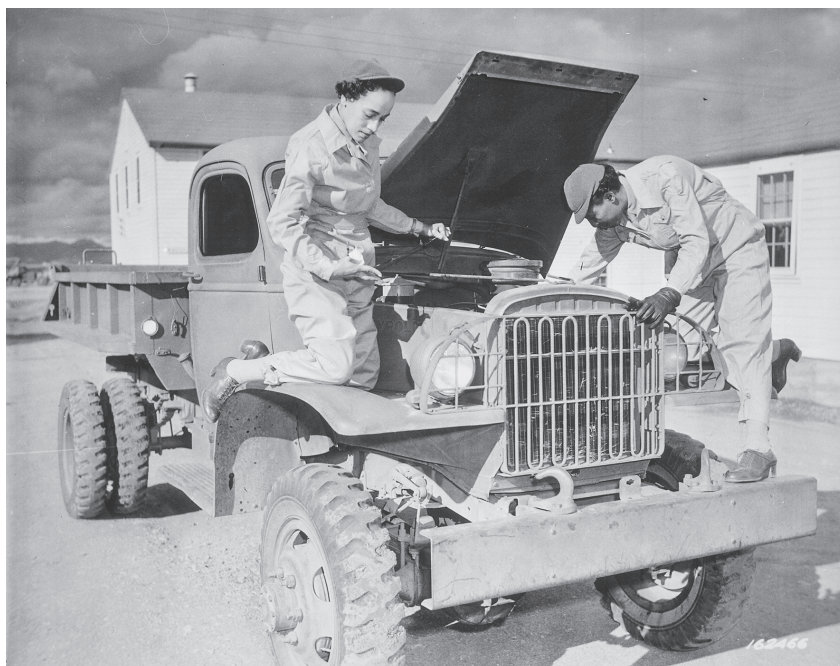
L'enrôlement d'Irma est la manifestation d'un désaccord politique dans le couple mais aussi une façon pour elle de reconquérir une part de liberté au moment où leur relation se distend. L'éloignement précipite le divorce. Elle utilise le rang de lieutenant auquel elle est promue pour faire entendre les droits des membres de la compagnie qu'elle dirige avec son amie Violet Askins. Celle-ci a abandonné un emploi de sténographe en chef dans la Division des indemnités chômage du ministère du Travail à Chicago parce qu'elle « se sentai[t] coincée ». Les deux femmes veulent rendre leur compagnie exemplaire afin d'exiger que leur soient accordés les mêmes droits et les mêmes privilèges qu'aux Waacs blanches. Une fois l'excellence reconnue par le commandement du camp, elles font pression pour obtenir pour les femmes des rangs comparables à ceux des hommes qu'elles ont remplacés. Mais ce n'est qu'après avoir demandé une inspection au quartier général de Washington qu'elles décrochent les promotions au bras de fer. Pour Cayton et Askins, les conquêtes raciales sur l'armée apparaissent possibles dès lors qu'elles sont

menées sans rien lâcher ; elles vont tenter d'en persuader les femmes qu'elles dirigent<sup>23</sup>.

Mais les autres Waacs de Huachuca sont plus soucieuses de promotion professionnelle et d'émancipation personnelle que de conquêtes raciales. Elles veulent profiter de leur expérience dans l'armée pour vivre une vie nouvelle, détachée des soucis matériels, du contrôle social et de l'autorité masculine. La rupture avec leur existence d'avant se matérialise par le port de l'uniforme et les exercices de drill auxquels, comme les hommes, elles doivent se plier. En plusieurs rangées, elles se mettent en formation derrière leur capitaine Frances Alexander, l'une d'entre elles portant le drapeau, et défilent devant les montagnes. Judy McKinnon s'en souvient en ces termes :

Qu'est-ce qui était le plus difficile ? Je pense que c'étaient les exercices de drill. Il faisait chaud et on se tenait dehors dans le soleil, sur le terrain de parade, pendant trente minutes. On ne bougeait pas pendant que la commandante nous passait en revue. J'ai vu des filles s'évanouir, les médecins venaient les prendre et les éloigner du champ de parade. Pour moi, c'était ce qu'il y avait de plus difficile. Le reste, le travail, les corvées de cuisine, le nettoyage des toilettes, ça ne me gênait pas trop, mais ces exercices, c'est ce à quoi j'ai eu le plus de mal à m'habituer<sup>24</sup>.

Cet entraînement sur le terrain de parade est l'unique aspect de l'expérience des Waacs qui s'apparente à celle des soldats. Pour le reste, elles sont tenues à l'écart des lieux réservés à l'entraînement. Seules quelques-unes se retrouvent à conduire et réparer des jeeps et des camions tout-terrain. À leur arrivée, elles ont été interrogées sur leurs qualifications et leurs envies, puis affectées à ce poste. Comme le confie au reporter du *Pittsburgh Courier* celles auxquelles cette responsabilité a été confiée, elles apprécient de pouvoir exercer ces fonctions masculines apprises sur le camp, qui leur donnent un sentiment de fierté et d'autonomie<sup>25</sup>. Les photos mises en scène suggèrent aussi cette combinaison inédite dans l'armée de féminité et de maîtrise technique généralement associée aux hommes : les mécaniciennes portent le pantalon et plongent les mains dans le moteur, mais elles sont en talon et plus nombreuses pour un même travail que ne le seraient les hommes.



« Les Wacs Ruth Wade et Lucille Mayo réparent le moteur d'un camion sur le camp » (Army Signal Corps)

Wilnet C. Grayson, fondatrice d'un salon de beauté de Chicago, assure la fonction de chauffeur du lieutenant-colonel Bousfield à partir de mai 1943, et se dit fière de pouvoir conduire l'homme noir le plus gradé du camp. Elle a interrompu une belle carrière d'entrepreneuse dans le domaine de l'esthétique pour se mettre au service de son pays. Elle explique ainsi son choix : « Je pense que c'est le devoir de toutes les femmes américaines de mobiliser leur force et leur talent pour gagner cette guerre. » En s'enrôlant dans le WAAC, elle a laissé derrière elle une chaîne de salons de beauté et la plus grande école d'esthétique du Sud, basée à Richmond, la capitale de la Virginie, et les hauts revenus qui y sont associés ; elle a abandonné un emploi typiquement féminin pour une fonction réservée aux hommes<sup>26</sup>.

Comme il n'y a pas, à Huachuca, de Wacs blanches pour prendre les meilleurs emplois, les membres des 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> compagnies peuvent avoir accès à des postes administratifs de responsabilité. Sur le fort, la ségrégation présente l'avantage, pervers, de ne pas mettre en concurrence les



Noires et les Blanches. Lucia Pitts est une des Wacs qui permet à cette gigantesque bureaucratie qu'est devenue l'armée – machine à produire des rapports et à classer des dossiers – de fonctionner. Elle est sergent-major au sein du Bureau de la police militaire du camp. À 40 ans, elle a abandonné des fonctions élevées dans l'administration fédérale. Née dans le Tennessee au début du siècle, la Grande migration l'a conduite à Chicago où elle est la première noire embauchée comme sténographe par United Charities, l'organisation caritative la plus importante de la ville. Elle est ensuite employée comme secrétaire par la représentante Anne Wilmarth Ickes, élue à l'assemblée de l'Illinois. Lorsque l'époux de celle-ci, Harold Ickes, devient ministre de l'Intérieur et directeur de la Public Works Administration (PWA) pendant le New Deal, Pitts obtient le poste de secrétaire personnelle de Clark Foreman, conseiller du ministre sur le statut des Noirs, qui va tenter d'obtenir l'inclusion des Africains-Américains dans les programmes du New Deal. Elle le suit à son poste de directeur de la Division de l'énergie au sein de la PWA, puis est promue assistante du directeur des relations interraciales au sein de la Public Housing Administration (PHA), l'agence fédérale pour le logement social, une des administrations les plus discriminatoires du gouvernement fédéral. Dans son *curriculum vitae*, elle a indiqué qu'elle s'était retrouvée à plusieurs reprises la « première ou seule Noire dans certains bureaux ». En 1943, elle décide de quitter le gouvernement fédéral. Elle écrit, en 1968, dans une autobiographie qui n'a jamais été publiée, qu'elle en avait assez d'être une des seules Noires dans ces administrations fédérales et d'être utilisée comme alibi. Elle espère pouvoir profiter de l'appel d'air créé dans l'industrie de la Défense pour se faire embaucher dans le secteur privé à Chicago, pensant réussir à se dispenser de la protection que représente l'emploi fédéral pour les Africains-Américains. Mais Pitts cherche plusieurs mois du travail sans en trouver. Sa candidature au WAC qui signifie un retour à l'État fédéral est donc un pis-aller, même si sa sélection pour l'école d'officier de Fort Des Moines lui garantit un poste intéressant une fois arrivée à Huachuca<sup>27</sup>. Au Bureau de la police militaire, elle mobilise son expérience de l'administration pour tenir à jour la correspondance, faire de grosses opérations de classement et concevoir un nouveau système de fichage des infractions et d'identification des prisonniers. Elle se lasse toutefois et pose sa candidature en décembre 1944 pour un déploiement en Europe<sup>28</sup>.

D'autres Wacs ont été affectées dans les bureaux du camp, en particulier au quartier général du commandement du fort, où elles occupent des emplois classiques de cols blancs féminins. Elles y sont assistantes, secrétaires ou sténographes, sous les ordres d'officiers blancs.

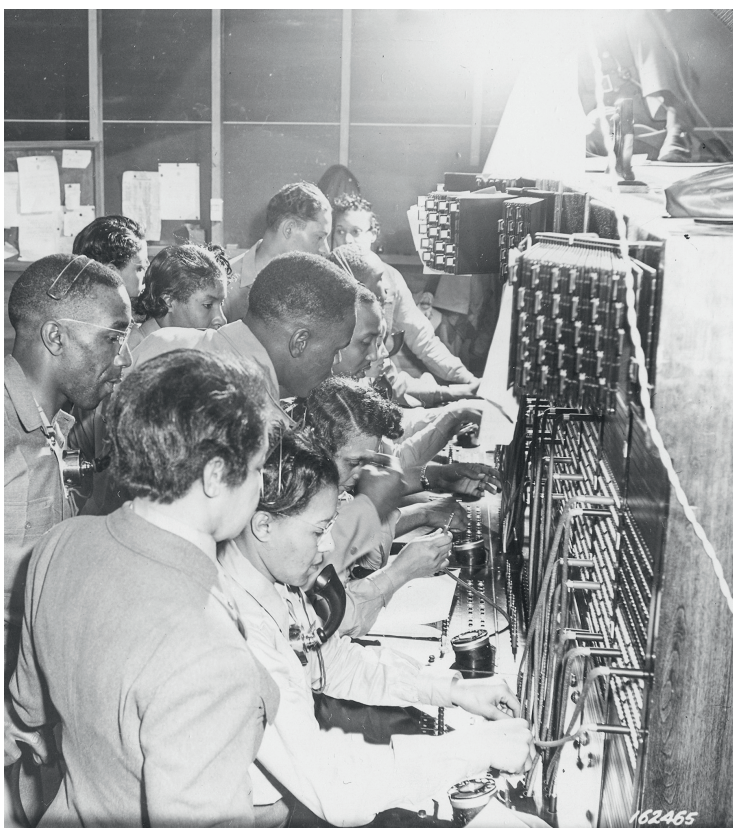


À l'annexe du quartier général, fin 1942 (Army Signal Corps)

Après son départ, Lucia Pitts a voulu convaincre que le travail de bureau n'était pas une planque et que les femmes qui y étaient employées comme elle n'avaient pas compté leurs forces au service du pays. Dans la suite de son poème dédié aux soldats de Huachuca, elle a écrit :

Nous sommes venus pour partager autant que nous le pouvons  
Vos difficultés et votre sacrifice.  
Nous aussi, nous défilons et nous nous souillons à force de travaux sales,  
Et nous nous levons avec l'aurore pour vous remplacer une longue  
journée  
Aux travaux que vous faisiez avant.  
Au moment de retrouver nos lits le soir,  
Nos corps sont aussi épuisés et douloureux<sup>29</sup>.

Les Wacs sont également employées au standard téléphonique où elles reprennent un rôle qui est le leur dans la vie civile. En quelques jours de formation, elles maîtrisent le complexe système de communication<sup>30</sup>. Sur une photo prise par le Signal Corps, les standardistes fraîchement arrivées gèrent avec maîtrise le flux des communications sous l'œil des soldats noirs qui les forment. Elles s'assurent que le poste si isolé reste relié à l'extérieur, aux communautés voisines, à la Neuvième région militaire, comme aux familles et aux fiancés.



Les Wacs en formation au standard téléphonique (Army Signal Corps)

Elles travaillent aussi en nombre dans les deux hôpitaux, comme secrétaires médicales ou assistantes de laboratoire. Les Wacs qui ont suivi la formation de laborantine travaillent auprès des plus grands

spécialistes médicaux du pays et acquièrent des compétences qu'elles pourront réutiliser dans la vie civile. Ruth Gady est sténographe dans l'hôpital n° 1 où elle assiste les meilleurs spécialistes du pays. Née à Charlotte en Caroline du Nord en 1918, elle a été touchée par l'appel au patriotisme des affiches incitant à l'engagement, placardées dans l'Independence Building, le premier gratte-ciel de Charlotte, dans lequel elle travaillait comme liftière d'ascenseur. Elle espère aussi pouvoir mettre de l'argent de côté pour financer ses études. Elle a réussi à terminer le lycée et veut poursuivre sa formation au *college*, mais, issue d'un milieu très modeste – son père est gardien d'une église, sa mère femme au foyer, elle a sept frères et sœurs –, elle n'en a pas les moyens. Testée comme les autres au moment de son engagement, elle réalise qu'elle est « bien au-dessus de la moyenne et pas cette enfant idiote comme on a voulu lui faire croire ». Elle est enrôlée à Fort Bragg en octobre 1942, puis affectée à l'hôpital de Huachuca<sup>31</sup>. Après sa journée de travail, elle est bénévole à l'USO où elle propose aux soldats des cours d'alphabétisation et chante les vêpres avec Phyllis Branch, une chanteuse professionnelle qui avait l'habitude de se produire dans les *night-clubs* de New York.

Quelques Wacs ont en effet réussi à prolonger leurs activités artistiques civiles dans le Bureau des Services spéciaux en charge des programmes de divertissement du camp. L'artiste Anna Russell, arrivée en décembre 1942 de Philadelphie, y met ses talents de graphiste au service de toutes les publications des Services spéciaux. Elle est la première noire à avoir été diplômée de la Philadelphia School of Design for Women, où elle a reçu une formation de designer textile. Son style réaliste teinté d'humour et son patriotisme servent les besoins du fort dont elle crée l'identité graphique. Elle réalise les panneaux, les sérigraphies, les décors de théâtre, mais aussi les illustrations pour les journaux publiés par le Bureau du commandement du poste. Ses vignettes figurent des personnages stylisés à l'encre noire, sympathiques, souvent souriants, en aucun cas contestataires ou rebelles. L'armée y apparaît comme un lieu de promotion sociale, jamais de répression ou d'humiliation. Anna Russell a servi sans arrière-pensées les besoins de propagande du commandement de Huachuca. Sur son dessin intitulé « *Dawn of new opportunity* » (« L'aube des nouvelles opportunités »), une Wac est accueillie au Bureau de recrutement par Oncle Sam qui lui montre « la mer des réalisations

des Wacs » sur laquelle brille un très engageant soleil levant. Elle représente aussi la promesse de la promotion pour les soldats noirs de la 92<sup>e</sup> division sous la forme d'un ascenseur dans lequel il suffit de monter pour aller du rang de soldat de première classe à celui de sergent ; à cette époque, beaucoup de soldats dénoncent pourtant le blocage des promotions.

Discrète et jamais critique, Anna rend d'autres services au commandement du fort. Elle réalise le plan officiel du vieux poste approuvé par Hardy. Elle produit des cartes postales pour les fêtes de Noël, vendues pour financer des actions de solidarité. Elle dessine les armoiries des différentes unités, accrochées dans les mess des officiers, leurs casernes ou leurs *service clubs*. Les autorités du fort lui manifestent à plusieurs reprises leur gratitude pour la mobilisation de son art au profit de l'armée. Elle reçoit des lettres de remerciement, des cadeaux – en octobre 1943, une montre en or des mains du brigadier général Colbern au nom de la 92<sup>e</sup> pour le tableau représentant les insignes des unités la composant. Bien qu'elle n'en ait pas la célébrité, son activité s'apparente à celle du peintre Charles H. Alston, enrôlé dans l'armée en 1943 et qui sert un an à Huachuca. Depuis 1942, il travaille pour l'Office of War Information, et produit pour l'armée plus d'une centaine de dessins destinés à célébrer de grandes figures de la communauté et à rendre visible la présence noire<sup>32</sup>.

La presse parle peu de toutes les autres femmes qui occupent des postes moins qualifiés et moins valorisants, et qui sont pourtant le lot commun des Wacs. À Huachuca comme dans les autres camps, l'armée résiste à l'attribution de fonctions émancipatrices, même si la colonel Hobby a essayé d'obtenir que l'expérience militaire représente pour toutes une chance de percer le plafond de verre. Les Wacs peinent donc à échapper aux assignations professionnelles traditionnelles<sup>33</sup>. Sur le fort, même si les photos en ont laissé peu de traces, la grande majorité d'entre elles travaillent à des emplois domestiques – cuisine, ménage et lessive – peu différents de ceux qu'elles occupent dans la vie civile, car presque 60 % des femmes noires y sont encore cantonnées aux emplois de service et de domesticité<sup>34</sup>. À son arrivée, la très jeune Judy McKinnon demande pourtant à être admise à la formation de pâtisserie : « Je ne voulais pas faire partie de l'équipe de conductrices de camion. Je ne voulais pas me salir les mains à nouveau, comme à Fort Rucker. Je n'aimais pas la médecine [...] donc

j'ai suivi la formation de cuisine et pâtisserie. » À 21 ans, elle a dû tricher d'une année pour être acceptée. Judy s'est engagée dans le WAC parce qu'elle avait besoin d'un revenu régulier et de prendre ses distances à l'égard de l'autorité familiale. Elle tournait en rond dans sa famille de métayers du comté de Richmond, en Caroline du Nord. Elle avait terminé le lycée mais n'avait pas l'argent nécessaire pour aller au *college*. Le WAC semble fait pour elle. Elle va pouvoir envoyer 38 dollars à sa famille chaque mois – les 50 de la solde moins les 12 de l'assurance<sup>35</sup>.



« Les Waacs préparent le repas pour la première fois dans la nouvelle cuisine de Fort Huachuca », 5 décembre 1942 (Army Signal Corps)

La rémunération aide les Wacs à oublier la déception de ne pas acquérir de nouvelles qualifications. Si la presse noire et les photographes du Signal Corps campent ces femmes en héroïnes, passant sous silence la part de vexations avec laquelle elles doivent composer, le patriotisme lié à l'engagement peut couvrir d'autres motifs : le besoin d'un emploi stable et rémunéré, quand seulement 16 % des

femmes noires obtiennent du travail dans l'industrie de la Défense et que les discriminations à l'embauche persistent en dépit de l'*executive order* d'avril 1941<sup>36</sup>, la volonté d'acquérir une expérience pour l'après-guerre, le combat pour l'égalité raciale dans l'armée, la remise en cause des relations traditionnelles femmes/hommes et la recherche d'une forme d'émancipation ne serait-ce que provisoire.

Tout l'enjeu pour les défenseurs du WAC est d'insister sur le patriotisme ayant conduit à la décision des femmes de s'engager. L'écrivain Langston Hughes, qui est venu rencontrer les Wacs de Huachuca en juin 1944, pense nécessaire de rassurer les lecteurs du *Chicago Defender* sur les motivations et les activités des femmes soldats. Il rend donc un généreux hommage à leur dévotion et leur professionnalisme :

C'est bien du TRAVAIL dont il s'agit. Les Wacs ont le sentiment que l'on pense à l'extérieur du poste qu'elles y sont pour changer les idées des soldats. On m'a assuré que c'était loin d'être le cas. Elles sont dans l'armée pour servir, pour soulager les hommes de leurs responsabilités et elles sont bien occupées<sup>37</sup>.

Hughes veut faire oublier que certains ont soupçonné qu'elles avaient été affectées en Arizona pour remonter le moral des soldats noirs ou, dit plus crûment, en être les partenaires sexuelles. Les photographes de la Neuvième région militaire s'attachent aussi à produire des images lénifiantes sur leur vie quotidienne, sur lesquelles celle-ci apparaît comme un prolongement d'une vie civile conforme aux normes et aux règles morales de la classe moyenne, conforme aussi au modèle traditionnel de la féminité. Sur les photos du Signal Corps, les Waacs achètent des ustensiles de cuisine au *post exchange*, plantent des fleurs à côté de leurs baraques, décorent leurs chambrées avec les photos de ceux qu'elles ont laissés derrière elles, se retrouvent dans la salle commune pour bavarder, lire ou écrire leur courrier une cigarette à la main. Elles sont aussi saisies dans des activités collectives rassurantes : en essaim, photographiées de haut au moment de la réception du courrier qui les relie avec l'extérieur ; au gymnase sur des patins à roulettes ; à la messe dominicale recevant des mains de l'aumônier leur livre de messe sous le regard du colonel Hardy ; en train de chanter « *We' re the WAAC* », composé par l'auxiliaire Mercedes Jordan. Ces images laissent entrevoir un internat féminin idéal, dans lequel il n'y aurait place ni pour les rivalités ni pour les contestations.



« Le lieutenant Lucille Mayo, l'officier 2<sup>e</sup> classe Irma Cayton, et la Wac Ruth Wade font des courses à leur arrivée à Fort Huachuca »  
(Army Signal Corps)

L'armée est particulièrement soucieuse de donner de cette expérience militaire féminine une image de respectabilité irréprochable ; l'avenir du WAC en dépend. À Huachuca, cela est d'autant plus nécessaire en raison du caractère pionnier des 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> compagnies. La presse africaine-américaine partage cette préoccupation et reste, pour des raisons différentes, très attachée à la notion de respectabilité. Le respect des normes de la société blanche – modération, ardeur au travail, bonnes manières, raffinement – et de la moralité et de la sexualité victorienne apparaît essentiel à la production d'une image vertueuse des femmes noires, meilleur moyen de déjouer les stéréotypes racistes. Vu jusqu'à l'entre-deux-guerres comme une des conditions au succès



de l'accès à l'égalité pour l'ensemble du groupe, cet impératif de respectabilité a été partiellement remis en cause par les femmes de la classe ouvrière nouvelles venues dans le Nord qui l'ont réinterprété. Mais l'élite politique et intellectuelle de la communauté y reste toujours attachée, en particulier dans les situations où le comportement des femmes noires peut être mis en doute<sup>38</sup>. C'est le cas à Huachuca où le temps du service est aussi celui de l'émancipation et de l'expérimentation, à l'écart de l'autorité masculine, familiale ou conjugale.

Le service sur le fort est en effet aussi une expérience de liberté, un temps de complicité féminine. Les contraintes – professionnelles, financières – et les contrôles – familiaux, sociaux, religieux – qui pèsent sur la vie civile se desserrent. Du temps libre se dégage pour les amitiés, les loisirs, les flirts, en dépit du contrôle des pairs et des supérieurs. Beaucoup de Wacs font à Huachuca pour la première fois l'expérience d'avoir du temps pour elles-mêmes, un peu d'argent à dépenser, des équipements culturels et sportifs à portée de main. Sur les photographies retrouvées dans les collections privées, destinées aux familles ou à être conservées comme souvenirs, les Wacs posent en groupes, par pairs ou par quatre, en grappes de camarades de chambres, en uniformes encore après la journée de travail. Les corps se libèrent et se révèlent dans des tenues peu couvrantes et dans des épreuves sportives destinées à occuper le temps libre – en position de départ sur les *starting-blocks*, faisant des passes sur le terrain de basket qui leur est réservé, sortant de la piscine en maillot de bain ruisselant.

Des amitiés très fortes se nouent. Le trio des officiers de Chicago – Atkins, Cayton, Woods – est inséparable ; elles s'entraident et se couvrent en cas de mise en cause par leur commandante. Par petits groupes, les Wacs de Huachuca partent en randonnée le long de la rivière de la San Pedro, une oasis dans cette région asséchée où peuvent être observés des oiseaux d'espèces rares ; assistent à des courses de chevaux à Fry ; visitent Sonora de l'autre côté de la frontière mexicaine ; vont prendre la mesure de la profondeur de la fosse minière de Bisbee devant laquelle elles se font photographier. Ces femmes, qui n'ont jamais eu le loisir ou les moyens pour le tourisme, font ensemble l'expérience d'une nature et d'un mode de vie qui leur étaient complètement inconnus. Elles empruntent les voitures de l'armée et parcourent le désert jusqu'à la frontière mexicaine. Anna Russell, Anne Jones et la caporale Hulda Defreeze – diplômée d'un master en arts de la



Membres des 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> compagnies jouant au basket (Army Signal Corps)

New York University, elle produit des cartes dans le Bureau du génie du fort – partent ensemble pour une longue permission qui les mène jusqu'en Californie et aux studios Disney de Los Angeles. Anna Russel retrace leur périple dans un album intitulé « *3 musketeers of WAC go west on "Holiday" furlough* » (« Trois mousquetaires du WAC partent pour l'ouest en permission »), illustré d'aquarelles, de photos et d'autographes obtenus à Hollywood. À son retour, elle remplit ses *scrapbooks* de cartes postales colorisées achetées en chemin, représentant des cactus fleurissant dans le désert – saguaros, yuccas, baïonnettes espagnoles –, et des villes modernes qui y ont poussé – la rue principale de Tucson illuminée par les néons des commerces et des cinémas.

Anna a 39 ans, un fils qu'elle a laissé derrière elle, et est très pieuse. Elle et ses amies font partie des Wacs les plus âgées ; elles n'ont pas la légèreté des plus jeunes, célibataires, sans charge familiale et sans prévention à l'égard du libertinage. Mais la capitaine Alexander traite ces volontaires comme de jeunes vierges étudiant dans un pensionnat.



Anna Russell et Hulda Defreeze  
dans le Bureau du génie du poste

Elle veille au respect de la règle de chasteté, imposée à l'ensemble des Wacs par la colonel Hobby, et de celles fixées sur le camp pour tenir les hommes à l'écart des femmes : ceux-ci ne sont admis dans les quartiers des Wacs qu'à certaines heures ; ils ne peuvent rencontrer les femmes que dans les pièces de jour ou les lieux de détente ; la nuit, le muret qui sépare la partie du camp réservée aux hommes de celle réservée aux femmes est surveillé par une sentinelle. Irma Cayton a écrit dans ses souvenirs : « Nous étions surveillées de manière permanente<sup>39</sup>. » Elle se rappelle également que fréquemment des soldats tentaient de s'infiltrer la nuit dans leurs baraques ; les Wacs s'armaient alors de balais pour les faire sortir et hurlaient pour alerter la police militaire. Toutes ne sont pas aussi hostiles aux visites nocturnes, à l'image de Judy McKinnon qui s'assied régulièrement à la lisière pour parler avec les soldats, prenant le risque de se faire enfermer<sup>40</sup>.

Mais, de l'autre côté du muret, le commandant du fort et les officiers noirs encouragent, eux, le flirt des soldats avec ces femmes qu'ils

présentent comme des partenaires de choix, désirables en raison de leur race, de leur patriotisme et de leur excellence. Ainsi le bulletin des Services spéciaux publie dans chaque numéro une rubrique de conseils intitulée « *How to date* », illustrée par Anna Russell : un soldat faisant semblant de consulter un livre dans la bibliothèque pour jeter un coup d'œil à une Wac séduisante. Beaucoup d'autres dessins y figurent des flirts entre un officier et une Wac en tenue de ville. Comme les infirmières et les civiles travaillant dans le camp, elles sont très convoitées en raison de leur faible nombre au regard de celui des hommes.

Les commandants du fort auraient probablement aimé pouvoir appliquer aux femmes le même régime qu'aux hommes dans le domaine de la sexualité. La direction du WAC insiste, elle, sur un traitement différencié, alors qu'elle demande l'égalité dans le champ des responsabilités<sup>41</sup>. Pour asseoir la réputation du WAC et contrer les accusations l'assimilant à un corps de prostituées, Hobby exige des gages de moralité de la part des femmes : l'absence de relations hors mariage, la fidélité à un partenaire unique, le rejet du lesbianisme. Jusqu'à ce que le statut militaire soit complètement appliqué au WAC, un « Code de conduite » régit le comportement de ses membres ; en cas de violation de celui-ci, les femmes fautives peuvent être jugées en cour martiale et exclues pour comportement indigne, en particulier en cas de relations sexuelles extramaritales ou d'ébriété publique. Le code est aboli en 1943, mais Hobby continue à veiller à ce qu'en matière de sexualité des règles plus strictes soient appliquées aux femmes qu'aux hommes. Un double standard régit donc les relations entre les hommes et les femmes à Huachuca : tolérance pour les premiers dès lors que leur santé n'est pas en danger, contrôle serré et sanctions pour les secondes<sup>42</sup>.

Sur les photos collées dans les albums de photos des Wacs qui ont servi à Huachuca, les scènes de flirt sont nombreuses : dans les jeeps au départ d'une virée dans le désert, souvent à deux couples ; lors d'une promenade dans les montagnes de Huachuca entre une Wac et un officier ; à l'occasion de danses improvisées en extérieur pendant lesquels les couples s'enlacent ; l'infirmière Madine Davis Lane posant dans les bras d'un beau soldat devant un des cactus qui poussent aux abords du club des officiers. Des mariages régularisent quelquefois ces flirts quand les fiancés ont obtenu l'autorisation de l'armée. Pour l'autorité militaire, c'est une configuration idéale : les besoins sexuels des soldats sont satisfaits dans le cadre d'une union sanctionnée par l'armée dans la chapelle du fort, avec une personne respectable et non infectée.



Mariage de trois couples devant la « caserne à un million de dollars »  
par l'aumônier James Wactor (membres de la police militaire et Wacs)  
le 5 juin 1943 (Army Signal Corps)

Mais les femmes soldats de Huachuca ont aussi une activité sexuelle hors mariage, déviante au regard des normes hétérosexuelles de l'époque. Comme le WAC en nie la possibilité, elles n'ont jamais reçu de préservatifs et n'ont pas suivi de cours de prévention sur les maladies vénériennes comme l'aurait souhaité le Bureau du médecin général. Lors de leur engagement, on ne leur a distribué qu'un petit livret insistant sur l'hygiène et l'abstinence et mettant en garde contre les dangers de relations sexuelles avec des hommes potentiellement infectés. Pour éviter la sanction d'une exclusion si elles étaient découvertes, les Wacs restent aussi discrètes que possible sur leurs activités sexuelles, qui ont donc laissé peu de traces. Les formes déviantes de sexualité sont les seules à faire exception. C'est un véritable choc pour Irma Cayton lorsqu'elle découvre que des femmes de sa compagnie se prostituent les jours de paie et de permission aux portes du fort. Un inspecteur général de la Neuvième région militaire est venu enquêter à Huachuca après avoir reçu des lettres de dénonciation anonymes

mettant en cause des Wacs pour racolage. Cayton l'accompagne à Fry où elle constate de ses propres yeux que certaines proposent aux soldats des relations sexuelles tarifées. Les femmes incriminées s'en sortent plutôt bien par une mutation sur un autre camp<sup>43</sup>.

Les Wacs ont également des relations sexuelles entre elles, qu'elles s'initient au lesbianisme à Huachuca ou qu'elles poursuivent sur le camp une pratique qu'elles avaient déjà auparavant. Le WAC qui redoute le lesbianisme parce qu'il pourrait alimenter l'image d'un corps amoral rejette les candidatures des femmes dont les recruteuses soupçonnent l'homosexualité. À la tête de la 32<sup>e</sup> compagnie, Violet Askins se retrouve plusieurs fois démunie après avoir surpris des relations intimes entre femmes dans les baraques. Aucune directive précise ne lui a été donnée sur la réponse à donner. Elle s'en remet donc au manuel qui lui a été remis et qui encourage les officiers à faire preuve de tolérance à l'égard du lesbianisme : « En tant qu'officier, vous devez garder cette question des relations homosexuelles à l'esprit, mais ne pas vous engager dans une chasse aux sorcières ou dans la spéculation. N'ignorez pas le problème non plus. Le plus important est que vous abordiez cette question avec justice et tolérance pour être sûre que personne n'est accusé de manière infondée. Si vous avez le moindre doute, mieux vaut donner l'apparence d'être généreuse et supposer que tout le monde est innocent jusqu'à ce que le contraire ait pu être prouvé. » Le WAC veut éviter tout scandale public et, à l'image de la justice pénale, ne sanctionne pas le lesbianisme avec autant de sévérité que l'armée ne punit l'homosexualité masculine, par une exclusion pour indignité. Le corps dirigé par la colonel Hobby, qui tolère comme le reste de la société une forme d'intimité entre les femmes, n'est pas sûr non plus de savoir comment définir les actes lesbiens<sup>44</sup>. Askins se contente donc de déplacer les femmes d'une baraque à une autre, sans sanctionner ni adresser de blâme<sup>45</sup>.

Il arrive que les Wacs de Huachuca subissent des agressions sexuelles de la part de soldats ou d'officiers. Henrietta Stevenson Ingram, une Wac postée à Fort Douglas, à une centaine de kilomètres de distance, a raconté qu'il y avait eu des abus. Elle y travaille dans le laboratoire de la clinique, où elle effectue des dosages d'albumine et de glucose sur les épouses enceintes des officiers noirs. Elle participe également aux tests de rachi-anesthésiants sur les patients africains-américains, alors que l'épidurale en est encore au stade expérimental. « Sur qui

d'autres que sur des Noirs les aurait-on testés ? » se demande-t-elle cinquante ans plus tard. Elle effectue régulièrement des visites à Huachuca où elle dit avoir été témoin de plusieurs cas de viols sur des femmes soldats<sup>46</sup>. Un dossier de cour martiale fait état d'une accusation de viol, à proximité du camp dans une voiture, formulée non par une Wac mais par une employée civile noire travaillant à la buanderie du fort, Rosalyn Westray, à l'encontre d'un second lieutenant du 371<sup>e</sup> régiment d'infanterie en février 1944. Le soldat accusé, Ballie Wall, est d'abord condamné en application de l'article 92 du code de la guerre à une peine d'emprisonnement à perpétuité pour viol – si la victime présumée avait été blanche, il aurait probablement été condamné à la peine de mort. Mais il est finalement innocenté par la juridiction d'appel où il est défendu par un bon avocat : le témoignage de la plaignante présentait de nombreuses incohérences, les examens médicaux réalisés par le major Thatcher à l'hôpital ne permettaient pas d'attester du viol, et l'accusation semble avoir été formulée en guise de revanche contre Wall qui avait refusé de rémunérer une relation sexuelle apparemment voulue par les deux partenaires.<sup>47</sup> Les sources sont extrêmement allusives sur les relations sexuelles, consenties ou contraintes, des Wacs de Huachuca, mais les propos très généraux recueillis en entretien et les sous-entendus de certains documents produits par l'armée laissent penser que des transgressions et des abus ont dû avoir lieu.

À l'image d'Irma Cayton et Violet Askins, certaines Wacs de Huachuca ont activement combattu la ségrégation depuis l'intérieur de l'armée, pensant qu'elles arriveraient à en obtenir des aménagements et des réformes substantielles. À la différence des hommes qui, pour la plupart, n'étaient pas volontaires, elles auraient pu quitter l'armée et renoncer à jouer leur partie dans le concert patriotique de la nation. Mais la ségrégation a fini par leur apparaître comme un moindre mal au regard de l'exclusion pure et simple un moment envisagée. L'entrée dans le WAC, même sous un régime « séparés mais égaux », est en effet associée à des avantages, matériels et symboliques, qui facilitent l'acceptation de ce régime racial par une élite féminine partagée entre son désir de bénéficier d'opportunités nouvelles et son opposition à la ségrégation. Les Wacs ont finalement tiré de cette expérience suffisamment d'avantages et de motifs de fierté pour accepter l'entre-soi noir et tenter, pour certaines, de le dévier de l'intérieur. À Huachuca, l'absence de concurrence venue de femmes blanches leur a permis

d'obtenir des postes où elles ont acquis une forme d'autonomie par rapport à l'autorité masculine et au contrôle du WAC. Grâce à leur camaraderie, elles ont su tracer pour elles-mêmes un chemin de liberté en contournant des règles pourtant strictes et intrusives. Les Wacs de Huachuca ont pour partie réussi à contourner l'autorité pour s'aménager des espaces et des temps de liberté, sans pour autant remettre radicalement en cause les assignations identitaires de genre et les hiérarchies de sexe et de classe.





## Chapitre 8

# Une expérience d'intégration

Depuis l'ouverture de l'hôpital noir, le lieutenant-colonel Midian Bousfield porte en lui le projet de dérouter l'expérience de l'entre-soi médical imposé par l'armée, au profit d'une intégration ardemment souhaitée par les activistes du milieu médical. Dès juin 1942, il confie dans une lettre adressée à Truman Gibson :

Ce sera bientôt possible de faire fonctionner cet hôpital sur un mode intégré – une unité non-*Jim Crow* si nous y sommes autorisés. [...] On peut au moins défaire progressivement cette ségrégation – s'ils nous laissent faire pour avoir juste un grand hôpital. [...] Peut-être cela pourra-t-il avoir lieu sous ma direction – peut-être pas –, peut-être [cela pourra-t-il] être fait sans en référer à nos autorités. De toute façon, c'est déjà en train d'avoir lieu. [...] Permettez-nous, avec le consentement du col. Hardy et du col. Maynard, de briser cette ségrégation où et quand nous le pouvons<sup>1</sup>...

L'intégration que Bousfield a en tête n'est pas une abolition nette et définitive de la ségrégation médicale instituée par les règlements de l'armée. Ce n'est pas non plus une assignation des médecins et des patients aux hôpitaux à proportion de leur présence numérique sur le camp. Sans le formuler de manière explicite, ce dont Bousfield a l'ambition est de subvertir la ségrégation, en permettant au personnel médical d'exercer de manière *color-blind*, c'est-à-dire sans considération de la race, et aux patients de choisir librement leurs soignants, sans se voir assigner mécaniquement un médecin de même couleur qu'eux. Il ne dissimule pas, même au Bureau du médecin général des armées, qu'il est favorable à cette forme d'intégration médicale. Lorsque le lieutenant-colonel Durward Hall du SGO lui demande en septembre 1942 comment affecter les médecins noirs en excès dans l'armée, il suggère l'ouverture d'un autre hôpital noir, mais aussi l'envoi de médecins africains-américains sur les théâtres d'opérations et,

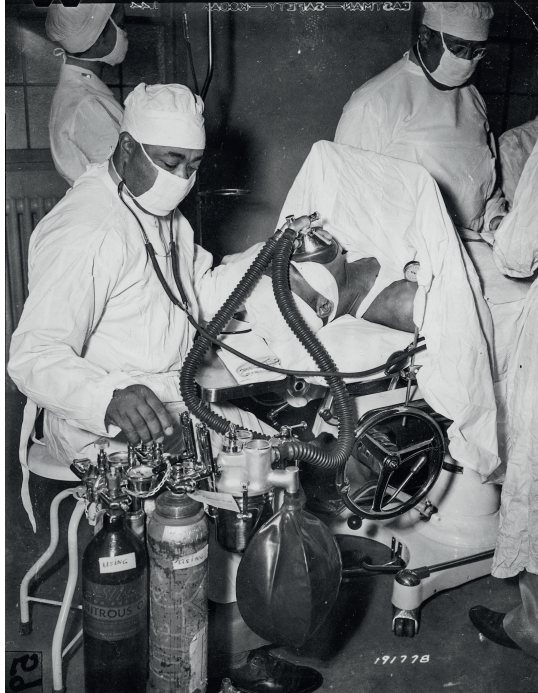
surtout, la création d'unités mixtes dans lesquelles médecins noirs et blancs pourraient travailler ensemble<sup>2</sup>. Pour Bousfield, l'enjeu principal est de parvenir à modifier le regard du SGO sur la qualité du soin prodigué par les professionnels africains-américains et de prouver, par les faits, que la prétendue réticence des Blancs à être examinés par des Noirs n'est qu'un mythe.

Il lui faut d'abord établir l'excellence des soins réalisés par l'équipe du *station hospital n° 1*. Conformément aux statuts de l'hôpital, ce sont prioritairement les soldats et les officiers noirs, malades ou blessés, qui s'y font soigner. Lorsqu'ils se sont présentés devant les conseils de révision au moment de leur engagement, tous ont été soumis à un examen médical. Ceux qui manifestaient des signes de faiblesse ont été écartés. S'ils ont été jugés bons pour le service, c'est que leur état de santé était correct. Mais des pathologies bénignes ou anciennes non diagnostiquées vont quelquefois s'aggraver sur le fort et évoluer en maladies chroniques. Car l'accès des Noirs aux soins est encore très problématique à cette époque. À la fin des années 1930, il n'y a aux États-Unis qu'un médecin africain-américain pour 3 000 patients noirs, même si certains sont reçus par des praticiens blancs, et le nombre des hôpitaux noirs diminue à travers le pays, passant de 202 en 1923 à 124 en 1944. Dans le Sud, où la ségrégation médicale est quasi totale et où aucun programme de santé publique pour les Noirs n'a été créé, à l'exclusion des campagnes de lutte contre la syphilis, la qualité du soin des malades africains-américains est très insuffisante, en particulier dans les campagnes. En 1938, le médecin général Thomas Parran identifie le Sud comme « le problème de santé n° 1 de la nation ». Pendant la guerre, c'est parmi les Noirs du Sud qu'on trouve les plus hauts taux de morbidité, la plus faible espérance de vie, et les plus hauts taux de rejet d'enrôlement par les conseils de révision<sup>3</sup>. On comprend que l'état de santé des patients de l'hôpital n° 1 de Huachuca soit mauvais, même si les bataillons médicaux de la division ont injecté aux soldats les vaccins contre la variole, la typhoïde et le tétanos<sup>4</sup>.

Bien que militaire, l'hôpital traite principalement des maladies classiques, non des blessures reçues au combat. Le quotidien ressemble à celui d'un établissement civil, avec des patients souffrant de troubles chroniques, physiques et psychologiques. Très peu sont atteints de maladies pulmonaires, car l'air sec des montagnes de Huachuca empêche toute nouvelle infection respiratoire de se développer. Dans les premiers

temps, les médecins de l'hôpital soignent surtout des cas de jaunisse et de maladies vénériennes. Certains soldats africains-américains ont été enrôlés en dépit d'un diagnostic positif, et le taux d'infection augmente tant que les mesures prophylactiques n'ont pas été mises en œuvre. Les problèmes dentaires, dont les soins sont très coûteux dans la vie civile, sont aussi courants. Le major Earl W. Renfro, qui dirige le département dentaire, remarque que la plupart des patients reçus au sein des trois cliniques de son service n'ont eu jusqu'alors accès qu'à des soins élémentaires<sup>5</sup>. Une visite mensuelle de contrôle est instituée pour éviter que des infections dentaires s'aggravent. Le quotidien de l'hôpital est donc fait de maladies bénignes, de problèmes dentaires et de symptômes liés aux maladies vénériennes. L'infirmière Madine Davis Lane se souvient que l'hôpital a également dû répondre à des épidémies. Ainsi plusieurs patients africains-américains à l'entraînement sur la base aérienne de Fort Douglas viennent se faire soigner dans l'hôpital n° 1 parce qu'ils sont atteints par une méningite probablement due à des tempêtes de poussière venant du Mexique ; ils sont soignés à Huachuca grâce à du sulfamide. D'autres manifestent des symptômes de silicose, leurs poumons étant irrités par la poussière qu'ils ont dû inhaler sur la base<sup>6</sup>. Des cas de syndrome de Waterhouse-Friedrichsen causés par des infections bactériennes se présentent aussi. Là encore, l'excellence des médecins noirs ne faillit pas : à l'exception des deux ou trois premiers, tous les malades échappent au coma, alors qu'aucun autre hôpital de la Neuvième région militaire ne parvient à garder les patients en vie<sup>7</sup>.

Sous la direction du major Roscoe Giles, le département de chirurgie est également très actif avec 300 à 400 opérations par mois, des plus courantes (342 opérations de l'appendicite entre juillet 1942 et mai 1945) aux plus complexes – problèmes au niveau de la moelle épinière ou cardiaques liés à des difficultés ou des accidents pendant l'entraînement<sup>8</sup>. Il lui arrive de devoir rattraper des opérations effectuées sur d'autres bases par des médecins beaucoup moins talentueux. Ainsi le second lieutenant Andrew L. Harris, du 559<sup>e</sup> bataillon d'artillerie de la 92<sup>e</sup> division d'infanterie, a subi une opération pour une hernie inguinale au Camp Custer, à l'issue de laquelle ses testicules sont accidentellement remontés dans la région pubienne. Le capitaine Wormley l'opère de nouveau dans le bâtiment de la chirurgie des officiers de Huachuca pour faire redescendre un premier testicule attaché au haut de la jambe, avant de lui accorder un mois de convalescence et d'envisager une troisième opération<sup>9</sup>.



Le capitaine C.E. Janison de Chicago administre une anesthésie à une patiente dans l'unité de chirurgie de l'hôpital (Army Signal Corps)

Assez vite, les résultats obtenus par les médecins noirs de *station hospital n° 1* vont être connus dans les environs. La très nette supériorité de l'équipement de l'hôpital noir par rapport au blanc – due à un nombre plus important de patients – n'est un secret pour personne. Tous les visiteurs et les journalistes de la presse noire s'accordent à dire que les soins y sont réalisés dans le meilleur cadre possible. Confort, hygiène, talent et disponibilité des professionnels, il n'y a rien à redire à ce soin médical militaire. En ce temps de guerre, les articles de presse s'étonnent de l'offre de loisirs mis à la disposition des malades et des convalescents – films, lecture, jeux... – par les employés de la Croix-Rouge ou ses volontaires, les *Gray Ladies*. La qualité des soins de convalescence est aussi soulignée. Le reportage réalisé par Charles Steinheimer pour *Life* au printemps 1943 atteste du professionnalisme de l'équipe et de la confiance des malades qui s'en sont remis à eux. Venu sur le camp pour photographier la 93<sup>e</sup> division sur le départ, il réalise aussi une série de prises de vue dans l'hôpital

qui ne seront pas publiées dans le magazine. Il pénètre jusque dans le bloc opératoire où l'objectif saisit l'hygiène impeccable, la précision et la maîtrise du geste, un équipement dernier cri, l'attention aux malades.

Dès septembre 1942, des officiers blancs et leur famille demandent à être soignés dans l'hôpital de jour dans la partie noire de l'établissement. Ils souhaitent être traités par les officiers médicaux africains-américains de l'hôpital n° 1, dont ils savent la supériorité sur leurs homologues blancs de l'hôpital n° 2. Bousfield et ses médecins les acceptent sans hésiter. En octobre, il ne résiste pas à écrire à W.E.B. Du Bois pour faire savoir à l'extérieur, auprès de relais influents, la reconnaissance par les Blancs des qualités professionnelles des Africains-Américains : « Nous sommes très heureux d'avoir traité dans cet hôpital des officiers de haut rang blancs – du major général qui commande la 93<sup>e</sup> division jusqu'au bas de la chaîne<sup>10</sup>. » Dans une lettre à Truman Gibson écrite peu de temps après, il se réjouit encore que le général Hall vienne régulièrement se faire soigner par le major Thatcher, tout comme d'autres officiers et civils blancs attirés par l'excellente réputation du dermatologue. Cette réputation atteint jusqu'à l'hôpital général de Beaumont à El Paso au Texas, à plus de 350 kilomètres, qui lui adresse un de ses patients, un lieutenant blanc<sup>11</sup>. Bousfield en fait part dans une lettre au colonel Hall qui travaille pour le SGO<sup>12</sup>.

Avec beaucoup de fierté, la presse africaine-américaine rend aussi public le fait que des officiers blancs servant dans des postes des environs puis des civils viennent se faire soigner à l'hôpital n° 1 plutôt que dans des hôpitaux blancs, militaires ou civils, dont les médecins ont une moins bonne réputation. Pour le journaliste Enoc Waters du *Chicago Defender*, « le travail que les médecins accomplissent ici pour faire tomber les tabous raciaux en montrant que le talent peut surmonter les préjugés ne saurait être sous-estimé<sup>13</sup> ». Il cite trois cas de soldats et civils blancs ayant fait le choix d'être soignés dans l'hôpital noir : un employé de l'administration fiscale travaillant à la frontière avec le Mexique prêt à parcourir des dizaines de kilomètres à travers le désert pour recevoir un traitement à Huachuca ; l'épouse d'un médecin blanc de Philadelphie qui a préféré se faire opérer au *station hospital n° 1* plutôt que de se faire rapatrier à l'Est – décision d'autant plus remarquable qu'elle vient d'une personne connaissant le milieu médical ; et deux soldats blancs blessés dans un accident de

la route à 150 kilomètres du fort qui ont refusé d'être soignés dans un hôpital voisin.

Ce soin intégré est pratiqué dans l'hôpital de jour du *station hospital n° 1*, une section à part de l'établissement. Les tarifs préférentiels qui y sont appliqués sont très avantageux : le montant d'une journée ou d'une consultation y est d'un dollar, tandis que les interventions chirurgicales sont gratuites<sup>14</sup>. Mais ce n'est pas la seule raison qui explique la venue des patients blancs. Ceux-ci se contentent de venir s'y faire soigner, sans passer la nuit sur place<sup>15</sup>. Ils s'y retrouvent quasiment entre eux puisque la très grande majorité des civils vivant aux alentours de Huachuca sont blancs. Ils n'ont donc pas l'occasion d'être alités à côté de patients noirs, dont de nombreux Blancs stigmatisent à l'époque le manque d'hygiène et l'état de santé – la présomption de contamination par les maladies vénériennes associées aux Africains-Américains est souvent la source d'une méfiance, d'un rejet physique. Le contact entre patients blancs et noirs, absolument tabou comme le rappelle en 1943 le sociologue Charles C. Johnson, est ainsi évité<sup>16</sup>. Dans ces conditions, les premiers ne voient aucune raison de se priver d'un diagnostic et de gestes posés sur leur corps par les médecins africains-américains, des membres de l'intelligentsia noire qui partagent un certain nombre de leurs codes sociaux.

Dans le reste de l'hôpital, les règles de l'armée semblent en revanche strictement interdire aux médecins noirs de soigner des patients blancs. Dans des lettres adressées à Louis T. Wright, chef du service de chirurgie de l'hôpital de Harlem et président du conseil d'administration de la NAACP, un intégrationniste bien connu de la communauté noire, le chirurgien originaire de Chicago Roscoe Giles et le médecin Robert Wilkinson écrivent, chacun de leur côté, s'être vus rappeler qu'une directive, adoptée en 1942 ou 1943 par le Bureau du médecin général des armées, interdisait aux médecins noirs d'opérer des patients blancs, hommes ou femmes, ou de travailler aux côtés des Blancs – ils ne sont pas certains de l'objet exact de l'interdiction. Ces hommes qui travaillaient encore dans la médecine civile quelques mois auparavant et avaient l'habitude de traiter des patients blancs ne s'inquiètent cependant pas d'éventuelles sanctions<sup>17</sup>. Les règles, dont nul ne sait d'ailleurs sur quels textes elles sont fondées ni si elles existent vraiment, ne résistent pas à l'épreuve des faits. Elles sont contournées par les patients

d'abord puis par les médecins, pour que le meilleur soin possible soit assuré, dans une situation où l'asymétrie entre l'excellence des médecins noirs et la médiocrité de leurs confrères blancs est patente. Après le décès injustifié d'un patient noir à la suite d'une hémorroïdectomie pratiquée dans l'hôpital blanc n° 2, le consultant médical de la Neuvième région militaire recommande lui-même, durant la seconde moitié de l'année 1943, que le *station hospital n° 1* « se voit attribuer les privilèges d'un hôpital général, c'est-à-dire [...] qu'il puisse réaliser toutes sortes d'opérations à l'exception de la chirurgie neurologique et de la chirurgie du torse<sup>18</sup> ». En dépit des règles, le consultant médical décide donc le transfert de quasiment toutes les opérations chirurgicales vers l'hôpital n° 1 pour éviter que d'autres accidents provoqués par les défaillances de l'équipe médicale n° 2 ne surviennent. Les patients seront acheminés d'un bâtiment à l'autre par la passerelle couverte enjambant la route qui sépare les deux hôpitaux. Des considérations médicales et la prise en compte de la situation locale priment sur la règle de séparation raciale.

Les actes d'obstétrique et de gynécologie dérogent à cette nouvelle règle. Que des médecins africains-américains puissent prodiguer des soins gynécologiques à des femmes blanches demeure un tabou absolu pour les autorités militaires comme pour les organisations médicales blanches. Alerté par le major Harry Kamer, chef des services chirurgicaux dans l'hôpital n° 2 et spécialiste de gynécologie et d'obstétrique, l'American Board of Gynecology and Obstetrics est intervenu et a obtenu que le colonel Maynard interdise expressément à tout médecin noir d'examiner une femme blanche. Kamer se retrouve donc officiellement le seul médecin autorisé à réaliser des examens et des opérations gynécologiques. Une lettre de Bousfield à Gibson révèle pourtant que plusieurs Blanches font le choix de se faire soigner à l'hôpital noir, dans le bâtiment réservé aux femmes, au risque de se faire traiter d'« amantes de nègres » (*nigger lovers*) par des officiers blancs<sup>19</sup>.

Peu de temps après le début des visites de l'hôpital de jour par des patients blancs pour s'y faire soigner débutent aussi une collaboration entre les deux équipes médicales imposée aux médecins noirs et un transfert progressif du personnel noir vers l'hôpital n° 2. Les officiers médicaux blancs sont en effet vite en nombre insuffisant



dans l'hôpital situé de l'autre côté de la route. Dès juillet 1942, un manque chronique de personnel grippe son fonctionnement<sup>20</sup>. Les médecins blancs les plus qualifiés ont été réaffectés sur le théâtre des opérations du Pacifique ou d'Afrique, où le nombre élevé de blessés rendait leur présence nécessaire. Ceux qui restent dans le *station hospital n° 2* après ces départs n'ont ni les connaissances ni l'expérience de leurs confrères de l'hôpital n° 1 dont l'aide leur est absolument nécessaire dans les cas délicats. Tandis que l'hôpital n° 2 se vide de son personnel, l'établissement noir continue à recevoir du personnel en excès – le SGO n'a toujours pas ouvert d'autres affectations possibles pour les officiers médicaux et les infirmières africaines-américaines. Les promotions promises au moment de l'ouverture de l'hôpital ne peuvent être accordées en raison de l'embouteillage qui se forme au fur et à mesure des nouvelles arrivées<sup>21</sup>. En mars 1943, pour absorber ce surplus, Bousfield finit par obtenir du SGO la création, au sein de l'hôpital n° 1, d'une réserve (*replacement pool*) d'officiers médicaux, dont le nombre ira jusqu'à une centaine, en attente d'une affectation durable. Mais l'autorité sur cette réserve revient à Maynard, et le déséquilibre entre le nombre et la qualité des médecins noirs et blancs reste flagrant, rendant nécessaires des transferts de personnel.

Dès le mois de septembre 1942, trois médecins africains-américains sont affectés, sur ordre du colonel Maynard, à l'hôpital blanc, où ils traitent des patients noirs et blancs. Les responsables des services techniques – radiologie et laboratoire – de l'hôpital n° 1 vont également travailler pour l'hôpital n° 2 qui ne possède pas ces spécialités. Lorsque, dans la seconde moitié de 1943, les chirurgiens blancs se voient retirer le droit de pratiquer la plupart des opérations à l'exception de l'obstétrique, ils sollicitent aussi leurs confrères noirs qui réalisent les actes médicaux sur les patients blancs dans leurs murs, et assurent à leurs côtés le rôle d'assistants pour apprendre à maîtriser de nouveaux gestes et gagner en expérience<sup>22</sup>.

Mais alors que le projet d'intégration raciale des deux hôpitaux avance à Fort Huachuca avec l'encouragement discret de la Neuvième région militaire et l'accord tacite du SGO, un mouvement de reségrégation s'esquisse à l'initiative du ministère de la Guerre sur le front de la formation. En juillet 1944, celui-ci annonce qu'il a choisi le *station hospital n° 1* pour accueillir une formation exclusivement

destinée aux infirmières africaines-américaines. Ce lieu présente pour le sous-secrétaire à la Guerre, le général Patterson, l'avantage de pouvoir familiariser les apprenties infirmières avec un type d'environnement – ségrégué – dans lequel elles seront amenées à exercer une fois formées<sup>23</sup>. Mabel Staupers dénonce l'introduction de ce « nouveau type de ségrégation » comme une régression, mais aussi la contradiction entre les assurances données quelques jours auparavant par Patterson que le corps des infirmières de l'armée serait intégré, et la création simultanée d'un lieu de formation ségréguée pour les candidates noires à Huachuca<sup>24</sup>. La séparation apparaît comme d'autant plus inacceptable qu'elle est introduite après l'intégration des infirmières noires dans l'ANC et qu'elle crée une asymétrie avec la formation intégrée des officiers noirs depuis le début du conflit. Alors même qu'il est en train d'avancer à grands pas sur le chemin de l'intégration du soin, Bousfield voit, lui, l'ouverture du centre de formation des infirmières noires dans son hôpital comme une opportunité et le signe de la reconnaissance de la qualité de l'hôpital qu'il dirige ; cela lui a été beaucoup reproché par l'équipe de médecins. Mais l'école, placée sous la direction de la capitaine Mary L. Petty, ne fonctionne que trois mois, de juillet à la fin septembre 1944, et diplôme une petite centaine d'infirmières affectées aux différents hôpitaux militaires de la Neuvième région militaire<sup>25</sup>. Elinor Powell est l'une d'elles. Elle est née et a grandi à Milton près de Boston, dans une communauté intégrée où les écoles étaient mixtes. Sa vie professionnelle la cantonne cependant à un milieu noir : elle suit une formation d'infirmière à l'école de Lincoln dans le Bronx, dont elle est diplômée en 1943, travaille quelques mois à Harlem, puis en 1944 pose sa candidature à l'ANC. Acceptée le 21 juillet, elle est envoyée à Fort Huachuca pour sa formation de base, puis à Camp Florence, au sud-ouest de Phoenix<sup>26</sup>. La forte protestation de Mabel Staupers, mais aussi l'opposition de la Division du personnel du ministère de la Guerre et de la commission consultative sur les politiques à l'égard des troupes noires, dirigée par le secrétaire adjoint à la Guerre John McCloy, conduisent cependant à la fermeture de la formation ségréguée de Huachuca dès la fin septembre<sup>27</sup>. La tentative d'introduction d'une forme de ségrégation nouvelle dans l'hôpital a donc échoué.



Une infirmière devant une ambulance du fort  
(Army Signal Corps)

Alors que la fin de la guerre approche, le départ d'une partie de la 92<sup>e</sup> division d'infanterie en juillet 1944 diminue mécaniquement le nombre de patients noirs tandis que le déséquilibre entre les effectifs du personnel des deux hôpitaux s'accroît. Dans ces conditions, les deux hôpitaux fusionnent sous la direction de Maynard, et une nouvelle douzaine de médecins africains-américains ainsi que l'infirmière en chef de l'hôpital n° 1 sont transférés vers l'hôpital blanc. En signe de protestation, Bousfield demande à être démobilisé : il sent qu'il est en train de perdre le contrôle sur l'hôpital qu'il dirige et sur ses meilleurs hommes, il craint aussi que l'expérience d'intégration de l'hôpital n° 1 lui échappe<sup>28</sup>. Il fait par ailleurs l'objet d'une enquête, en lien avec l'ouverture du *Greentop*, qui a certainement pour objectif de le déstabiliser lui et son projet d'intégration médicale. En octobre 1944, il est accusé d'avoir aidé Gibson Sr. à vendre des polices d'assurance-vie

Supreme Life sur le camp. Ami personnel de Gibson Sr., il est directeur médical de la compagnie, et en reçoit des dividendes. Aurait-il donc encouragé les soldats à contracter une police d'assurance en faisant valoir son lien avec Supreme Life ? L'enquête montrera que Bousfield ignorait que son nom était mentionné dans les plaquettes de présentation des polices destinées aux soldats. Le médecin noir de Chicago aurait-il fait pression sur Hardy pour que celui-ci autorise le démarchage de Supreme Life sur le fort et aurait-il tiré profit de la présence de l'entreprise sur le camp ? Là encore, les enquêteurs ne trouvent aucune preuve. Enfin, Bousfield aurait-il organisé hors du fort un trafic de narcotiques prélevés sur les réserves de l'hôpital ? L'accusation s'avère une nouvelle fois infondée, mais le doute à l'égard de l'intégrité de Bousfield a été semé. Qui a donc bien pu tenter de le discréditer pour trafic et vénalité ? Les sources de ces rumeurs ne sont pas identifiées dans les archives. Mais étant donné le niveau de tension existant entre les deux hôpitaux, il est fort possible qu'elles proviennent de ses collègues blancs de l'hôpital n° 2, ou de sa hiérarchie, Neuvième région militaire ou SGO. Un groupe semble vouloir lui nuire et le discréditer pour pouvoir faire obstacle à son projet d'intégration. Mais l'Inspection générale qui l'innocente complètement a l'honnêteté de refuser d'en faire un bouc émissaire<sup>29</sup>.

Le transfert du personnel médical dont se désole Bousfield produit cependant *de facto* une forme d'intégration professionnelle : des médecins noirs et des médecins blancs travaillent côte à côte dans l'hôpital n° 2, une situation que le SGO avait à tout prix voulu éviter avant l'entrée en guerre<sup>30</sup>. Quand, en juin 1945, alors que le fort est quasiment vide, le colonel Edward Hall, chef du personnel du SGO, fait une visite surprise dans les hôpitaux, il remarque sans s'en offusquer que la grande majorité du personnel de l'hôpital n° 2 est noir, et que la plupart des officiers et des civils blancs veulent être soignés par les professionnels africains-américains dans la clinique de jour de l'hôpital n° 1<sup>31</sup>. Cette intégration double, des patients et des médecins, n'a laissé aucune trace sur les pellicules. Elle n'a pourtant pas été dissimulée, bien au contraire. À la fin de la guerre, alors que les deux hôpitaux ont été fusionnés, Bousfield, qui n'a finalement pas mis à exécution sa menace de démission, en fait largement état pour persuader le SGO de poursuivre l'expérience à Huachuca et ailleurs, et d'accorder des distinctions à son personnel au moment de le renvoyer

à la vie civile. En 1945, quasiment tous les patients, blancs et noirs, sont reçus dans l'hôpital n° 1, où ils peuvent faire le choix d'être soignés par les quelques médecins blancs qui subsistent sur le fort ou par l'équipe médicale noire. D'après la correspondance de Bousfield avec le SGO, la quasi-totalité des civils blancs, même les femmes, et même dans des cas graves, choisissent d'être soignés par les médecins africains-américains. Dans une lettre à l'adjoint du médecin général de l'armée, datée du 16 août, Bousfield insiste sur le fait que même « les pauvres Blancs du Sud », qui seraient les plus réticents au soin intégré selon le SGO, demandent à être admis dans l'hôpital n° 1 : « Leurs familles viennent ici, et personne ne manifeste la moindre opposition à ce qu'ils soient soignés par des officiers de couleur, ni ne doute de la qualité du soin qui peut leur être donné. » Il raconte ainsi comment une jeune fille blanche de 19 ans, blessée à l'abdomen par un fusil, a été sauvée par l'opération réalisée par le capitaine Thomas dans le service des femmes de l'hôpital n° 1<sup>32</sup>. Lorsqu'il écrit à l'adjudant général du ministère de la Guerre pour demander l'attribution de la Légion du mérite au lieutenant-colonel Thatcher, Bousfield rappelle que le chef des services médicaux de l'hôpital n° 1 a soigné d'une grave maladie dermatologique le fils du sénateur « Happy » Chandler du Kentucky, qui étudiait dans une école militaire à 80 kilomètres de Huachuca, tout comme la femme de Grover Land, un ancien joueur de l'équipe de baseball des Cubs, embauché dans un emploi civil sur le poste et qui a demandé à y rester au-delà de sa démobilisation pour que son épouse puisse achever son traitement. Même des célébrités donc, qui ont pourtant largement les moyens et les connaissances pour demander un transfert dans un autre lieu, font le choix de laisser soigner leurs proches par les médecins noirs de Huachuca dont ils tiennent les qualités professionnelles en la plus haute estime.

Pour Bousfield, obtenir la Légion du mérite pour Thatcher en raison de « service méritoire en lien avec l'amélioration des relations interraciales dans l'armée » reviendrait à une reconnaissance officielle par le SGO de la capacité des médecins noirs à traiter des patients blancs<sup>33</sup>. Ses collègues et lui tiennent absolument à ce que le Bureau du médecin général prenne conscience du crédit et de la réputation qu'ils ont su obtenir auprès de la population blanche. Selon eux, c'est là le signe que la société américaine est prête pour un soin intégré. Ils espèrent que le médecin général des armées tirera de cette expérience des conclusions pour le reste de l'armée. En août 1945, Bousfield écrit ainsi à l'adjoint

de celui-ci : « Enfin, alors que la guerre se termine, nous arrivons à réaliser ce que j'ai toujours dit possible si on nous donnait ne serait-ce qu'une petite chance. Je suis mon intuition lorsque je vous exprime toute ma reconnaissance pour votre consignation des faits, en espérant qu'ils montreront une fois pour toutes le chemin vers une attitude plus libérale dans l'utilisation des médecins noirs par le SGO<sup>34</sup>. »

En mai 1944, Leslie Perry, l'assistant administratif du bureau de Washington de la NAACP, demande au nouveau médecin général des armées, le major général Norman Kirk, de dresser un tableau de la situation des Noirs dans les hôpitaux militaires. Celui-ci fait valoir les résultats d'une enquête réalisée par l'armée insistant sur l'absence de discriminations dans les établissements médicaux. Plusieurs des hôpitaux dans lesquels cette enquête a été conduite sont présentés comme soignant Noirs et Blancs côte à côte. Si à Camp Maxey, au Texas, les patients africains-américains se voient attribuer une salle qui leur est propre lorsqu'ils sont en nombre suffisant au prétexte que les deux groupes « semblent plus heureux dans leurs propres *wards* », à l'hôpital de Camp Stewart, en Géorgie, les malades sont assignés à une salle en fonction de leur pathologie et non de leur race. Le rapport de Kirk mentionne aussi un cas d'intégration professionnelle, mais sans conséquence sur le soin des patients : à l'hôpital de Fort Clark au Texas, médecins, dentistes et administrateurs blancs et noirs travaillent côte à côte, secondés par des Wacs et des infirmières noires, mais les praticiens blancs n'y traitent pas les patients noirs<sup>35</sup>. Il ne mentionne pas l'expérience unique qui a lieu dans les hôpitaux de Huachuca, alors qu'elle aurait pu contribuer à relâcher la pression exercée par la NAACP sur le Bureau du médecin général. C'est peut-être le signe que le SGO ne tient pas à faire connaître à l'extérieur cette expérience résolument novatrice : pour la première fois dans l'histoire de l'armée, des médecins africains-américains soignent des patients blancs. Il la tolère pourtant puisqu'il ne l'arrête pas, alors qu'il en a parfaitement connaissance.

Dans les deux hôpitaux militaires de Huachuca, les frontières raciales communément établies entre les corps noirs et les corps blancs ont été mises à l'épreuve, puis dépassées sans résistance, par un soin interracial d'une nature inhabituelle : des médecins noirs traitant des patients blancs, et non plus seulement des médecins blancs traitant des patients

noirs. En quelques semaines, les deux hôpitaux de Huachuca ont été intégrés, tant au niveau des patients que des médecins, sous l'effet d'un double processus : la demande par les patients blancs d'être traités par des médecins noirs dont ils sont persuadés de l'excellence, et le transfert de professionnels africains-américains vers l'hôpital blanc en manque criant de personnel et de savoir-faire. Le principe de séparation des corps et celui, implicite, de hiérarchie des talents sur lesquels repose la ségrégation médicale officiellement instituée par l'armée ont été contournés. Cette intégration de fait n'est pas seulement le résultat d'une politique volontariste de Bousfield, elle est aussi la conséquence de réponses favorables aux demandes des patients eux-mêmes, et de circonstances qui semblaient à première vue jouer contre les intérêts des médecins noirs. Cette étape décisive de l'intégration du soin, résultat d'une mise à l'épreuve des frontières raciales traditionnelles, a été rendue possible par le pragmatisme des patients blancs qui ont répondu favorablement à l'offre de soins des médecins noirs pour obtenir le meilleur traitement possible dans un contexte de guerre et d'isolement. Cette indifférence des patients blancs à la couleur de peau des soignants est remarquable car elle touche au corps, à la fois en tant qu'objet de soin et que lieu du ressenti de la proximité avec les malades noirs. Or le corps est encore vu par beaucoup de Blancs, en particulier sudistes, comme un sanctuaire à préserver d'un contact trop proche des Africains-Américains. À Huachuca, le contact physique est accepté parce que la santé et quelquefois la vie sont en jeu. La recherche du meilleur soin l'emporte sur les appréhensions et les préjugés raciaux. Les élites ont montré le chemin de la tolérance raciale : ce sont d'abord les officiers de plus haut rang et les célébrités qui font le choix de la médecine noire, peut-être parce qu'ils estiment que les qualifications des médecins africains-américains, leur habitus proche du leur les rapprochent d'eux-mêmes et justifient qu'ils se défassent de la méfiance qu'ils peuvent éprouver à l'égard des soldats d'origines plus modestes, comme si le ressenti d'une proximité de classe pouvait neutraliser des préjugés liés à la race. Mais ils sont suivis par « les pauvres Blancs du Sud » auxquels sont pourtant souvent prêtés de violents sentiments racistes.

L'acceptation de cette proximité corporelle et de cette ascendance momentanée des Noirs sur le corps des Blancs tient aussi à la nature de l'interaction médicale : elle est de courte durée et le plus souvent non répétée entre une personne ayant besoin d'aide et une autre susceptible de la lui apporter. Plus important encore, c'est une interaction non

ordinaire, bien différente de celles produites par les actions de servir, manger, et dormir côte à côte chaque jour dans la même unité. C'est probablement en raison de ce caractère non ordinaire et de sa circonscription à l'hôpital que cette interaction interraciale a été possible, et même discrètement encouragée par la Neuvième région militaire et tolérée par le Bureau du médecin général des armées. Mais la mise en cause personnelle de Bousfield pour trafic de produits médicaux et vénalité prouve qu'il existait des résistances locales et régionales importantes à cette expérience. Pour les commerçants et hommes d'affaires de Fry et de Bisbee, cette remise en cause du *statu quo* racial a pu être ressentie comme un danger, et Bousfield comme un homme qui refusait de rester à la place que lui assignait la société blanche. Pour les commandants blancs de la 92<sup>e</sup> division nouveaux venus sur le camp, l'assurance des officiers médicaux porte la menace d'une insoumission des autres officiers noirs et de revendication d'un traitement égalitaire en adéquation avec leur rang. Le processus d'intégration spontanée, dans un cadre formel de ségrégation affichée, ne peut donc déborder du cadre médical et ne remodèle pas la situation raciale dans d'autres lieux du fort où la ségrégation est maintenue à l'identique, voire accentuée. L'effet de contagion se fera hors de l'enceinte militaire, en direction d'autres lieux médicaux. L'expérience d'intégration au sein de l'hôpital fournit la preuve que les patients blancs ne s'opposent pas par principe à être soignés par des Noirs comme le Bureau du médecin général de l'armée l'a prétendu au début de la guerre pour s'opposer au soin intégré. C'est la démonstration par l'exemple dont les partisans de l'intégration avaient besoin pour montrer que l'armée peut être un laboratoire social et assumer l'offre d'un soin interracial.





## Chapitre 9

### Premier départ

« La 93<sup>e</sup> division n'est-elle donc qu'une unité symbolique, créée pour apaiser les Noirs qui se plaignaient de ne pas se voir accorder suffisamment d'opportunités dans l'armée ? » La question, posée frontalement par un journaliste africain-américain du *Cleveland Call & Post* en mars 1943, est présente dans l'esprit de tous les soldats membres de la division, des activistes et de la presse noirs. Elle s'applique aussi aux autres unités *all-black* de l'armée<sup>1</sup>. Depuis la fin 1942, les pilotes du 99<sup>e</sup> escadron, l'unité noire d'élite de Tuskegee, ont terminé leur entraînement et ont été jugés prêts au combat par ceux qui les ont inspectés, mais ils continuent de voler dans le ciel de l'Alabama sans perspective de déploiement à l'étranger. Cette unité est observée de près par les activistes africains-américains qui la voient comme un test de la bonne volonté de l'armée à se réformer. Le juge Hastie condamne avec éclat l'immobilité forcée qui lui est imposée<sup>2</sup>. C'est d'ailleurs la décision de l'armée de l'air de ségréguer la formation des officiers qui précipite sa démission du poste de conseiller civil du secrétaire à la Guerre. Cela faisait plusieurs mois qu'il dénonçait les inégalités d'affectation entre les troupes combattantes blanches et noires, quasiment toutes maintenues à l'entraînement aux États-Unis, leurs qualités et leur loyauté étant toujours mises en doute<sup>3</sup>. Sur les 504 000 soldats noirs que compte l'armée, seuls 79 000 ont été envoyés dans les zones d'affrontement, et plusieurs unités de combat ont été reconverties en unités de service pour en faciliter l'acceptation par les commandants<sup>4</sup>. À l'issue de ce bras de fer avec les organisations noires et le juge, le ministère de la Guerre prend conscience que la 93<sup>e</sup> division est observée de près par la presse et les associations africaines-américaines, et que toute affectation moins prestigieuse à celle qui lui reviendrait si elle était blanche pourrait susciter une polémique qu'il souhaite éviter. Le regard des observateurs et de l'armée se réoriente alors du régime racial en vigueur sur le fort aux soldats.

En mars 1943, très peu de temps avant le départ de la 93<sup>e</sup> pour les manœuvres de Louisiane, *Life* – l’hebdomadaire aux 3 millions de ventes et 20 millions de lecteurs – envoie le photographe, blanc, encore peu connu, Charles Steinheimer réaliser un reportage à Fort Huachuca. Depuis sa création en 1936, le magazine transforme le rapport des Américains à l’information et à l’image. En février 1941, Henry Luce, le patron de l’empire Time Inc. qui le dirige, a pris parti pour une intervention immédiate des États-Unis dans la guerre et appelé son pays à assumer un leadership mondial dans un célèbre éditorial intitulé « *The American Century* » (« Le siècle américain »). Une fois l’Amérique engagée dans le conflit, *Life* célèbre la guerre et fait de l’entraînement des troupes et des combats une formidable histoire visuelle. Bien que critique à l’égard de Roosevelt et de son interventionnisme dans la société, Luce transforme son magazine en un chantre du patriotisme<sup>5</sup>. La rédaction comprend la nécessité de donner de la 93<sup>e</sup> l’image d’une division noire traitée à égalité, valeureuse, et ayant toutes les qualités requises pour aller combattre.

Charles Steinheimer, qui est chargé de cette mission, prend plusieurs centaines de clichés lors de son reportage à Huachuca. Pas encore passés par le filtre de la censure et des choix éditoriaux de *Life*, ils constituent un document unique sur les dernières semaines d’entraînement de la 93<sup>e</sup> division et sur les relations interraciales sur le fort<sup>6</sup>. Le photographe est placé sous l’autorité de l’officier des relations publiques, mais il est libre d’aller et venir où il le souhaite. Les relations entre les photographes de *Life* et l’armée sont en effet symbiotiques à ce moment du conflit. Ils sont traités comme des officiers, portent l’uniforme sans insigne, et se voient intégralement pris en charge. Sur le fort, Steinheimer jouit d’une grande latitude pour travailler. En 1943, les restrictions du code de la censure de guerre adopté en juin 1942 ne sont plus aussi strictement appliquées qu’auparavant. Et, si toutes les photos et toutes les légendes sont vérifiées, ce sont surtout les renseignements susceptibles de servir à l’ennemi qui sont traqués par le Bureau de Byron Pryce<sup>7</sup>.

Pendant les quelques jours passés à Huachuca, Steinheimer est principalement témoin de l’entraînement des troupes, dont il cherche à donner une image flatteuse, mais il entre également dans les casernes, visite les bureaux, assiste aux opérations réalisées à l’hôpital noir, participe aux divertissements offerts aux soldats. La division y apparaît à

la fois comme un groupe uni d'hommes musclés et aptes au combat, et une série d'individus pouvant révéler des héros lors de la rencontre avec le feu ennemi. Des photos aériennes du désert où s'entraînent les soldats donnent une impression d'unité et de masse, et suggèrent leur capacité à résister dans un environnement hostile qui peut évoquer l'Afrique du Nord où une partie des troupes américaines sont alors au combat.

Les scènes d'entraînement collectif dans le camp, les nombreuses courses d'obstacles valorisent les musculatures et l'agilité des corps dans des compositions à contre-jour, qui accentuent le contraste entre la souplesse des soldats, leur contrôle physique dans l'exécution des exercices, et le caractère massif et immobile des montagnes à l'arrière-plan. Cette exaltation de la virilité martiale, prometteuse d'exploit et d'héroïsme au combat, prend à contre-pied le stéréotype du soldat noir, fainéant et peureux, à la virilité dégradée alors véhiculé par l'état-major de l'armée.



Exercice d'entraînement des soldats  
(photo non publiée)

Les photos montrent aussi que les fantassins de Huachuca sont prêts à prendre part à une guerre moderne. Ils en ont désormais l'équipement et l'uniforme qu'ils se sont appropriés avec naturel. Ils en maîtrisent les opérations techniques, les instruments et les armes. Steinheimer a réalisé quelques portraits en pied sur lesquels les soldats photographiés en contre-plongée, de face, ont en main des obus de 105 mm, plus grands que leur torse. En l'absence d'autorité supérieure, ils semblent être seuls maîtres de la décision de tirer, en autonomie complète. Ces photos, qui donnent à voir une virilité noire martiale, sont rares, car l'armée craint de réveiller la peur d'Africains-Américains retournant les armes qu'elle leur confie contre les Blancs. Elles ne seront d'ailleurs jamais publiées.



Soldat tenant un obus de 105 mm  
(photo non publiée)

Les scènes de groupes montrent les soldats au service du collectif. L'individualité se dissout lorsque les yeux sont dissimulés par le casque

porté bas sur le front. On y voit la concentration et la coordination des hommes, à l'écoute les uns des autres, tous au service de l'unité : un groupe de soldats accroupis identifiant des positions sur des cartes étalées à leurs genoux ; trois hommes chargeant un obusier M2A1, le standard de l'artillerie de campagne américaine, en préparation d'un tir vers un ennemi invisible en arrière-plan ; des fantassins décrochant dans la poussière un obusier d'un tracteur M2 half-track qui l'a conduit sur les lieux d'entraînement...



Groupe de soldats identifiant des positions sur leurs cartes  
(photo non publiée)

Une série de photos prises à ras du sol, à hauteur de soldat rampant dans le désert, donne une idée précise du type de combat auquel se préparent les soldats de la 93<sup>e</sup>. On ne peut qu'imaginer les hommes qui jouent le rôle des ennemis en face d'eux, vers lesquels ils se dirigent avec détermination. Mais on voit très bien la précision du maniement des fusils, l'avancée de soldats sans peur à plat ventre ou courant sous le feu adverse. Ne figure dans cette série aucune arme véritablement destructrice, aucun char, qui feront pourtant partie de l'expérience du front. Mais ce sont des soldats virils, agressifs, prêts au combat que

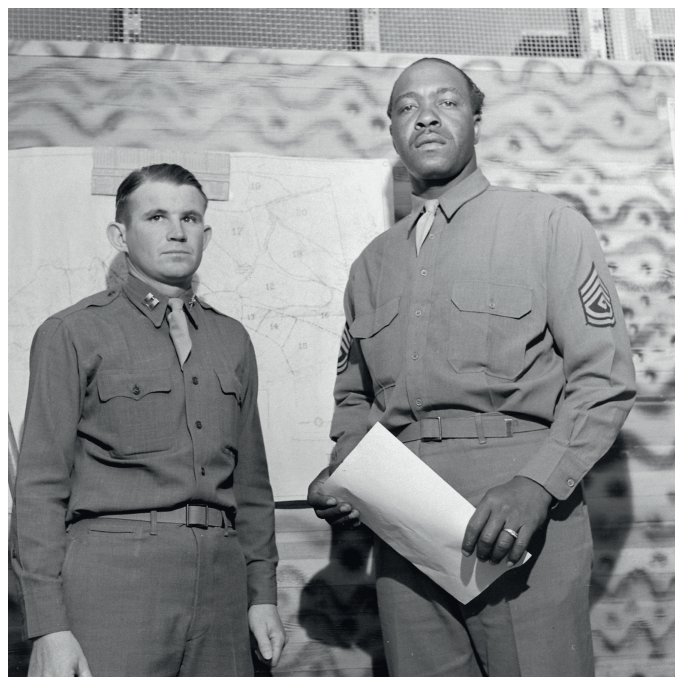
nous montre Steinheimer, comme s'il prenait position dans le débat interne au ministère de la Guerre sur l'opportunité de déployer ou non les troupes noires sur les théâtres d'opérations.



Entraînement au combat devant les montagnes de Huachuca  
(photo non publiée)

Steinheimer suit aussi les membres des compagnies d'infanterie dans leurs quartiers, où son objectif découvre le quartier général, les casernes, le bâtiment où sont stockées les réserves, la salle du mess et la salle de détente. La composition des photos ne laisse pas toujours apparaître la supériorité hiérarchique des Blancs sur les Noirs, comme sur celle prise dans le bâtiment administratif d'une compagnie où le premier sergent noir est surélevé par rapport au capitaine blanc. Dans les mess, les officiers noirs et blancs sont aussi figurés se détendant côte à côte, dans une proximité et une familiarité que ni l'armée ni *Life* n'ont voulu faire connaître à l'extérieur du camp.

Alors qu'approche la fin des quarante et une semaines d'entraînement de la 93<sup>e</sup> division à Huachuca, cette représentation d'une division noire prête au combat contredit les conclusions des inspecteurs de l'armée. Peu de temps après le reportage réalisé par Steinheimer, l'inspecteur général affecté au quartier général de la division remarque que, durant les exercices « D » réalisés par la division tout entière, la



Le capitaine d'une compagnie d'infanterie (à gauche)  
et son premier sergent (à droite) dans le bâtiment administratif  
d'une compagnie (photo non publiée)

chaîne de commandement ne fonctionne pas de manière satisfaisante : les sous-officiers et les officiers les moins gradés ne parviennent pas à faire comprendre à leurs hommes la situation sur le terrain, la confusion générale règne<sup>8</sup>. En mars 1943 toujours, un mémorandum confidentiel adressé par le colonel Edward S. Greenbaum du Département du matériel militaire au secrétaire adjoint à la Guerre déplore les piètres performances des officiers noirs de la 93<sup>e</sup> division : à l'exception de quelques-uns, « ils manifestent un total désintérêt pour leur travail, sont inefficaces, paresseux, et sont absolument incapables d'apprendre les choses les plus élémentaires. La plupart d'entre eux ne veulent pas se battre et ne comprennent pas l'attitude des officiers blancs qui veulent les conduire au combat<sup>9</sup>. » Le commandant général de la Troisième armée, le général Courtney Hodges, venu en visite à Huachuca le mois suivant, a une analyse très proche. Il diagnostique qu'« à l'exception d'un petit nombre (10 à 15 %), les lieutenants de la 93<sup>e</sup> division manquent de formation militaire, d'agressivité, de



connaissance professionnelle, et d'habilité à contrôler ou instruire leur peloton ». Tous les rapports mettent en cause l'insuffisance des officiers noirs, sans relever aucune autre faiblesse. Les défaillances de la 93<sup>e</sup> sont attribuées exclusivement aux gradés africains-américains dont la haute hiérarchie continue à se méfier et qu'elle tient toujours, physiquement et hiérarchiquement, à l'écart. Les responsabilités éventuelles d'un encadrement défaillant et d'un matériel inadapté sont écartées. En outre, l'état-major refuse de considérer les effets possibles du racisme qui a précédé l'expérience militaire dans la vie civile, puis de la ségrégation et des discriminations dans l'armée, sur le manque de motivation des officiers. Dans son rapport au chef des forces terrestres, le général Hodges écrit : « des officiers expérimentés qui ont servi pendant de longues périodes auprès des troupes de couleur estiment que 50 à 100 % de temps supplémentaire est nécessaire à l'entraînement des troupes noires par rapport aux troupes blanches<sup>10</sup> ». Bien que les analyses convergent sur les faiblesses de la 93<sup>e</sup>, l'allongement du temps d'entraînement recommandé par Hodges ne lui est pas accordé.

Le brigadier général Benjamin Davis venu à Huachuca peu de temps avant le départ de la 93<sup>e</sup> pour les manœuvres dissuade en effet de prolonger l'entraînement. Il rejette l'hypothèse d'une dissolution en plusieurs unités de combat stationnées dans différentes bases – un geste qui aurait pu être compris comme une manifestation de défiance à l'égard de cette force noire – et envisage deux solutions entre lesquelles l'armée devra choisir à l'issue des manœuvres, une fois réévaluées les performances de la 93<sup>e</sup> : l'envoi à l'étranger si celles-ci se révèlent satisfaisantes, ou l'affectation dans un autre camp situé à proximité d'une importante population civile noire, comme Fort Dix, dans le New Jersey, ou Fort Meade, dans le Maryland<sup>11</sup>. La décision est donc remise à plus tard dans l'espoir que le retard soit rattrapé lors de la phase d'entraînement suivante. L'Inspection générale préfère différer son verdict pour ne pas avoir à reconnaître publiquement que l'entraînement de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie a été insuffisant. Cela aurait été admettre que l'état-major n'a pas donné assez de moyens pour le réaliser ou qu'il continue à douter des qualités et de la loyauté des soldats noirs. Une autre considération, plus pragmatique, joue aussi : Fort Huachuca doit être évacué pour laisser place à la 92<sup>e</sup> division d'infanterie pour laquelle le temps d'entraînement en tant qu'unité consolidée est désormais venu.



Moment de détente partagé entre officiers noirs et blancs dans un mess  
(photo non publiée)

Fin mars 1943, la 93<sup>e</sup> division se prépare donc à quitter le fort pour les manœuvres en Louisiane. Aucun journal n'en parle, mais le 368<sup>e</sup> régiment d'infanterie se rebelle au moment de partir et, sachant qu'il ne reviendra pas à Huachuca, détruit certains des lieux associés à un entraînement humiliant. Quelques heures avant de monter dans le train, les soldats saccagent leurs casernes : ils cassent plus de 1 000 fenêtres, descellent la plomberie des murs, laissent de la nourriture à pourrir. Leur PX doit être fermé et l'ensemble du quartier du 368<sup>e</sup> est scellé après leur départ, le temps d'une complète remise à neuf. Hors du camp, les soldats s'en prennent également aux toilettes du *Greentop*. L'évacuation précipitée de leurs quartiers a provoqué cette colère : les hommes doivent attendre de longues heures dans le

froid nocturne avant de prendre le train du départ au matin. Un nombre important d'entre eux forcent l'entrée des baraques pour y trouver des couvertures et un lieu où dormir. Les hommes du 368<sup>e</sup> se sont déjà distingués par leur nombre important dans la prison du fort, pour des petits larcins ou des bagarres, également à l'hôpital parmi ceux qui se faisaient passer pour malades. Majoritairement issus du nord des États-Unis, ces soldats refusent les vexations qui leur sont imposées bien plus violemment que ceux de la 25<sup>e</sup>, nombreux à être membres de l'armée permanente et natifs du Sud<sup>12</sup>. Révolte classique à l'approche du départ, ces événements traduisent peut-être également leurs craintes du traitement encore incertain qui leur sera réservé dans le Sud, leur défiance face à l'incertitude qui pèse encore sur leur affectation. Ils espèrent probablement que, à la faveur du transfert vers les terrains de manœuvres, leur rébellion ne sera pas sanctionnée. L'affaire est en effet enterrée, le soulèvement gardé confidentiel. Mais la colère des hommes a grondé une première fois, et le commandement du fort en conçoit la crainte d'une nouvelle contestation de la part des soldats de la nouvelle division venus du sud du pays, dont l'arrivée est maintenant imminente.

Le 3 avril 1943, la 93<sup>e</sup> division quitte Huachuca pour quatorze semaines de manœuvres en Louisiane. Une fois les 14 000 hommes partis, il ne reste derrière eux qu'un camp vide, et l'équipe qui le fait fonctionner : les soldats travaillant pour le commandement, les Wacs, le personnel médical. À plusieurs milliers de kilomètres de l'Arizona, la 93<sup>e</sup> combat, pendant trois mois, d'autres unités, blanches, de la Troisième armée. C'est la première fois que les hommes côtoient des soldats blancs. C'est la première fois aussi qu'ils évoluent, en tant que membres de l'armée, dans un environnement sudiste dont le régime racial rend problématique leur seule présence parmi les Blancs<sup>13</sup>. Les antagonismes sont forts ; des formes de défiance de l'autorité se produisent régulièrement. De nombreux soldats désertent ou s'approprient du matériel de l'armée ; d'autres se heurtent au racisme de la société louisianaise et se trouvent pris, comme bien d'autres soldats noirs à l'entraînement dans les camps du Sud, dans des affrontements avec la communauté blanche. Mais, une fois les manœuvres terminées, le commandant de la Troisième armée, le lieutenant-général Walter Krueger, reconnaît que la 93<sup>e</sup> division s'est bien conduite et a fourni la preuve qu'elle

était capable de se battre. L'incompétence des officiers noirs n'est plus mentionnée, soit qu'elle n'ait pas été aussi problématique que les inspections à Huachuca ont voulu le laisser entendre, soit qu'il ait été décidé de la passer sous silence pour pouvoir déployer les troupes à l'étranger. Dès le mois d'avril, l'inspecteur général affecté au quartier général de la 93<sup>e</sup> remarque aussi des progrès notables. Lui qui avait déploré le mauvais fonctionnement de la chaîne de commandement à Huachuca en mars se félicite désormais de la qualité de transmission des ordres, des officiers aux plus bas échelons, dans chacune des unités de combat qu'il a suivies pendant deux jours. Restent encore quelques points à améliorer – l'alimentation en munitions, la répartition des hommes entre les véhicules, la maintenance des camions –, mais la prochaine phase de manœuvres devrait y parvenir<sup>14</sup>. L'armée est confiante et estime qu'elle n'a plus rien à cacher. Début mai, Truman Gibson et le brigadier général Davis invitent donc des journalistes et photographes de la presse noire à venir voir, pour la première fois, la 93<sup>e</sup> en manœuvres pendant trois jours. Ils sont conduits jusqu'aux zones de combat pour assister aux différents exercices d'entraînement. Le journaliste du magazine de la NAACP, *The Crisis*, en conclut que la « 93<sup>e</sup> est bien entraînée à toutes les armes modernes de combat, [...] les maniant avec familiarité et facilité. La 93<sup>e</sup> dispose de toutes les armes dont a besoin une division de combat, et les hommes sont fiers de leur unité, surtout les conducteurs de chars. [...] Le major général Miller est la bonne personne au bon endroit, nos hommes ont en lui un commandant fier de ses soldats, juste et déterminé à ce qu'ils ne soient dépassés par aucune autre division de l'armée<sup>15</sup>. » Suit toute une série de photos des manœuvres destinées à laisser les lecteurs africains-américains penser que leurs soldats seront bientôt envoyés combattre. L'état-major a réussi son opération de relations publiques en direction de l'opinion noire.

Peu de temps après, en août 1943, paraît enfin dans *Life* une sélection d'une dizaine de photos parmi les centaines réalisées par Steinheimer en mars. Elles s'étalent sur quatre pages envahies par la publicité<sup>16</sup>. C'est le premier reportage consacré à l'entraînement de la 93<sup>e</sup> dans la presse blanche. Les photos que les lecteurs découvrent ont trois mois de retard sur les faits : la 93<sup>e</sup> n'est plus à Huachuca mais s'entraîne désormais à la seconde phase de manœuvres dans le désert Mojave

de Californie. À cette date, le doute sur l'affectation de la division est levé et la rédaction est en mesure d'assurer que les soldats poursuivent bien leur entraînement ; le reportage est en effet intitulé « La division noire se prépare à partir à l'étranger ». Il soutient les objectifs gouvernementaux de pacification des forces armées au lendemain des émeutes raciales du mois de juillet et cherche à consolider la confiance du pays en ses troupes noires : « La 93<sup>e</sup> a atteint un niveau d'entraînement qui lui permet désormais de quitter le pays à tout moment. [...] La coopération entre les Blancs et les Noirs dans la division est généralement considérée comme excellente », est-il écrit en accompagnement des photos de Steinheimer. La sélection de photos réalisée par la rédaction encense l'unité et la détermination des troupes, mais aussi le consentement des hommes à un commandement blanc. La photo d'ouverture, prise lors d'un passage en revue, donne le premier rôle aux officiers commandant la 93<sup>e</sup> : derrière le colonel Thomas F. Taylor, blanc, se tiennent onze officiers, dont un peu moins de la moitié sont africains-américains ; plus loin, on devine les musiciens de la fanfare. Puis, elles aussi photographiées depuis une position surélevée pour accentuer l'effet de masse, des colonnes alignées de soldats portant le fusil armé d'une mitraillette rentrent au camp après une marche de 40 kilomètres dans le désert. Ils ont l'air épuisés, mais l'ordre et le rythme ont été maintenus malgré la chaleur et l'ennui.



« La division noire se prépare à partir à l'étranger »



« Dans une chaleur désertique accablante, les soldats noirs de la 93<sup>e</sup> division marchent vers le terrain de parade de Fort Huachuca après une marche de 40 kilomètres »

De la parade – exercice militaire chorégraphié dans lequel l’armée se donne à voir aux témoins extérieurs et à elle-même dans son contrôle et sa maîtrise –, la rédaction de *Life* retient également le ballet des véhicules motorisés, conduits par les fantassins noirs et armés de mitrailleuses lourdes, probablement des M2. L’effet de nombre joue à plein grâce au dédoublement de la photo coupée en deux et à l’amoncellement de camions dont on ne voit pas le bout. La discipline règle les corps des soldats, les bras croisés devant le torse, et le rythme des véhicules. Du reportage réalisé trois mois auparavant par Steinheimer, *Life* conserve les corps virils et disciplinés, mais écarte les Africains-Américains représentés dans des poses qui auraient pu être jugées agressives ou menaçantes, maniant les armes lourdes ou manipulant munitions ou charges explosives.



« Avec les bras croisés et les casques d'acier baissés sur la tête, les soldats noirs évoluent dans leurs véhicules pendant le défilé de la division »

Au sein de la division, *Life* distingue des sous-officiers et des officiers noirs dont il publie les portraits serrés, détachés de leur environnement : un ancien de l'armée permanente, un des deux capitaines noirs commandants de compagnie, l'aumônier premier lieutenant Calhoun Nimrod, conseiller spirituel des soldats, et un officier médical, le plus haut gradé des quatre. Le magazine veut laisser penser qu'il existe sur le fort un partage équitable des fonctions d'encadrement entre Noirs et Blancs.

Il reste pourtant conservateur dans la représentation des interactions entre les deux groupes. Une des photos de Steinheimer, prise au ras du sol, figurait le major Thomas Simpson, blanc, allongé sur le ventre au coude à coude avec le lieutenant Vasco de Gama Hale, noir, tenant



« Le major Roscoe Giles est un célèbre chirurgien de Chicago »



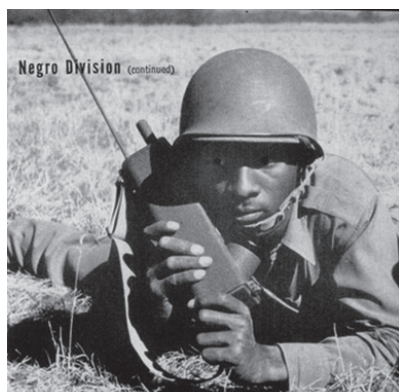
Le sergent Jackson pèse 107 kg, il a été dans l'armée pendant vingt-quatre ans

tous deux un talkie-walkie pour coordonner des hommes invisibles sur la photo, partageant donc l'autorité dans une proximité physique signifiant l'égalité. *Life* coupe la photo en deux, le long de la ligne de contact, et publie les deux sections sur deux pages en vis-à-vis du magazine, ne faisant que suggérer au lecteur le contact physique qui a eu lieu entre le Noir et le Blanc.





Photo originale de Charles Steinheimer  
(non publiée)



« Grâce à l'usage de talkies-walkies,  
le lieutenant noir Vasco de Gama Hale coordonne avec le major Thomas Simpson  
l'entraînement au tir à balles réelles »

L'image sur laquelle le major Allan Carrell, blanc, est en position de supériorité hiérarchique et physique sur le soldat Leon Smith, noir, en soubassement dans un trou d'obus, calculant les lignes de tir a, elle, été conservée en l'état. Ces choix de publication relèvent de la rédaction ;

le code de censure de guerre ne dit rien des relations entre les Noirs et les Blancs, mais les règles non écrites de représentation des deux groupes veulent que les seconds ne soient jamais représentés dans une position de subordination à l'égard des premiers<sup>17</sup>.



« Le major Allan Carrell supervise le travail du soldat Leon Smith, dans un trou d'obus, qui calcule les tirs d'artillerie pour les opérateurs de la batterie et de la radio »

Ce reportage qui doit convaincre que la 93<sup>e</sup> fonctionne harmonieusement et est prête à être déployée à l'étranger est publié alors que les hommes sont en phase finale de préparation. Au même moment à Washington, Robert Sengstacke et dix autres rédacteurs en chef noirs rencontrent, les 16 et 17 juillet, le vice-président Henry Wallace, le secrétaire adjoint à la Guerre, John McCloy, et le secrétaire à la Marine, William Knox : ils leur demandent un meilleur accès aux commandants pour couvrir l'entraînement, un traitement égalitaire des troupes noires et, une nouvelle fois, l'envoi au combat des soldats africains-américains. La commission consultative sur les politiques à l'égard des troupes noires dirigée par McCloy a été créée un an plus tôt, en août 1942 ; le juge Hastie n'a été ni informé de sa création ni convié à participer à ses sessions de travail. Comptant parmi ses membres des modérés comme Davis et Gibson, elle formule des recommandations

modestes : l'accroissement du nombre de soldats noirs dans des unités à haute visibilité (comme le corps des ambulanciers), la création d'un bataillon de parachutistes africains-américains, l'affectation de soldats noirs à des unités combattantes du génie<sup>18</sup>. Après la rencontre avec les patrons de presse, la commission McCloy demande enfin à ce que les troupes de combat africaines-américaines soient envoyées sur des théâtres d'opérations, meilleur moyen selon elle de réduire la tension au sein des troupes noires<sup>19</sup>. Mais la 93<sup>e</sup> doit encore attendre quelques mois.

Une enquête S-32 intitulée « Attitude of and toward Negroes » réalisée en mars 1943 par la Section de recherche du ministère de la Guerre, créée en octobre 1941 montre que 64 % des soldats noirs stationnés aux États-Unis interrogés par les enquêteurs ne veulent pas être envoyés sur un théâtre étranger, contre 41 % pour les Blancs. C'est un résultat que l'armée peut utiliser pour résister aux demandes des organisations et de la presse africaines-américaines. Parmi ceux qui sont prêts à partir, des facteurs comme la curiosité, le goût de l'aventure, l'envie de voyager, l'impatience d'échapper à l'ennui peuvent jouer. L'envoi en Europe est quelquefois aussi associé à l'espoir de faire l'expérience de relations interraciales égalitaires. Et les hommes les plus éduqués, qui sont aussi les plus gradés et probablement les plus sensibles à la reconnaissance sociale de la société blanche, peuvent attendre du combat des avantages pour la période d'après-guerre, ou voir en celui-ci une opportunité de dénoncer les préjugés raciaux de l'armée<sup>20</sup>. Mais la majorité des hommes ne veulent pas quitter les États-Unis pour défendre une démocratie américaine qui ne respecte pas leurs droits de citoyens, et critiquent l'élitisme des organisations et de la presse noires, qui se battent pour l'égalité de traitement sans avoir à payer le prix de sa mise en œuvre : l'exposition au feu et, peut-être, au bout, la blessure, la mutilation, la mort<sup>21</sup>. Dans son autobiographie, Nelson Peery se rappelle ainsi : « Nous détestions les journaux noirs en raison de leur appel au gouvernement à nous envoyer combattre<sup>22</sup>. »

En novembre 1943, Walter White écrit à nouveau à Henry Stimson, secrétaire à la Guerre, lui demandant avec insistance quelle affectation il a prévu pour la 93<sup>e</sup> division. Le mois suivant, l'inspecteur Davis se rend en Californie dans la zone où celle-ci réalise ses dernières manœuvres pour se faire une idée de ses progrès. Il est impressionné par ses performances et par l'attitude constructive des hommes comme des officiers. Il juge que la division est prête à aller combattre<sup>23</sup>. Sous

cette pression conjuguée de la presse et des organisations africaines-américaines, le président Roosevelt prend enfin la décision de déployer les hommes de la 93<sup>e</sup> à l'étranger. Mais il doit attendre qu'un commandant accepte de diriger des soldats africains-américains sur le front. Le lieutenant-général Millard Harmon, commandant des opérations terrestres dans le Pacifique Sud, finit par informer le ministère de la Guerre qu'il a besoin d'une division en renfort, et qu'il est indifférent à sa couleur. La 93<sup>e</sup> est donc envoyée dans le Pacifique, en janvier 1944, neuf mois après son départ de Fort Huachuca. Face à la pression politique, l'état-major a cédé et accepté de juger sur le terrain de la qualité des hommes qui y ont été formés dans une configuration ségréguée unique. Sans attendre les conclusions de cette expérience, un second entraînement *all-black* est retenté à Huachuca, comme cela avait été prévu dès la formation de la 92<sup>e</sup> division : même lieu, même configuration ségréguée, mais avec d'autres hommes et surtout d'autres commandants blancs, qui mettent en place un régime racial bien différent.



## Chapitre 10

# Un air de Sud

À la mi-mai 1943, la totalité des 1 329 wagons affrétant la 92<sup>e</sup> division, soit 46 trains venus de quatre camps différents, est enfin arrivée à Fort Huachuca, prenant la place laissée vide par le départ des *blue helmets*, surnom de la 93<sup>e</sup> division. Seuls sont restés sur place les hommes et les femmes qui font fonctionner le camp, l'équipe du colonel Hardy, ainsi que les Wacs, les médecins et les aumôniers. Le fort que ces soldats découvrent n'est plus celui, en pleine construction, qu'avait trouvé la 93<sup>e</sup> division en avril 1942. Un an plus tard, la plupart des bâtiments sont en place, le centre de l'USO ouvre ses portes aux soldats aux heures de repos, le *Greentop* les accueille les soirs et les week-ends. Mais le fort n'est pas seulement un ensemble architectural, c'est aussi un équilibre racial, fondé sur un mode de gestion des conflits, des dérivatifs destinés à faire oublier la frustration, des façons de se parler et de se comporter entre hommes et femmes situés de part et d'autre de la ligne de couleur. Cet équilibre est instable, quelquefois contesté, mais c'est tout de même un équilibre, que Hardy et son équipe ont réussi à atteindre. Pour éviter les altercations, le colonel a resserré la présence des troupes noires sur le fort, faisant de celui-ci une enclave prolongée par des extensions en territoire civil sous contrôle de l'armée. Dans cette vaste zone, il a encouragé un entre-soi noir où des opportunités professionnelles (pour les Wacs et les officiers médicaux), mais aussi de loisirs et de culture peuvent apparaître comme désirables et rendre plus tolérables l'autorité blanche et les conditions d'entraînement. Il a aussi favorisé un accord tacite sur un traitement respectueux des troupes noires. La 92<sup>e</sup> arrive donc dans un camp qui a déjà une histoire, un mode de fonctionnement *all-black* dont elle n'a jamais fait, elle, l'expérience. Mais jusqu'à quel point les lieux peuvent-ils imposer leur esprit, leur équilibre, aux hommes qui se les approprient ?

À l'arrivée de la 92<sup>e</sup> division, le colonel Midian Bousfield observe attentivement l'homme de petite taille qui la commande et ne se départit jamais de ses lunettes de soleil et de sa badine. Certains soldats surnomment le général Edward Almond « le nain », tout en lui reconnaissant un évident talent de meneur. Peu après qu'une pierre a été lancée sur le véhicule du commandant à Fry, le directeur de l'hôpital noir écrit à Truman Gibson : « c'est l'apothéose de la méthode virginienne de la conduite des relations raciales<sup>1</sup> ». Almond, né en 1892 à Luray, est en effet un pur produit de la société raciste de Virginie. Les seuls Noirs qu'il côtoie dans sa jeunesse sont les ouvriers agricoles travaillant dans la ferme de son grand-père<sup>2</sup>. À 20 ans, il entre au Virginia Military Institute (VMI), une académie militaire moins prestigieuse que West Point, bastion blanc et masculin, où se dressent encore les statues des héros de la cause confédérée. Lorsqu'il sort diplômé parmi les premiers en 1915, Almond a la chance d'être envoyé au front et d'avoir une première expérience du feu. En 1918, le capitaine conduit un bataillon de la 4<sup>e</sup> division d'infanterie au combat dans la seconde bataille de la Marne aux côtés des Français. Il reste une année de plus en Europe pour participer à l'occupation de l'Allemagne. Mais, la loi sur la Défense nationale de 1920 restreignant l'ampleur de l'armée permanente, il doit attendre plus de dix ans pour avoir à nouveau l'occasion de commander une unité. Pendant quatorze des vingt-trois années de l'entre-deux-guerres, il est professeur de stratégie au Marion Military Institute d'Alabama, tout en continuant à se former dans les plus prestigieuses écoles militaires, notamment à l'OCS de Fort Benning où il est remarqué par le lieutenant-colonel George C. Marshall, futur chef d'état-major de l'armée. En 1930, il a une première expérience de la ségrégation des troupes à la tête du 3<sup>e</sup> bataillon des éclaireurs philippins, qui ont intégré l'armée régulière américaine en 1921. Il est ensuite affecté à la division du renseignement du ministère de la Guerre, en charge de la coordination des attachés militaires d'Amérique latine. Philippines et Amérique latine : deux affectations censées préparer à commander des troupes noires, qui ont aussi marqué la carrière du colonel Hardy. Quand la guerre éclate en Europe en septembre 1939, Almond insiste pour avoir un commandement. En avril 1942, l'état-major le nomme commandant adjoint de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie à Huachuca. Trois mois plus tard, il est envoyé à Fort McClellan, en Alabama, pour former la seconde division *all-black*, la 92<sup>e</sup>. Comme le général Hall, à la tête des *blue*

*helmets*, il a été choisi pour ses qualités de commandant mais aussi pour son origine sudiste<sup>3</sup>. Certains de ses contemporains l'ont soupçonné d'avoir obtenu ce poste grâce à sa proximité avec le général Marshall. Le brigadier général a pourtant déjà commandé des unités pendant la Première Guerre mondiale, puis dans l'entre-deux-guerres dans une armée qui avait peu de postes à offrir<sup>4</sup>.

En octobre 1942, Almond prend la tête d'une division sortie de la Première Guerre mondiale avec une réputation entachée par l'opération de discrédit organisée par ses anciens commandants blancs. Pendant l'entre-deux-guerres, ils n'ont cessé de dire que la 92<sup>e</sup> s'était mal battu, qu'elle avait fourni la preuve que les soldats noirs étaient inaptes. Leurs handicaps initiaux étaient si nombreux qu'il ne leur a pourtant pas été donné la chance de montrer ce dont ils étaient capables. Formée dans une configuration *all-black* en 1917, la division à l'insigne du bison noir est dispersée dans sept camps pour son entraînement. Elle compte 40 % d'analphabètes et de nombreux soldats ayant des handicaps physiques. Les officiers blancs qui les encadrent ne cachent pas qu'ils auraient préféré atterrir dans une division blanche. À l'issue de la durée d'entraînement prévue, les soldats n'ont pas la maîtrise technique attendue d'eux ; l'armée refuse pourtant les transferts de meilleurs soldats vers la 92<sup>e</sup> avant son départ pour la France en mai 1918. Une fois en France, son expérience du front est limitée à quelques jours de combat. Au début de l'offensive Meuse-Argonne, le 368<sup>e</sup> régiment joue le rôle de liaison entre les armées française et américaine, mais, jugé désorienté, il est retiré du front au bout de cinq jours. Les officiers noirs diront plus tard qu'on ne leur a pas confié l'équipement adéquat<sup>5</sup>. Après la victoire, la division est rapidement démobilisée. Personne au sein de l'armée ne pense à prendre en compte l'extrême rapidité de son entraînement et sa dispersion pour relativiser le jugement de son échec<sup>6</sup>.

En 1942, au moment de la reformation de la 92<sup>e</sup> comme division *all-black*, les mêmes erreurs sont faites : la dispersion pendant l'entraînement, le faible niveau des hommes, le refus des officiers blancs de commander des Noirs. Aucun autre camp que Huachuca n'est prêt à accueillir 15 000 soldats africains-américains et le fort est alors occupé par la 93<sup>e</sup> division. Le quartier général et les troupes spéciales sont donc activés à Fort McClellan en Alabama, un des États ayant les lois raciales les plus restrictives des États-Unis. Les troupes sont, elles,



réparties entre trois bases éloignées les unes des autres, dont deux dans le Sud : le Camp Atterbury en Indiana, le Camp Breckinridge dans le Kentucky, et le Camp Joseph T. Robinson en Arkansas. Ces quatre États, y compris l'Indiana, appliquent alors, dans tous les domaines de la vie quotidienne, le principe du « séparés mais égaux » et ont des lois interdisant les relations sexuelles et le mariage entre les Noirs et les Blancs. William Perry, âgé d'à peine 20 ans et originaire de Cleveland, affecté à l'équipe médicale du 600<sup>e</sup> bataillon à Fort McClellan, se souvient avoir « reçu une claque dans le visage. J'avais jamais vu la ségrégation légale. Ça a commencé à modifier la vision que j'avais de l'armée. » Après une première sortie en bus à Anniston, il décide de ne plus quitter le camp. Il est ensuite transféré à Camp Robinson ; sa mère originaire d'Arkansas lui avait raconté le fonctionnement de *Jim Crow* dans cet État, mais il est choqué lorsqu'on refuse de le servir dans un bar<sup>7</sup>.

Dans chacun des mémorandums envoyés aux commandants des régiments de la 92<sup>e</sup> division, le général Almond répète que « l'existence de ces lois et coutumes est un fait. [...] Ce n'est pas notre fonction de changer l'ordre existant. Le problème est social, pas militaire. De très nombreuses personnes ont passé leur vie entière à essayer de changer ces habitudes sans succès. Tout effort de cette division dans le même sens serait une perte de temps et d'énergie, et contraire aux intérêts de la Défense nationale. Les hommes de cette division recevront un traitement juste et obéiront aux lois de l'État et des communautés [dans lesquelles ils s'entraînent]<sup>8</sup>. » Les lois racistes de ces États s'appliquent donc aux soldats en permission hors des camps. La cohabitation avec les communautés environnantes est d'autant plus problématique que ces lieux ne sont pas prêts à accueillir autant de troupes noires : les bâtiments d'habitation et de divertissement sont encore en construction quand les soldats africains-américains arrivent sur les bases. Dans ces camps mixtes ségrégués, des installations spécifiques doivent en outre être créées pour les Noirs. À Fort McClellan, 26 000 soldats blancs sont déjà à l'entraînement, il faut bâtir des infrastructures éloignées pour les hommes de la 92<sup>e</sup>. À Camp Robinson, un centre USO doit être ouvert pour les soldats de la 371<sup>e</sup> équipe de combat ; un service de bus pour les Africains-Américains doit aussi être organisé en collaboration avec le commandement du camp et la municipalité de Little Rock. Les

soldats et les officiers de la 93<sup>e</sup> sont donc soumis jusqu'en mai 1942 au régime sudiste des relations interraciales.

La quasi-totalité des hommes de la 92<sup>e</sup> n'ont aucune idée de la vie militaire et doivent apprendre très vite à devenir soldat. Seuls les cadres, 128 officiers et 1 200 soldats, ont une petite expérience de l'armée ; ils ont suivi trois mois d'entraînement à Fort Huachuca avec la 93<sup>e</sup> division<sup>9</sup>. C'est à partir de ce noyau que se constitue l'équipe d'officiers et de sous-officiers de la 92<sup>e</sup>. Au moment de l'activation de la division, en octobre 1942, les 550 officiers sont tous blancs – seul un aumônier est noir ; pendant la Première Guerre mondiale, des officiers africains-américains avaient pourtant commandé les compagnies de la 92<sup>e</sup>. La plupart de ces officiers blancs sont insuffisamment qualifiés pour occuper leur position ; ils peinent donc à s'en faire obéir et à obtenir d'eux les résultats attendus. Almond parvient cependant à se défaire de ceux qui sont jugés « inaptes au service avec les troupes noires<sup>10</sup> ». L'état-major accepte de les remplacer car, depuis août 1942, il est communément admis au ministère de la Guerre qu'il faut un tour de main particulier, caractérisé par la fermeté, pour commander les soldats africains-américains<sup>11</sup>.

À la fin de l'été, une directive sur les officiers africains-américains – il n'y en a alors que 817 dans toute l'armée – désigne cependant la 92<sup>e</sup> division comme second lieu d'affectation de ces derniers dans l'ordre des priorités. À partir du mois d'octobre, des lieutenants noirs arrivent donc par « bloc », une trentaine chaque mois, en même temps que les nouvelles promotions de diplômés de l'OCS ; un nombre équivalent d'officiers blancs doivent quitter leurs fonctions pour libérer les postes qui leur reviennent. Ce remplacement se poursuit jusqu'à ce que tous les postes de lieutenant soient occupés par des Africains-Américains, mettant régulièrement en cause la cohésion du groupe. Une fois les premiers mois passés, Almond interroge les commandants des régiments sur les qualités et les performances des lieutenants noirs : ils remarquent quelques faiblesses notamment dans le *leadership*, mais sont globalement positifs et confiants dans le fait que les officiers africains-américains s'amélioreront avec l'expérience et l'entraînement<sup>12</sup>.

Pour le quartier général à McClellan et les unités spéciales, l'armée fait venir des hommes enrôlés dans les Deuxième et Cinquième régions militaires, au nord des États-Unis ; pour les régiments de combat, des Quatrième et Huitième régions militaires, au sud. Il y a donc une forme

de brassage dans la division<sup>13</sup>. Mais le niveau d'éducation, mesuré par le test d'aptitude AGCT de l'armée, est très bas pour les uns comme les autres. Presque la moitié ont été classés dans la dernière catégorie (V), un tiers dans la IV, 10 % dans la III, et le reste, quelques pourcents, dans la première et la deuxième<sup>14</sup>. Au début 1943, Almond demande que les hommes les plus faibles de sa division – les 7 000 classés en catégorie V – soient remplacés. Les scores s'améliorent au fur et à mesure de l'arrivée de nouveaux hommes – en janvier 1943, il n'y a plus que 21 % de soldats classés en V, 41 % en IV, 15 % en III, et 10 % en II, et 13 % d'analphabètes non classés<sup>15</sup>. Et les instructeurs intensifient leurs efforts pendant la première phase d'entraînement pour que les soldats soient en mesure d'acquérir les savoirs fondamentaux. Les analphabètes sont obligés d'assister à des cours du soir. Chacun des quatre lieux d'entraînement ouvre un *casual camp*, ou camp informel, dans lequel les soldats les moins éduqués bénéficient d'une remise à niveau. Ils retrouvent le reste du groupe quand ils ont atteint le niveau suffisant ; les soldats qui n'y parviennent pas sont remplacés<sup>16</sup>. L'état-major commence aussi à comprendre que les scores à ce test ne sont pas nécessairement un indicateur fiable de la capacité des hommes à devenir de bons soldats<sup>17</sup>.

C'est à ces hommes, souvent peu enthousiastes à l'idée de devenir soldats et mal préparés aux exigences de cette condition, que l'ancien capitaine, grade le plus exposé à la mort, apprend à combattre<sup>18</sup>. Meneur exigeant et colérique, Almond pense principalement à leur préparation physique et technique, à nourrir leur agressivité à l'égard des ennemis de l'Axe. Le vétéran de la Première Guerre a une conscience aiguë du niveau à atteindre pour combattre sur les terrains d'opérations. Le 15 octobre 1942, lors de la cérémonie d'activation organisée à Fort McClellan, le général, qui a le sens de la mise en scène et des vraies qualités d'orateur, dit aux troupes qui sont présentes :

La préparation de cette nouvelle division n'est pas une tâche facile. Mais elle peut être réalisée et elle le sera. [...] Elle nécessite de transformer des hommes venus de la vie civile, des citoyens pacifiques et obéissants aux lois, en des soldats déterminés capables de vaincre des ennemis assoiffés de sang, dont on sait qu'ils sont rusés, roublards, doués et sans scrupule. J'ai déjà combattu les Allemands et j'ai vécu parmi les Japonais. J'ai pu apprécier les qualités de combat de chacun. [...] Cela ne suffira pas de manier nos armes avec expertise. Nos hommes doivent être capables d'avancer plus loin et plus vite, de supporter une plus grande adversité et

de s'engager dans un combat au corps-à-corps avec les soldats allemands ou japonais. [...] Nous devons surmonter le handicap que représente notre dispersion. Nous le pouvons et nous le ferons<sup>19</sup>.

Pour surveiller la préparation dans chacun des postes, Almond tourne entre les différents camps. Il observe les hommes à l'entraînement, puis laisse des directives à ses adjoints pour corriger les faiblesses qu'il a remarquées ou varier les exercices. Il est assisté dans cette tâche par le capitaine John E. Wood, qui revient du Liberia où il a dirigé le 41<sup>e</sup> régiment des sapeurs, *all-black*, en charge de la construction d'une piste d'atterrissage et de la surveillance de la plantation de caoutchouc de l'entreprise Firestone. Mais au lieu de le voir comme un allié, Almond considère Wood comme un rival. Il lui attribue l'ensemble des tâches administratives, et se réserve l'entraînement des hommes<sup>20</sup>.

La dispersion de la division, l'absence d'expérience militaire préalable, le faible niveau d'éducation des hommes, les problèmes d'encadrement amènent la 92<sup>e</sup> à prendre du retard sur son programme d'entraînement. Manquant de confiance en ses soldats, Almond demande que les phases d'apprentissage des fondamentaux et de l'entraînement individuel soient allongées de quatre semaines. Peu de temps avant son regroupement à Huachuca, entre janvier et mars 1943, le brigadier général Benjamin Davis inspecte la 92<sup>e</sup> dans les différents lieux où elle s'entraîne. Dans trois des quatre camps, il juge pourtant le moral des troupes supérieur et les relations entre officiers blancs et noirs « sans complications », excellentes même quelquefois. Il ne relève « aucune plainte de discrimination raciale ». Davis attribue des notes élevées à Almond et à son équipe, estimés « extrêmement actifs et efficaces ». Il écrit même dans son rapport à l'inspecteur général : « le général Almond a démontré une aptitude supérieure pour le commandement d'une unité composée d'officiers noirs et blancs, et des soldats noirs. Il a su s'assurer et maintenir le plus grand respect et la plus grande admiration de la part des officiers et des soldats noirs, grâce à son équité et à sa sensibilité à leurs problèmes<sup>21</sup>. » Quelques semaines à peine après la rédaction de cette note, des troubles majeurs ont pourtant lieu à Huachuca au sein de la division. L'inspecteur Davis a-t-il donc manqué de discernement dans son jugement d'Almond au début de l'année 1943 ? A-t-il délibérément tu ses doutes pour ne pas mettre en cause l'autorité d'un général blanc ?

À l'arrivée des trains sur le fort, l'unité est pour la première fois réunie. Environ 15 000 soldats africains-américains, 700 officiers blancs, 300 officiers africains-américains, quasiment exclusivement des premiers et seconds lieutenants, s'entraînent désormais côte à côte, se comparent et se jaugent. Ils doivent apprendre à fonctionner comme une unité, à transférer l'esprit de corps, qui s'est progressivement construit en huit mois, du régiment à la division. C'est la condition nécessaire pour achever avec succès leur entraînement au niveau de l'unité, puis l'entraînement armé combiné. Des tanks légers M4 viennent d'être livrés à Huachuca ; ils vont jouer un rôle-clé lors de cette seconde phase, tout comme les engins antichars qui arrivent début 1944 sur le fort.



Inspection des engins antichars M36 par des soldats et des Wacs, début 1944  
(Army Signal Corps)

Les hommes doivent aussi apprendre à s'entraîner dans la sécheresse et la chaleur de l'Arizona en été, nouvelles pour eux. Certains n'ont pas la résistance physique nécessaire, d'autres se découragent. En juillet une marche de 40 kilomètres est organisée pour mettre à

l'épreuve leur endurance ; plusieurs invoquent des handicaps pour ne pas aller jusqu'au bout. 600 hommes sont identifiés comme n'ayant pas les qualités physiques ou l'énergie pour aller se battre. Ils sont mis à l'écart dans un « camp provisoire » pour un entraînement approfondi avec l'espoir qu'ils puissent rattraper le groupe. La plupart de ces affections sont feintes et sont le premier signe avant-coureur de la résistance à l'entraînement qui va gangrener la 92<sup>e</sup> division. Almond a écrit ultérieurement dans ses notes, comprenant trop tard l'importance des antagonismes raciaux : « C'était probablement le premier signe d'une instabilité raciale et d'un manque d'enthousiasme pour aller combattre<sup>22</sup>. »

Les officiers blancs originaires du Sud sont désormais en très nette infériorité numérique. Sur leurs camps respectifs, ils étaient jusqu'alors entourés d'autres troupes que les leurs, blanches, et des officiers blancs qui commandaient celles-ci ; ils ne ressentaient pas ce sentiment d'isolement parmi les Noirs qu'ils éprouvent pour la première fois à Huachuca. Là-bas, ils étaient également entourés de communautés dont ils connaissaient et approuvaient les pratiques en matière raciale. À leur arrivée au fort, ils ont perdu cet avantage que leur conférait le nombre ; ils ne maîtrisent pas encore les codes des relations interraciales de l'Arizona. L'ignorance et la peur peut-être aussi amènent les commandants de la 92<sup>e</sup> à durcir le régime racial qui régissait le fonctionnement de leurs régiments depuis octobre 1942. Ils passent en force, ignorent le *statu quo* racial atteint par le colonel Hardy. Ils veulent regagner leur pouvoir et leur autorité sur les Noirs, restaurer, par l'introduction de nouvelles règles ou par l'humiliation, leur supériorité.

Faisant pour la première fois l'expérience d'un poste *all-black*, les officiers blancs agissent comme si son fonctionnement et ses règles étaient identiques à ceux d'un camp ségrégué. Ils y accentuent la ségrégation en vigueur. Almond aurait pu décider de mettre un terme à l'assignation raciale des clubs d'officiers comme l'autorise désormais la directive du Bureau de l'adjudant-général du 10 mars 1943, adoptée après de nombreuses contestations de la ségrégation d'installations de loisirs sur d'autres postes. Ce texte affirme que celles-ci ne pourront être assignées explicitement à l'une ou l'autre race, tout en continuant cependant à laisser ouverte la possibilité d'une affectation permanente ou temporaire à une unité ou partie de cette unité, par des horaires décalés par exemple. Mais les unités sont elles-mêmes ségréguées,

et la directive est formulée de manière tellement générale qu'elle laisse au commandant le choix de l'appliquer ou non. Almond ne se pose même pas la question. À Huachuca, les deux clubs continuent à fonctionner de manière explicitement ségréguée<sup>23</sup>.

Surtout, une forme de ségrégation nouvelle apparaît dans des lieux où elle n'existait pas auparavant. En mai 1943, le colonel Sterling A. Wood tente de ségréguer le mess des officiers du 371<sup>e</sup> régiment d'infanterie : il remplace d'abord l'officier du mess, africain-américain, par un officier blanc, puis il revoit le principe d'attribution des tables en fonction de la couleur des officiers. Un Africain-Américain refuse de respecter le nouvel ordre racial du réfectoire et s'assied à une table réservée aux Blancs. Lorsque l'officier du mess veut le déplacer, le contrevenant lui blesse la main avec sa fourchette. Le reste des officiers noirs boycottent le lieu et se mettent à prendre leurs repas au *Mountainview club*, où ils se retrouvent entre eux et n'ont pas à subir l'affront de la séparation. Cette fois, le boycott paie parce qu'il cible une dérogation à la règle : la ségrégation du mess du 371<sup>e</sup> cesse<sup>24</sup>. La nouvelle équipe tente aussi d'imposer la ségrégation aux propriétaires de commerces privés sur le fort. L'épouse du général Almond aimerait que des jours de courses différents soient institués pour les Noirs et les Blancs, pour éviter qu'ils se rencontrent. Pourtant même les magasins du Sud accueillent les clients noirs et blancs, dès lors qu'ils respectent des règles de comportement sur lesquelles la communauté s'est tacitement mise d'accord<sup>25</sup>. Le brigadier général Coburn, probablement convaincu comme toute une partie des Blancs du Sud que prendre ses repas à côté de Noirs conduit à une proximité et à une intimité intolérables<sup>26</sup>, essaie aussi de ségréguer les tables du restaurant chinois *Mar Kim's*, une institution sur le fort depuis 1934. Un dimanche soir, l'aumônier Wactor se rend avec sa femme chez *Mar Kim's* comme il en a l'habitude. Alors qu'ils sont sur le point de s'asseoir à une table où se trouvent déjà assis trois officiers blancs, Coburn s'interpose et empêche Wactor et son épouse d'y prendre place. Plus tard, le général expliquera à l'inspecteur Davis qu'il a souhaité éviter une altercation avec des officiers blancs qui se sont opposés à la présence de l'aumônier noir ; il a donc préféré humilier celui-ci plutôt que de rappeler à ses hommes qu'ils se trouvaient dans un établissement privé d'Arizona dont le propriétaire pouvait librement choisir le régime racial.

Les nouveaux venus essaient également de regagner leur ascendant sur les Noirs par l'humiliation, pour souligner leur prétendue infériorité, de rang et de race, aux soldats. L'épouse d'Almond traite au téléphone de « *nigger* » (« nègre ») une opératrice Wac du standard puis lui dit qu'elle n'aime pas les Noirs. Il arrive que le commandant de la division lui-même s'adresse publiquement aux soldats en les appelant « *niggers* ». Et c'est en avion, un *Piper Cub* ultraléger, non en jeep ou en camion, qu'Almond vient voir les hommes s'entraîner dans le désert. Il fait ainsi le tour des trois régiments en un après-midi, sans s'infliger la brûlure du soleil et la poussière dans le visage. La poussière, ce sont les hommes au sol qui l'avalent tandis que le *Piper Cub* s'éloigne une fois l'inspection terminée. Le sergent Bill Perry se rappelle : « La plupart du temps on était sur le champ d'entraînement à s'épuiser. Au beau milieu, le général Almond arrivait pour une inspection. On était en plein exercice, et on devait s'arrêter. On polissait toutes les armes et on les disposait comme il fallait sur des bâches. On l'attendait alors pendant quatre à cinq heures sous le soleil. Il arrivait enfin dans son petit avion, nous regardait. Et très vite, il repartait, le *Piper Cub* nous envoyait du sable et des débris dans le visage. C'était le type d'inspection qu'il faisait, Almond<sup>27</sup>. » Certains soldats croient que cette humiliation est le prix qu'ils ont à payer pour la blessure narcissique infligée au commandant par l'état-major qui lui aurait refusé une division blanche<sup>28</sup>. Le sentiment d'impunité des officiers blancs, loin du contrôle du quartier général de la Neuvième région militaire à Fort Douglas, à 1 350 kilomètres au nord, conduit même certains à l'usage de la violence physique : le premier lieutenant Gerald Hough, du 599<sup>e</sup> bataillon d'artillerie de campagne, aurait tapé un soldat ivre à la tête avec la crosse de son pistolet, un autre officier blanc aurait donné des coups de pied au visage de deux hommes couchés ventre à terre<sup>29</sup>. Dans un premier temps, ces officiers ne sont pas sanctionnés. Le commandement laisse penser que les officiers blancs peuvent maltraiter leurs hommes ; l'interdiction du recours à la violence est momentanément levée.

Même les officiers noirs font l'objet du mépris de leurs supérieurs blancs dans cette période d'installation. La reconnaissance de l'égalité de la formation et des responsabilités leur est refusée, car les commandants craignent qu'elle conduise à celle de l'égalité de valeur et de l'égalité sociale. La distance, symbolique et réelle, est d'autant plus accentuée que les hommes sont proches physiquement et par leur



grade. Le major blanc qui dirige la compagnie K du 370<sup>e</sup> régiment appelle tous les lieutenants noirs sous son commandement « *boys* ». Quand le lieutenant Reuben Horner, fils d'un *buffalo soldier* qui a grandi à Fort Huachuca puis à Tucson, proteste, il doit en payer le prix : deux semaines de corvée de poubelles, le temps de trier tous les déchets du bataillon et de s'assurer que les soldats n'y ont pas jeté des obus ou des mines, puis l'inspection des uniformes à l'entrée du cinéma, et enfin la surveillance de la bonne conduite dans un des *service clubs*. La sanction est humiliante pour dissuader toute autre forme de contestation motivée par des facteurs raciaux<sup>30</sup>. Les officiers blancs reprennent aussi aux Noirs des postes de responsabilité prestigieux et visibles. Ainsi, pendant sa permission, le major May, aumônier du poste, noir, est remplacé par un premier lieutenant blanc (un rang très inférieur) au lieu de l'être par le capitaine Grant Reynolds, l'officier noir de rang le plus proche<sup>31</sup>. Considéré comme excessivement contestataire par l'armée, Reynolds a été ballotté de base d'entraînement en base d'entraînement jusqu'à son arrivée à Huachuca, où, là encore, il conteste le privilège blanc. Un peu plus tard dans l'été, l'assistant du fort pour les relations publiques, le capitaine noir Homer Roberts, est lui aussi remplacé par un officier blanc<sup>32</sup>.

Almond humilie également les officiers noirs devant leurs pairs blancs et devant leurs hommes. À Huachuca, il crée une « école pour officiers incompetents » à laquelle ne sont contraints de se rendre que des Africains-Américains. Il fait ainsi naître le doute sur leurs qualités et leur professionnalisme, alors qu'ils ont suivi la même formation et passé les mêmes épreuves que leurs homologues blancs. L'armée a effectivement autorisé la mise à l'écart temporaire des hommes dont le niveau est jugé insuffisant, avant une réintégration de leur unité<sup>33</sup>, mais pas dans le cas des officiers, et il n'a jamais été question que la remise à niveau ne concerne que les Noirs. À Huachuca, 53 officiers africains-américains, jugés « difficiles » ou trop « agressifs », y ont pourtant été placés sans explication et traités comme de simples soldats. De longues marches avec sacs sur le dos leur sont imposées sous le regard de leurs hommes pour saper leur autorité et neutraliser leur pouvoir de contestation<sup>34</sup>.

Les officiers répondent à ces humiliations par le boycott du mess du 371<sup>e</sup> régiment qui réussit, mais c'est la seule forme de résistance collective. Les éclats de violence sporadiques viennent des soldats. Un

soir de mai, le colonel Hardy et des officiers blancs de la 92<sup>e</sup> partent en voiture à Fry. Ils sont arrêtés par un barrage et des hommes armés de bouteilles. Un des officiers est blessé à l'œil et doit être hospitalisé dans l'hôpital du fort<sup>35</sup>. En sortant de la réserve militaire, les commandants blancs deviennent plus vulnérables, même si la loi continue à être de leur côté. Un officier blanc est également frappé à la tête par un soldat dans son sommeil ; il va se faire soigner à l'hôpital noir, nouvelle manifestation de la supériorité de celui-ci. Après ces incidents, une rumeur circule sur le fort : les officiers blancs seront massacrés dès que la 92<sup>e</sup> sera envoyée au combat<sup>36</sup>. Mais seuls ces trois incidents remettent en cause l'intégrité physique et l'autorité des Blancs. Ce ne sont pas nécessairement les signes avant-coureurs d'une mutinerie ; d'ailleurs aucun soldat n'a encore pris possession d'armes ou de munitions. Pourtant Bousfield – et sûrement d'autres officiers de haut rang à Huachuca – s'inquiète d'une possible flambée de violence. Il sonne l'alerte auprès de Truman Gibson, qu'il veut convaincre de venir au plus vite sur le poste : « Il n'y a pas un Noir ici, du plus simple soldat au second lieutenant, qui ne fasse tous les efforts possibles pour quitter la 92<sup>e</sup> division. Vous devriez venir vite pour voir la situation. Cela s'aggrave chaque jour<sup>37</sup>. » À son tour, Gibson avertit le général Davis d'un possible embrasement : « une très mauvaise situation se prépare<sup>38</sup> ». À Washington, l'inspecteur est également alerté par le colonel Davison, chef d'état-major au quartier général de la Neuvième région militaire qui suit de loin les conditions d'installation de la 92<sup>e</sup> à Huachuca. Il lui fait aussi part des critiques exprimées par les autorités du comté et de l'État à l'encontre du colonel Hardy, injustement tenu pour responsable de la dégradation de la situation sur le fort<sup>39</sup>.

Une telle inquiétude ne se serait probablement pas emparée de ces hommes si le reste du pays n'était pas, au même moment, traversé par des troubles. Au nord, des émeutes raciales secouent Detroit, Harlem à New York, et bien d'autres villes dans lesquelles les lieux publics deviennent des points de fixation des antagonismes<sup>40</sup>. Dans l'armée, les heurts entre Noirs et Blancs se multiplient, sur les camps désormais et non plus seulement dans les villes de garnison. Les troupes s'affrontent entre elles, sans qu'il y ait eu préalablement intervention des civils ou bavure de la police, comme c'était encore le cas l'été précédent. D'individuelle et limitée, la contestation de l'ordre racial dans les centres militaires est devenue collective<sup>41</sup>. À Camp

Stewart, une base d'entraînement à la défense antiaérienne, au sein de la forêt de Savannah, des soldats noirs tendent une embuscade à des convois de la police militaire blanche pendant la nuit du 6 juin, tuent un homme et en blessent quatre<sup>42</sup>. L'armée a peur que les soulèvements se répandent comme une traînée de poudre d'une base à une autre. Lors de la conférence annuelle des régions militaires qui se tient fin juillet, un représentant de l'Inspection générale alerte les commandants des différentes régions : « Le problème le plus sérieux auquel sont confrontés les commandants aujourd'hui est d'empêcher des troubles venant des troupes noires. » L'analyse de l'Inspection générale a beaucoup changé par rapport à la vague de soulèvements de l'été précédent. Elle souligne désormais la responsabilité personnelle des commandants : ils sont insuffisamment préoccupés par la vie quotidienne de leurs hommes, insuffisamment conscients de l'ampleur des discriminations dont ceux-ci font l'objet à l'extérieur des camps, certains « autorisent sur leur propre camp des discriminations contraires aux politiques et aux instructions du ministère de la Guerre » ou « acceptent à contrecœur les officiers affectés à leur commandement »<sup>43</sup>. Depuis qu'il est arrivé en Arizona, Almond est coupable de toutes ces erreurs.

Sur le fort, Hardy n'a jamais senti une telle tension, même lors du boycott du club des officiers noirs en juin 1942 ou du départ de la 93<sup>e</sup>. Il craint peut-être qu'un scénario similaire à Camp Van Dorn ou à Camp Stewart se produise. En outre, il perçoit, de l'autre côté des grilles, une forte méfiance à son égard. Il veut éviter que son fort ne s'enflamme et pense que la clé de la paix raciale réside dans le dialogue, le partage d'un moment de convivialité entre officiers blancs et officiers noirs, les plus touchés par le durcissement récent du régiment racial et l'expression de préjugés racistes. L'inauguration de l'exposition d'art noir à *Mountainview Club* a lieu à point nommé pour réunir les plus haut gradés du fort de part et d'autre de la ligne de couleur. Le barbecue que Hardy organise pour tous les officiers a cette même vertu d'apaisement, de suspension du temps militaire pour créer une parenthèse d'entente interracial, à distance des lieux d'entraînement. Un des derniers samedis du mois de juin, il réunit en fin de journée ses « frères officiers » dans une clairière au calme au tout début du Huachuca Canyon. Il se conduit en hôte à l'égard des officiers placés sous son commandement, de ceux de la 92<sup>e</sup> division,

et des quelques civils qu'il a invités. Le colonel se comporte aussi en major général quand Almond, qui a dû se résigner à être présent, apparaît fuyant, inquiet du contact avec les officiers noirs et toujours méprisant.

Des tables en bois ont été dressées pour le repas à l'ombre des grands arbres, près de la source la plus proche du poste. Un repas est servi par des Wacs volontaires aux 600 officiers noirs et blancs qui, dans ce lieu, se mêlent. Hardy passe parmi les hommes pour leur parler de manière informelle, s'enquérir de leurs nouvelles, puis prend la parole : « Les soldats de la 92<sup>e</sup> sont arrivés récemment à Huachuca. [...] Il est nécessaire que nous nous connaissions, que nous nous apprécions et que nous nous respections dans un esprit de générosité et de bienveillance pour pouvoir travailler efficacement ensemble. » Il veut perpétuer une forme d'estime et de respect mutuels, par-delà la ligne de couleur, qui a existé à certains moments entre les officiers blancs et noirs durant la période d'entraînement de la 93<sup>e</sup>.



Le barbecue organisé par le col. Hardy (au centre), entouré d'officiers de la 92<sup>e</sup> (écusson figurant un bison) et du poste (Army Signal Corps)



(Army Signal Corps)

En comparaison, le discours d'Almond qui suit est cassant et paranoïaque. « J'ai toute confiance et conviction dans mes officiers et mes hommes. [...] Nous avons un gros travail à faire. Ceux qui ne suivront pas ou ne pourront pas suivre seront laissés derrière. » Et il demande aux personnes extérieures à la division de « laisser [s]es hommes tranquilles ». Il vise les officiers noirs de l'hôpital et ceux du commandement du camp, les plus haut gradés en place depuis une bonne année, issus de l'intelligentsia noire, les incarnations les plus abouties de la fierté raciale à Huachuca. Ils seraient selon lui les initiateurs et les responsables de la contestation de l'ordre qu'il a apporté des camps d'entraînement du Sud. Pour Gibson auquel il raconte la rencontre, Bousfield résume ainsi les paroles d'Almond : « On vous remercie pour vos conseils, mais on continuera à diriger la 92<sup>e</sup> comme nous l'avons fait jusqu'à présent. » Le commandant conteste résolument la mise à l'épreuve de ses convictions et de ses pratiques raciales.

Très vite, le maître de cérémonie, le lieutenant-colonel Nelson qui vient de reprendre la direction des Services spéciaux du fort à un

officier noir, redonne le ton de la détente au rassemblement<sup>44</sup>. Il confie l'ouverture du programme musical au sergent Lawrence Whisonant, le baryton qui était la doublure du rôle principal de Porgy à Broadway. Pour les officiers du camp, celui-ci interprète « Huachuca », une chanson composée par le capitaine Joe Jordan, une ancienne star du ragtime désormais directeur de la section musicale du fort. « *Huachuca* », pur hommage au lieu et à l'armée, est dédiée au colonel Hardy :

Hua-chu-ca, Hua-chu-ca, Hua-chu-ca,  
 Nous aimons tes sommets enneigés  
 Hua-chu-ca, Hua-chu-ca, Hua-chu-ca,  
 Nous aimons tes printemps et tes montagnes,  
 Quand les soldats défilent en traînant les pieds,  
 Et la fanfare marque le rythme,  
 Le Soleil et la Lune n'essaient pas de se cacher,  
 Et semblent savoir que tu es sa-tis-fait,  
 Hua-chu-ca, Hua-chu-ca, Hua-chu-ca,  
 Quand le travail est terminé et la journée finie,  
 Hua-chu-ca, Hua-chu-ca, Hua-chu-ca,  
 Le ciel est lumineux et clair,  
 Les cieux ont l'air si près,  
 Hua-chu-ca, Hua-chu-ca, Hua-chu-ca...

Dans cette chanson lyrique qui n'a pas peur de la grandiloquence ni dans les paroles ni dans la mélodie, il n'y a aucune ombre au tableau. Puis le sergent Claude Andrews chante ensuite « *When Irish eyes are smiling* », un grand classique connu de tous, sans lien avec l'expérience militaire. Des artistes en tournée avec l'USO Camp Shows poursuivent la représentation, la chanteuse Rosetta Williams qui interprète la chanson de Frank Sinatra « *There are such things* » et « *The Saint Louis' Blues* », puis l'artiste jongleur George W. Rowland qui fait un numéro avec des couteaux, des balles et des boîtes de cigares. Hardy a offert quelques heures de divertissement aux officiers, principales sources de la contestation sur le fort. Mais la tension n'est pas retombée. Bousfield surprend plusieurs conversations d'officiers blancs confiant à leurs pairs qu'ils veulent absolument quitter la division<sup>45</sup>.

Du 14 au 19 juillet 1943, l'inspecteur Benjamin Davis se rend enfin sur le fort pour se rendre compte par lui-même du niveau de tension et faire entendre la voix de la hiérarchie militaire. À son

épouse, il confie qu'il découvre une « sale situation<sup>46</sup> ». Quand il arrive à Huachuca, sept officiers noirs sont sous les verrous, deux pour conduite incorrecte en état d'ébriété au *Hook*, les autres accusés de mutinerie ou d'insubordination sans preuve – un lieutenant a été démis de ses fonctions pour avoir refusé de témoigner contre un de ses sergents<sup>47</sup>. Deux capitaines et 22 lieutenants sont en attente d'une sanction de leur commandant de compagnie – conformément à l'article 104 du code de la guerre, les commandants de compagnie ont le droit d'infliger des sanctions disciplinaires en cas d'infraction mineure<sup>48</sup>. Les soldats viennent voir Davis pour « répandre leurs tripes avec plaisir, après avoir reçu l'assurance que leur témoignage est destiné à Washington, non “au général” » comme le raconte Bousfield à Gibson<sup>49</sup>. L'inspecteur commence par rencontrer le commandant du fort. Hardy, qui est victime d'une campagne de discrédit de la part des autorités locales, veut se blanchir de toute accusation. Il souhaite persuader Davis que les problèmes raciaux qui sont apparus sur le fort sont le fait de la 92<sup>e</sup> division et de ses commandants. Avant leur arrivée, un tel niveau de tension entre Noirs et Blancs n'avait jamais existé. Les problèmes viennent des nouveaux venus. La thèse de la « contamination par des sources polluées au sein du personnel du poste », dont cherche à convaincre Almond, ne tient pas. Et le commandant de la 92<sup>e</sup> serait même fautif de ne pas avoir diligenté une enquête sur les rumeurs de violence physique de ses officiers blancs à l'égard des soldats noirs. Le commandant du fort va jusqu'à mettre en cause l'autorité du général à la tête de la 93<sup>e</sup> division.

Le lendemain, Hardy remet à Davis un mémorandum serré de cinq pages dans lequel il expose sa conception du bon commandement des troupes noires.<sup>50</sup> Alors qu'il n'existe pas encore dans l'armée de manuel portant spécifiquement sur cette question – il faut attendre février 1944 et le livret du ministère de la Guerre, *Command of Negro Troops*, qui rejette la thèse de l'infériorité des Africains-Américains –, Hardy formalise les principes qu'il a élaborés sur la base de ses erreurs et ses succès pendant les quinze derniers mois. C'est un document rare, inspiré par le pragmatisme et faisant une part étonnamment limitée aux préjugés raciaux. Il manifeste une volonté encore peu commune dans l'armée d'unifier les méthodes de commandement des soldats blancs et noirs. Parmi ces cinq principes, l'équité de traitement vient en premier lieu :

toute dénonciation, de la part d'un soldat ou d'un officier africain-américain, d'un abus d'autorité ou d'une injustice doit être considérée avec sérieux et conduire à une enquête ; les hommes doivent être convaincus que ceux qui les commandent veulent que la justice prime, surtout si l'affaire présente une dimension raciale. Hardy est parfaitement conscient du biais racial des sanctions qui ont été prises par les commandants des unités à l'encontre des soldats et même des officiers depuis l'arrivée de la 92<sup>e</sup>. Puis vient la tolérance à l'égard de points de vue différents, tout particulièrement en matière de relations interraciales, une tolérance qui doit se manifester par des moments de détente partagée et de convivialité entre Noirs et Blancs – Hardy donne là les exemples des rencontres sportives, des barbecues, des expositions, qu'il a déjà expérimentés avec succès. Il accorde la troisième place au respect dans l'adresse aux Noirs ; le colonel peut s'appuyer sur les directives qui ont été adoptées l'année précédente par le ministère de la Guerre à l'initiative du juge Hastie. Le hurlement est à proscrire, surtout venant des commandants – Almond est à nouveau visé. Tout comme il l'est par le quatrième principe : l'obligation d'humilité et d'abnégation. Pour Hardy, les hommes doivent être convaincus que leur commandant pense à leur bien-être et non à son intérêt propre, en particulier l'avancement de carrière. Ces règles de justice et de savoir-vivre conditionnent selon lui l'acceptation par les soldats noirs de l'autorité de ceux qui les commandent. Il ajoute un dernier principe spécifiquement lié à la fonction de commandant : l'efficacité et l'habileté, pour ne pas donner aux hommes une impression d'amateurisme qui pourrait insinuer le doute à l'égard des qualifications du chef et faire naître la contestation. Le souci d'efficacité prime probablement sur les considérations morales, mais ce mémorandum destiné au seul général noir de l'armée tait ses véritables convictions profondes en matière raciale. Hardy a pour lui l'assurance de celui qui a su maintenir un calme relatif sur le fort, avec l'acceptation de nombreuses initiatives audacieuses dans l'enclave militaire et à Fry. Au regard de ces principes dont il a éprouvé l'efficacité, Hardy estime que les officiers blancs de la 92<sup>e</sup> n'ont pas suffisamment conscience des efforts qu'ils doivent faire pour commander des troupes noires et de l'effet désastreux que peuvent produire leur refus de retenir leurs sentiments racistes et leur peur des Africains-Américains.





L'inspecteur Benjamin Davis au QG du poste ; derrière lui, en position d'infériorité hiérarchique, le colonel Hardy (Army Signal Corps)

Le 18 juillet, Davis n'a toujours pas rencontré Almond. Il est invité à inaugurer le stade de baseball et à assister au match de lancement de la saison qui doit suivre. 10 000 soldats sont assis dans les gradins. Lorsque le commandant de la 92<sup>e</sup> division se lève pour prononcer son discours, il est hué longuement par les hommes. En présence de l'inspecteur général, c'est un embarras extrême, le signe qu'il n'est pas respecté ; Davis s'en alarme dans le rapport qu'il écrit à son retour. Dans les rangs, on dit alors qu'Almond est tyrannique, raciste, peu qualifié – une rumeur veut qu'il ait obtenu le commandement de la 92<sup>e</sup> par népotisme et piston. Le lendemain, l'inspecteur retrouve le commandant ; l'entretien devait être bouclé en une demi-heure, il en dure deux<sup>51</sup>. Le général campe sur ses positions : les tensions dans les relations entre Noirs et Blancs ne seraient dues qu'à des « interférences extérieures », non au durcissement du régime racial sur le camp ; les officiers africains-américains du Nord, jugés subversifs,

auraient attisé les revendications et l'animosité de leurs homologues moins gradés de la 92<sup>e</sup> division. Ce sont pourtant bien les initiatives des officiers blancs nouveaux venus qui ont donné naissance aux tensions. Almond insiste également sur la politique de promotion des officiers africains-américains qui est la sienne depuis l'arrivée de la 92<sup>e</sup> sur le fort. Il s'est enfin mis à tirer les conséquences de la suppression par l'état-major, le 1<sup>er</sup> mars 1943, de la directive qui bloquait jusque-là l'avancement des soldats noirs au-delà du rang de lieutenant. Il défend qu'il n'y a pas eu discrimination dans la promotion des 375 officiers noirs que compte la division : 55 d'entre eux ont été avancés au regard de leur ancienneté et de leurs performances, mais sont arrivés plus tard dans la division que les officiers blancs et partaient de plus loin. Pourtant la division ne compte encore qu'un major (l'aumônier), sept capitaines (cinq officiers médicaux et deux aumôniers), et 39 premiers lieutenants ; il n'y a aucun officier senior à un poste d'encadrement de troupes combattantes<sup>52</sup>.

Pour la première fois, Davis dit les choses à son retour d'inspection de Huachuca, même s'il conserve le même souci d'apaisement qu'au début de l'année. Il met clairement en lumière la dimension raciale des tensions : « Un mécontentement généralisé affecte la 92<sup>e</sup> division. Dans une proportion considérable, les officiers et les soldats noirs ont perdu confiance en leurs officiers blancs. » Il est vrai que le contexte est exceptionnel : le niveau de tension sur le fort est inédit, tout comme la crainte de l'armée d'une contagion des soulèvements à travers les camps. L'Inspection générale a déjà mis en cause l'attitude de certains commandants, même si ce n'est pas de manière nominative. Davis hésite pourtant sur la qualification de la gravité des faits à relater. Il fait au moins cinq brouillons pour finalement aboutir à une forme lapidaire dans laquelle il liste, en essayant d'éviter de les qualifier, les incidents qui se sont produits sur le fort depuis l'arrivée de la 92<sup>e</sup>. Après avoir reformulé plusieurs fois les passages concernant Almond, il fait le choix de ménager la responsabilité du commandant. Dans le troisième brouillon de son rapport, il a d'abord écrit « Le général Almond a négligé la dimension humaine dans l'entraînement de la division. Une grande importance a été placée sur le perfectionnement mécanique dans l'exécution des missions. Apparemment, une attention insuffisante a été accordée au maintien d'une entente raciale entre les officiers blancs et noirs et les hommes [...] »<sup>53</sup>. Mais l'inspecteur se

rétracte. Dans la version finale, la responsabilité personnelle d'Almond apparaît très secondaire ; Davis y distingue les « efforts » du commandant, des maladresses et des fautes des officiers blancs juniors, jugés dépourvus des qualités nécessaires à la direction des troupes noires. Il blâme les subordonnés pour disculper le général – « honnête, sincère, et maintenant conscient des causes de ce soulèvement [...], son aptitude ne peut être mise en doute<sup>54</sup> » –, pourtant seul initiateur de l'ouverture de l'« école des officiers incompetents » et coupable de propos extrêmement offensants à l'encontre des officiers noirs. Cette analyse, très indulgente pour le commandant de la 92<sup>e</sup>, permet de laisser Almond en poste – il n'est pas sûr qu'il y ait d'autres candidats à sa succession. L'inspecteur noir, toujours prudent, frileux, complice disent certains, ne va pas dans son diagnostic aussi loin que le ministère de la Guerre est alors prêt à aller.

La seule véritable mise en cause de son rapport porte sur le traitement des officiers noirs, un point sur lequel le ministère a montré qu'il était prêt à bouger au printemps. Davis, qui a entendu le découragement et le sentiment de mépris de ces hommes auxquels il peut s'identifier, recommande en effet que « la politique spéciale du ministère de la Guerre concernant l'avancement des officiers noirs soit abrogée, et que les officiers noirs soient promus et traités de la même manière que les officiers blancs ». Dans ce traitement, il inclut l'attitude des officiers blancs à l'égard de leurs *alter ego* noirs, la formation et les moments de détente. Pour Huachuca, il préconise donc la fin de la ségrégation des mess et des clubs pour officiers<sup>55</sup>. Le colonel Wood qui a ségrégué le mess du 371<sup>e</sup> est transféré et la salle à manger retrouve son agencement initial. L'assignation raciale des deux clubs d'officiers n'est, elle, pas remise en cause. Davis demande aussi le démantèlement de l'école des officiers incompetents. Il a lieu au mois d'octobre à l'initiative du commandant de la Troisième armée, qui adresse un blâme à Almond<sup>56</sup>. Des 53 officiers qui ont été forcés de suivre les cours, 28 retrouvent leur poste, 20 sont reclassés, un décide de quitter l'armée, et quatre comparaissent en cour martiale avant d'être rayés des listes de l'armée<sup>57</sup>. Des mesures disciplinaires sont également prises à l'encontre des officiers blancs qui ont tapé des soldats, rétablissant ainsi une apparence de justice. La recommandation sur l'unification de la politique de promotion des officiers – « en toute justice et au regard des principes sur lesquels notre pays est fondé, il ne devrait y avoir qu'une seule règle de promotion applicable à tous les officiers<sup>58</sup> »

– porte, elle, au-delà de Huachuca. Elle conduit le ministère de la Guerre à demander à l’armée de terre de mener une enquête sur les promotions d’officiers noirs réalisées depuis le début de l’année 1943, et sur le nombre d’avancements qui n’ont pu avoir lieu en raison de ce traitement différencié. Les rangs des officiers noirs dans les forces terrestres de l’armée se mettent à progresser, mais il n’y a pas encore d’unification de la politique de promotion<sup>59</sup>.

À Huachuca, un point d’équilibre a été franchi. La visite de Davis et les mesures insuffisantes qui l’ont suivie ne dissipent pas la colère des officiers et des soldats noirs. Celle-ci prend à l’automne la forme d’une violence qui fait désormais craindre la mutinerie. La presse africain-américaine qui a été muette sur l’ambiance délétère à l’été, jouant le jeu de la confiance à l’armée, se met à évoquer les tensions, d’abord *sotto voce* puis plus explicitement. À la mi-septembre, l’*Amsterdam News* de New York titre « *Fort Huachuca is Hell on Earth* » (« Fort Huachuca, un enfer sur terre ») un article à charge publié sur la base d’une lettre anonyme et repris par d’autres journaux noirs. En octobre, le *Chicago Defender* mentionne les antagonismes raciaux des mois de mai et juin, mais assure qu’ils « ont été réduits au minimum et semblent sur le point de disparaître complètement<sup>60</sup> », un complet déni de la réalité. C’est dans les colonnes d’autres titres noirs, moins surveillés par les censeurs de Washington, que la dégradation des relations raciales à Huachuca est dénoncée. Leurs journalistes n’ont pas enquêté sur le fort où ils ne sont pas accrédités, mais ils reçoivent des lettres anonymes de dénonciation de soldats ou d’officiers originaires des États où ces journaux sont publiés. Sur la base d’informations anonymes qui lui ont été transmises par l’Associated Negro Press, le *Louisiana Weekly* révèle une situation donnant toutes les apparences d’une vengeance raciale. Plusieurs officiers blancs, dont un colonel, auraient été frappés par des soldats sur le poste. Les officiers se tiendraient loin des lignes durant l’entraînement au tir, de peur d’être pris pour cibles par leurs hommes. Des rumeurs circulant à Tucson voudraient qu’un embrasement des relations puisse avoir lieu à tout moment. Almond ordonnerait aux commandants de chacune des unités de bien enfermer les munitions après l’entraînement au tir de peur que celles-ci se retournent contre lui et ses adjoints, et qu’elles soient détournées pour organiser une mutinerie. Des descentes de nuit auraient permis de localiser des armes cachées par les soldats<sup>61</sup>. En novembre, une

grenade est effectivement trouvée dans un véhicule que s'apprêtaient à emprunter plusieurs officiers blancs pour quitter le fort. Elle devait exploser au moment où le starter aurait été actionné et sévèrement blesser les occupants de la voiture<sup>62</sup>. Quelques semaines plus tard, le rédacteur en chef de l'*Atlanta Daily World* reçoit une lettre écrite par un sous-officier de Huachuca ; il refuse de la signer car il craint des représailles de la part de son commandant. Il dénonce des « conditions vraiment effroyables. Cette unité est l'unité la plus pourrie du monde. [...] Quand le général Davis nous inspecte, les estropiés sont cachés. Ce sont des hommes qu'on a fait marcher "jusqu'à la mort" et qui sont incapables d'aller plus loin. [...] Le moral est aussi bas que dans un bordel. Personne ne se fout de ce qui nous arrive<sup>63</sup>. »

Des rumeurs laissent aussi entendre que des soldats ont tiré sur Almond, dénoncé comme « pourri » lui aussi par l'auteur de la lettre parvenue à l'*Atlanta Daily World*. Une nouvelle fois en novembre, sa présence à un événement sportif auquel assistent tous les hommes du poste tourne à la mise en cause personnelle. Dans une lettre à sa femme, James Rucker écrit : « Notre général a été hué de manière assez formidable l'autre jour à un match de baseball. Pendant longtemps, on pouvait entendre les huées sur l'ensemble du poste. L'hymne de la 92<sup>e</sup> a été joué, mais personne ne chantait. Le général s'est avancé au milieu du terrain pour nous forcer à chanter<sup>64</sup>... » L'autorité d'Almond semble être définitivement minée et il ne sait y remédier autrement que par l'accentuation de la répression. L'inspection et le rapport de Davis n'ont rien changé à son comportement. Il s'est contenté de purger la 92<sup>e</sup> de ses officiers blancs les plus racistes<sup>65</sup>. La cérémonie organisée le 15 octobre 1943 pour fêter la première année d'existence de la 92<sup>e</sup> division, cinq mois après l'arrivée à Huachuca, voit l'homme se camper dans sa rigidité et dans la négligence de la dimension humaine de l'entraînement. L'intégralité de son discours porte sur le programme d'acquisition des compétences techniques et d'endurcissement des hommes. Il conclut sur la discipline et l'obéissance, réaffirmées d'autant plus fortement qu'elles sont désormais contestées<sup>66</sup>.

La peur d'une mutinerie conduit désormais les commandants d'unités à surveiller de très près les armes et les munitions. Après les séances d'entraînement au tir, ils gardent une comptabilité précise des balles pour qu'aucune ne soit conservée par les soldats. La nuit, les armes sont mises sous clé. Jusqu'alors, les fusils étaient assemblés au milieu des dortoirs au sein des casernes. À partir de l'automne 1943, il revient

à l'officier de service de veiller à ce que toutes soient déposées dans la salle du second étage qui tient désormais lieu d'armurerie. Dans la compagnie K du 370<sup>e</sup> régiment, le sergent William Perry doit tous les soirs faire le compte des armes : 129 fusils M1, 28 carabines, 255 pistolets, 903 fusils, des mitrailleuses légères et des bazookas, avant de fermer la porte de l'armurerie avec trois cadenas et de remettre à l'officier de service un certificat attestant que l'ensemble des armes sont bien présentes<sup>67</sup>.

Durant les premiers mois de présence de la 92<sup>e</sup> à Fort Huachuca, deux ordres raciaux entrent en concurrence : celui qu'Almond a apporté des camps du Sud dans lequel les Africains-Américains se voient rappeler la place inférieure que leur a assignée la société sudiste avant-guerre et où toute approche de l'égalité est vue comme une menace qui doit être contrée par l'introduction de nouvelles réglementations et des mesures vexatoires ; et le *statu quo* racial issu d'un an de négociations entre Hardy, les officiers noirs affectés au fort de manière permanente et les hommes de la 93<sup>e</sup> division, qui apparaît rétrospectivement comme davantage propice au compromis et à l'entente : une ségrégation stricte mais dans laquelle l'entre-soi sous l'autorité blanche a été aménagé pour être rendu acceptable. Dans cette mise en concurrence, l'ordre sudiste s'impose en force et avec fracas. Les tensions raciales s'exaspèrent lorsque les officiers noirs deviennent la cible d'Almond et de ses adjoints. Le commandement de la 92<sup>e</sup> y répond par le renforcement du contrôle et la surveillance accrue des hommes. Ce mouvement d'approfondissement de la ségrégation qui a alors lieu à Fort Huachuca va à contre-courant des recommandations nouvelles de l'armée qui réagit cette fois aux émeutes de l'été par la souplesse et une plus grande écoute des revendications : l'emploi de davantage de policiers militaires noirs, la sanction des officiers blancs irrespectueux, l'unification de la politique de promotion des officiers, l'assouplissement de la ségrégation dans les lieux de divertissement, l'affectation progressive des unités noires à l'étranger, et davantage de divertissement pour que les soldats tolèrent mieux le régime *Jim Crow*<sup>68</sup>. Cette dernière recommandation, qui relève de la responsabilité du commandant du fort, est la seule à être appliquée à Huachuca.



## Chapitre 11

# La Mecque du divertissement ?

Si je ne suis pas en train de t'écrire ou d'étudier, le temps libre que j'ai est un pur enfer, donc je travaille jusqu'à l'épuisement. À la fin de la semaine, mes nerfs sont sur le point de craquer [...].

À l'automne 1943, James Rucker est arrivé depuis peu sur le camp pour rejoindre le bataillon médical de la 92<sup>e</sup> division d'infanterie et, déjà, les moments de temps libre sont pour lui des sources de souffrance intense comme il l'écrit dans de très nombreuses lettres à son épouse<sup>1</sup>. Il s'agit dans son cas d'un malaise existentiel : un questionnement sur sa place et son utilité dans cette armée *Jim Crow*, sa raison d'être au monde. Mais, pour tous les soldats, c'est dans ces moments d'ennui où le temps n'est plus rempli par d'abrutissants exercices de drill, de maniement des armes ou par les corvées, que le doute et le mal-être peuvent s'insinuer dans les pensées. Le commandant du fort en a bien conscience. Il sait que l'impact psychologique de la monotonie et du désœuvrement peut être très nuisible à la qualité de la préparation. Il a sûrement remarqué que, sur d'autres camps, l'ennui a pu conduire à l'embrassement de situations explosives, comme en Louisiane au début 1942<sup>2</sup>. Le colonel Hardy s'ingénie donc à remplir ce temps vide pour détourner les soldats de l'alcool, du jeu, des paris<sup>3</sup>. En 1943, c'est devenu d'autant plus critique que le renfermement sur le fort a été progressivement organisé l'année précédente, interdisant aux soldats l'accès à de nombreux lieux de détente et de consommation d'alcool aux alentours. Il est devenu urgent de proposer au sein du fort des divertissements de qualité pour ne pas nourrir l'envie d'aller à l'extérieur.

Le colonel Hardy fait donc de Huachuca un des camps les mieux équipés des États-Unis en installations culturelles et sportives, inaugurant successivement théâtres, cinémas, un stade de 11 000 places, un terrain de baseball de 10 000, un gymnase pour le *roller skate*, deux piscines, des bibliothèques, des *services clubs*... Il justifie auprès de



sa hiérarchie et de la presse blanche ce déploiement de moyens, peu commun pour les troupes noires, par l'isolement du camp et par le refus des communautés voisines d'offrir loisirs et récréation aux soldats<sup>4</sup>. En décembre 1943, le *Chicago Defender* donne de Huachuca l'image d'une « Mecque pour l'entraînement des troupes<sup>5</sup> » et est tenté d'y voir une reconnaissance d'égalité. C'est que les installations dont les soldats noirs peuvent profiter sur le fort sont sans commune mesure avec ce qu'ils ont pu connaître dans la vie civile.

Avant la guerre, les Africains-Américains ont lutté sans succès, au Sud comme au Nord, pour obtenir l'accès aux infrastructures de divertissement, symboles de la classe moyenne et de la réussite économique, quelquefois au prix d'émeutes sanglantes, comme à Chicago en 1919. Ils ont subi intimidation, hostilité et violence lorsqu'ils ont cherché à obtenir l'ouverture à tous des piscines et des plages, des pistes de patinage ou des parcs d'attractions ségrégués. Une des facettes du combat des Africains-Américains pour l'égalité pendant la guerre est aussi la déségrégation des installations de divertissement. Ainsi au moment où les soldats de la 93<sup>e</sup> division arrivent à Huachuca, le Congress of Racial Equality organise à Chicago une campagne musclée contre la patinoire *White City* ségréguée<sup>6</sup>.

Hardy a beau jeu de convaincre les soldats que les installations ouvertes sur le fort à son initiative sont la marque de la considération de l'armée à leur égard. Tout comme l'état-major, il semble assez convaincu que les divertissements et la culture peuvent neutraliser les critiques à l'égard de la politique raciale du ministère de la Guerre, ou au moins crever les abcès. Cette conviction est pour partie inspirée par le précédent de la politique culturelle menée par le New Deal avant-guerre. Jusqu'à un certain point en effet, l'emploi d'artistes et d'écrivains africains-américains au chômage et les commandes de photos, de peintures, de textes, de pièces de théâtre par l'État fédéral ont servi à masquer son incapacité à abroger le régime *Jim Crow*. Si l'administration Roosevelt n'a pu initier de législation correctrice des inégalités raciales en matière de droits civiques ni abolir le lynchage au niveau fédéral, en raison du blocage des démocrates du Sud au Congrès, le Federal Arts Project (FAP), dirigé par des progressistes blancs, a soutenu la production d'une culture noire autonome et contribué à corriger certains stéréotypes raciaux<sup>7</sup>. Une fois le pays entré dans le conflit, le ministère de la Guerre et l'Office of War Information espèrent de la même manière que la promotion d'artistes noirs

contribuera à reléguer au second plan la question des inégalités raciales dans l'armée. Pour atténuer la colère des soldats africains-américains, l'OWI veille à ce que l'expérience militaire permette la rencontre avec une certaine forme de culture noire, incarnée par des personnalités respectables, ne remettant pas en cause le *statu quo* racial<sup>8</sup>.

À partir de 1943, Huachuca est équipé pour pouvoir accueillir ces stars noires et leur proposer de donner des concerts pour l'ensemble de ses soldats. Les célébrités de la chanson et du cinéma se produisent sur le grand terrain de football devant des foules réjouies d'un spectacle de si grande qualité – c'est du moins ce que laissent penser les photos du Signal Corps. Dinah Shore y chante pour les troupes en février 1943. Depuis 1939, la jeune femme, une des seules artistes blanches à être venue à Huachuca, est une star de la radio, où elle anime plusieurs émissions après avoir été repérée par Eddy Cantor. Son accent du Sud et son image de « fille d'à côté » sont appréciés par les soldats. Elle aurait dit, au moment de partir : « La 93<sup>e</sup> division est l'un des meilleurs publics devant lesquels il m'est arrivé de chanter. J'espère que je pourrai revenir une autre fois et rester un peu plus longtemps<sup>9</sup>. » En août 1944, c'est Louis Armstrong qui donne dans ce même stade de football un concert retransmis sur les ondes courtes pour les troupes postées à l'étranger<sup>10</sup>.



Dinah Shore signant des autographes à Fort Huachuca (Army Signal Corps)

Le fort offre d'autres lieux pour recevoir les artistes. C'est dans le théâtre en plein air que chante Eddie Anderson, que tout le monde appelle « Rochester », du nom du valet qu'il incarne dans l'émission de NBC, *The Jack Benny Program*, premier rôle permanent obtenu par un artiste noir dans un programme national de radio. En mars 1943, Lena Horne, accompagnée par le groupe de gospel masculin des *Deep River Boys*, se produit dans les *service clubs*, le gymnase, l'hôpital. En août, elle est à nouveau invitée pour un programme chargé : elle doit assister à un match de baseball dans le stade géant au cours duquel l'équipe de Huachuca affronte celle de la base aérienne de Douglas, inaugurer le théâtre qui porte son nom sur l'ancien poste, et accompagner la première projection de l'autre grand film *all-black* de la guerre, *Stormy Weather*, produit par la Fox<sup>11</sup>. Elle y joue la chanteuse Selena, partenaire de Bill « Bojangles » Robinson, vieux danseur de claquettes, dont le film retrace la carrière à partir d'un flash-back qui ramène à la toute fin de la Première Guerre mondiale quand Bill revient en héros d'Europe. Après ce retour triomphal, le vétéran subit l'affront d'humiliations répétées dans un milieu du *show business* ségrégué. Mais celles-ci ne font pas de lui un résigné ou un soumis : à la fin du film, Bill refuse d'exécuter la danse primitive attendue de lui et surprend par un solo virtuose imposant son style et son autonomie. Walter White et la presse noire jugent le film condescendant pour les Africains-Américains, perpétuant d'eux l'image d'amuseurs immatures<sup>12</sup>. Mais à Huachuca l'accueil de *Stormy Weather* est excellent. Lena Horne a dit plus tard qu'elle avait eu le sentiment d'y être en compagnie de ses frères, préférant se produire dans un environnement noir plutôt que dans des camps mixtes ségrégués. En 1944, elle refuse d'ailleurs de chanter à Fort Riley, au Kansas, devant une audience composée de prisonniers de guerre allemands assis aux premiers rangs, et de soldats noirs au fond de la salle. Elle cesse alors de chanter dans les tournées organisées par l'USO<sup>13</sup>.

Les visites du soldat boxeur Joe Louis Barrow à Huachuca, organisées par la Division des Services spéciaux de l'armée, suscitent autant d'émois. La première fois, en mai 1943, il y passe trois jours, peu de temps après l'arrivée de la 92<sup>e</sup> division, et reçoit un accueil digne d'un héros militaire. À sa descente d'avion, les photographes du Signal Corps le suivent dans tous ses déplacements. Le colonel Hardy lui rend un hommage digne d'une sommité blanche : « Vous êtes vénéré par votre peuple et admiré par tous ceux avec lesquels vous avez été en contact, par tous ceux qui vous ont vu sur le ring, et par tous ceux



La chanteuse Lena Horne à l'occasion d'un spectacle offert par le Hollywood Victory Committee (Army Signal Corps)

qui ont lu des articles sur vous dans la presse. Tout ceci place sur vous une très lourde responsabilité et je sais que vous n'allez décevoir aucun de nous<sup>14</sup>. » Il est ensuite accueilli par les soldats et le général Almond dans le stade de football, avant de réaliser deux démonstrations de boxe contre un de ses anciens adversaires en service sur le poste ; il est acclamé par une foule quasiment aussi importante qu'à Madison Square Garden. Les commandants du poste lui offrent une visite complète du fort – on le voit même en compagnie du lieutenant-colonel Bousfield à l'hôpital –, mais il dort avec les soldats dans les baraques.

Six ans auparavant, Louis a gagné le titre de champion poids lourd contre un Blanc, Jim Braddock – cela faisait vingt-deux années, depuis la victoire de Jack Johnson, qu'un Noir n'avait pas concouru pour ce

titre. La boxe a pourtant la réputation d'être un sport démocratique et équitable ; elle jouit d'une immense popularité dans tous les milieux et tous les groupes ethniques. À la fin des années 1930, il n'y a jamais eu aux États-Unis autant de clubs, un public aussi large de supporters et d'amateurs. S'il est un héros pour les Noirs, Joe Louis est aussi une figure idéale pour l'armée. À la différence de Johnson, il n'a jamais remis en cause la division raciale, ni les codes raciaux : il est extrêmement poli, ne s'affiche pas avec des femmes blanches, et est beaucoup moins démonstratif lorsqu'il vainc des boxeurs blancs<sup>15</sup>. C'est surtout l'homme qui, en 1938, a battu l'Allemand Max Schmeling en un combat vu par tous les commentateurs comme le triomphe de la démocratie américaine sur l'ordre racial nazi. Pour les Africains-Américains, cette victoire est la démonstration de la force noire contre les préjugés perpétuant l'idée d'une infériorité raciale. Depuis janvier 1942, Joe Louis est aussi un héros patriote. Il remet alors en jeu son titre de champion du monde poids lourd au profit de la Société d'entraide de la marine, quand aucun Noir ne peut y servir ailleurs que dans les cuisines. Devant 17 000 personnes réunies à Madison Square Garden, il l'emporte une seconde fois contre Buddy Baer et fait don des 100 000 dollars de la victoire aux familles des victimes des bombardements de Pearl Harbor. Deux jours plus tard, le sergent Barrow s'engage comme simple soldat volontaire, refusant tout traitement de faveur. L'armée souhaite, elle, qu'il travaille pour la Division du moral dirigée par F.H. Osborn, pour lequel « l'armée et le gouvernement ont un formidable atout en la personne de Joe Louis. Pour une grande majorité des Noirs, il est un quasi-Dieu. Les possibilités de l'utiliser sont presque infinies<sup>16</sup>. » Son image apparaît d'ailleurs sur une affiche de l'OWI le figurant dans une pose martiale, brandissant une baïonnette contre un ennemi imaginaire, et partageant cette certitude : « Nous allons faire notre part... et nous vaincrons car Dieu est avec nous. » La réputation impeccable du boxeur a rendu possible cette image, unique car l'OWI évite d'habitude de représenter les soldats noirs dans des postures agressives<sup>17</sup>. À partir de 1943, Louis fait la tournée des camps où sont entraînés les soldats noirs, suivant un itinéraire préparé par la Division des Services spéciaux. Partout où il passe, il est acclamé, et participe à l'entraînement sportif des soldats, arbitre leurs affrontements, avant d'offrir un combat<sup>18</sup>.

Pour l'armée, le sport présente des avantages évidents : il fatigue le corps tout en le préparant au combat, canalise l'agressivité, renforce l'esprit collectif, est un dérivatif aux vexations et aux déceptions<sup>19</sup>.

Dans le cas des soldats noirs, la persistance d'idées reçues sur les aptitudes « naturelles » des Africains-Américains, basées sur des études pseudo-scientifiques des corps d'athlètes pendant les années 1930<sup>20</sup>, joue un rôle supplémentaire dans l'incitation à une pratique régulière et intensive. Le sport est un des domaines dans lequel il est accepté que les Noirs excellent, et qu'ils puissent tirer assurance – corporelle, psychologique – de leurs performances. Sur les terrains de Huachuca, dignes des campus des plus grandes universités, des compétitions vont être régulièrement organisées, notamment les jours de fête, offrant des spectacles fédérateurs. Chaque événement est l'occasion d'une prise de parole des commandants du camp et des divisions, rappelant les règles de discipline et de fair-play. Le 19 juillet 1943, jour de l'inauguration du terrain de baseball au nom de Rube Foster, le plus grand lanceur noir, 15 000 soldats sont présents pour écouter le discours du général Davis venu inspecter le fort, et la veuve de « Rube » qui à son tour lance la balle avant que le sergent Lawrence Whisonant entonne les chansons « *Huachuca* » puis « *America, the Beautiful* ». Sur les photos de l'événement, Blancs et Noirs sont assis côte à côte dans les gradins.



Le colonel Hardy faisant un discours avant le début d'un match de football  
(Army Signal Corps)



Un des service clubs du fort  
(National Archives and Records Administration)

Sur le camp, le programme de divertissements est organisé par les Services spéciaux, en charge des activités des *service clubs* pour les soldats et des clubs pour les officiers, des événements sportifs, de la formation, des publications, et de la programmation de toutes les sections : théâtre, cinéma et musique, services religieux, clubs de lecture, mais aussi campagnes d'achat d'obligations<sup>21</sup>...

Chaque unité a ses propres officiers chargés des Services spéciaux. À partir de juillet 1942, l'acteur noir Spencer Williams occupe ce poste pour le 25<sup>e</sup> régiment. C'est un ancien sergent qui a toujours été très apprécié par ses hommes. En 1942, il est venu à Huachuca pour filmer *Marching on*, une production à petit budget, comique et édifiante à la fois ; il y revient sous l'uniforme pour s'occuper des divertissements<sup>22</sup>. Un Bureau les coordonne aussi pour l'ensemble du fort. La programmation y est aux mains de la 17<sup>e</sup> compagnie dite noire, qui est en fait une équipe mixte, comprenant soldats et Wacs, militaires et civils, dirigée quelques mois, à partir de février 1943, par le major Charles Blackwood, un des plus haut gradés noirs du fort, vétéran de la

Première Guerre mondiale<sup>23</sup>. Mais, comme d'autres officiers africains-américains, il perd son poste au profit d'un Blanc, le lieutenant-colonel Caroll F. Nelson, précédemment adjudant du poste, au moment de l'arrivée de la 92<sup>e</sup> division. Nelson a été capitaine d'infanterie lors du précédent conflit, puis professeur d'histoire et principal d'un lycée du Minnesota. Se retrouvent dans cette équipe des artistes noirs – enrôlés sous l'effet de la conscription pour les hommes, volontaires pour les Wacs – dont l'armée a jugé qu'ils seraient plus utiles pour organiser les divertissements que pour servir comme soldats. On peut citer parmi eux les graphistes Anna Russell et George Everett, les chanteurs Joe et Mercedes Jordan, Lawrence Whisonant, ou encore le dramaturge S. Randolph Edmonds, le fils d'anciens esclaves devenu enseignant à Dillard College et auteur de nombreuses pièces, dont *The Land of Cotton*, l'acteur Frederick Douglas O'Neill, un des fondateurs de l'American Negro Theater<sup>24</sup>...



Une partie de l'équipe des Services spéciaux accueille Joe Louis.  
 Au premier rang, au centre, le colonel Nelson et le soldat Joe Louis.  
 Au second rang à droite, Joe Jordan. Au troisième, les Wacs employées  
 par les Services spéciaux. (Army Signal Corps)



Des soldats et des Wacs viennent ponctuellement en renfort pour jouer, danser ou chanter dans les spectacles produits par les Services spéciaux, qui tournent dans la région sur d'autres camps. Shirley Graham, elle-même, s'était réapproprié le stéréotype du Noir naturellement doué pour le rythme et la danse. Dans une lettre au Révérend J. Raymond Henderson de la deuxième église baptiste de Los Angeles, elle avait écrit en septembre 1941 : « Rassemblez 1 000 Noirs là où vous voudrez et vous aurez assez de talent pour faire fonctionner Broadway<sup>25</sup> ! »

Les Services spéciaux sont les principaux producteurs du récit qui, en images, en mots et en chansons, raconte la vie de la 92<sup>e</sup> division à Huachuca comme un moment d'épanouissement. Ce récit veut que nulle part ailleurs les soldats noirs n'aient accès à pareille offre de divertissement, que cette offre est la marque de la considération que l'armée leur accorde en reconnaissance de leur service à la nation en guerre, qu'elle est la preuve que les accusations de mépris sont infondées. En racontant les hauts faits à l'entraînement et les complicités dans les moments de détente, les publications des Services spéciaux veulent convaincre les soldats qu'ils ne sont pas lésés et que le lieu dans lequel ils s'entraînent est peut-être bien cette « Mecque » du divertissement décrite par le *Chicago Defender*. Le ministère de la Guerre encourage chaque poste et chaque unité à publier son propre journal. Le général Marshall, le chef d'état-major, a en effet déclaré : « Un journal de soldats en cette période grave est plus qu'un remontant pour leur moral. C'est le symbole de ce que nous voulons préserver et diffuser par le combat dans ce monde menacé. Cela représente la pensée libre et l'expression libre d'un peuple libre. » Naturellement, le contenu en est contrôlé : il ne peut être critique de la politique de l'armée, ne peut révéler des informations qui pourraient être utiles à l'ennemi, et doit contribuer à inspirer confiance et fierté<sup>26</sup>. À Huachuca, chaque division édite sa propre publication : d'abord le *Blue Helmet* pour la 93<sup>e</sup> division, puis le *Buffalo* pour la 92<sup>e</sup> ; le poste a aussi son édition hebdomadaire – l'*Apache Sentinel* dont le premier numéro paraît en juillet 1943 – et les Services spéciaux leur *Bulletin*.

Ces journaux s'assurent la collaboration de vraies professionnelles. La Wac Lucia Pitts, arrivée à Huachuca en avril 1944, écrit régulièrement pour l'*Apache Sentinel*. Anna Russell l'illustre ainsi que presque intégralement le *Bulletin* des Services spéciaux, dont elle imagine

tous les culs-de-lampe des différentes rubriques. Pour accompagner la devise du magazine, « gardien de l'esprit de Fort Huachuca », elle croque ce qui fait selon elle l'identité du lieu : la chaîne de montagnes, l'éclaireur apache, le *buffalo soldier*, curieusement blanc d'ailleurs.



« Le premier numéro de leur journal *Blue Helmet* ravit les hommes à Huachuca »  
19 septembre 1942 (Army Signal Corps)

« Une armée qui chante est une armée victorieuse » ne cesse de répéter le capitaine Joe Jordan, directeur de la musique au sein des Services spéciaux de Huachuca. « Un soldat qui fredonne est capable de marcher

sans peine », a-t-il aussi écrit dans un article qu'il signe dans le *Bulletin* du fort. Il sait quels peuvent en être les bénéfices pour l'armée : lors de l'entraînement, elle insuffle rythme et ardeur, inspire le courage, soude le collectif ; dans les moments de détente, elle fait chanter, danser et oublier aux soldats où ils sont. Sur tous les camps, l'armée emploie donc, comme à Huachuca, des conseillers musicaux, publie des livrets de chansons pour les troupes, produit des disques (« V-discs » ou « Victory discs » compilés à partir de 1943 par le département de la Guerre) sur lesquels ont été gravés les tubes du *Army Hit Kit* – aussi bien des chansons patriotiques que du répertoire symphonique, de l'opéra, du *folk*, des tubes de comédies musicales, du jazz et du swing<sup>27</sup>. Elle est assez convaincue par le stéréotype qui voudrait que les Noirs aient un talent musical inné, et encourage donc la formation de *jazz bands* dans les unités africaines-américaines. Le swing et le jazz, encore considérés comme des « musiques noires » alors qu'il existe des groupes mixtes depuis les années 1930, forment la bande-son de Huachuca. Leur diffusion donne l'illusion de la tolérance et de l'égalité dans un lieu où ces valeurs ne sont pourtant pas respectées.

Dans le camp, le grand musicien de ragtime Joe Jordan coordonne toutes les activités musicales pour donner corps à sa vision d'une armée chantante. Il a presque 60 ans lorsqu'il s'engage et est accepté à l'école des officiers aux côtés d'un autre grand musicien, Glenn Miller. Il a déjà composé des centaines de chansons et été directeur musical de nombreux clubs et théâtres associés au développement du jazz, ainsi le Pekin Theater ouvert dans le South Side à Chicago en 1905, premier théâtre du pays détenu et dirigé par des Noirs. Dans les années 1920 et 1930, il est chef d'orchestre et compositeur de nombreuses comédies musicales qui tournent à travers le pays. À partir de 1933, Jordan travaille pour le Federal Theater Project du WPA, dont il dirige l'orchestre noir avec lequel il accompagne notamment la production de *Macbeth* mise en scène par Orson Welles. Il travaille en même temps comme arrangeur pour les plus grandes productions de Broadway, dont celles de Florenz Ziegfeld<sup>28</sup>. Lorsque la guerre éclate, il lui semble que la musique doit jouer un rôle dans la mobilisation des soldats. Affecté à Huachuca, il reprend la direction de formations musicales *all-black* pour un public désormais intégralement noir.

Au sein de la section musicale des Services spéciaux, Jordan est très entouré. D'abord de sa femme, Mercedes Welcker Jordan, une

ancienne célébrité du Cotton Club où elle se produisait sous le nom de « Merceedees » devant un public blanc. Après Pearl Harbor, elle s'engage dans le WAC et est affectée à Huachuca où elle est d'abord conductrice de camions, puis chanteuse et compositrice au sein de l'équipe des Services spéciaux ; c'est là qu'elle écrit les chansons « *Do you know* » et le tube des auxiliaires du fort, « *We're the Waacs* » :

Nous sommes les WAAC, nous sommes les WAAC,  
 Nous sommes les filles en kaki,  
 Et nous trouvons que l'armée est formidable.  
 Nous sommes les filles, les filles soldats,  
 Les fanfreluches en moins, les boucles en moins,  
 Belles comme des images dans nos uniformes bruns.  
 On a répondu à l'appel de l'homme à la barbe.  
 C'est notre oncle, nous le saluons  
 Avec un hurra et des applaudissements !  
 Nous sommes les WAAC, nous sommes les WAAC,  
 Tous nos efforts pour Oncle Sam !<sup>29</sup>



Le Bureau de la section musicale dirigée par le capitaine Joe Jordan (à gauche), janvier 1943 (Army Signal Corps)

Jordan a également recruté le baryton Lawrence Whisonant, la double basse de Todd Duncan, le Porgy de Gershwin dans la production de Broadway, surnommé le « sergent chantant » ; le saxophoniste et clarinetiste Eddie Hughes, le chanteur James Bowder, l'ancien soliste du Sunset Royal Orchestra, Orlando Roberson, qui a déjà enregistré plusieurs disques avec le label CBS, le guitariste Chauncey Lee... L'équipe musicale coordonne les différentes formations du fort : la fanfare militaire, les orchestres pour les soirées dansantes et les divertissements, le groupe de gospel des *Deep River Boys*... La 92<sup>e</sup> et la 93<sup>e</sup> divisions ont chacune leur *jazz band* avec cuivres et percussions, pour accompagner les parades mais aussi pour animer la piste de danse. Ils peuvent être reconfigurés en orchestres plus petits, pour les concerts en plein air, les soirées dansantes ou les bœufs improvisés dans les *service clubs*. Les Bouncing Buffaloes, les 368<sup>th</sup> Swingeros, qui jouent le samedi soir à l'USO, animent les soirées, et renouent avec l'histoire de la fanfare du 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie – la Hellfighters Band – dirigée par James Reese Europe secondé par Noble Sissle en tambour-major, qui a fait connaître le jazz en Europe durant la Première Guerre mondiale.



Concert de jazz dans un des *service clubs* (Army Signal Corps)

L'équipe musicale fait répéter les soldats dans son bureau-studio, organise des conférences sur la musique classique dans le cadre d'une série intitulée « *Music Appreciation Hour* » suivie d'un concert, compose des chansons et prépare des arrangements musicaux. Elle produit aussi les spectacles du fort, mobilisant les Wacs et soldats talentueux de Huachuca. La comédie musicale « *Bi-vo-ac WAAC* », avec une distribution exclusivement féminine exécutant solos et chorus line, imagine, sur le mode de la satire, un fort dans lequel les Wacs se seraient intégralement substituées aux soldats. *GI Rhapsody* est également conçu et répété à Huachuca avant de tourner dans les camps alentour. Les danseurs de claquettes présents sur le fort sont sollicités pour bon nombre de ces productions maison. Le *tap dance* a connu son moment de renaissance à Harlem dans les années 1920 et 1930. Les danseurs noirs jusque-là cantonnés aux rôles de bouffons y ont trouvé des scènes sur lesquelles renouveler une danse qui tournait encore autour de quelques combinaisons. Bill « Bojangles » Robinson, les Nicholas Brothers ou les Berry Brothers ont été les premiers à utiliser la syncope, à faire entendre et voir des rythmes et des pas inédits, enterrant l'image d'amuseurs qui leur avait longtemps collé à la peau et s'imposant comme des figures de l'élégance à travers leurs « *class acts*<sup>30</sup> ». Maceo Anderson, des Four Step Brothers, s'est produit à Huachuca où il servait comme soldat, mais aussi Fayard Nicholas, l'aîné du duo, qui arrive sur le fort en août 1943 après avoir suivi la première partie de son entraînement à Camp Van Dorn. À son arrivée à Huachuca, Fayard est une des stars de *Stormy Weather*. Son frère et lui clôturent le film par un incroyable numéro dansé d'acrobatie dans lequel ils défient les lois de la gravité avec une facilité déconcertante. Cab Calloway dont l'orchestre accompagne le duo referme le film avec ces mots « *Ain't that something to shout about ?* » (« est-ce que c'est pas quelque chose dont on pourrait être fiers ? »), qui peuvent autant s'appliquer à cette danse qu'aux productions artistiques du camp.

Nelson et Hardy eux-mêmes manifestent à l'égard de ces spectacles une fierté digne de celle d'imprésarios vantant les talents de leurs artistes. En décembre 1943, le directeur des Services spéciaux confie à l'*Arizona Daily Star* : « On se plaignait de n'avoir accueilli à Huachuca que quatre spectacles itinérants en deux ans. Maintenant

nous avons une telle abondance de talents que c'est nous qui nous retrouvons à faire la tournée des villes voisines et même à aller à Hollywood pour jouer nos spectacles. Nous avons parmi les meilleurs artistes de l'industrie du cinéma, du théâtre, de la radio, et ce qui est considéré comme un des meilleurs *swing bands* du pays<sup>31</sup>. » Et Hardy écrit en 1944 au major général Osborn, directeur de la Division du moral : « Nous avons développé ici un excellent groupe de musique, qui inclut un des meilleurs *swing bands* du pays. Dans ce groupe, se trouvent au moins dix artistes noirs de très haut niveau qui feraient rire et détendraient n'importe qui, noir ou blanc<sup>32</sup>. » Une lecture critique pourrait voir dans ces lignes une reformulation du stéréotype du Noir comme amuseur public, mais l'admiration des officiers blancs à l'égard de ces représentants du « dixième talentueux » dans le domaine artistique semble réelle<sup>33</sup>.

Le sport et la musique sont des divertissements communément encouragés dans les lieux d'entraînement. La manière dont Hardy envisage d'utiliser les beaux-arts au service de la pacification du camp et des relations raciales est, elle, beaucoup plus originale. On ignore comment le cavalier de West Point, sans relation connue avec le monde de l'art, s'est retrouvé convaincu que celui-ci pouvait avoir une fonction autre que décorative. Après avoir fait travailler Lew Davis pour le club des officiers blancs, il a pensé que ses toiles pourraient contribuer à apaiser le ressentiment croissant des soldats noirs à l'égard de l'armée depuis l'arrivée de la 92<sup>e</sup> division. En 1942, c'est Sidney Curtis, le directeur du FAP pour l'Arizona, qui a orienté le colonel Hardy vers cet artiste vivant à Scottsdale, à proximité de Phoenix, connu pour ses deux fresques murales réalisées pour des bureaux de poste, à Los Banos en Californie et à Marlow en Oklahoma, en réponse aux commandes du Federal Arts Project. Pour Huachuca, il a peint successivement la fondation du fort et la capture de Geronimo. En 1943, Hardy propose à Davis de rejoindre l'équipe des Services spéciaux en tant que civil – sa rémunération est payée par la WPA – avant de l'y intégrer officiellement avec le rang de sergent en 1944. À ce poste, l'artiste propose à Hardy d'ouvrir un atelier de sérigraphie et d'y faire travailler George Everett de Brooklyn, un spécialiste du pochoir, William I. Scales de Baldwin (Mississippi), et Charlie Evans de New Rochelle (New York). Les photographies posées, prises dans les ateliers de sérigraphie et de

peinture par le Signal Corps, suggèrent une relation d'égalité et une collaboration artistique rares par-delà la ligne de couleur entre Davis et les artistes noirs qui travaillent à ses côtés. Sur l'une d'elles, Anna Russell termine, à son chevalet, la peinture de l'écusson d'une des unités ; Lew Davis est à sa droite, absorbé par son travail, ne laissant paraître le moindre signe d'autorité. Abstraction faite des motifs et des inscriptions qui sont produits en ce lieu, rien ne laisse penser que l'on est dans l'armée.



Anna Russell et Lew Davis travaillant côte à côte dans l'atelier de peinture, août 1943 (Army Signal Corps)

Il règne également autour de la presse une forme de compagnonnage artistique entre Noirs et Blancs bien peu commun à l'époque. Davis apprend des soldats artistes noirs les techniques du pochoir et de la sérigraphie, et partage avec eux celles de la peinture murale – sur une autre photographie du Signal Corps, on voit Ted Shearer et Thurman Dillard apposant la touche finale à la *Capitulation de Geronimo* aux côtés de Lew Davis.





Deux soldats et le caporal Dillard du corps de l'intendance posent la touche finale sur *La Capture de Geronimo*, photo publiée dans l'*Apache Sentinel* du 15 octobre 1943

Pour accueillir les officiers africains-américains de la 92<sup>e</sup> division et montrer qu'ils seront pleinement considérés à Huachuca, Hardy prend l'initiative, surprenante de la part d'un commandant blanc du Sud, d'organiser une exposition des « œuvres de 37 artistes noirs ». Elle est accrochée au club de *Mountainview* du 16 au 22 mai 1943, avant de faire le tour des principaux lieux de divertissement du camp et de retourner de manière permanente dans le club des officiers. L'idée d'un art noir, ayant ses propres objets et sa propre esthétique, est née durant la Harlem Renaissance, pendant laquelle le *New Negro* devient une représentation idéalisée de l'Africain-Américain<sup>34</sup>. La promotion d'un art dit « noir » par les Blancs a aussi son histoire avec les expositions et les prix de la Fondation Harmon créée par un magnat de l'immobilier. Le gouvernement fédéral a également soutenu le développement de l'art noir. Le Federal Arts Project a passé commande à des artistes-africains pour de nombreux lieux publics – ainsi la fresque *Aspects of Negro Life* peinte par Aaron Douglas pour le Schomburg Center, annexe de la New York Public Library, à Harlem en 1934, une histoire des Noirs en quatre panneaux, de l'Afrique à l'émancipation urbaine par le

jazz, dans une tension entre primitivisme et modernisme. Peut-être est-ce par l'intermédiaire de Lew Davis que Hardy a connu ce travail et été sensibilisé au potentiel émancipateur de l'art pour les Africains-Américains. À l'occasion de la cérémonie d'inauguration de l'exposition, il explique ainsi la raison pour laquelle il a imaginé faire du club, un lieu appartenant à l'État fédéral, une galerie d'art noir : « Cette collection ne sera pas seulement une cause digne d'inspirer la fierté dans les accomplissements et les promesses des artistes noirs. Elle nous servira aussi d'inspiration à nous tous, en tant qu'elle représente une des étapes vers le développement d'une citoyenneté américaine plus large et meilleure. » Faire place à un art noir inspirant la fierté des officiers noirs dans leur club pourrait, croit-il peut-être, faciliter leur acceptation de celui-ci, et apaiser leur ressentiment à l'égard du traitement humiliant qui leur est infligé par Almond.

Quatre-vingt-six œuvres, parmi les plus marquantes réalisées dans le cadre des commandes du Federal Arts Project, se retrouvent ainsi accrochées à *Mountainview Club*. Lew Davis et Holger Cahill, directeur national du FAP, ancien directeur des expositions au Museum of Modern Art de New York, une des personnalités-clés de la démocratisation des arts, ont sélectionné ces œuvres. Les 36 artistes exposés sont des figures majeures de l'art africain-américain : le sculpteur Sargent Johnson ; Archibald Motley Jr., un des principaux peintres du *New Negro* qu'il représente dans des portraits ou des scènes de genre inspirées par les quartiers noirs de Chicago et Washington ; le graveur Dox Thrash, qui a mis au point la technique de la gravure au carborundum, association de poussière de carbone et de cristaux de silicone, permettant une très large palette de gris et de noirs ; Raymond Steth, peintre de Philadelphie, qui a collaboré avec Thrash au sein de la division graphique du FAP ; ou encore le muraliste Henry Avery, implanté à Chicago où il a notamment décoré les murs du Temple maçonnique et du Regal Theater, un des membres fondateurs du South Side Community Art Center de Bronzeville. Tous ces artistes exposés à Huachuca ne sont peut-être pas d'accord sur ce qu'est l'art noir – la représentation de motifs ou de modèles différents de ceux privilégiés par l'art blanc ? l'usage de techniques et l'ouverture à des influences autres ? la production pour le seul public noir ? Mais ils partagent une même ambition d'inspirer fierté au groupe.



Vernon Winslow, Richmond Barthe, le col. E. Hardy, le lieut.-col. Nelson, Hale Woodruff à l'occasion de l'inauguration de l'exposition le 16 mai 1943 (Army Signal Corps)

La peinture à l'huile *Progress of the American Negro* de Charles White est la pièce maîtresse de l'exposition. D'un mètre cinquante sur quatre, elle est accrochée au centre du club, au milieu des escaliers qui mènent à la mezzanine, après avoir été exposée dans le South Side Community Art Center de Chicago. Cette toile est la première réalisation du jeune peintre de Chicago en tant qu'employé du département des *murals* de l'Illinois Arts Project. S'y manifeste déjà l'ambition de redonner aux Africains-Américains les clés de leur histoire pour qu'ils y trouvent force et unité. Cette toile est organisée en un triptyque, dont le bloc central résume la dialectique de l'expérience noire, tiraillée entre la chaire, depuis laquelle est émise la parole édificatrice et quelquefois vindicative, et l'arbre mort, symbole du lynchage et de la violence dont les Africains-Américains sont encore victimes au début de la guerre. Pour raconter cette histoire héroïque, White a demandé aux lecteurs du *Chicago Defender*, quelles personnalités avaient le plus contribué au « progrès de la race ». Les cinq retenues sont des figures de



*Progress of the American Negro*, Charles White, peintre à l'huile, 1943

l'édification collective du groupe, pour lesquelles la recherche d'exemplarité et de respectabilité a joué un rôle central dans la lutte contre les discriminations et les persécutions. À gauche, dans un temps qui précède la guerre de Sécession, l'abolitionniste Sojourner Truth, reconnaissable à sa tenue quaker, conduit une procession d'esclaves vers la liberté, allégorie de la force noire prête à se libérer des chaînes qui l'entravent encore et écho peut-être aux actions collectives des ouvriers noirs des années 1930. À la droite de l'arbre mort, Frederick Douglass, seconde figure de l'abolitionnisme, est représenté sous ses traits d'homme mûr qu'on lui connaît le mieux, près du terme d'une vie qui l'a conduit de la plantation du Maryland où il est né esclave au statut d'écrivain, orateur, militant confirmé. Il reconforte, en l'enlaçant de ses bras vigoureux, un esclave fugitif en pleurs, pieds et torse nus, sur ce qui semble être une estrade d'enchères, dans une composition qui fait de lui le réceptacle des traumatismes causés par l'esclavage, en même temps que le témoin des progrès à venir<sup>35</sup>. Au centre, le pédagogue Booker T. Washington s'adresse depuis la chaire à trois Africains-Américains, représentants de la notabilité noire, cherchant probablement à les convaincre que la réponse la plus efficace au racisme est la démonstration des qualités et de la moralité du groupe plutôt que la stratégie de lutte frontale. À leur droite, l'ingénieur agronome et inventeur George Washington Carver observe le résultat d'expériences dans son microscope ; depuis Tuskegee, il a contribué à mettre au point pour le Sud des cultures alternatives au coton, dessinant un futur agricole pour les Noirs enfin détaché du *king cotton* et de la spirale de la pauvreté. Au-dessus, la soprano Marian Anderson, debout devant deux imposants micros, est la voix de la communauté africaine-américaine, enfin autorisée à faire connaître son histoire et ses revendications. Interdite de se produire à Independence Hall par les Daughters of the American Revolution, association des descendantes des Pères fondateurs, Anderson a été invitée par Eleanor Roosevelt très peu de temps avant la réalisation de la toile à chanter l'hymne national devant le mémorial de Lincoln sur le *Mall* à Washington. Ces cinq figures structurales sont entourées de ceux qu'elles ont guidés vers la liberté et élevés vers la science, l'art, la lutte collective, doubles métaphoriques des spectateurs de cette toile<sup>36</sup>. Pourquoi Hardy propose-t-il en exemples ces modèles de la résistance à l'oppression, en décidant d'accrocher dans le club des officiers cette fresque jusqu'alors exposée à Chicago ? Le commandant du fort n'a probablement pas compris la force subversive de l'œuvre. Il n'a peut-être

pensé qu'à la fonction édicatrice de cette peinture ou, plus insidieusement, voulu endormir le mécontentement des officiers noirs en faisant un geste qui manifeste la reconnaissance par l'armée d'une légitime fierté raciale. L'exposition de cette toile dans ce lieu *all-black* qu'ils rejettent vise certainement aussi à en faciliter l'acceptation.

Hardy comprend qu'il faudrait aussi exposer à *Mountainview* une forme d'art plus adaptée à la nature militaire du lieu. Depuis que l'armée a exigé que soit mis fin à toute forme de ségrégation des lieux de divertissement dans les camps en mars 1943, faire accepter aux officiers africains-américains le maintien du club noir devient un enjeu encore plus important. Tout comme il a commandé à Davis deux fresques historiques pour le club des officiers blancs, Hardy lui demande donc en 1944 d'en réaliser une représentant la contribution des soldats noirs à la défense de la nation américaine<sup>37</sup>. C'est un Blanc, donc, qui peint l'héroïsme et le sacrifice noirs dans l'effort militaire. Pour la sélection des épisodes



*Mountainview Club*, inauguration de l'exposition d'art noir le 16 mai 1943.  
Lew Davis est la troisième personne assise au premier rang en partant de la gauche.  
(Army Signal Corps)

de l'histoire militaire noire qu'il ne connaît pas, il reçoit les conseils du dramaturge Theodore Browne, un des membres fondateurs de l'American Negro Theater et de la Negro Playwrights Company, ancien directeur du Seattle's Negro Unit, qui sert aussi sur le fort. La fresque en cinq panneaux se lisant chronologiquement de gauche à droite retient finalement la bataille de Monmouth, moment décisif de la guerre d'Indépendance, pendant laquelle 700 soldats africains-américains se battent aux côtés des Blancs ; la campagne dirigée par le général Andrew Jackson destinée à faire sortir les Britanniques de La Nouvelle-Orléans en 1812 ; la bataille de Fort Wagner, durant la guerre de Sécession, dans laquelle combat courageusement le 54<sup>e</sup> régiment du Massachussets, première unité *all-black* d'une telle taille ; la charge de San Juan Hill à Cuba conduite par les volontaires du 10<sup>e</sup> régiment de cavalerie ; et six fantassins du 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie en France tenant leur tranchée au prix de leur vie.

*The Negro Soldier in America's Wars* est dévoilé le 20 août 1944, alors que la bataille de Normandie se termine de manière victorieuse et que Paris est en train d'être libéré sans la participation des troupes combattantes noires. La cérémonie d'inauguration a lieu à *Mountainview* où la peinture murale va être accrochée de manière permanente. Elle est ouverte par un discours du colonel Hardy qui justifie son choix d'avoir fait de la culture noire le socle de l'entente raciale à Huachuca :



Deux des cinq panneaux de la fresque murale peinte par Davis en 1944 : à gauche la bataille de Fort Wagner, à droite les tranchées de la Première Guerre mondiale (Galerie de l'Université Howard)

C'était notre ambition de créer les conditions permettant une culture authentique sur laquelle bâtir notre effort de guerre. [...] Cela nous a donc semblé tout à fait approprié que notre programme culturel et de divertissement dans ce poste inclue une forme de représentation des actions des Noirs dans les guerres américaines. C'était ma conviction qu'une telle représentation inspirerait à nos soldats la fierté de leur passé, inspiration pour le présent et confiance dans le futur<sup>38</sup>.

Hardy défend aussi l'utilité de cette peinture par la prise de conscience qu'elle peut faire naître, chez les officiers blancs, de l'ampleur du patriotisme et du courage des soldats africains-américains, clé pour neutraliser le mythe de la lâcheté noire.

Suit une cérémonie préparée par Theodore Browne, jouée, chantée, accompagnée par les artistes noirs du fort. Les panneaux sont révélés successivement par une série de levers de rideau au son de la fanfare et des roulements de tambour. À chaque étape correspond un temps fort de l'histoire de la contribution des Noirs à l'effort de guerre raconté par un narrateur. Celui-ci ouvre la cérémonie par ces mots : « Dans chacune des guerres où il a combattu pour le pays qui l'a adopté, le Noir a gagné un peu plus de liberté qu'il n'en avait jusqu'alors. Pourquoi un esclave s'est-il porté volontaire pour défendre un pays qui le tenait en servitude ? Que voulait dire l'indépendance pour lui ? » Le chœur répond : « Elle signifiait la liberté ». Pour l'épisode de la guerre de Sécession, Browne donne la parole à Harriet Tubman, la « Moïse du peuple noir » : « Je vous dis, mes enfants, il y a une rumeur qui voudrait que l'homme noir ne se battra pas et qu'il s'enfuira dès qu'il entendra le premier coup de fusil à Fort Wagner. Le monde vous regarde mes enfants. Marchons sur ce fort. Déchirons ce drapeau et mettons à la place la bannière étoilée de l'Union. » Le texte rappelle que, à chaque fois que la nation s'est rebellée contre l'injustice et la tyrannie, les Noirs étaient volontaires pour se battre et défendre la liberté. Cette exaltation du courage a étrangement lieu sur le poste d'une armée ségréguée qui met encore en doute la qualité des soldats africains-américains. Elle est encouragée par le colonel Hardy parce qu'elle favorise un patriotisme qui doit servir les intérêts de l'armée en cette fin de guerre, alors que le 370<sup>e</sup> régiment a déjà quitté Huachuca pour l'Europe et que le reste de la 92<sup>e</sup> s'apprête à le suivre.



La cérémonie se conclut en effet sur ces mots à la gloire des troupes américaines combattant le nazisme et le Japon :

Aujourd'hui, les soldats noirs piétinent à nouveau un territoire ennemi, comme ils y ont été requis, confrontés à de durs labeurs, à de graves dangers dans les marais et les jungles de Nouvelle-Guinée, dans les marécages et les haies de Normandie, dans les montagnes du nord de l'Italie, pour se battre encore une fois contre les forces du mal aux côtés d'hommes chérissant la liberté, de toutes races et de toutes croyances<sup>39</sup>.

À l'exception d'une expérience d'intégration de volontaires noirs au sein de compagnies blanches dans la 95<sup>e</sup> division d'infanterie sur le front européen, l'armée américaine est pourtant toujours ségréguée et la « confiance dans le futur » dont parle Hardy dans son discours est trompeuse : le ministère de la Guerre ne reconnaît toujours pas l'égalité des Blancs et des Noirs.

Peu de temps avant de quitter le fort en mars 1945, le colonel Hardy a ressenti le besoin de justifier l'importance qu'il avait accordée aux divertissements. Il a expliqué qu'il avait voulu faire de Huachuca « le siège de la culture noire<sup>40</sup> ». Prolongeant le soutien du New Deal à celle-ci, il a espéré qu'un *Jim Crow Deluxe* en matière de divertissement, une forme de ségrégation permettant l'excellence, pourrait contribuer à rendre plus acceptable l'entre-soi noir imposé par l'armée, à apaiser les tensions en l'absence de réforme raciale. Cet encouragement des loisirs par l'armée rappelle l'instrumentalisation des concerts de violon et des danses de quadrille organisés par les maîtres sur les plantations dans le sud *antebellum* à des fins de diversion des esclaves<sup>41</sup>. Dans le domaine culturel et sportif, la ségrégation montre toute son ambiguïté à Huachuca : ces divertissements *all-black* de qualité ont contribué à produire un sentiment de fierté parmi les Africains-Américains, mais ils ont été un substitut à la reconnaissance de l'égalité et de qualités propres. La culture et le sport sont apparus comme des domaines où il était possible de faire des gestes symboliques sans remettre en cause la hiérarchie raciale organisant tous les autres aspects de la vie du camp, à l'exception du soin dans l'hôpital. Sur le fort, les divertissements constituent l'unique terrain d'entente entre le commandement blanc et les soldats noirs, sur la

base de mobiles et d'attentes profondément différents : diversion et canalisation des mécontentements pour le premier ; plaisirs collectifs et fierté de la race pour les seconds.

L'organisation de programmes culturels et sportifs a pour une part atteint son objectif : créer, au sein d'une vie militaire contrainte, des moments de joie collective et de communion. Les photos prises lors de ces événements par le Signal Corps laissent penser que l'expérience militaire n'a été qu'une succession de spectacles et de distractions. Certains témoignages féminins – Wacs et infirmières bénéficient des conditions de service les plus clémentes – entretiennent cette illusion. Madine Davis Lane ayant travaillé au *station hospital n° 1* a raconté plus tard : « J'étais aux anges la plupart du temps où j'ai servi. Des célébrités sportives ou du *show business* passaient sans arrêt, et on pouvait les rencontrer et leur parler à tout moment. Qu'est-ce qu'on pouvait demander de plus ? Je rencontrais toutes les élites de la société noire. J'avais un boulot que j'adorais, je dansais, je jouais au tennis, au bowling, au golf, je montais à cheval. Je passais mes soirées au club des officiers de Huachuca. [...] J'y tombais sans arrêt sur des gens du cinéma ou de la radio<sup>42</sup>. » Des voix critiques ont cependant vu les divertissements offerts par les programmeurs des Services spéciaux à la fois comme un dérivatif utilisé pour émousser le ressentiment des soldats noirs à l'égard des inégalités raciales, et comme la perpétuation du stéréotype infantilisant selon lequel les Noirs auraient besoin de chanter et danser pour être heureux. C'est la thèse que défend Grant Reynolds, l'ancien aumônier de Huachuca – qui a dû quitter l'armée contre sa volonté après qu'une évaluation psychiatrique a diagnostiqué en lui des « tendances paranoïaques » –, dans le deuxième article qu'il publie dans *The Crisis* pour dénoncer l'expérience des Noirs dans l'armée<sup>43</sup>.

Adopter le point de vue des producteurs plutôt que celui des spectateurs permet de contourner cette opposition entre des témoignages divergents, et des expériences féminine et masculine très différentes de Huachuca, et de considérer la part d'*agency* dans cette « Mecque du divertissement ». Sur le fort, l'équipe des Services spéciaux est dirigée la plupart du temps par un Blanc, mais elle est mixte et fait la plus belle part aux artistes noirs. Dans certains cas, ils sont eux-mêmes à l'initiative des productions – comme Shirley Graham pour l'USO, Joe Jordan, Anna Russell, George Everett, Theodore Browne... À l'exception de la première qui a été mise à l'écart, aucune de ces personnalités n'a

utilisé son art pour contester la politique raciale de l'armée. Aucune n'a réinterprété ou subverti les formes de culture encouragées par les Blancs dans le sens d'une critique de l'ordre racial en vigueur sur le fort. Il serait simpliste de les accuser de compromission et de n'avoir agi que pour leur intérêt personnel. Ils semblent avoir été convaincus que Huachuca pouvait être un lieu de culture et d'éducation pour des soldats noirs n'ayant pas terminé leur scolarité et n'ayant jamais – ou très peu – été exposés à la culture. Le fort a des théâtres et des cinémas, des installations sportives, une galerie d'art noir, dans lesquels les Africains-Américains peuvent se rendre sans restriction. Même à New York ou Chicago, peu de quartiers noirs sont aussi bien dotés. En outre, les programmes culturels et les représentations proposés sur le camp offrent des Africains-Américains une image valorisante – de combattant, de patriote – et proposent en modèles des personnalités talentueuses, dont certaines sont capables de surpasser les Blancs. C'est un vrai progrès par rapport aux représentations caricaturales des Noirs qui circulaient encore durant l'entre-deux-guerres.

## Chapitre 12

### Prêts au combat ?

Au début de l'année 1944, une séance de projection du film *The Negro Soldier* a été organisée pour les hommes de la 92<sup>e</sup> division. Ils ne reconnaissent pas leur expérience quotidienne de la ségrégation dans ce film réalisé par Frank Capra à partir d'un scénario de l'écrivain africain-américain Carlton Moss<sup>1</sup>. Commandé par le gouvernement pour modifier le regard sur les soldats noirs, *The Negro Soldier* célèbre leur contribution à la construction de la nation, leur héroïsme et leur sens du sacrifice. La NAACP et le National Negro Congress louent le film comme « le meilleur jamais fait » et en demandent la plus grande distribution possible. À partir de février 1944 son visionnage devient obligatoire pour tous les soldats dans les centres de remplacement. Si la scène où un officier noir supervise le commandement des troupes et celle où un soldat africain-américain est massé par une infirmière blanche ont été supprimées, le film suggère quand même que l'égalité des chances a fini par advenir dans l'armée. La ségrégation n'y apparaît pas, les tensions entre Blancs et Noirs en sont absentes<sup>2</sup>. Les scènes d'entraînement sur arrière-plan montagneux, filmées dans un camp ressemblant étonnamment à Huachuca, sont très familières aux hommes de la 92<sup>e</sup> division, mais, lorsque des séances de gymnastique figurent côte à côte des soldats noirs et blancs, l'illusion se dissipe. Le décalage entre la représentation hollywoodienne de l'expérience noire de la guerre et la réalité de l'entraînement apparaît flagrant aux soldats au moment où les tensions raciales reprennent sur le fort.

Pour le général Almond, la préparation de la 92<sup>e</sup> division se résume à l'entraînement des hommes et à leur maîtrise technique. Son seul intérêt est que les hommes soient prêts, car de leur aptitude à combattre dépendent l'évaluation de ses qualités de commandement et la décision d'envoyer la 92<sup>e</sup> au front. Or il continue à douter de leur capacité à maîtriser les exercices qui leur sont enseignés et à faire corps. Une

nouvelle fois en septembre 1943, il demande le prolongement de huit semaines de l'entraînement par unité et de l'entraînement combiné jusqu'en décembre 1943. Il justifie ce besoin auprès du commandant de la Troisième armée, le lieutenant-général C.H. Hodges, par des « déficiences extraordinaires » :

Les déficiences extraordinaires qui se sont manifestées sont les suivantes : le commandement des escouades et des pelotons ; la lenteur dans l'assimilation de l'entraînement technique ; l'absence de coordination dans l'utilisation des armes (mortiers et mitraillettes) ; les communications (câble et radio) ; la négligence et l'absence de responsabilité de la part des individus (envers soi-même et envers le groupe) ; l'absence d'initiative, d'agressivité et l'incompréhension des ordres et directives simples [...]. Bien qu'un temps d'entraînement considérablement plus long devrait améliorer les performances des unités dans tous les aspects, je suis convaincu qu'un prolongement de deux mois comme je le demande ne modifiera pas de manière significative le statut de la division dans les domaines suivants :

- A. le sens de la responsabilité individuelle, aussi bien pour les commandants de pelotons que pour les escouades ;
- B. le rythme d'assimilation de l'entraînement ;
- C. l'initiative, l'agressivité et la compréhension des opérations militaires<sup>3</sup>.

Alors que l'armée commence à réviser ses préjugés à l'encontre des soldats africains-américains, Almond reste convaincu de l'infériorité des hommes de la 92<sup>e</sup> et de l'impossibilité de corriger leurs défauts, qu'il juge consubstantiels à l'identité noire. Il a pourtant eu plus du temps imparti règlementairement pour tenter de les mettre à niveau et oublie que les handicaps qui la fragilisent depuis son activation peuvent expliquer les difficultés des soldats. Lors de la fête organisée pour célébrer la première année d'entraînement, à l'occasion de laquelle on aurait plutôt attendu l'expression d'encouragements, il déplore « des faiblesses dans les exercices de combat. Il y a eu des cas de commandement négligents, des manquements aux règles disciplinaires de base, au bon ordre et à l'entretien des hommes et du matériel. Il y a eu des cas où l'énergie a été insuffisante dans l'exécution de nos exercices d'entraînement ou dans celle de tâches individuelles<sup>4</sup> ». Les stéréotypes relatifs à la paresse et à la négligence des Africains-Américains cultivés par la doctrine militaire raciste de l'armée de l'entre-deux-guerres sont réactivés, sans interrogation sur

le rôle des commandants et des officiers blancs, sur la composition sociale et géographique du groupe, sur la nécessaire adaptation des modalités d'entraînement.

L'allongement de l'entraînement reporte à décembre 1943 les exercices « D » au niveau divisionnaire. Comme la 93<sup>e</sup> l'année précédente, les soldats de la 92<sup>e</sup> quittent le fort pour s'établir quelques semaines dans les collines sablonneuses et le désert battu par les vents. Pendant un mois, ils s'entraînent dans de rudes conditions de froid. Loin du camp, ils apprennent à entretenir et nettoyer les armes et les véhicules ; ils font l'expérience de l'imprévu et doivent prendre des initiatives. La division rencontre des difficultés d'approvisionnement et de logistique, mais Almond estime qu'elle est parvenue à les surmonter de manière satisfaisante. Le 23 décembre, la 92<sup>e</sup> rentre au fort. Le commandant semble, pour la première fois, plutôt content de ses performances, les difficultés observées en exercice sont corrigées. La presse régionale exagère la qualité et les succès de l'entraînement dans une manifestation de patriotisme pour une fois aveugle à la couleur des troupes. Alors que la deuxième année de guerre va bientôt se terminer, elle insiste sur le « réalisme » des exercices : attaque contre un ennemi imaginaire sous le feu des mortiers et de l'artillerie sur les contreforts de la montagne de Huachuca ; simulation de batailles avec insistance sur la coordination entre infanterie et artillerie ; assaut par des petites unités ; sélection des sites pour le positionnement des armes utilisées par l'infanterie... Selon l'*Arizona Daily Star*, « il n'y a pas d'entraînement édulcoré pour cette division noire. Il n'y a pas d'heure perdue. [...] Son entraînement est identique à celui de toutes les divisions d'infanterie dans l'armée américaine, et son équipement est le meilleur possible et le plus récent<sup>5</sup>. » La *Bisbee Daily Review* livre, elle, un portrait d'Almond en chef de guerre galvanisant mais intransigeant : « Vous devez donner le meilleur de vous-mêmes, vous devez lutter, transpirer et donner votre sang si nécessaire, comme nos hommes sont en train de le faire à l'étranger en ce moment. Il n'y a pas d'autre voie vers la victoire<sup>6</sup>. » Selon ces articles, les soldats accepteraient avec bravoure cet entraînement draconien, impatients d'être envoyés combattre.

L'incertitude règne pourtant toujours sur l'affectation de la 92<sup>e</sup>, en particulier sur son envoi – ou non – à l'étranger, et pèse sur le moral de beaucoup de soldats. James Rucker n'exclut le suicide que parce

qu'il y est opposé par principe. Dans les premières lettres qu'il écrit à sa femme depuis Fort Huachuca, il confie :

13 novembre 1943

Il y a déjà deux ans, je m'étais juré de mourir plutôt que de vivre sous le régime de *Jim Crow* sans me battre. Et je me retrouve dans une situation où, depuis plus de huit mois, j'ai accepté JC [*Jim Crow*] dans sa forme la plus terrible sans le combattre. [...] Au lieu de cela, je me retrouve à le consolider chaque jour par mon travail, et je n'aime vraiment pas ce rôle...

16 novembre 1943

C'est facile de dire que les Noirs ont toutes les raisons de se battre. Mais quand on ne les autorise pas à se battre, à quoi bon les garder dans une position où ils sont totalement inutiles alors qu'ils pourraient aider dans une usine de guerre sur le front de l'intérieur ?...

Les mécontentements qui se font le plus entendre viennent à nouveau des officiers africains-américains dont les qualités continuent d'être mises en doute. Ils ont le sentiment qu'aussi performants et qualifiés soient-ils, Almond, parce qu'ils sont noirs, ne croit pas à leur capacité à diriger des hommes<sup>7</sup>. Le statut d'égaux, pourtant justifié par une même formation et un rang proche, leur est refusé, alors même qu'ils sont désormais en majorité par rapport aux officiers blancs sur le fort. Selon James Rucker, « Ces chauvinistes veulent nous [les soldats] convaincre que les officiers noirs ne peuvent pas contrôler leurs hommes. Que les Noirs sont de meilleurs soldats quand ils ont des officiers blancs. [...] La seule chose qu'ils attendent des officiers, noirs ou blancs, c'est qu'ils appliquent *Jim Crow*<sup>8</sup>. » Les officiers africains-américains paient le prix de cette défiance par un blocage de l'avancement. Le ministère de la Guerre, conscient de la colère des gradés noirs, a pourtant enfin pris des mesures volontaristes pour s'attaquer au problème. En janvier 1944, il a adopté une directive encourageant à la promotion de 25 % des officiers dans les forces terrestres, les forces aériennes et les forces de soutien. Ceux-ci pourront être affectés à toutes les unités de soldats noirs et des officiers blancs devront être transférés à d'autres postes pour permettre ces transferts<sup>9</sup>. Mais la règle informelle selon laquelle un officier noir ne peut être plus gradé qu'un officier blanc au sein d'une même unité est maintenue ;

lorsqu'un officier noir est promu, les officiers blancs de niveau égal ou supérieur sont donc transférés de manière automatique<sup>10</sup>. La directive de janvier 1944 produit des effets à Huachuca : 63 promotions ont lieu au sein de la 92<sup>e</sup> entre le 1<sup>er</sup> janvier et début avril 1944 : 55 seconds lieutenants passent premiers lieutenants, 6 premiers lieutenants capitaines, un capitaine major, et un major lieutenant-colonel<sup>11</sup>. Mais cela laisse encore beaucoup d'officiers noirs en attente et les grades les plus élevés restent inatteignables.

De nombreuses lettres dénonçant le refus de promotion comme la manifestation d'une injustice raciale parviennent à Truman Gibson et à la NAACP. L'une d'elles résume ainsi la situation : « Il n'y a jamais le moindre poste libre pour les Noirs<sup>12</sup>. » Des officiers blancs à peine sortis de l'école de Fort Benning se retrouvent capitaines en quelques mois, tandis que leurs pairs africains-américains diplômés des meilleures universités du pays ne parviennent pas à dépasser, hors des bureaux, le rang de premier lieutenant et sont cantonnés à des postes inintéressants dont les Blancs ne veulent pas. Le second lieutenant Russel H. Dawson, du 600<sup>e</sup> bataillon d'infanterie de campagne, se plaint à Truman Gibson : il a une licence en science politique de l'université Northwestern d'Evanston (Illinois), a été responsable pendant plusieurs semaines des séances d'orientation pour les nouveaux venus, mais ne parvient plus à monter en grade<sup>13</sup>. C'est aussi le cas du premier lieutenant Edward T. Mayfield, du 370<sup>e</sup> régiment : à 32 ans, il a été proviseur d'une école Julius Rosenwald à Walterboro en Caroline du Nord pendant trois ans, puis s'est engagé dans l'armée en mai 1942. Il a d'abord été sergent, puis a été sélectionné pour l'OCS, dont il est sorti second lieutenant avant de recevoir une promotion de premier lieutenant en mars 1943 dans les Services spéciaux de la 92<sup>e</sup>. Pendant onze mois, il entraîne les équipes de basketball et de course de fond qu'il mène à la victoire. Il assure à Gibson qu'il a toujours eu d'excellentes notes et appréciations, et a été sélectionné pour suivre les cours des Services spéciaux à Lexington au mois d'août. Alors qu'il a passé toutes les étapes nécessaires pour devenir capitaine, on le transfère à un poste d'officier spécialiste de niveau premier lieutenant – une voie de garage où il n'a plus aucune perspective d'avancement. Au moment où il quitte les Services spéciaux, son poste est réattribué à un capitaine blanc. Mayfield implore Gibson de faire tout son possible pour l'exfiltrer de la 92<sup>e</sup> où ses chances de promotion sont désormais bloquées<sup>14</sup>. Le lieutenant Castine Davis écrit, lui, au Bureau du commandement



général de la Neuvième région militaire pour contourner le commandement de la 92<sup>e</sup> division. Il fait valoir tous les éléments biographiques qui pourraient jouer en sa faveur pour obtenir un avancement. Il est né au Liberia d'un père officier de la première armée du pays et d'une mère préceptrice de la future première dame. Diplômé de l'université en mathématiques et science, il a travaillé à la poste de Chicago pendant quinze ans. C'était un « employé modèle » d'après l'article que lui a consacré la Postal Alliance joint au courrier. Il a suivi le programme ROTC, de formation des officiers de réserve, de l'université de Howard, puis, en 1926, à Camp Meade, la formation qui lui a permis d'être officier de réserve pendant treize ans. Il donne dans cette lettre tous les gages de la respectabilité – assiduité, goût du travail, pratique religieuse – et de sa loyauté à l'égard de l'armée. C'est un homme désespéré de ne pas obtenir la reconnaissance de l'institution en laquelle il a placé ses ambitions qui implore la promotion qui lui est refusée à Huachuca<sup>15</sup>.

Du 6 février au 3 avril 1944, l'ensemble de la 92<sup>e</sup> est assemblée à Merryville, en Louisiane, pour la période des manœuvres, qui commence avec retard sur le calendrier prévu. Les hommes s'entraînent à franchir des rivières, monter au combat, affronter d'autres divisions. Comme en mars 1943 pour la 93<sup>e</sup>, cette étape de leur formation se déroule dans un grand niveau de tension. Almond n'est plus sous le contrôle du commandement de Huachuca et de la Neuvième région militaire. La division retrouve le Sud raciste dont elle a déjà fait l'expérience et affronte d'autres divisions dont certaines sont blanches. Les hommes sentent que la période d'entraînement va bientôt toucher à sa fin ; il sera bientôt décidé s'ils pourront être déployés à l'étranger ou pas. Loin des bases d'entraînement, le ressentiment à l'égard des commandants blancs, contenu à Huachuca grâce aux efforts de pacification et de dialogue de Hardy, éclate. Des soldats lancent des pierres sur des officiers blancs. Des hommes, qui ne voulaient plus servir dans la 92<sup>e</sup>, la quittent<sup>16</sup>. Les commandants renforcent les sanctions à l'égard de comportements jugés déviants au regard de la ségrégation stricte du Sud.

Un dimanche soir, à la fin du mois de janvier, après plusieurs semaines d'entraînement, le second lieutenant Robert E. Elkins, du 317<sup>e</sup> bataillon du génie, 34 ans, est autorisé à emmener ses 50 soldats à De Ridder, une petite ville située à 30 kilomètres de leur lieu

d'entraînement, pour qu'ils puissent s'y détendre. Après avoir déposé ses hommes, Elkins va au spectacle puis au restaurant. Il part ensuite chercher son chauffeur au Chicago Hotel et s'aperçoit que certains de ses soldats y sont engagés dans une bagarre. Ses supérieurs l'accusent d'ivresse et de trouble à l'ordre public alors qu'il portait son uniforme et son arme, en violation des articles 95 et 96 du code de la guerre interdisant « tout comportement d'une nature susceptible à discréditer l'institution militaire ». À son retour à Huachuca une fois les manœuvres terminées, il est incarcéré dans la prison du fort avant même d'avoir été jugé en cour martiale, ce qui est inhabituel pour un officier<sup>17</sup>. Lorsqu'il l'est enfin en juin 1944, Elkins nie avoir été ivre, il explique avoir tapé aux portes des chambres pour retrouver ses hommes à l'heure du retour au camp. Mais la cour martiale ne reconnaît aucune circonstance atténuante et le condamne à quitter l'armée<sup>18</sup>. Andrew L. Farris, un autre second lieutenant, du 559<sup>e</sup> bataillon d'infanterie de campagne cette fois, un ancien de la garde nationale de l'Illinois âgé de 23 ans, est lui accusé de s'être absenté trois jours sans autorisation alors qu'il était en manœuvres, de n'avoir pas rendu sa radio après les manœuvres et d'avoir conduit sans autorisation un half-track de l'armée<sup>19</sup>. L'application aux officiers noirs de l'article 96, qui sanctionne troubles et négligence, est le signe que les commandants blancs craignent la contagion de l'insoumission au sein de la division.

Alors que la 92<sup>e</sup> est encore en manœuvres et que l'autorité de ses commandants est contestée, le ministère de la Guerre prend, sous la pression des activistes noirs, la décision de la déployer à l'étranger. Une évolution doctrinale majeure à l'égard des soldats africains-américains a eu lieu peu de temps auparavant. Dans un livret intitulé « Le commandement des troupes noires » publié par le ministère en février 1944, le ministère renie les théories racistes que l'armée avait faites siennes jusque-là et qu'Almond avait appliquées avec beaucoup de zèle et de conviction<sup>20</sup>. Le livret conteste tout fondement scientifique – biologique, physiologique ou génétique – aux jugements essentialistes portés sur les soldats noirs et accepte enfin de prendre en compte des raisons structurelles pour expliquer les différences de qualités et de performances entre soldats noirs et blancs. Le ministère de la Guerre rejette désormais toute forme de généralisation dépréciative : « Aucune phrase commençant par “tous les Noirs” n'est vraie. » Les explications biologisantes sont disqualifiées sur la base

de travaux de psychologie dont les résultats étaient déjà connus avant le début de la guerre : « Aucune étude réalisée par des psychologues ou d'autres scientifiques ces vingt ou trente dernières années ne montre que les Noirs sont par nature déficients mentalement ou émotionnellement par hérédité. » L'armée substitue désormais aux considérations biologiques qui fondaient un traitement différencié des troupes des explications de nature socio-économique, liées aux origines géographiques, familiales et sociales des soldats, ainsi qu'aux difficultés particulières rencontrées par les Africains-Américains lors de l'entraînement. Les chercheurs en sciences sociales employés par le ministère de la Guerre ont enfin été entendus<sup>21</sup>. Le livret affirme en effet : « Les soldats noirs ont eu une histoire matériellement différente de la majorité de l'armée. Leur éducation moyenne a été inférieure, leur travail généralement moins qualifié que celui des Blancs, et leur rôle dans la vie de la nation limité. » L'armée est de plus en plus convaincue que des mesures de remédiation et de remise à niveau spécifiques doivent permettre aux soldats noirs d'atteindre les qualités attendues d'eux.

La normalisation de la situation des Africains-Américains dans l'armée est en cours ; elle a fait ses premiers pas dans la doctrine militaire qui recommande désormais de diriger les troupes noires de la même manière que les blanches. C'est une remise en cause complète de la doctrine de commandement des soldats africains-américains qui voulait jusqu'alors qu'un tour de main particulier, combinaison de vigueur physique, d'agressivité et de volontarisme, connu des seuls officiers blancs du Sud, soit nécessaire pour que l'entraînement atteigne ses buts. Si le bon soldat ne naît pas tel, s'« il n'y a pas de qualités mystérieusement innées – comme le courage, la peur, ou la combattivité – dont la présence ou l'absence serait une question d'héritage racial », il revient à l'armée de forger en son sein ces qualités, essentielles au succès des soldats au combat<sup>22</sup>. La responsabilisation des commandants blancs à l'égard des performances de leurs hommes et de leur bien-être, initiée par l'Inspection générale à l'été 1943 au moment des soulèvements raciaux, se trouve confirmée par ce livret. Si la ségrégation des unités n'a plus pour soubassement théorique de prétendues différences raciales, l'armée doit trouver une autre justification de la ségrégation au risque de la contradiction. Elle pointe du doigt la société qui l'entoure : « L'armée n'accepte aucune doctrine de supériorité ou d'infériorité raciale. À première vue cela pourrait sembler incohérent

qu'il y ait pourtant une séparation entre troupes noires et blanches à l'entraînement et au combat. Il est important de comprendre que cette organisation séparée est une question d'efficacité militaire et ne signifie pas le soutien à des croyances en une différence raciale. » Dans ces considérations d'efficacité militaire, il faut probablement entendre l'absence de tensions raciales permise par le maintien des habitudes de ségrégation dans la vie civile. Pourtant, dans l'hôpital de Huachuca comme dans certaines unités intégrées nouvellement formées sur le théâtre européen, des expériences d'intégration raciale sont conduites avec succès et montrent que les Blancs comme les Noirs ne sont pas gênés par leur mise en contact, et que celle-ci n'entrave pas le bon fonctionnement des unités.

Cette révision de la doctrine raciale du ministère de la Guerre prépare le changement de stratégie en matière de déploiement des troupes noires. En 1944, l'armée conserve encore ses unités de combat africaines-américaines aux États-Unis alors qu'elle manque de forces sur le front. Les militants et la presse noirs ne manquent pas de faire état de cette contradiction, et accentuent leur pression sur le ministère de la Guerre. En mars, la commission McCloy recommande une nouvelle fois d'envoyer « le plus tôt possible » les unités africaines-américaines au combat pour réduire les tensions raciales. Des considérations politiques, et non militaires, l'amènent à recommander la réorganisation des unités existantes et la révision des calendriers d'envoi des troupes. Le secrétaire adjoint à la Guerre McCloy écrit ainsi au secrétaire Stimson : « la sélection [des troupes à envoyer au combat] est faite sur la base de l'efficacité, si bien que les unités noires sont écartées. Mais peu a été fait pour réfléchir à de nouveaux moyens de mettre celles-ci à niveau pour les préparer au combat<sup>23</sup>. » Il recommande l'envoi à l'étranger des 92<sup>e</sup> et 93<sup>e</sup> divisions, les deux plus grandes unités noires de l'armée, suivies de très près par la presse africaine-américaine. Le secrétaire à la Guerre entend l'argument politique et annonce le 6 mars 1944, alors que la 92<sup>e</sup> est encore en manœuvres en Louisiane, l'envoi imminent des deux divisions au combat. La 93<sup>e</sup> est déployée intégralement dans le Pacifique. Pour la 92<sup>e</sup>, il est décidé de constituer d'abord un régiment de combat – le 370<sup>e</sup> – à partir des meilleurs éléments de la division en vue d'un déploiement immédiat à l'étranger. Des volontaires pourront candidater pour le rejoindre et les meilleurs officiers de l'unité seront sélectionnés, quelle qu'en soit la couleur de

peau. Le meilleur entraînement possible sera dispensé, et les armes les plus performantes mises à disposition. Le reste de la division rejoindra le bataillon de combat dans un second temps<sup>24</sup>.

Alors que la 92<sup>e</sup> est encore en Louisiane, Almond se trouve donc chargé de la préparer pour son déploiement. Depuis l'activation de la division, il est convaincu de la faiblesse de ses hommes et de leur retard dans l'acquisition des fondamentaux, en dépit de l'allongement constant de l'entraînement. Il en accélère donc la préparation en vue de l'affrontement avec les troupes allemandes en Italie. En annonçant le départ à la 92<sup>e</sup>, il doit la convaincre qu'elle est prête, alors qu'il en doute lui-même : « J'ai vu cette division se développer depuis plus d'un an et demi. [...] Je vois les hommes saluer mieux, exécuter mieux ce qui est attendu d'eux. [...] La 92<sup>e</sup> a été à la hauteur pendant cette période de manœuvres. [...] Vous devez être fiers d'être maintenant sur le point de montrer votre valeur<sup>25</sup>. » Peu d'hommes ont cru jusque-là que leur entraînement les conduirait sur le théâtre des opérations ; ils accueillent donc cette annonce avec circonspection, comme le montre le témoignage de William Perry : « Un jour, Almond nous a réunis et nous a dit qu'on était sélectionnés pour aller sur un théâtre actif. Quelle surprise ! La plupart d'entre nous n'avaient jamais pensé qu'ils nous laisseraient nous battre<sup>26</sup>. » Almond et ses commandants doivent donc aussi persuader ces soldats qu'ils sont capables de se battre et leur en insuffler l'envie.

Au retour à Huachuca, certains hommes de la 92<sup>e</sup> pensent que cette promesse est un mensonge, et qu'elle n'est destinée qu'à leur faire accepter un entraînement plus dur et de nouvelles séries de vexations. Ils font preuve de réticences à accepter de nouveaux exercices. Almond répond, lui, par un redoublement d'agressivité et d'autorité<sup>27</sup>. De toute évidence, il n'a pas voulu entendre les recommandations récentes de l'armée. Les hommes considérés comme inaptes sont réprimés ou mis à l'écart, puis remplacés par d'autres. Du nouveau matériel, notamment pour le tir, a été livré. Le 370<sup>e</sup> régiment de combat reçoit une formation spéciale, en accéléré, pour le préparer au terrain qu'il trouvera en Italie : escalade en montagne, franchissement de cours d'eau, patrouille. Le commandant adjoint de la division, John E. Wood, prend en charge l'entraînement combiné infanterie-artillerie-unités de tank. L'armée cherche à vérifier les qualités combattantes et veut se donner les moyens d'avoir un régiment prêt à se battre pour remporter l'offensive face à l'armée allemande.

Des incidents éclatent cependant. La transition du régime sudiste de Louisiane au compromis racial de Huachuca est difficile, comme cela a été le cas à l'été 1943 pour la 93<sup>e</sup> division. Entretemps, l'armée a pourtant accepté d'entendre certaines revendications d'égalité. Dans plusieurs camps du pays, les soldats noirs ont osé remettre en cause la ségrégation de manière frontale<sup>28</sup>. Dans le fort d'Arizona, les officiers restent les plus affectés par le maintien de la ligne de couleur : le commandant de la 92<sup>e</sup> et ses seconds continuent d'imposer des mesures de séparation vexatoires non requises par les réglementations de l'armée qui viennent annuler les promesses d'égalité de rang. Depuis l'été 1943, une ségrégation de fait a été mise en place dans le mess du 371<sup>e</sup> régiment par des officiers blancs qui réservent systématiquement des tables pour leur groupe. Au printemps 1944, des officiers noirs s'y asseyent avec l'intention de mettre à l'épreuve le *statu quo* qu'ils jugent arbitraire et humiliant. Les Blancs refusent cette proximité et vont prendre leurs repas ailleurs. Cette fois, ce sont eux qui partent car, dans le mess, le droit n'est pas de leur côté. Au bout de quelques jours, le colonel Notestein, commandant du 371<sup>e</sup> régiment, rappelle la règle : la non-ségrégation de la salle à manger, mais il propose que, dorénavant, les officiers s'asseyent « selon leurs rangs et leurs fonctions », ce qui permet de fait aux officiers blancs qui sont au moins premiers lieutenants de rester entre eux. La plupart continuent à s'asseoir aux tables qu'ils ont réservées pour eux-mêmes depuis plusieurs mois<sup>29</sup>.

Dans les clubs des officiers, la séparation reste sanctuarisée, alors même que l'armée vient d'adopter une directive interdisant l'exclusion ou la restriction à l'accès dans un lieu de divertissement sur la base de la race<sup>30</sup>. Au mois de juillet, l'aumônier catholique Joseph Griffin, blanc, souhaite inviter à dîner au club de *Lakeside* le premier lieutenant Hamilton Martin, nouvel aumônier sur le poste, et Miss Matred McKissack, directrice du centre USO, tous deux africains-américains. C'est la première fois que l'assignation raciale du club est mise à l'épreuve alors que, régulièrement, des officiers blancs se rendent à *Mountainview*. Les deux personnalités noires sont rejetées à l'entrée, ce que Hardy approuve *a posteriori* en réaffirmant la légitimité de l'exclusion des Africains-Américains de ce lieu. Peu de temps après, Griffin quitte le fort. Pour le journal *The Afro-American*, les deux événements sont liés, mais l'aumônier blanc part-il de son propre chef en signe de contestation de la ségrégation ou bien a-t-il été sanctionné

pour avoir remis en cause l'exclusivité blanche<sup>31</sup> ? Plus que nulle part ailleurs sur le fort subsiste dans le club des officiers blancs ce souci de préserver la distinction physique et sociale entre des individus que la formation et le rang rendent pourtant égaux.

Les soldats répondent, eux, à l'intensification de l'entraînement par l'indiscipline. La réglementation sur les uniformes est transgressée de manière massive et de toute évidence concertée. Des soldats se présentent en formation sans leur casque au prétexte qu'il leur donne des maux de tête. D'autres portent des *zoot uniforms*, faits avec des chemises noires et des pantalons moulants, ou se présentent avec des « coiffures à la mode de Harlem », c'est-à-dire avec des cheveux trop longs ou tendant vers l'afro<sup>32</sup>. En juin 1943, à Los Angeles, des Noirs et des Latinos se sont mis à porter des tenues excessivement amples et excentriques, plus adaptées à la danse de *jitterbug* qu'à la vie quotidienne. Des soldats et des civils blancs leur ont reproché leur contestation du patriotisme et leur transgression du rationnement, et s'en sont physiquement pris à eux. Les émeutes raciales déclenchées par le port de *zoot-suits* se sont propagées à Detroit, New York, et d'autres villes du Texas et de l'Arizona<sup>33</sup>. Lorsque, un an plus tard, les hommes altèrent leur uniforme à Huachuca, la référence est sans ambiguïté ; c'est un geste de défiance, compris comme tel par ceux auxquels il est adressé. Mais le caractère massif de la transgression rend la répression difficile. Le commandant s'inquiète de la survenue possible d'une mutinerie. Aux mesures prises l'année précédente s'ajoute la fouille par la police militaire du fort de tous les soldats entrant ou sortant du poste. La résidence d'Almond sur l'ancien poste est également surveillée par la police militaire 24 heures sur 24<sup>34</sup>.

Dans ces conditions de tension extrême et de mise en cause du commandant ont lieu une série d'inspections destinées à déterminer si le 370<sup>e</sup> régiment et la 92<sup>e</sup> dans son ensemble peuvent être envoyés au combat. Le niveau général de qualification des hommes, évalué par l'AGCT, s'est légèrement amélioré grâce aux cours de remise à niveau et d'alphabétisation imposés aux soldats les moins éduqués depuis l'été 1943. Le remplacement des hommes les plus mauvais y a aussi contribué. Le sergent Richard Carter du 597<sup>e</sup> bataillon d'infanterie de campagne comprend ainsi qu'il a été transféré à Huachuca dans la 92<sup>e</sup> en raison de son QI, à un moment où tous les Noirs sans affectation et bien classés par les tests y sont réaffectés<sup>35</sup>. Au printemps 1944, il

n'y a plus que 31,6 % des soldats dans la dernière catégorie, la plus faible. Mais le niveau des hommes reste faible au regard des moyennes des divisions blanches.

Lorsque le général Davis se rend une nouvelle fois à Huachuca du 15 au 21 avril, il est le premier à venir inspecter la division depuis qu'a été prise la décision de la faire combattre. L'inspecteur noir, accompagné par Truman Gibson, est en mission sur le fort à la demande du secrétaire adjoint McCloy pour déterminer s'il est raisonnable d'envoyer la 92<sup>e</sup> en Italie. À son arrivée, il est averti que quatre officiers noirs sont sous les verrous, en attente d'un jugement en cour martiale. Parmi eux, les seconds lieutenants Farris et Elkins, emprisonnés depuis début avril, ne connaissent pas les chefs d'accusation pesant contre eux. Leur courrier est censuré, leur insigne leur a été retiré en violation du code de la guerre, ils sont accompagnés par une escorte pour prendre leur repas sous le regard des soldats<sup>36</sup>. Ce traitement humiliant mine l'autorité qu'ils pourraient avoir sur leurs hommes s'ils reprenaient du service. Le second lieutenant Ballie Wall du 371<sup>e</sup> régiment d'infanterie, condamné à l'emprisonnement à perpétuité pour le viol présumé d'une civile africaine-américaine travaillant à la blanchisserie du fort, est en attente d'un jugement en appel<sup>37</sup>. Cinq officiers sont également en liberté conditionnelle, dont un premier lieutenant de l'hôpital noir<sup>38</sup>. Davis ne dit rien de tout cela dans son rapport d'inspection.

L'inspecteur africain-américain voit, lui, une vraie amélioration au sein de la 92<sup>e</sup> comme sur le fort. Il ne met pas en doute la parole du colonel Hardy lorsque celui-ci lui dit que « le moral des troupes dans ce camp est supérieur avec très peu d'éléments pourris<sup>39</sup> ». Il félicite même Almond pour les gros progrès réalisés par la division et tout particulièrement pour « le désir [des hommes et des soldats] d'aller combattre et leur confiance en leur habilité de servir si l'occasion leur en était donnée<sup>40</sup> ». Le rapport que Davis adresse à l'inspecteur général est intégralement positif. Il recommande l'envoi de la 92<sup>e</sup> à l'étranger, de préférence sur le théâtre européen des opérations. À l'appui de ce diagnostic, il insiste sur les performances réalisées par les différentes unités de la 92<sup>e</sup>, en particulier les résultats des exercices de tir auxquels ont été soumis les pelotons et les bataillons d'infanterie. Davis a le pressentiment que c'est la dernière fois qu'il visite le camp pour l'inspecter et la dernière occasion pour lui d'attirer l'attention de l'inspection et de l'état-major sur ce qu'il estime être l'excellent travail effectué



par Hardy à Huachuca. À l'inspecteur général, il écrit que le commandant du fort « a, par son attitude très compréhensive, contribué à des relations interraciales inhabituellement amicales sur le poste et dans les villes alentour », grâce à la multiplication des lieux de divertissement, au nettoyage des abords du camp, à la baisse significative du taux de maladies vénériennes, et à la mise en œuvre d'initiatives culturelles très originales pour un poste noir. Pour Davis, Hardy doit absolument être distingué pour ce service à l'armée<sup>41</sup>. Dans cet ultime rapport, l'inspecteur africain-américain passe totalement sous silence les actes d'insoumission des soldats, la répression excessivement sévère à l'encontre des officiers et les doutes à l'égard de la préparation de la 92<sup>e</sup>. Il omet de signaler à ses supérieurs les faits qui pourraient remettre en cause le déploiement de la 92<sup>e</sup> à l'étranger. Est-ce parce qu'il les juge susceptibles d'être rapidement corrigés ? qu'il veut éviter que puissent être une nouvelle fois questionnées les qualités des soldats noirs ? qu'il refuse par esprit de discipline de contester les décisions de l'état-major et de remettre en cause le style de commandement d'Almond, un supérieur blanc ?

D'autres généraux de l'armée venus en inspection dans les semaines suivantes, plus gradés et blancs, font, eux, état de leurs doutes. L'enjeu de l'envoi de la 92<sup>e</sup> en Italie est considérable, tant pour des raisons militaires – l'échec sur le terrain est inenvisageable – que politiques – la presse et les organisations noires ne laisseraient pas le ministère de la Guerre revenir sur sa décision. Le chef d'état-major vient lui-même à Huachuca début mai. Même pour un antimilitariste comme James Rucker, la présence du général Marshall est le signe que la 92<sup>e</sup> est enfin considérée comme l'égale d'une autre division par les responsables de l'armée. Dans une lettre du 2 mai 1944, il écrit à sa femme :

La journée d'aujourd'hui a été riche en événements. Une équipe de combat a été inspectée par le général Marshall. Qu'est-ce qu'on a défilé élégamment ! La fanfare était en forme et la parade avait de l'allure. [...] C'était une grosse surprise. L'avion de transport avait été vu hier soir. Ce matin, notre peloton a reçu l'ordre de préparer une parade pour 10 heures du matin. Et le voici. Cette présence est beaucoup plus importante et contribue beaucoup plus au moral que toutes les discussions et les articles dans la presse quotidienne. [...] Ça y est, on a enfin l'impression d'être importants dans cette armée. [...] Ça fait la fierté d'une unité d'élite. Le

chef d'état-major nous a donné la pleine mesure de ce qu'est censée être une inspection. Donc soyez sur vos gardes, puissances de l'Axe ! Tremblez quand vous apprendrez que la 92<sup>e</sup> est envoyée contre vous. Vous avez là une unité qui a gagné sa fierté au plus cher prix, et ne l'abandonnera pas jusqu'à ce qu'elle ait été affectée<sup>42</sup>...



Le général Marshall dans les cuisines d'un mess lors de sa visite-surprise sur le fort en mai 1944 (Army Signal Corps)

Quoi que le général Marshall ait pensé de l'état de préparation de la 92<sup>e</sup>, sa visite ne clôt pas la discussion au sein de l'armée puisque les inspections se poursuivent. Le lieutenant-général Lesley J. McNair, le commandant des forces terrestres de l'armée, lui succède en juin. Il manifeste la même confiance et la même satisfaction que Davis, puisqu'il écrit à son retour à Washington : « Almond a fait du bon travail et pense que sa division pourra se battre. Mon évaluation personnelle de cette division s'est améliorée. [...] Je pense que ces hommes forment une meilleure unité que la 93<sup>e</sup> au moment où elle a quitté le pays et elle devrait offrir une contribution très intéressante sur la valeur des troupes noires<sup>43</sup>. » À quelques jours du départ du 370<sup>e</sup> régiment

de combat, seule la préparation technique des hommes est prise en compte. McNair néglige l'effet que les tensions pourraient avoir sur leurs performances au combat. La situation est pourtant très tendue sur le fort et il est difficile d'imaginer qu'il ne l'ait pas su.

Certains soldats, appelés à partir au front d'un moment à l'autre, sont résolument opposés à l'idée d'aller se battre sous l'autorité des Blancs. Dans la semaine du 4 juin 1944, une trentaine de sous-officiers du 370<sup>e</sup> entrent dans le bureau de leurs commandants et leur remettent leurs galons, refusant d'être envoyés au front sous la direction d'un commandant de compagnie raciste<sup>44</sup>. Les jugements en cour martiale s'enchaînent. Avant le départ du 370<sup>e</sup>, douze soldats sont placés sous les verrous pour avoir invoqué l'article 121 du code de la guerre qui autorise normalement à adresser une plainte à un supérieur pour obtenir la correction d'un tort. Ils sont avertis un jour avant de la tenue de leur procès en cour martiale. Des officiers noirs qui ont critiqué publiquement les conditions d'entraînement sont emprisonnés pour des infractions mineures au règlement. À la tête du 370<sup>e</sup>, le colonel Sherman est le commandant qui a fait comparaître en cour martiale le nombre d'officiers le plus élevé de toute la Quatrième armée<sup>45</sup>. Des visiteurs du fort s'inquiètent d'une possible explosion. Ainsi Carolyn Davenport Moore, la secrétaire exécutive de la branche de Philadelphie de la NAACP venue en visite à Huachuca, confie à Walter White, le secrétaire exécutif de l'organisation nationale, après y avoir passé quelques jours début juin : « J'ai quitté le fort avec l'impression la plus déprimante qu'il est possible d'avoir à propos des soldats noirs dans l'armée aujourd'hui. [...] La situation est de la dynamite ici, et si des mesures ne sont pas prises rapidement pour corriger les conditions, il pourrait y avoir un massacre d'officiers blancs<sup>46</sup>. » Ce scénario d'un embrasement imminent est également redouté par des officiers blancs qui essaient par tous les moyens de quitter la 92<sup>e</sup> avant son envoi au front<sup>47</sup>.

Le 26 juin 1944, le départ du 370<sup>e</sup> régiment d'infanterie et du 598<sup>e</sup> bataillon d'artillerie de campagne, laissant derrière eux les éléments jugés subversifs, desserre un moment l'étau. Les unités restantes de la 92<sup>e</sup> restées en Arizona poursuivent l'entraînement d'autant plus durement qu'elles sont censées être d'un niveau inférieur. Au total, elles vont recevoir un temps de préparation plus long d'un an que celui des autres divisions blanches. Les inspections continuent,



« Mr. Patterson fait l'éloge du *leadership* dans la 92<sup>e</sup>  
à la une de *The Buffalo* (juillet 1944) »

plus critiques désormais des qualités techniques de ces hommes. En juillet 1944, le sous-secrétaire Patterson fait une tournée des camps d'entraînement de l'Ouest, accompagné par tous les membres de la commission des affaires militaires du Congrès et des employés du

Bureau des relations publiques de l'armée. À Huachuca, tous les types d'entraînement leur sont montrés. Patterson félicite et encourage les soldats : « Les batailles sont gagnées par les petites unités. [...] Or partout où nous sommes allés [sur le fort], nous avons vu le leadership dans les escouades et les pelotons poussé à sa limite. » Mais à son retour à Washington, le sous-secrétaire couche son inquiétude sur le papier, sans toutefois remettre en cause la responsabilité du commandant de la 92<sup>e</sup> : « Le niveau des performances n'est pas aussi élevé que celui des autres divisions que nous avons visitées. Le général Almond et son équipe ont travaillé dur cependant et méritent d'être félicités pour la manière dont ils parviennent à accomplir une tâche difficile. Je ne pense pas que quelqu'un d'autre pourrait mieux faire<sup>48</sup>. »

En août 1944, le colonel Morrow des forces terrestres passe à son tour quelques jours sur le fort pour une ultime inspection. Dans un mémorandum secret adressé au lieutenant-général McNair, il se montre très critique. Si la division a été évaluée en tant qu'unité comme « satisfaisante ou légèrement au-dessus de la moyenne » et l'entraînement jugé « satisfaisant », certains officiers noirs ont un niveau à peine honorable, d'autres ont refusé d'aller se battre et d'obéir aux ordres. Surtout « le moral en général n'apparaît pas comme satisfaisant. [...] Les soldats noirs manifestent très peu "l'envie de se battre", que ce soient les officiers ou les soldats. [...] Mon impression est qu'une grande majorité [des officiers blancs] préféreraient aller à l'étranger avec une autre unité que la 92<sup>e</sup>. » Surtout, il découvre un « camp provisoire » dans lequel ont été confinés 950 hommes et une prison pleine de soldats perturbateurs mis à l'écart, autant d'indices de dysfonctionnements majeurs sur le fort<sup>49</sup>.

Depuis le retour des manœuvres de Louisiane, 1 homme sur 15 a en effet été déclaré inapte pour des problèmes de santé. Le « camp provisoire » où ont été relégués 950 hommes est plein. Pour Morrow, ce sont quasiment tous des *malingers*, des tire-au-flanc : ils simulent des douleurs imaginaires ou se font passer pour fous pour ne pas avoir à s'entraîner et ne pas être envoyés combattre. Le colonel observe avec consternation les manœuvres réalisées par ces hommes et les exercices de formation de rangs : « Certains avaient leur casque à la main au lieu de l'avoir sur la tête, d'autres tenaient leurs chaussures au lieu de les avoir aux pieds, d'autres encore portaient des chaises, des valises ou d'autres objets encombrants. [...] Beaucoup de soldats ne marchaient

pas en cadence. Plusieurs boitaient, d'autres étaient courbés ou pliés en deux. » L'entretien avec les psychologues révèle des cas d'hypochondrie et de névrose combinés à de légers handicaps physiques qui rendent l'entraînement et l'accomplissement des corvées impossibles. Lorsque Morrow interroge une trentaine de ces « malades », un soldat lui dit qu'il souffre lorsqu'il marche parce qu'un de ses testicules est placé plus haut que l'autre, un autre se plaint d'un rythme cardiaque trop rapide et de vertiges, un autre encore de souffrances contre lesquelles la chirurgie serait impuissante. Ainsi Robert Boyd, soldat de la compagnie D du 371<sup>e</sup> régiment, âgé de 29 ans et manœuvre agricole originaire de Tifton, Tennessee, explique son incapacité à servir dans une unité de mitrailleuses par une affection aux poumons, des durillons qui l'empêcheraient de marcher, et la peur des balles. Il est déclaré inapte alors que le médecin du régiment n'avait indiqué aucune contre-indication dans son dossier médical. Dave Harper, 22 ans né en Alabama, sert lui dans une compagnie de tanks du 371<sup>e</sup> ; il se plaint de douleurs dans la voute plantaire et l'épaule, et dit souffrir d'une mauvaise prostate. Son dossier médical ne mentionne qu'une fracture ancienne à la clavicule, mais l'inspecteur soupçonne qu'il est infecté par une maladie vénérienne. Henry Welch, 37 ans, ancien ouvrier dans une fonderie du Mississippi, est artilleur ; il dit souffrir de rhumatisme et ne plus supporter le port du casque sur la tête. L'examen clinique et radiologique ne révèle aucune pathologie ; le diagnostic est donc « faux malade à 100 % ».

De cette trentaine de cas, Morrow conclut qu'il n'y a rien à tirer des hommes présents dans le « camp provisoire ». S'il ne décèle pas de résistance collective organisée, le colonel voit le danger de contagion au reste de la 92<sup>e</sup> division. L'accusation de paresse à l'égard des Noirs existe depuis le temps de l'esclavage. L'accès de faiblesse ou la maladie ne sont jamais vus comme un signe de surmenage ou d'exténuation, toujours comme une stratégie de feinte pour se dérober aux corvées et au travail<sup>50</sup>. Morrow pense que cette interprétation reste valable pour une partie des cas observés dans le camp. Mais, étant donné l'urgence à avoir une division prête à se battre, l'option de la répression est écartée ; l'armée doit cesser au plus tôt ses efforts de requalification de ces hommes et s'en débarrasser. Il recommande leur transfert immédiat pour « éliminer leur influence sur le reste des troupes dans ce fort » et leur remplacement. Mais sa recommandation n'est pas suivie et, malgré l'intervention répétée d'Almond jusqu'au

plus haut niveau du ministère de la Guerre, les « faux malades » vont être envoyés au combat avec le reste de la 92<sup>e</sup> division<sup>51</sup>.

Morrow comprend aussi qu'à Huachuca la répression n'a pas su faire taire la résistance, alors que la cour martiale réunie sur le fort a prononcé quatre à cinq fois plus de condamnations que dans une division comparable. Il interprète cette suractivité de la justice comme la manifestation d'un très haut niveau d'insubordination, non comme l'indice d'une répression excessive. Entre le 15 octobre 1942 et le 16 juin 1944, 2 998 cas ont été jugés en cour martiale, soit 150 en moyenne par mois, ce qui nécessite que siègent simultanément quatre cours deux soirs par semaine<sup>52</sup>. Il faut y ajouter toutes les sanctions prises directement, en application de l'article 104 du code de la guerre, par les commandants d'unités. Les infractions les plus communes – absence sans autorisation due à la prolongation d'une permission, désertion le week-end, les jours de paie ou la veille d'un exercice difficile, mais aussi bagarre, vol, manque de respect à l'égard d'un officier, utilisation non autorisée d'un véhicule de l'armée, perte ou détournement de matériel militaire, trafics illégaux – ne sont pas propres à Huachuca ; tout comme les peines les plus courantes – corvées supplémentaires, retrait des permissions, amendes, confinement dans la prison du camp, exclusion pour cause d'indignité<sup>53</sup>. Mais la destruction des archives judiciaires du fort ne permet ni de dire si les infractions sont correctement qualifiées ni si les peines sont plus sévères qu'ailleurs.

Pour les soldats de la 92<sup>e</sup>, cette suractivité de la justice militaire sur le fort est la manifestation d'une répression arbitraire et excessivement dure. Le sergent William Perry s'est souvenu après-guerre que, durant sa dernière année à Huachuca, les commandants d'unités envoyaient directement les soldats en cour martiale, sans avertissement ou sanction disciplinaire préalable : « Cela pouvait être n'importe quoi, insubordination, une simple réponse, des choses vraiment pas graves. Les jeunes de 18 ans n'avaient jamais fait l'expérience de ce type de discipline militaire. Ça prenait un peu de temps de s'y habituer, surtout pour des gars venant du Nord-Est, de Chicago ou de Pennsylvanie, qui avaient été à l'école, même à l'université pour certains, ils savaient raisonner et ils avaient l'habitude de poser des questions<sup>54</sup>. » Une lettre anonyme envoyée à George Schuyler, journaliste du *Pittsburgh Courier*, dénonce aussi les excès de la justice militaire à Huachuca, en particulier à l'égard des officiers : « Pour des délits mineurs, des officiers noirs

sont traduits devant la cour martiale à un rythme inquiétant. [...] Un officier noir ne peut pas obtenir l'acquiescement, c'est une impossibilité mathématique. Voilà comment ça fonctionne. La cour est composée de six à huit officiers blancs intolérants, et de deux ou trois officiers noirs. Mais comme un vote des deux tiers suffit à obtenir une condamnation, le vote des deux officiers noirs ne sert pratiquement à rien, et la procédure n'est qu'une simulation de justice par une cour mixte<sup>55</sup>. »

À l'égard des officiers noirs, les biais racistes de la justice militaire de Huachuca sont patents. Alors que le rapport entre officiers noirs et blancs est de deux pour un au début 1944, celui des officiers traduits en cour martiale entre l'arrivée de la 92<sup>e</sup> à Huachuca et les premiers départs pour l'Europe est de dix-sept pour un : 203 officiers noirs ont été jugés contre 12 officiers blancs. 55 en raison d'une absence sans autorisation, 40 d'une négligence, 18 d'une insubordination, 16 d'un mauvais usage de véhicules appartenant à l'État, 10 d'un manque de respect à l'égard de supérieurs, 8 d'ivresse, 4 d'ivresse pendant le service, un de viol, et un de « fornication sur la route »<sup>56</sup>. À Huachuca, la justice cible tout particulièrement les officiers. La sanction vise à casser leur pouvoir de contestation et de subversion de leurs hommes. Mais il n'est pas possible de dire si, pour des faits similaires, la peine infligée aux Noirs est plus lourde que celle infligée aux Blancs dans d'autres camps. La consultation de quelques dossiers individuels révèle cependant des vices de procédure, probablement dus à une volonté de sanctionner rapidement et sans donner la chance de se défendre à l'accusé. Ainsi le second lieutenant Farris a été condamné en juin 1944, pour des faits commis en décembre 1943 à Huachuca et pour d'autres en Louisiane pendant les manœuvres, à la saisie de sa paie, une peine de travaux forcés de cinq ans et son exclusion de l'armée. Depuis la prison, il demande en septembre 1944 à ce que son cas soit réexaminé par la Division de la justice militaire à Washington. Le juge d'appel note qu'un témoin-clé n'a pu être présent lors de la seconde audience car la défense n'avait été prévenue que deux heures avant de sa tenue et n'avait pas eu le temps de prendre connaissance des accusations additionnelles contre Harris, pourtant signées deux semaines plus tôt. Or ce témoin, le médecin qui a opéré Farris en 1943, aurait pu expliquer pourquoi celui-ci n'avait pu se présenter à l'heure pour le départ aux exercices D le 3 décembre 1943. Le jugement initial est cassé en appel pour des raisons formelles liées au vice de procédure<sup>57</sup>. La part importante de révisions en appel par la Division de la justice militaire suggère que, sur le fort, la justice



n'a pas toujours respecté les droits de la défense et a eu tendance à être excessivement sévère à l'égard des soldats et des officiers noirs.

Que le regard du colonel Morrow se tourne vers le « camp informel » ou vers la prison, la division qu'il inspecte est dans un état préoccupant : près de 1 000 hommes ne peuvent pas combattre et les cellules du fort sont pleines de récalcitrants que l'armée n'arrive pas à soumettre à ses règles. Son rapport ne remet pas en cause la préparation technique, il n'interroge pas la responsabilité d'Almond et de ses méthodes, mais il manifeste une conscience aiguë des tensions et des divisions qui pourraient nuire aux performances de la 92<sup>e</sup> au moment du combat. Le rapport reste confidentiel car il risquerait de remettre en cause le départ de la division pour l'Italie et, ainsi, l'expérience qui doit permettre de juger ce que valent les troupes noires au combat lorsqu'elles sont censées avoir reçu le meilleur entraînement, le meilleur équipement et avoir été commandées par les meilleurs hommes<sup>58</sup>. Le coût politique de l'annulation de cette expérience serait trop élevé, tant en interne dans l'armée, que vis-à-vis de l'électorat, de la presse et des organisations noires. On ne peut pas croire cependant que l'armée ait sciemment envoyé au front des soldats dont elle doutait totalement des qualités. Les raisons politiques intérieures ne pouvaient justifier une telle prise de risque face aux Allemands.

La date de départ du reste de la division est donc maintenue. Mais, jusqu'au bout, les soldats contestataires manifestent leur opposition, même s'il n'y a jamais de mutinerie ouverte. Avant de quitter le fort, ils détruisent le matériel de l'armée qu'ils laissent derrière eux, comme l'avaient fait les soldats de la 93<sup>e</sup> division, partageant ce même espoir de rester impunis en raison de leur transfert<sup>59</sup>. Les officiers des forces terrestres qui visitent le fort quelques semaines avant le départ de la 92<sup>e</sup> découvrent de larges quantités d'objets et de biens jetés aux ordures ou brûlés – des douzaines de paires de chaussures, des revêtements pour casques, des casques en acier, des centaines de bouteilles de sodas et de lait, des conserves alimentaires, des cartons de papier toilette. De très nombreuses quantités d'objets ont été brûlés. Hardy trouve en se promenant à cheval un chargement de camion vidé dans un canyon à près de deux kilomètres du camp : 25 cravates, 100 chaussettes, une cinquantaine de chemises, des pantalons, des gants, des casquettes, des sacs, tout cela en très grandes quantités. Les soldats s'en sont pris au matériel strictement militaire autant qu'à l'habillement et aux biens de

consommation en signe de rejet de l'armée. Ils ne les ont ni volés ni envoyés à leur famille comme cela s'est produit sur d'autres camps<sup>60</sup>. À Huachuca, il s'agit donc bien de gripper la machine de guerre en créant artificiellement de la pénurie et en détruisant les symboles de l'autorité militaire. Pour Hardy, ce n'est qu'une nouvelle manifestation du fait que les Noirs ne sont pas soigneux dans l'utilisation et la conservation des biens de l'armée. Un officier blanc de la 92<sup>e</sup> avance une autre explication : les Noirs n'auraient jamais eu suffisamment de biens leur appartenant en propre pour apprendre à prendre soin des objets<sup>61</sup>. Leurs préjugés aveuglent les officiers de l'armée et les empêchent de voir la contestation dans ces actes de destruction intentionnels commis avant le départ pour qu'il n'y ait pas le temps d'identifier les coupables et de les sanctionner.

Pour certains hommes, le départ de Huachuca pour le front a le mérite de casser l'ennui et d'offrir l'occasion de prouver, par les faits, l'inanité des préjugés à l'encontre des soldats noirs. Même pour l'anti-militariste qu'est James Rucker, déployé fin juillet en Italie, le départ fait naître des espoirs de rupture qu'il confie à son épouse dans la dernière lettre qu'il lui écrit depuis l'Arizona :

14 juillet 1944

Bientôt je tournerai le dos à la ségrégation américaine sans le moindre regret. Ce ne sera pas un adieu à *Jim Crow* puisque l'armée semble s'être engagée à ce que je propage *Jim Crow* jusqu'aux coins les plus éloignés de la terre. Au moins, je serai loin des principales sources et frustrations liées à *Jim Crow*. C'est déjà un énorme soulagement.

Pour aucune autre raison que *Jim Crow*, je me suis retrouvé affecté au camp le plus isolé du pays, aussi éloigné de toi que des théâtres d'opérations les plus lointains. J'espère revenir dans une Amérique qui ne sera plus ségréguée. J'ai espéré cela depuis aussi longtemps que je peux m'en souvenir. [...] Ici, j'ai vu et enduré autant de fascisme que ce à quoi je pouvais m'attendre faire l'expérience en Allemagne ou en Espagne. J'ai vu des abus perpétrés par un peuple entier de la manière la plus cynique possible en mentant au reste du monde. Un peuple qui prétendait apporter la liberté à l'ensemble du monde.

Adieu, Amérique de *Jim Crow* !

Dans la dernière période d'entraînement de la 92<sup>e</sup> à Huachuca, l'écart entre les préconisations nouvelles de l'armée en matière raciale et le

régime instauré par le général Almond, basé sur une interprétation maximaliste de la ségrégation et un recours systématique à la répression de la contestation, s'est encore accru. Le traitement de ses hommes par le commandant de la division va à rebours des compromis et des aménagements auxquels l'armée recommande désormais de consentir. Sans aller jusqu'à accepter l'intégration raciale – même si elle fait quelques expériences sur le théâtre européen –, l'armée révisé sa doctrine en matière d'utilisation des troupes africaines-américaines : elle discrédite les conceptions essentialistes et explique la ségrégation qu'elle maintient en son sein par le racisme de la société qui l'entoure non par ses propres besoins ; elle met un terme à la ségrégation des lieux de divertissement sur les camps mixtes ; elle reconnaît une part de responsabilité aux commandants dans le succès ou l'échec des relations interraciales, qui ont désormais à voir avec la capacité de responsabiliser les soldats noirs et de leur faire confiance. Sur le fort, le colonel Hardy a devancé ces recommandations. Le général Almond résiste, lui, à cette évolution doctrinale et continue à défendre les positions raciales les plus conservatrices de l'entre-deux-guerres. Il voit ses hommes alternativement comme des inaptes ou des rebelles, au mieux des récalcitrants que la répression doit pouvoir soumettre à l'ordre militaire. Lorsque la 92<sup>e</sup> division quitte Huachuca pour l'Italie, peut-être est-elle prête à combattre, mais elle est minée par des divisions raciales que les aménagements conçus par Hardy et les officiers des hôpitaux et des Services spéciaux n'ont pas réussi à neutraliser. L'état-major n'en a que partiellement conscience. Ceux qui comme le colonel Morrow ont su voir les manifestations de ces antagonismes raciaux espèrent que la réalisation si longtemps différée d'une promesse d'affectation à l'étranger conduira les officiers et les soldats africains-américains à faire passer au second plan leurs griefs pour donner toute la mesure de leur combattivité dans l'affrontement. Mais leur commandant lui-même n'est pas sûr qu'ils seront capables de réussir l'épreuve du feu<sup>62</sup>.

## Conclusion

### Le devenir d'une expérience

Durant la guerre, Fort Huachuca a été le lieu d'une expérience raciale unique dans l'histoire des États-Unis, jamais recommencée depuis : l'entraînement de plus de 15 000 soldats africains-américains en un seul lieu, isolé à la frontière avec le Mexique. En 1941, le réveil de ce poste noir historique est organisé dans la précipitation, sous la pression d'organisations militantes et de journaux africains-américains qui exigent à la fois l'intégration raciale et une présence des Noirs dans l'armée à hauteur de leur représentation dans la population. L'état-major cède sur la seconde de ces revendications, mais résiste à accéder à la première au prétexte que l'armée n'est pas un laboratoire social. Les militants africains-américains sont donc contraints d'accepter la multiplication des unités noires – ségréguées –, dont la création de deux divisions d'infanterie, comme une solution de second choix à défaut d'obtenir l'intégration qu'ils désirent ardemment. À Fort Huachuca, où sont entraînées les 93<sup>e</sup> puis 92<sup>e</sup> divisions *all-black*, le groupe minoritaire dans la société américaine se retrouve majoritaire. Ce sont pourtant les commandants blancs qui dirigent l'entraînement, fixent les modalités de détente et de vie commune, déterminent l'assignation spatiale des lieux, contrôlent la justice militaire qui sanctionne les transgressions. En l'absence de règles spécifiquement conçues par l'armée pour un poste *all-black*, ce sont eux encore qui imaginent le régime racial qui régit les interactions sur le poste.

Est-ce donc un « ghetto noir » que l'armée a créé en ce lieu, en enfermant un si grand nombre d'Africains-Américains dans cette enclave isolée ? J'ai retenu l'usage de ce terme jusqu'à l'issue de cette expérience raciale pour laisser le regard libre de considérer le poste noir dans sa complexité. Cela a permis de faire place à la comparaison proposée par les soldats et officiers noirs de Huachuca, celle de « la plantation », une forme de domination économique à

fondement racial du passé et propre au Sud, dont j'ai discuté à la fois la pertinence et les limites. Le rapprochement avec le ghetto que je propose ancre le fort dans un présent immédiat et dans une géographie différente : celle des grandes villes du Nord, où les Africains-Américains, venus du Sud dans l'entre-deux-guerres pour mettre leur force de travail au service de l'industrie, ont été ostracisés par une ségrégation raciale organisée, des formes nombreuses de discrimination, et la violence. Une telle concentration de populations noires dans des quartiers déshérités, comme le South Side à Chicago ou Harlem à New York, n'aurait pu avoir lieu sans une intervention extérieure et coercitive, rappelant les pratiques d'enfermement des Juifs dans les villes médiévales d'Europe<sup>1</sup>. Aux États-Unis, le terme de « ghetto » est employé pour la première fois par le sociologue d'origine allemande Louis Wirth en 1925 dans sa thèse intitulée *The Ghetto*, pour qualifier le quartier juif du West Side de Chicago. Il l'applique aussi aux « Petites Siciles, Petites Polognes, Chinatown et *Black belts* » nés, selon lui, du désir de ces groupes de « préserver leurs formes culturelles particulières ». Cette approche culturaliste néglige le caractère coercitif et intentionnel de la ségrégation des Africains-Américains par les Blancs. Une vingtaine d'années plus tard, les sociologues Horace Cayton et St. Clair Drake remobilisent le terme dans *Black Metropolis* publié en 1944, mais pour désigner cette fois les effets sociaux et spatiaux de la mise en place des premiers contrats résidentiels à clauses raciales restrictives. Cette comparaison avec le ghetto reste encore marginale dans les sciences sociales américaines pendant la guerre, au moment où les nazis en réinterprètent en Pologne la forme spatiale et politique avec une visée ultime de destruction des Juifs<sup>2</sup>. Il n'est donc pas étonnant que les soldats et les officiers de Huachuca ne l'aient pas mobilisée.

De nombreuses caractéristiques du fort incitent pourtant à considérer la pertinence du terme de « ghetto noir » pour qualifier l'expérience de Huachuca au regard des définitions qui en ont été ultérieurement données par les sociologues<sup>3</sup>. L'enfermement est inhérent à l'expérience militaire et, noirs comme blancs, les soldats se sont retrouvés pendant la guerre confinés dans des bases d'entraînement et entravés dans leur liberté de mouvement. Pour sortir du fort et y retourner, tout soldat ou personne civile, noir comme blanc, doit montrer un laissez-passer et respecter les heures de sortie ou les jours de permission octroyés. Si les règles qui régissent Huachuca sont restrictives pour les hommes qui

s'y entraînent, organisant leurs activités, leurs interactions, leur droit d'aller et de venir, c'est avant tout en raison de leur nature militaire. Parler de ghetto noir à propos de ce fort nécessite donc de montrer la dimension proprement raciale de l'enfermement qui y a été pratiqué. Pour déterminer si les soldats africains-américains y ont été injustement pénalisés, c'est à un « fort blanc » – un camp où n'ont été entraînés que des soldats blancs – qu'il faut comparer Huachuca. En matière d'équipements, le « *all-black post* » n'est pas moins bien doté que les autres lieux d'entraînement, à la différence des zones réservées aux soldats africains-américains sur les postes mixtes ségrégués – la qualité et le nombre des installations hospitalières et des équipements sportifs et culturels sont d'ailleurs régulièrement vantés par la presse africaine-américaine. Les deux divisions noires sont en revanche moins bien approvisionnées en matériel militaire que les autres soldats : dans un contexte de retard de production, les armes et les modèles les plus récents de tanks tardent à arriver sur le fort en raison de la méfiance de l'état-major et de sa décision de différer l'envoi des Africains-Américains au combat. Les soldats noirs de Huachuca sont donc moins bien traités que les soldats blancs entraînés dans d'autres postes, à l'image des Africains-Américains victimes du désengagement de l'État dans les ghettos urbains. En outre, le confinement est accentué et resserré autour du camp pour éviter les interactions entre Noirs et Blancs à l'extérieur du fort. Cet enfermement renforcé est destiné à protéger les communautés blanches de la proximité physique des Africains-Américains, dont elles se méfient sur la base de présomptions de déviance liées à des préjugés raciaux notamment relatifs à leur sexualité. Comme dans un ghetto noir encore, le déséquilibre numérique entre populations africaines-américaines et blanches est criant en faveur des premiers tandis que l'autorité est entièrement aux mains d'une toute petite minorité blanche à l'origine de la mise en œuvre de la ségrégation instituée par l'armée. Dans ce cadre, de très nombreux soldats et officiers noirs sont victimes d'un traitement humiliant, discriminant et excessivement répressif. La différence de statut entre officiers noirs et officiers blancs est accentuée par la mise à l'écart des premiers et une répression ciblée à leur rencontre. À l'intérieur du fort, les zones les plus prestigieuses sont réservées aux Blancs, notamment autour du vieux poste où vivent les commandants et où se trouve le club des officiers blancs auxquels les officiers africains-américains n'ont pas le droit d'accéder.

Aux abords immédiats de l'enceinte, le commandant du fort a également créé deux enclaves qui s'apparentent à deux micro-ghettos, étendant ainsi la ségrégation en territoire civil au-delà du seul poste. Le lieu de la prostitution régulée, *The Hook*, est délimité par des barbelés, soumis à des réglementations d'horaires d'ouverture, de droits de passage et de comportements, fixées par le commandant du fort, et placé sous contrôle de la police militaire. Le *Greentop*, établissement de divertissement pour les soldats noirs, est également conçu à l'initiative de l'armée, mais réalisé et géré par des entrepreneurs africains-américains comme un lieu de détente ségrégué. Avec le club USO, c'est la seule institution à Huachuca qui relève directement de ce que Loïc Wacquant appelle la face intégratrice et protectrice du ghetto ; l'autre face, plus immédiatement perceptible, est excluante et ostracisante<sup>4</sup>. Dans les villes américaines, le confinement conduit en effet à la naissance d'institutions parallèles au sein du ghetto, créées par les Noirs parce que l'accès aux institutions blanches leur est refusé, et qui sont de ce fait accueillantes pour eux. À Huachuca, c'est le cas du *Greentop*, du club USO, du club des officiers de *Mountainview* et des lieux où les soldats et les Wacs noirs se retrouvent entre eux, hors du contrôle des commandants blancs. De « l'hostilité externe » et de « l'affinité interne », les deux dimensions de la dialectique du ghetto, seule la première est réellement manifeste à Huachuca. Il y existe certes un entre-soi unificateur et producteur de fierté, mais il a été taillé au sein des institutions militaires blanches et n'a véritablement bénéficié qu'à l'élite de la communauté présente sur le fort.

L'expérience du confinement dans l'enceinte militaire de Huachuca a en effet été très différenciée et donc diversement acceptée. Sur le fort, il n'y a pas eu un vécu unique de la ségrégation militaire, mais un *continuum* de réactions allant du rejet catégorique du lieu comme « plantation » ou « enfer sur terre » à l'adhésion d'un petit groupe à cette « Mecque pour le soldat noir ». La diversité du groupe présent à Huachuca – l'élite diplômée du Nord et les prolétaires du Sud, les soldats de carrière et les tout récents conscrits, les hommes et les femmes – et les opportunités variées offertes à chacun ont conduit à une sensibilité différenciée aux contraintes et aux limites posées par la ségrégation. Les sous-officiers noirs de l'armée permanente devenus officiers en Arizona pendant la guerre se sont montrés loyaux à l'égard d'une hiérarchie qui leur a permis une forme d'ascension sociale. Les officiers médicaux ont accepté la ségrégation médicale à contrecœur

parce qu'elle leur ouvrait des opportunités professionnelles et une reconnaissance de leur excellence par l'armée inédites. Les artistes et sportifs employés par les Services spéciaux du camp se sont montrés sensibles à la possibilité de mettre leur talent au service des Noirs, et non plus des seuls Blancs comme ils en avaient l'habitude dans la vie civile. Les infirmières et les Wacs, issues des classes moyennes ou supérieures de la communauté noire, ont aussi bénéficié à Huachuca d'opportunités professionnelles nouvelles et d'une remise en cause des stéréotypes de genre qui leur a permis une forme d'émancipation inattendue derrière les grilles du fort. Mais, pour tous ceux qui n'étaient pas membres de ces groupes privilégiés dans la vie civile comme dans l'univers militaire, l'expérience du confinement a été faite d'humiliations, de restrictions des possibles et, souvent, de répressions. Chacun y a répondu de manière différente – résignation, arrangement, contestation, rébellion – selon son expérience de la ségrégation dans la vie civile, son niveau de politisation, des bénéfices personnels apportés par la vie militaire, des risques encourus dans l'armée et des soutiens potentiels des organisations ou de la presse noires au-dehors...

Utiliser le terme de « ghetto » ne doit pas empêcher d'observer la pluralité des modes de ségrégation qui se sont succédé à Huachuca dans une période aussi courte que la guerre. Deux régimes raciaux, associés à deux types de commandement, ont été successivement mis en œuvre sur le camp et y sont entrés en conflit. Le premier, imaginé par le pragmatique colonel Edwyn Hardy, a été une ségrégation classique, aménagée de manière à présenter des avantages pour les officiers noirs. Inquiet de l'hostilité et de la peur des communautés blanches proches du fort, Hardy a progressivement isolé le fort et projeté l'autorité militaire jusqu'en territoire civil pour y accueillir, en des lieux confinés, activités sexuelles et détente des soldats. Pétri de préjugés culturalistes sur les Africains-Américains, il était convaincu que ceux-ci pourraient apprécier l'entre-soi noir s'il leur était rendu acceptable par des offres uniques de divertissement et de culture. Sensible à la proximité de classe par-delà la ligne de couleur, il considérait les membres de la bourgeoisie noire – les officiers médicaux, les Wacs et les officiers – comme des alliés avec lesquels partager la préoccupation de l'efficacité militaire et de la respectabilité, et s'accorder sur des aménagements susceptibles de leur rendre la ségrégation profitable. Dans un but évident de pacification, Hardy a veillé à ce que soient



octroyées aux divisions noires des ressources d'une qualité et d'un niveau inhabituels dans les domaines de la santé, des loisirs, et des opportunités professionnelles, pour certains. Sincèrement convaincu par la nécessité d'éviter que les tensions interraciales ne dégénèrent à Huachuca, il a été attentif à l'usage de marques de civilité dans les interactions quotidiennes et à la mise en place d'un vrai « séparés mais égaux » dans toutes les dimensions non strictement militaires de l'entraînement. Vers la fin de la guerre, Hardy a expliqué qu'il avait voulu faire de Huachuca « le siège de la culture noire<sup>5</sup> », allant jusqu'à organiser l'expression de la fierté noire par l'exposition d'œuvres d'art produites par des artistes africains-américains de premier plan, et à commander pour le fort des œuvres célébrant la contribution des Noirs au pays. À l'occasion de l'inauguration de l'exposition, il a ainsi affirmé : cette collection « nous servira d'inspiration à nous tous, en tant qu'elle représente une des étapes vers le développement d'une citoyenneté américaine plus large et meilleure », laissant entendre qu'il souhaitait l'avènement de l'intégration raciale dans l'armée. Il a pourtant maintenu jusqu'à la fin de la guerre la ségrégation des clubs d'officiers, un des principaux sujets de contentieux entre Noirs et Blancs, alors que l'armée avait mis un terme à l'assignation raciale des lieux de loisirs dès mars 1943.

Mais à partir du mois d'avril et l'arrivée de la 92<sup>e</sup> division, un second régime racial s'est surimposé au premier, remettant en cause le *statu quo* obtenu non sans contestation par Hardy. Le général Almond qui dirigeait la 92<sup>e</sup> a apporté avec lui un régime sudiste strict des relations interraciales, qu'il a répliqué par la force à Huachuca. Il a étendu la ségrégation à de nouveaux lieux, remettant en cause le consensus sur l'assignation raciale des bâtiments établi jusque-là, retiré des postes de responsabilité aux officiers noirs pour les réattribuer à des blancs, méprisé ouvertement les hommes par des actes et des manières de s'adresser à eux que l'armée elle-même condamnait dans sa doctrine de commandement des troupes africaines-américaines, accentué la répression et le biais racial de la justice militaire sur le fort. Dans la poursuite d'un mouvement né dès la mise en place du régime *Jim Crow* dans le Sud, il a creusé les différences de statut et de traitement entre les Noirs et les Blancs dans les lieux et les circonstances où leur proximité pouvait impliquer leur égalité sociale et raciale. Il a ciblé en priorité les officiers noirs et empêché toute forme d'égalisation des statuts et d'adéquation entre hiérarchie militaire et hiérarchie raciale.

Ancré dans ses certitudes, résistant à la mise à l'épreuve de ses préjugés et pratiques en matière raciale, il a refusé les aménagements et compromis acceptés par l'armée à partir de la mi-1943, tout comme ceux mis en œuvre par Hardy et les officiers noirs de l'hôpital et des Services spéciaux. Ce durcissement raciste a galvanisé les protestations des soldats et des officiers africains-américains et même suscité une condamnation de la part du colonel Hardy, inquiet de voir les tensions sur le fort prendre une telle intensité.

Il n'y a pourtant pas eu à Huachuca d'embrasement – ni mutinerie sur le camp ni émeute à son abord –, comme cela a pu être le cas dans d'autres forts à travers le pays. L'avantage démographique très net des Africains-Américains sur les Blancs jouait en faveur de l'apaisement : si la situation dégénérait, il n'était pas sûr que ceux-ci en sortiraient gagnants. Fry n'était pas Tucson, encore moins Phoenix où la communauté blanche pouvait neutraliser la force numérique des Noirs. Fort Huachuca n'était pas non plus Camp Van Dorn, dans le Mississippi, ou Camp Stewart, en Géorgie, où des unités blanches s'entraînaient aux côtés des unités noires pas plus larges qu'un régiment. Mais d'autres raisons expliquent que les tensions entre Noirs et Blancs n'aient pas évolué vers une violence ouverte. Dans plusieurs domaines, la ségrégation y relevait de ce que Karen Kruse Thomas a appelé le « *Deluxe Jim Crow*<sup>6</sup> » : une séparation stricte offrant aux Africains-Américains un accès à des biens rares comme ils n'en avaient jamais connu. À Fort Huachuca, les soldats et officiers noirs ont en effet bénéficié de soins médicaux et de divertissements d'une grande qualité, dont même l'élite du groupe n'avait que très peu fait l'expérience dans la vie civile. Que Huachuca ait été si délaissé jusqu'en 1941 a joué en faveur de son équipement rapide et complet pour accueillir jusqu'à 15 000 hommes à une période où l'armée prenait conscience de l'importance d'éviter un désœuvrement jugé dangereux pour leur moral et la discipline<sup>7</sup>. Dans ce lieu nouvellement équipé, qu'il n'y ait eu aucun soldat blanc a joué en faveur des Noirs. En l'absence de concurrence, ils ont été les seuls à profiter sans restriction spatiale ni temporelle des installations médicales et de divertissement dont l'armée avait décidé de doter le fort pour y obtenir le calme. Dans le domaine de la culture et du sport, les Services spéciaux ont même concédé aux Africains-Américains une forme de contrôle sur la programmation et la nature de leur représentation, dans le prolongement des politiques

littéraires et artistiques du New Deal. Mais leurs motivations pour le faire n'étaient pas dénuées d'ambiguïté notamment parce qu'elles charriaient des stéréotypes raciaux portant sur les prétendus talents naturels des Africains-Américains. Il était aussi impossible pour les soldats de Huachuca de comparer le traitement qui leur était réservé à celui dont bénéficiaient ailleurs les soldats blancs, et cela contribuait donc à éviter la naissance d'un ressentiment qui aurait été légitime. Cette absence de concurrence entre Noirs et Blancs a pu servir d'alibi, déguisé en bienveillance paternaliste par l'armée, pour perpétuer la ségrégation.

Surtout, Fort Huachuca a été le lieu d'une expérimentation inédite à l'initiative de représentants de l'élite noire du nord du pays, qui ont tenté de se saisir des domaines non strictement militaires du fort – la médecine, la culture – pour dérouter la ségrégation. Dans l'hôpital noir, des médecins reconnus pour leur professionnalisme ont réussi à subvertir de l'intérieur un lieu *all-black* pour y proposer une médecine intégrée des patients puis des soignants, prouvant l'inanité des préjugés racistes assurant que les Blancs refuseraient toujours d'être pris en charge par des médecins noirs. À Huachuca, s'est reproduite une séquence qui avait déjà eu lieu dans la vie civile dans les années d'avant-guerre : l'acceptation d'une institution médicale noire ségréguée, autogérée mais placée sous tutelle blanche, pour démontrer la preuve de l'excellence noire puis prendre le contrôle des institutions médicales dans le but d'y réaliser l'intégration raciale<sup>8</sup>. Sur le fort, la subversion de la ségrégation a été possible parce que l'institution blanche était très nettement inférieure à l'hôpital noir au regard de son personnel comme de son équipement. Les tutelles ont opté pour le pragmatisme et l'acceptation car chacun, malade ou blessé, restait libre de son choix dans un domaine non strictement militaire. Sur le fort, la médecine et, dans une moindre mesure, la culture et le divertissement ont donc été des poches de résistance à la ségrégation avec une efficacité d'autant plus grande que la subversion y était réalisée sans violence. L'expérience de Huachuca a révélé que les Blancs eux-mêmes étaient prêts à cette mise à l'épreuve de l'ordre racial ségrégationniste, même en Arizona, même dans un domaine touchant au corps et à l'intime.

L'expérience d'intégration médicale menée au *station hospital n° 1* a joué un rôle pionnier dans l'intégration de plusieurs hôpitaux de campagne à la toute fin de la guerre. Elle a également fait la preuve de

l'excellence du soin noir et démontré que les patients blancs pouvaient accepter d'être soignés par des praticiens noirs. En juillet 1947, Roscoe Giles a écrit dans le *Journal of the National Medical Association* : « Je pense qu'avec le temps il apparaîtra que Fort Huachuca aura eu l'utile fonction de prouver la capacité de notre groupe racial à diriger un hôpital important dans des conditions de guerre. [...] Aucune autre expérience n'est nécessaire à présent. [...] L'intégration complète des médecins noirs dans les hôpitaux de notre pays est désormais à portée de main, sur la base de leur réussite et de leur mérite<sup>9</sup>. »

L'acceptation d'un soin intégré à l'hôpital noir de Huachuca par le Bureau du médecin général des armées ne valait pourtant pas reconnaissance officielle et pérennisation, comme le souhaitaient si âprement Bousfield et ses confrères. L'ambition de l'équipe médicale est en effet contrariée par le départ de la 92<sup>e</sup> division qui laisse le fort – et mécaniquement l'hôpital – quasiment vide. À l'automne 1944, Bousfield propose la création d'un autre hôpital noir, auquel le personnel et l'équipement de l'hôpital n° 1 pourraient être réaffectés, mais général celui-là, donc plus grand et traitant des pathologies plus nombreuses<sup>10</sup>. Il pense toucher au but lorsque l'assemblée d'Arizona vote en mars 1945 une motion demandant au secrétaire à la Guerre d'envisager la création d'un hôpital général à Huachuca. Mais cette initiative est un échec : les hôpitaux militaires sont désormais suffisamment nombreux pour accueillir les soldats qui reviennent des théâtres d'opérations<sup>11</sup>. Démobiliser les officiers médicaux de Huachuca alors que l'armée a un besoin vital de médecins risquerait cependant d'exposer le ministère de la Guerre à de très fortes critiques : les Blancs pourraient se plaindre que les Africains-Américains sont libérés plus tôt qu'eux de leur devoir militaire ; et la presse africaine-américaine voit chaque cas de démobilisation des médecins de Huachuca comme la preuve du refus de l'armée de laisser les praticiens noirs soigner des soldats blancs de retour du front<sup>12</sup>. Incapable de prendre une décision pour régler le sort de l'hôpital, le ministère de la Guerre laisse mourir l'expérience en dissolvant l'équipe médicale, sous l'effet de réaffectations individuelles puis de démobilisations<sup>13</sup>.

Bousfield tenait à conserver l'unité de l'équipe, condition d'une plus grande visibilité pour l'expérience d'intégration. Quand il comprend qu'il doit en faire le deuil, il essaie d'obtenir l'affectation de ses meilleurs hommes aux autres hôpitaux de la Neuvième région militaire, dans l'espoir qu'ils seraient « répartis à travers des hôpitaux blancs

et non plus dans les hôpitaux ségrégués<sup>14</sup> » comme cela avait été précédemment le cas. Quand la 93<sup>e</sup> avait quitté Huachuca en avril 1943, certains médecins noirs l'avaient en effet suivie. Ainsi le capitaine Gardner Downing, chirurgien-dentiste de l'hôpital n° 1, avait été transféré à l'île de Bougainville en Papouasie-Nouvelle-Guinée pour y suivre les fantassins de la division<sup>15</sup>. Plusieurs médecins de l'équipe avaient également été envoyés en renfort dans les quatre hôpitaux de campagne noirs ouverts dans la zone d'occupation : le 25<sup>e</sup> *station hospital* au Liberia ; le 268<sup>e</sup> dans le Sud-Pacifique en octobre 1943, d'abord entraîné à Huachuca ; le 335<sup>e</sup>, activé en août au fort d'Arizona puis transféré à Tagap en Birmanie ; et le 338<sup>e</sup>, constitué à partir du surplus de personnel du 335<sup>e</sup><sup>16</sup>. En Nouvelle-Guinée, le 268<sup>e</sup> *station hospital* noir était dirigé par le major Arthur Simmons, un des anciens piliers de la faculté de médecine de Howard, qui avait exercé au Freedmen's Hospital avant de devenir chef des services médicaux de l'hôpital n° 1 en Arizona. Si un transfert des médecins et infirmières de Huachuca dans ces unités avait été la manifestation de la reconnaissance de leurs qualités, les conditions d'exercice représentaient une régression au vu de leurs ambitions raciales.

Mais, à partir de 1944, Bousfied a très justement l'intuition que l'intégration médicale est plus facile à réaliser à l'étranger, loin des préjugés raciaux des États-Unis et du contrôle des organisations corporatistes. Il écrit ainsi en mars 1945 : « à l'étranger [...] les pratiques démocratiques marchent mieux<sup>17</sup> ». Son équipe peut en effet jouer un rôle central dans la transformation des hôpitaux de campagne noirs en hôpitaux intégrés. Au Liberia, le 25<sup>e</sup> *station hospital* est intégré au niveau des soignants comme des patients. Le major John B. West, médecin africain-américain venu de Huachuca, dirige à partir de 1943 cette unité de 250 lits, administrée par 21 officiers médicaux, dont 4 sont blancs, et comptant 30 infirmières et 180 soldats noirs. Susan Freeman, l'infirmière en chef de cet hôpital pendant huit mois, vient elle aussi de Huachuca<sup>18</sup>. Le capitaine Harsba F. Bouyer, un ORL originaire de Chicago, a préalablement exercé dans l'hôpital d'Arizona ; il est si apprécié qu'en janvier 1945, le gouvernement du Liberia lui décerne l'Ordre de la rédemption africaine, la plus haute distinction militaire<sup>19</sup>. Cette équipe interracial soigne tant les soldats blancs de l'armée américaine et de la Royal Air Force, chargés de la maintenance des terrains aériens, que des civils africains, employés sur la base, dont ils traitent la malaria et les maladies vénériennes. L'intégration du soin

a également lieu à Tagap, à nouveau sous la conduite d'une équipe issue de Huachuca. Le 335<sup>e</sup> *station hospital* y est dirigé par le major William H. Strickland, ancien chef des services de gastro-entérologie du Mercy Hospital et du Douglass Hospital (Philadelphie), qui a pris en 1942 la tête du département de médecine générale à Huachuca. En Birmanie, l'équipe de médecins et d'infirmières noirs hautement qualifiés qu'il dirige pratique à partir de 1945 le soin intégré. Le major Robert Wilkinson, chef du service de chirurgie, et les dix infirmières sont des anciens de Huachuca. Dans les locaux de l'hôpital, les patients blancs (américains et britanniques), noirs, mais aussi chinois, indiens et birmans sont traités côte à côte sans le moindre incident. Un soldat blanc confie à un journaliste de l'*Afro-American* n'avoir jamais reçu un soin d'aussi bonne qualité : « Ici, tout le monde, moi, mes amis, les Chinois, les Indiens, les Anglais, on reçoit tous le même traitement et la même attention. » Strickland décrit l'hôpital de Tagap comme un modèle de ce que devrait être l'intégration médicale : « Pour la majorité de notre personnel, cet hôpital représente la réalisation d'un idéal : chaque homme peut choisir sa profession sans considération de race, de croyance ou de couleur<sup>20</sup>. » Loin des États-Unis et du contrôle du SGO, tout peut être envisagé pour remettre les soldats en état de combattre. L'expérience d'intégration médicale de Huachuca a débordé les limites du fort et essaimé dans le monde.

Mais Bousfield espère que ces pratiques intégrationnistes à l'étranger pourront aussi faire école aux États-Unis. Il y est encouragé par le transfert de nombreuses infirmières de Huachuca à des hôpitaux non noirs de la Neuvième région militaire après l'intégration de l'Army Nurse Corps. La demande d'intégration formulée par le lieutenant-colonel est désormais pleinement soutenue par James Evans, le nouvel adjoint de Gibson, qui insiste à plusieurs reprises auprès du médecin général des armées sur le succès de l'expérience menée à Huachuca : « Les résultats obtenus au *station hospital n° 1* ont donné raison aux affirmations des médecins noirs selon lesquelles ils étaient capables d'ouvrir et d'administrer un tel établissement. L'attitude des patients [...] confirme cette analyse. Cela prouve la faisabilité des propositions en faveur d'un service intégré sur ce poste et, du même coup, dans d'autres lieux<sup>21</sup>. » En février 1945, le SGO semble enfin prêt à considérer l'affectation des officiers de l'hôpital de Huachuca « au personnel d'un hôpital médical ou, sur une base non ségréguée, à d'autres établissements du Département médical<sup>22</sup> ». Au printemps, le SGO

et l'état-major sont très près d'une révision assumée de la politique d'emploi des médecins noirs dans l'armée. Ainsi l'adjudant-général J. A. Julio répond au représentant Tom Pickett, démocrate du Texas, nouvel élu du district de Houston, qui s'étonne que des soldats noirs et blancs soient soignés dans les mêmes hôpitaux en ces termes : « Le maintien de services hospitaliers parallèles pour réaliser la ségrégation des patients est en conflit avec la politique du ministère de la Guerre, et ne peut être justifié d'un point de vue médical<sup>23</sup>. » Cette réponse remet rétrospectivement en cause la création, au début de la guerre, de sections noires et d'hôpitaux ségrégués.

Mais cette révision des positions raciales du SGO intervient trop tard pour avoir un effet à Huachuca où l'équipe médicale est finalement démantelée. Le conservatisme l'emporte avec la décision de maintenir le commandement du colonel Maynard, blanc, sur l'hôpital fusionné, alors même qu'il est souffrant et que l'hôpital blanc a quasiment disparu à l'été 1945<sup>24</sup>. La triste fin donnée à cette expérience unique dans le Département médical aux États-Unis, et *a fortiori* dans l'armée, a créé beaucoup d'amertume parmi les médecins de Huachuca. Ceux-ci ont dû faire le deuil de leur ambition d'une intégration étendue à d'autres hôpitaux après avoir fait des sacrifices financiers et politiques en travaillant dans un cadre militaire ségrégué. Dès mai 1944, Roscoe Giles a insisté sur ce que lui avait coûté son service à Huachuca : « Au prix d'une somme avoisinant presque une fortune, d'un sacrifice de la considération que j'ai pour moi-même et de longues heures de travail laborieux [...], nous avons accepté toutes sortes d'indignités et d'humiliations pour venir travailler sur ce poste ségrégué pour montrer au monde que des médecins noirs peuvent faire la même chose que tous les autres<sup>25</sup> ». Bousfield n'a pas reçu, lui, la promotion qui devait lui revenir au regard de son ancienneté<sup>26</sup>. Une fois la guerre terminée, l'hôpital est fermé. En 1946, une équipe de soldats vide l'établissement de tout son équipement encore neuf et le remet à l'hôpital du comté de Cochise<sup>27</sup>. C'est probablement lors de cette opération de nettoyage que les archives de l'hôpital sont jetées à la benne. Les traces matérielles de l'expérience d'intégration médicale conduite de 1942 à 1945 disparaissent, au moment où ceux qui en étaient les initiateurs retournent à la vie civile avec une expérience clinique plus importante et une confiance renforcée en leur légitimité à traiter des patients blancs.

Actrices à part égale de l'expérience d'intégration médicale, les infirmières de Huachuca jouent un rôle-clé dans l'évolution de l'Army Nurse Corps. Les soignantes noires ont d'abord été exclues de l'ANC avant d'y être acceptées, à force de pressions, dans une configuration ségréguée. Le quota à l'entrée des infirmières africaines-américaines dans l'armée est enfin levé en juillet 1944, mais, à la fin de l'année, sur les 44 000 infirmières employées, seules 330 étaient noires. L'activité des infirmières est restée ségréguée jusque-là, à une exception près à l'étranger : les 63 infirmières africaines-américaines affectées en septembre 1944 au 168<sup>e</sup> *station hospital* en Angleterre, en remplacement d'infirmières blanches, pour soigner des prisonniers de guerre allemands. Parmi elles, se trouvent la capitaine Mary Petty et d'autres infirmières de Fort Huachuca, choisies pour leur excellence et leur expérience du soin intégré dans l'hôpital du fort<sup>28</sup>. Au début 1945, après les offensives aux Philippines et dans les Ardennes, le personnel médical se met à manquer de personnel pour soigner des blessés de plus en plus nombreux. Un projet de loi introduit au Congrès prévoit la conscription des infirmières, mais il provoque un tollé dans l'opinion publique : pourquoi contraindre des infirmières blanches à s'enrôler dans l'armée alors que des Africaines-Américaines volontaires sont refusées ? Le Bureau du médecin chef des armées et le ministère de la Guerre prennent alors la décision d'intégrer le corps des infirmières, une exception au sein d'un Département médical qui reste ségrégué<sup>29</sup>. La Neuvième région militaire réaffecte les meilleures praticiennes de Huachuca à des hôpitaux blancs, pour la plupart cependant dans des camps de prisonniers de guerre, affrétés en Arizona et dans les États voisins pour effectuer la récolte du coton. L'état-major a pensé que pour minimiser le risque de fraternisation entre les prisonniers et les soignants, il était plus sûr que les infirmières soient noires<sup>30</sup>. Vingt-trois infirmières de Huachuca sous la direction de la capitaine Della Raney sont affectées à l'hôpital de Camp Beale, une base aérienne située en Californie, où elles sont principalement en charge de patients blancs<sup>31</sup>. Une partie des infirmières de Huachuca jouent donc là encore un rôle de pionnières.

Le fort a aussi été le premier camp d'entraînement auquel ont été affectées les Wacs africaines-américaines de l'armée. Leur présence et leur conquête de positions de responsabilité non typiquement féminines sont apparues à certaines comme des succès. Mais la déception de la ségrégation du corps n'a jamais été surmontée. À défaut,



c'est l'obtention d'une affectation à l'étranger qui a été recherchée. Jusqu'alors les seules femmes noires de l'armée à avoir été envoyées hors des frontières américaines étaient des infirmières. Mais en 1945, les organisations africaines-américaines réussissent à convaincre le ministère de la Guerre de faire pression sur les commandants du théâtre européen pour qu'ils acceptent des Wacs noires. Seul le général Eisenhower se dit prêt à employer des Africaines-Américaines pour classer le courrier et les colis bloqués pendant des mois et jamais parvenus aux 7 millions de soldats qui en étaient les destinataires. En février 1945, 855 femmes dont 31 officiers, sont sélectionnées pour leur niveau d'éducation et la qualité de leur service dans des compagnies *all-black* aux États-Unis. Se trouvent parmi elles de nombreuses Wacs de Huachuca, donc Gertrude La Vigne, Mercedes Jordan, Vera Harrison, Lucia Pitts et Violet Askins. La première se souvient qu'au milieu de l'année 1944 « un groupe d'officiers hommes est venu dans la partie du camp réservé aux Wacs. Ils ont interviewé des femmes, et ont sélectionné celles qui feraient partie de la première unité WAC à être affectée à l'étranger ». Le 6888<sup>e</sup> bataillon postal, *all-black*, seule unité Wac à avoir été affrétée à l'étranger pendant la guerre, est d'abord envoyé en Écosse, puis à Birmingham et enfin à Rouen, où les femmes noires font l'expérience d'un environnement social égalitaire et d'un accueil particulièrement chaleureux des sociétés britannique et française<sup>32</sup>. Les femmes de Huachuca sont associées à cette reconnaissance, tardive et limitée, du rôle des femmes noires près des lignes de front. Comme les infirmières et les officiers médicaux, elles ont porté la mise à l'épreuve du régime racial de l'armée hors des frontières après leur départ du fort. Grâce à elles et à eux, l'expérience Huachuca peut faire école sur les théâtres d'opérations.

Elle produit également des effets de longue durée sur la politique raciale de l'armée. La tenue au combat de la 92<sup>e</sup> division – et, secondairement, de la 93<sup>e</sup> avant elle – est l'occasion de poser un verdict en forme de couperet sur la nature de l'entraînement qu'elle a eu jusque-là à Huachuca. Les détracteurs du poste noir y trouvent matière à remettre radicalement en cause sa formation. Pour les commandants blancs qui conservent une méfiance inchangée à l'égard des soldats noirs, les déceptions provoquées par la 92<sup>e</sup> prouvent leur incapacité substantielle à combattre. Alors que l'expérience de Fort Huachuca était jusqu'alors restée largement dans l'ombre, les soldats qui quittent

ce camp pour aller se battre vont être soudainement surexposés à la lumière et se retrouver au centre d'une polémique sur la qualité des troupes africaines-américaines, qui va jouer un rôle-clé dans la définition de la politique raciale de l'armée pour l'après-guerre. Était-il pourtant raisonnable de tirer des conclusions à portée générale d'une expérience-limite ?

La 93<sup>e</sup> division d'infanterie qui a quitté Huachuca un an avant d'être envoyée dans le Pacifique a déçu, mais n'a pas conduit l'armée à adopter une opinion tranchée sur la qualité des hommes entraînés dans une unité ségréguée de cette taille. Walter White, le secrétaire exécutif de la NAACP accrédité en 1945 comme correspondant de guerre dans le Pacifique, dément, à l'issue d'une enquête sur place, une rumeur selon laquelle la division se serait défaite sous le feu dans l'île de Bougainville, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, alors que lui a été confiée une mission relativement facile : sécuriser cette tête de pont. Elle aurait quitté le front sans en informer la division blanche aux côtés de laquelle elle se battait, et un grand nombre de soldats et d'officiers blancs auraient perdu la vie à cause de sa lâcheté. White montre que les rumeurs sont infondées et qu'elles visent à discréditer les soldats noirs pour les éloigner des zones de combat. Ils ont pourtant été affectés à des missions de soutien et à des corvées de déchargement des bateaux, tandis que les officiers africains-américains jugés contestataires ont été écartés. Les divisions blanches qui ont déçu lors de leur baptême du feu ont, elles, obtenu une seconde chance<sup>33</sup>. L'intervention du dirigeant de la NAACP auprès du président Roosevelt depuis la Nouvelle-Guinée permet un nouvel assemblage de toute la division à Morotai. Les hommes sont équipés à nouveaux frais et les meilleurs officiers noirs et blancs sont sélectionnés pour la diriger<sup>34</sup>. La 93<sup>e</sup> assoit alors sa réputation de discipline, d'esprit de corps et d'excellence dans les missions qui lui ont été assignées – nettoyage, organisation, communication – mais pas de combat.

Ce n'est pas la performance, honorable, de la 93<sup>e</sup> division qui est considérée par l'état-major pour porter un jugement définitif sur les effets de l'entraînement ségrégué à Fort Huachuca, mais celle de la 92<sup>e</sup> qui passe sans transition du camp à la ligne de front en Italie. Elle est retenue comme l'unité-test des qualités combattantes des Noirs entraînés en configuration ségréguée, alors qu'elle compte un des plus hauts taux d'illettrés et d'hommes classés dans les catégories IV et V par l'AGCT de l'armée<sup>35</sup>. Le 370<sup>e</sup> régiment de combat, l'unité d'élite

issue de la 92<sup>e</sup> division, participe d'abord, aux côtés de la première division blindée, à la prise de contrôle de l'Arno et à sa traversée, ainsi qu'à l'occupation de la ville de Lucques ; c'est un succès. Puis, en octobre 1944, il reçoit la mission de prendre la ville de Massa : l'objectif est manqué et les Allemands gagnent du terrain. Selon l'inspecteur de la 92<sup>e</sup>, des retraites massives non ordonnées ont eu lieu lorsque les Allemands ont commencé à bombarder. Les soldats auraient manifesté une peur irrationnelle et les officiers et sous-officiers n'auraient pas eu l'autorité nécessaire pour calmer les hommes et les empêcher de s'éparpiller<sup>36</sup>. Le général Almond prend des sanctions sévères, en transférant plus de 1 300 hommes et officiers, en les jugeant en cour martiale, en les rétrogradant. Parmi ceux qui les remplacent, beaucoup n'ont pas reçu l'entraînement nécessaire pour être envoyés au feu<sup>37</sup>. Cela peut expliquer une nouvelle contre-performance lors de l'attaque de la ligne gothique en février 1945 : s'il y a eu des actes individuels d'héroïsme, de nombreux soldats paniquent et quittent le champ de bataille. Les commandants blancs en rejettent la responsabilité sur les officiers noirs et leurs soldats, et tentent d'obtenir le retrait définitif de la 92<sup>e</sup> du front. Le rapport du général Mark Clark, commandant de la Cinquième armée, est sans appel : « Des unités entières se sont désintégrées sous le feu ennemi ». Il recommande le retrait immédiat de l'unité du front<sup>38</sup>.

Truman Gibson est alors diligenté par le ministère de la Guerre en Italie pour évaluer les performances de la 92<sup>e</sup> et faire des recommandations pour son affectation ultérieure. Après avoir rencontré 800 hommes et officiers, il diagnostique, dans le rapport qu'il remet le 12 mars 1945 au major général Otto L. Nelson, un moral très bas qu'il explique par la persistance d'une politique différenciée de promotion des officiers et la ségrégation des lieux de détente, mais aussi le remplacement des officiers noirs à la tête des compagnies par des officiers blancs. Il insiste aussi sur l'effet négatif de l'arrivée d'un nombre si élevé de remplaçants pour les soldats écartés, sans préparation adéquate au combat. Il termine son rapport en recommandant l'application immédiate de l'avancement au mérite et l'inclusion dans la formation des troupes noires d'un volet de renforcement de la fierté raciale. Il ne mentionne jamais la responsabilité personnelle d'Almond<sup>39</sup>. Le 15 mars 1945, Gibson donne une conférence de presse très suivie à Rome ; seuls ses propos sur la dissolution de la 92<sup>e</sup> sous le feu ennemi et sur l'insuffisante éducation des soldats noirs sont retenus par la presse<sup>40</sup>.

Ses déclarations sont comprises comme une adhésion aux stéréotypes raciaux des Blancs à l'égard des soldats noirs. Il est accusé par les journaux africains-américains d'être un « Oncle Tom » de l'armée. Dans *The Crisis*, Roy Wilkins dénonce le rapport Gibson comme « une trahison du soldat noir dans cette guerre » et le conseiller aux affaires civiles comme un traître à la cause<sup>41</sup>. Le conseil d'administration de la NAACP demande au ministère de la Guerre de le remplacer<sup>42</sup>.

Gibson a toujours dit que ses propos avaient été déformés et a condamné plus tard, avec une fermeté qu'on ne lui avait jamais connue, l'entraînement ségrégué<sup>43</sup>. Dès le mois d'avril, il explique à la commission McCloy les contre-performances de la 92<sup>e</sup> par l'insuffisance de son entraînement, symptomatique selon lui d'une réflexion inadéquate sur l'utilisation des troupes noires. Il rappelle que l'état-major a pris toutes ses décisions relatives aux soldats africains-américains, et en particulier aux deux divisions *all-black*, dans la précipitation, pour neutraliser la pression qu'exerçaient sur lui les organisations militantes. Aux hommes chargés de réfléchir à l'évolution de la politique raciale de l'armée pour l'après-guerre, il écrit : « La politique de ségrégation complète doit être revue de manière critique à la lumière de l'expérience de la 92<sup>e</sup> et au vu des résultats obtenus dans les unités de combat intégrées sur le théâtre européen des opérations<sup>44</sup>. » Il se réfère ici à la première expérience d'intégration des troupes combattantes sur le théâtre européen : en mars 1945, dans un contexte de pertes majeures lors de la bataille des Ardennes, 2 000 volontaires africains-américains sont assemblés en 53 pelotons d'infanterie noirs et affectés à des compagnies blanches de la 95<sup>e</sup> division d'infanterie le long du Rhin<sup>45</sup>. Cet essai est une réussite, et une enquête de la Division de la recherche de l'armée dans 7 divisions ayant intégré des pelotons noirs montre que le fait de combattre aux côtés des Africains-Américains a affecté positivement le regard que les GI's blancs ont sur eux : 55 % des officiers et 72 % des soldats blancs interrogés disent que la déségrégation est une bonne idée<sup>46</sup>. Cette expérience prouve donc que l'intégration, certes circonscrite et volontaire, peut conduire à des succès militaires et être soutenue par les intéressés eux-mêmes. Gibson aurait également pu mentionner les succès des aviateurs de Tuskegee en Sicile et lors des bombardements en Allemagne. Du contraste entre la tenue au combat de la 92<sup>e</sup> ségréguée et celle des pelotons intégrés en Allemagne, il conclut à la nécessité de mettre un terme à un entraînement ségrégué du type de celui qui a été pratiqué à Huachuca. Dans sa lettre de démission

au secrétaire à la Guerre Patterson, il écrit en novembre 1945 : « La politique rigide de l'armée, décidée en 1915, a été poursuivie pendant trop longtemps. Cette politique a été fondée en grande partie sur l'opinion non scientifiquement établie que les Noirs ont des habitudes et des caractéristiques qui les rendent par nature inférieurs aux Blancs, et qu'ils ne peuvent donc pas et ne doivent pas être utilisés par l'armée autrement qu'en nombre limité<sup>47</sup>. » Gibson a enfin pris clairement position dans le débat qui agite les militants noirs et l'armée sur les conclusions à tirer des contre-performances de la 92<sup>e</sup> division : une expérience d'entraînement *all-black* comme celle qui a eu lieu à Fort Huachuca ne doit pas être renouvelée ; les 92<sup>e</sup> et 93<sup>e</sup> divisions d'infanterie doivent être érigées en contre-modèles. Marcus Ray, le lieutenant-colonel du 600<sup>e</sup> régiment d'infanterie de campagne devenu conseiller civil du secrétaire à la Guerre après la démission de Gibson, en est également convaincu puisqu'il écrit en juillet 1947 à Adam Clayton Powell, représentant de l'État de New York à la Chambre : « C'est mon espoir le plus sincère que lorsque l'on entraînera à nouveau les Noirs dans l'armée, on n'ait plus jamais de poste noir<sup>48</sup>. »

Une autre interprétation de l'expérience d'exposition au feu de la 92<sup>e</sup>, diamétralement opposée, y voit la preuve de l'infériorité définitive des troupes noires au combat, et un argument supplémentaire en faveur du maintien de la ségrégation. En juin 1945, Almond assemble une commission formée des commandants blancs des principales unités constitutives de la division, chargée d'analyser les raisons de son échec. Dans le rapport que la commission livre, les préjugés racistes à l'encontre des Noirs occupent une part centrale : l'officier africain-américain manque de fierté en lui-même et en ses réalisations, l'agressivité lui fait défaut en raison d'un passé de servilité, il est limité dans sa capacité à commander des hommes par une intelligence insuffisante et son autorité est minée par un complexe d'infériorité ; le soldat noir n'a, lui, pas assez d'endurance et de détermination pour résister à l'effort physique ; il ne prend pas soin de son matériel ; il n'est pas solidaire des autres soldats et abandonne le champ de bataille dès que son intégrité est en danger<sup>49</sup>. Les préjugés de l'état-major à l'égard des soldats africains-américains formulés pendant l'entre-deux-guerres sont réaffirmés alors qu'ils ont été démentis par les combats les plus récents. La responsabilité des commandants blancs n'est jamais mise en cause, ni le bien-fondé de la stratégie d'offensive<sup>50</sup>. Almond va soutenir, jusqu'en 1975, que les soldats noirs sont fainéants par nature :

« La tendance générale parmi eux est d'éviter autant que possible les efforts. Ceux qui en doutent n'ont qu'à commander des troupes noires et ils verront par eux-mêmes le résultat », affirme-t-il sans la moindre autocensure au capitaine d'une armée qui est désormais la vitrine du progressisme de l'État en matière raciale<sup>51</sup>. Sur la base de l'expérience de la 92<sup>e</sup> division entraînée à Fort Huachuca, une partie de l'*establishment* militaire plaide en 1945 pour le maintien d'une affectation quasi totale des soldats noirs à des fonctions subalternes.

La presse et les organisations africaines-américaines peinent à convaincre qu'il est insensé de tirer de cette unique expérience de combat de la 92<sup>e</sup> division des conclusions pour l'ensemble de l'armée. À l'issue de la guerre, elle se trouve en effet au cœur du bilan que dresse le rapport de la commission Gillem formée en octobre 1945 : qu'aurait dû faire l'armée des 700 000 Noirs enrôlés depuis 1940, dont elle n'a prévu l'affectation que sous la pression des organisations militantes ? Que faire des soldats africains-américains à l'avenir ? Faut-il continuer à dupliquer les unités et les lieux d'entraînement, comme cela a été le cas à Fort Huachuca, ou bien mettre un terme à ces pratiques ? Le rapport, dont les conclusions vont être adoptées en avril 1946, préconise, sur la base des retours du terrain, un aménagement de la ségrégation, devant permettre d'offrir aux soldats et officiers africains-américains des opportunités égales, non sa remise en cause. À la plus grande déception des organisations et de la presse noires, l'intégration est repoussée à une date ultérieure, non précisée<sup>52</sup>. Les principaux points d'évolution sont l'intégration de petites unités noires au sein d'unités blanches plus grandes sur le modèle de ce qui a été tenté à la fin de la guerre le long du Rhin, l'affectation des soldats africains-américains aux unités de combat comme de service, l'adoption de procédures uniformes pour l'enrôlement et l'affectation des hommes, le remplacement graduel et total des officiers blancs par des officiers noirs qualifiés dans les unités noires. La ségrégation des unités est donc maintenue, mais l'expérience de Huachuca a été entendue, même si les conséquences qui en ont été tirées sont minimales : il n'y aura plus désormais de division noire, la taille maximale des unités *all-black* sera le régiment, ce qui limitera toutefois mécaniquement l'avancement des officiers africains-américains au rang de capitaine<sup>53</sup>. Pour *The Crisis*, l'armée qui va être réorganisée sur ces bases est « encore une armée *Jim Crow* ». La majorité des troupes africaines-américaines continue de servir dans les services et le soutien logistique, et le maintien du quota

racial dans toutes les composantes constitue un obstacle insurmontable à l'offre d'opportunités égales aux Noirs et aux Blancs<sup>54</sup>.

Malgré son manque d'ambition et sa frilosité, cette réforme rencontre de très fortes résistances au sein de l'armée. Le refus des Almond et autres officiers blancs des plus hauts rangs de mettre en œuvre les aménagements prévus par la commission Gillem rend nécessaire l'intervention du pouvoir exécutif pour réaliser une déségrégation dont l'armée ne veut pas. C'est le rapport de la commission sur les droits civiques créée par le président Truman, *To Secure These Rights*, qui tire enfin, en octobre 1947, les conclusions des expériences qui ont été conduites dans l'armée pendant la guerre, dont celle qui a eu lieu à Fort Huachuca : « L'expérience de la guerre a mis à notre disposition un laboratoire dans lequel il s'est avéré que la majorité et les minorités de notre population pouvaient s'entraîner et servir côte à côte en harmonie<sup>55</sup>. » Le *station hospital n° 1* a été un de ces « laboratoires » où l'intégration a pu être réalisée avec succès. Plus généralement, Huachuca a été le lieu d'expériences pionnières en matière raciale, loin de l'état-major et à distance de communautés blanches hostiles trop importantes. Lorsque le Committee Against Jim Crow in Military Service and Training, formé par Grant Reynolds – l'ancien aumônier de Huachuca qui a accusé le ministère de la Guerre d'avoir étendu *Jim Crow* à la totalité de l'armée dans quatre articles retentissants publiés dans *The Crisis* à l'automne 1944 –, et par A. Philip Randolph, menace d'appeler à la désobéissance civile si la loi de service militaire universelle alors en discussion au Congrès est adoptée sans clause contre la ségrégation, Harry Truman comprend l'urgence d'un geste présidentiel<sup>56</sup>. Il adopte simultanément deux ordres exécutifs pour remettre l'État en conformité avec l'égalité proclamée par les textes constitutionnels dans les services fédéraux et l'armée. L'ordre exécutif adopté le 26 juillet 1948 abolit la discrimination dans les forces armées « sur la base de la race, de la couleur, de la religion et de l'origine nationale ». Il fixe comme but l'« égalité de traitement et d'opportunité », mais ne vise pas l'abolition de la ségrégation en tant que telle. Les officiers en charge de la politique du personnel trouvent dans cette ambiguïté matière à résister à la déségrégation et à l'abolition du quota racial. La lutte serrée entre l'exécutif et l'armée ne cesse que sous l'effet des combats en Corée qui contraignent celle-ci à réaliser l'intégration, unité par unité, au fur et à mesure des remplacements par des soldats noirs des soldats blancs blessés. En septembre 1953,

l'armée annonce enfin que 90 % des Africains-Américains servent dans des unités intégrées<sup>57</sup>. Il a fallu une intervention politique au plus haut niveau, aiguillonnée par les organisations et les journaux activistes, pour que les conclusions des expériences raciales menées pendant la guerre soient enfin tirées.

Alors que l'armée est en train de réaliser, contre son gré, son intégration raciale, Fort Huachuca, qui aurait pu être le lieu emblématique de cette mue, ne verra pas cette réforme s'accomplir. Depuis le départ de la 92<sup>e</sup> division, le ministère de la Guerre hésitait sur le sort à réserver à cette vieille enceinte militaire isolée de tout. À l'issue du conflit, sous la direction du général Eisenhower, l'armée inventorie ses bases et ses besoins, et fait le choix de réduire sa voilure. Malgré la mobilisation de la délégation parlementaire d'Arizona à Washington, le Congrès décide de fermer Fort Huachuca et d'en remettre la propriété au gouvernement de l'État. De nombreux bâtiments sont détruits pour transformer l'enclave militaire en réserve naturelle ; les documents produits par l'armée sont transférés à Washington lorsqu'ils ne sont pas détruits. Là où s'entraînaient les soldats noirs sous la direction des commandants blancs errent pendant plusieurs années des chiens de prairie et des coyotes<sup>58</sup>. Quand des décennies de lutte et de politique urbaine peinent à faire éclater les frontières invisibles des ghettos urbains, le ghetto militaire de Huachuca disparaît en quelques semaines sous le seul effet d'une décision du Congrès : celle de fermer le fort. Lorsqu'il est réactivé en 1954 après la guerre de Corée pour devenir un lieu de mise au point de la technologie électronique, c'est une *tabula rasa*. Tout est à reconstruire et à recréer.

La fermeture puis la réouverture du fort dans le temps où l'armée était contrainte de mettre en œuvre la politique d'intégration raciale expliquent que les traces matérielles de l'expérience de la ségrégation subvertie durant la Seconde Guerre mondiale aient quasiment toutes disparu de ce lieu. Lors de ma visite à l'été 2018, je n'y retrouve même pas le règlement appliqué pendant les années de conflit. Il réapparaîtra peut-être un jour dans les archives personnelles d'un vétéran ou dans une vente. Au musée du fort, ne subsistent que les photos prises par l'Army Signal Corps pendant la guerre au milieu de très nombreux clichés datant d'autres époques ; les documents produits par le poste de commandement entre 1941 et 1945 n'y sont plus, même sous forme de copies. Seuls y sont revenus, de manière aléatoire au fur et à mesure



des dons, des bouts de collections d'anciens officiers médicaux, de Wacs ou d'infirmières. Les voix des soldats n'affleurent que sous des formes extrêmement ténues : elles ont laissé peu de traces sur le fort, et ont été assourdies par les témoignages de l'élite de la communauté qui a su, elle, se faire entendre grâce à ses relais extérieurs et à la consignation de son expérience par écrit. Alors que la distance physique avec mon objet de recherche est enfin abolie, de très nombreux faits et ressentis continuent de se dérober à l'enquête : Que pensaient au fond d'eux-mêmes les soldats de cette expérience d'entraînement ségrégué ? Redoutaient-ils d'aller se battre ou voulaient-ils à tout prix quitter ce lieu d'ennui et d'humiliation ? Quelle a été la véritable ampleur de la contestation sur le fort ? Jusqu'à quel point la justice militaire de Huachua a-t-elle été répressive ? C'est une source d'étonnement pour moi que, en dépit du caractère resserré de cette histoire, je ne parvienne pas à entendre de si nombreuses voix ou à imaginer les détours qui me permettraient de les faire revivre.

Le lieu, en raison de l'histoire qui a été la sienne à la fin de la Seconde Guerre mondiale, n'y aide que peu. Sur le fort, les bâtiments restent silencieux. S'ils sont identiques à ce qu'ils étaient dans les années 1940, ils ne fonctionnent pas comme des conservatoires des événements du passé. Ils sont devenus *color blind*, aveugles à la couleur : ils ne disent plus rien de leur affectation raciale pendant le conflit. Dans l'ancien fort, je retrouve les bâtiments qui étaient réservés aux officiers blancs : les maisons en pierre sur *officers' row*, les lieux de direction, la piscine accessible aux Noirs uniquement les veilles de vidange. Leur emplacement à proximité du terrain de parade et leurs dimensions disaient l'ascendant de ceux qui y vivaient ou y travaillaient. Mais le club des officiers blancs de *Lakeview* a été détruit et la *station hospital n° 2* n'est plus à la place qu'il occupait pendant la guerre. Les deux hôpitaux, blanc et noir, ont en effet été détruits en quelques heures par un incendie dans les années 1970. La passerelle qui les reliait et rendait matériellement possible l'expérience d'intégration raciale a disparu elle aussi. L'emplacement de ces bâtiments est aujourd'hui envahi par les herbes sauvages. Seules subsistent les pierres qui en délimitaient le seuil, et la route qui les séparait et que l'on peut toujours emprunter. Le meilleur moyen d'imaginer l'emprise de l'hôpital est de suivre ces pierres. On peut aussi se figurer les bâtiments en bois aux toits rouges du complexe en regardant le film *Captain Newman MD* de David Miller avec Gregory Peck et Angie

Dickinson, tourné en 1963 sur le fort, censé se dérouler dans l'hôpital psychiatrique d'une base aérienne d'Arizona durant la guerre.

À force de mobilisation, les vétérans africains-américains de la région ont réussi à sauver de la destruction l'ancien club de *Mountainview*. Ils avaient le projet d'en faire un lieu de commémoration de la présence noire sur le fort et de célébration du patriotisme des soldats qui ont servi dans les 92<sup>e</sup> et 93<sup>e</sup> divisions, avant que l'administration du fort envisage de loger dans le bâtiment rénové un centre de synchronisation des différents champs de tir. Les vétérans noirs oubliaient que l'existence même de ce club avait été contestée par un boycott des officiers africains-américains pendant la guerre et qu'il matérialisait le refus par l'autorité militaire de reconnaître ces derniers comme égaux des officiers blancs. Pendant la guerre, *Mountainview* a été un lieu d'humiliation bien plus que de fierté raciale. Ce n'est pas le seul malentendu lié au passé sur le fort. L'ancien directeur du musée ne s'est jamais vraiment intéressé à la situation de Huachuca pendant la Seconde Guerre mondiale, qui se résumait pour lui à trois ou quatre années d'une histoire plus glorieuse de presque cent quarante ans. Lorsque je lui ai parlé de ma recherche et de la ségrégation qui a été pratiquée sur le fort il y a près de quatre-vingts ans, je suis devenue une historienne gênante qui chargeait inutilement le passé racial d'une armée qui est désormais un des lieux-clés de la promotion des minorités au sein de l'État. Il craignait que l'histoire que je voulais mettre au jour vienne entacher l'identité que le lieu s'est choisie pour lui-même : celle d'un ancien fort des *Buffalo soldiers*, ces soldats noirs mis au service d'un projet de soumission des Indiens et de contrôle des territoires nouvellement conquis, accueillant désormais le développement de la technologie de surveillance la plus pointue de l'armée. Je ne suis pas sûre que cette histoire soit plus flatteuse que mon récit d'une ségrégation stricte mais ébranlée de l'intérieur, dans laquelle ont germé les premières tentatives d'intégration de cette vitrine de l'État américain que continue d'être l'armée aujourd'hui.



# Notes

## Introduction. Un laboratoire des relations interraciales

1. Voir Cherstin M. Lyon, *Prisons and Patriots. Japanese American Wartime Citizenship, Civil Disobedience, and Historical Memory*, Philadelphie, Temple University Press, 2012, chapitre « The Obligations of Citizenship » ; et, sur l'affectation des femmes *Nisei*, Brenda L. Moore, *Serving Our Country. Japanese American Women in the Military during World War II*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 2003.

2. Voir Thomas Grillot, *Après la Grande Guerre. Comment les Amérindiens des États-Unis sont devenus patriotes (1917-1947)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2014.

3. Todd J. Moye, *Freedom Flyers : The Tuskegee Airmen of World War II*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 71.

4. *The Tuskegee Airmen*, par Robert Markowitz, HBO, 1995.

5. Moye, *Freedom Flyers*, *op. cit.*, p. 31.

6. Pekka Hämäläinen et Samuel Truett, « On Borderlands », *The Journal of American History*, vol. 98, n° 2, septembre 2011, p. 338-361.

7. Voir Paul Pasquali et Benoît Trépiéd, « Avant-propos », in Karl Jacoby, *L'Esclave qui devient millionnaire. Les vies extraordinaires de William Ellis*, Toulouse, Anacharsis, 2018 [2016], p. 23-28, et Karl Jacoby « Par les failles de l'histoire », *ibid.*, p. 49-54.

8. Katharine Bjork, *Prairie Imperialists. The Indian Country Origins of American Empire*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2019.

9. Jacoby, *L'Esclave qui devient millionnaire*, *op. cit.*

10. Julian Lim, *Porous Borders. Multiracial Migrations and the Law in the U.S.-Mexico Borderlands*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2017.

11. Voir notamment Ira Katznelson, *Fear Itself. The New Deal and The Origins of Our Time*, New York, Liveright Publishing Corporation, 2013, et Jefferson Cowie, *The Great Exception : The New Deal and the Limits of American Politics*, Princeton, Princeton University Press, 2016, en particulier p. 124-130.

12. David Lucander, *Winning the War for Democracy : The March on Washington Movement, 1941-1946*, Urbana, University of Illinois Press, 2014.

13. Voir le travail pionnier de Harvard Sitkoff, « Racial Militancy and Interracial Violence in the Second World War », *The Journal of American History*, vol. 58, n° 3, décembre 1971, p. 661-681 ; puis Daniel Kryder, *Divided Arsenal. Race and the American State during World War II*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 2000, p. 168-206.

14. Tal Brutmann, Ivan Ermakoff, Nicolas Mariot et Claire Zalc, « Changer d'échelle pour renouveler l'histoire de la Shoah », *Pour une microhistoire de la Shoah*, Paris, Seuil, « Le genre humain », 2012, p. 12 et suivantes.

15. Sur le débat entre intégrationnistes et séparatistes, voir notamment Raymond L. Hall, *Black Separatism and Social Reality : Rhetoric and Reason*, Oxford (GB), Pergamon Press,

1977 ; et William Van DeBurg (dir.), *Modern Black Nationalism from Marcus Garvey to Louis Farrakhan*, New York, New York University Press, 1997.

16. Paul-André Rosental, *Destins de l'eugénisme*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2016, p. 17 et 30.

17. Omer Bartov, *Anatomy of a Genocide. The Life and Death of a Town Called Buczacz*, New York, Simon and Schuster, 2018.

18. Sur les apports du caractère expérimental de la microhistoire, voir Romain Bertrand et Guillaume Calafat, « La micro-histoire globale : affaire(s) à suivre », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2018, n° 1, p. 11.

19. Voir Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil, 1996.

20. Carlo Ginzburg, *Le Fil et les Traces*, Lagrasse, Verdier, 2006, chapitre XIII « Microhistoires ».

21. Sur les images « comme des sources permettant d'éclairer des questions dont les réponses ne pouvaient être fournies par les archives écrites seules », voir Christian Delporte, Laurent Gervereau et Denis Maréchal (dir.), *Quelle est la place des images en histoire ?*, Paris, Nouveau monde éditions, 2008, p. 60.

22. Voir George Raynor Thompson (dir.), *United States Army in World War II. The Technical Services. The Signal Corps : The Test (December 1941-July 1943)*, Washington D.C., Office of the Chief of Military History, 1957, chapitre XIII « Photo by U.S. Army Signal Corps ».

23. Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak ? », in Carry Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Champaign, University of Illinois Press, 1998, p. 271-313.

24. Studs Terkel, « *The Good War* » : *An Oral History of World War II*, New York, Pantheon Books, 1984.

25. Voir par exemple : Stephen E. Ambrose, *D Day, June 6, 1944 : The Climatic Battle of World War II*, New York, Simon and Schuster, 1994 ; Tom Brokaw, *The Greatest Generation*, New York, Random House, 1998.

26. Voir Richard Polenberg, « The Good War ? A Reappraisal of How World War II Affected American Society », *The Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 100, n° 3, juillet 1992, p. 295-322, et John Bodnar, *The « Good War » in American Memory*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010.

27. Voir Lauren Rebecca Sklaroff, *Black Culture and the New Deal : The Quest for Civil Rights in the Roosevelt Era*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009, chapitre 6 « Projecting unity ».

28. Gary Gerstle, *American Crucible. Race and Nation in the Twentieth Century*, Princeton, Princeton University Press, 2001, introduction et chapitre 5 « Good War, Race War, 1941-1945 ».

29. Ulysses Lee, *The Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994 [1963]. Dans le prolongement de ce livre pionnier, on peut également citer Morris J. MacGregor, *The Integration of the Armed Forces, 1940-1965*, Washington DC, Center of Military History, 1981.

30. Jacquelyn Dowd Hall, « The Long Civil Rights Movement and the Political Uses of the Past », *The Journal of American History*, vol. 91, mars 2005, p. 1233-1263.

31. Richard Dalfiume, « The "Forgotten Years" of the Negro Revolution », *Journal of American History*, vol. 55, n° 1, juin 1968, p. 106.

32. Kathlyn Frydl, *The GI Bill*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

33. Kevin M. Kruse et Stephen Tuck (dir.), *Fog of War : The Second World War and the Civil Rights Movement*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 6-7. Dans « African American Militancy in the World War II South : Another Perspective », in Neil McMillen (dir.), *Remaking Dixie. The Impact of WWII on the American South*, Jackson (MI),

University of Mississippi Press, 1997, p. 70-92, Harvard Sitkoff a montré que la guerre a été un moment de décroissance et de perte de virulence pour la militance noire.

34. Thomas Guglielmo, « A Martial Freedom Movement : Black G.I.s' Political Struggles during World War II », *Journal of American History*, vol. 104, n° 4, mars 2018, p. 879-903.

35. E. Franklin Frazier, *La Bourgeoisie noire*, Paris, Plon, 1955.

36. Robert R. Weyeneth, « The Architecture of Racial Segregation : The Challenges of Preserving the Problematical Past », *The Public Historian*, vol. 27, n° 4, automne 2005, p. 38.

37. Guillaume Lachenal, *Le médecin qui voulut être roi. Sur les traces d'une utopie coloniale*, Paris, Seuil, 2017, p. 205-206.

### Chapitre 1. Un « poste noir » dans le désert

1. Sur la surprise à l'arrivée, voir notamment Maggi M. Morehouse, *Fighting in a Jim Crow Army, Black Men and Women Remember World War II*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2000, p. 49-50, et le rapport de Shirley Graham à ses supérieurs de l'USO en octobre 1941, box 43, file 10, Shirley Graham DuBois collection, Schlesinger Library, Radcliffe Institute, Harvard University.

2. *Lew Davis : the Negro in America's Wars and Other Major Paintings*, Scottsdale, Arizona, Scottsdale Center for the Arts, 1990 ; et Betsy Fahlman, *New Deal Art in Arizona*, Tucson, University of Arizona Press, p. 145.

3. Ce sont probablement les cheveux crépus des *Buffalo soldiers*, rappelant aux Amérindiens le poil bouclé des bisons entre leurs cornes, qui leur ont valu ce surnom.

4. Thomas Grillot, « Native Americans, America's Colonial Troops », *Books and Ideas*, 28 septembre 2011, <http://www.booksandideas.net/Native-Americans-America-s.htm>. Voir aussi Gerald Horne, *Black and Brown : African Americans and the Mexican Revolution, 1910-1920*, New York, New York University Press, 2005, chapitre 5 « Buffaloed soldiers », et les livres plus anciens d'Arlen L. Fowler, *The Black Infantry in the West, 1869-1891*, Westport (Conn.), Greenwood, 1971, et Marvin E. Fletcher, *The Black Soldier and Officer in the Army, 1891-1917*, Columbia (Mo.), University of Missouri Press, 1974.

5. Voir Horne, *Black and Brown*, *op. cit.*, chapitre 7 « Negroes invade Mexico ».

6. Richard Dalfiume, *Desegregation of the U.S. Armed Forces : Fighting on Two Fronts, 1939-1953*, Columbia, University of Missouri Press, 1969, p. 44.

7. Cité par Robert Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup> : Servicemen in the Years of the Great Depression and the Second World War, 1935-1947*, Ph.D., University of Michigan, 1995, p. 186.

8. Thomas Grillot, *Après la Grande Guerre. Comment les Amérindiens des États-Unis sont devenus patriotes (1917-1947)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2014, en particulier p. 17-19, 223-227.

9. Brad Melton et Dean Smith, *Arizona Goes to War : The Home Front and the Front Lines during World War II*, Tucson, University of Arizona Press, 2003, chapitres 1 et 6 ; Philip VanderMeer, *Phoenix Rising. The Making of a Desert Metropolis*, Dallas, Heritage Media Corporation, 2002, p. 17-20 ; et Elizabeth Tandy Shermer, *Sunbelt Capitalism Phoenix and the Transformation of American Politics*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013, chapitre 3 « The business of war ».

10. Richard M. Dalfiume, « Military Segregation and the 1940 Presidential Election », *Phylon*, vol. 30, n° 1, premier trimestre, p. 42-55.

11. Ulysses Lee, *Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994 [1963], p. 75-76.

12. Marvin E. Fletcher, *America's First Black General : Benjamin O. Davis, Sr., 1880-1970*, Lawrence, University of Kansas Press, 1989.

13. Dalfiume, « Military Segregation and the 1940 Presidential Election », art. cité, p. 116-120.
14. « Workmen at Fort Set Record Pace With 3,100 Payroll », *Bisbee Daily Review*, 24 janvier 1941, p. 1.
15. « Huachuca May Garrison 30,000. Army Favors Full Division at U.S. Post », *Bisbee Daily Review*, 25 janvier 1941, p. 1.
16. Télégramme d'Osborn à Hayden, le 27 janvier 1941, dossier « Fort Huachuca, 1941-42 », box 16, Governors Sidney P. Osborn and Daniel E. Garvey, Arizona State Archives (ASA).
17. Sur cet enchaînement, voir le dossier « Fort Huachuca, 1941-42 », boîte 16, Governors Sidney P. Osborn and Daniel E. Garvey, ASA.
18. Recensement de 1940.
19. Mary Melcher Source, « “This Is Not Right” : Rural Arizona Women Challenge Segregation and Ethnic Division, 1925-1950 », *Frontiers : A Journal of Women Studies*, vol. 20, n° 2, 1999, p. 190-214 ; Bradford Luckingham, *Minorities in Phoenix : a Profile of Mexican American, Chinese American, and African American Communities, 1860-1992*, Tucson, University of Arizona Press, 1994 ; et Matthew C. Whitaker, *Race Work : The Rise of Civil Rights in the Urban West*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2007.
20. Katherine Benton-Cohen, *Borderline Americans. Racial Division and Labor War in the Arizona Borderlands*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.
21. Lettre de Gordon Tucker à Paul McNutt, 17 novembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, National Archives and Records Administration (NARA). Et Robert F. Jefferson, *Fighting for Hope : African American Troops of the 93<sup>rd</sup> Infantry Division in World War II and Postwar America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008, p. 108-109.
22. « Armed Forces Discriminated Against », *Arizona's Negro Journal*, 10 juillet 1942, p. 1 et 5.
23. 1940. Census of Population, Volume 2 : Characteristics of the Population. Sex, Age, Race, Nativity, Citizenship, Country of Birth of Foreign-born White, School Attendance, Years of School Completed, Employment Status, Class of Worker, Major Occupation Group, and Industry Group, Part 1 : United States Summary and Alabama – District of Columbia, <https://www2.census.gov/library/publications/decennial/1940/population-volume-2/33973538v2p1ch5.pdf>
24. *1940 Negro Motorist Greenbook*. <https://digitalcollections.nysl.org/items/dc858e50-83d3-0132-2266-58d385a7b928/book#page/7/mode/2up>
25. Kara Dixon Vuic, *The Girls Next Door : Bringing the Home Front to the Front Lines*, Cambridge, Harvard University Press, 2019, p. 62.
26. Lettre de Shirley Graham à Paul McNutt, 29 novembre 1941, box 239, entry 31, RG 112, NARA.
27. Vuic, *The Girls Next Door*, *op. cit.*, p. 122.
28. « Condemn “Pleasure Plan” for Huachuca Troops », *Chicago Defender*, 24 janvier 1942.
29. Lettre de Shirley Graham à Paul McNutt, 29 novembre 1941, box 239, entry 31, RG 112, NARA.
30. Meghan K. Winchell, *Good Girls, Good Food, Good Fun : The Story of USO Hostesses during World War II*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2012, p. 16-17.
31. Gerald Horne, *Race Woman : The Lives of Shirley Graham Du Bois*, New York, New York University Press, 2002.
32. Lettre de Shirley Graham à W.E.B. Du Bois, 1<sup>er</sup> octobre 1941, W.E.B. Du Bois Papers, Special Collections and University Archives, University of Massachusetts Amherst Libraries, <http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b094-i531>

33. Lettre de Shirley Graham à Helen Wilkins, Secretary for Interracial Relations, National YWCA, 11 décembre 1941, box 43, folder 13, Shirley Graham Du Bois collection, Schlesinger Library.

34. Lettre de Shirley Graham à W.E.B. Du Bois, 25 janvier 1942, W.E.B. Du Bois Papers, Amherst Libraries,

<http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b098-i015>

35. Melton et Smith, *Arizona Goes to War*, *op. cit.*, p. 21-30.

36. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 239.

37. John Modell, Marc Goulden et Sigurdur Magnusson, « World War II in the Lives of Black Americans : Some Findings and Interpretation », *The Journal of American History*, vol. 76 n°3, décembre 1989, p. 841.

38. « Race Army Division Soon Says Marshall », *Norfolk Journal and Guide*, 13 décembre 1941, et « Plans for Negro Division at Fort Huachuca Revealed », *Atlanta Daily World*, 10 décembre 1941, p.1, cité par Paul Alkebulan, *The African American Press in World War II : Toward Victory at Home and Abroad*, Lanham, Md. Lexington Books, 2014, p. 51.

39. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 126-127.

40. Sur les 44 bases identifiées par le Bureau du chef de l'histoire militaire, 25 sont situées dans neuf États du Sud. Voir Daniel Kryder, *Divided Arsenal. Race and the American State during World War II*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 140.

41. Fletcher, *America's First Black General*, *op. cit.*, p. 93.

42. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 106.

43. Todd J. Moya, *Freedom Flyers : The Tuskegee Airmen of World War II*, New York, Oxford University Press, 2010.

44. Mémo du G-3 du 18 janvier 1942, sur les lieux d'entraînement des troupes noires, cité par Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 103.

45. Interview de Robert T. Madison, le 15 janvier 2007, Veterans History Project, Library of Congress, <https://memory.loc.gov/diglib/vhp/story/loc.natlib.afc2001001.48858/>

46. « Recreation Major Problem With 93<sup>rd</sup> », *Pittsburgh Courier*, 30 mai 1942.

47. Voir notamment Eric J. Sundquist, « The Japanese-American Internment : A Reappraisal », *The American Scholar*, vol. 57, n° 4, printemps 1988, p. 529-547 et sur l'Arizona en particulier : Thomas Fujita-Rony, « Arizona and Japanese American History : The World War II Colorado River Relocation Center », *Journal of the Southwest*, vol. 47, n° 2, été 2005, p. 209-232.

48. Douglas Walter Bristol, Jr. « Terror, Anger and Patriotism. Understanding the Resistance of Black Soldiers during World War II », in Douglas Walter Bristol, Jr. et Heather Marie Stur (dir.), *Integrating the US Military Race, Gender, and Sexual Orientation since World War II*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017, p. 12.

## Chapitre 2. 14 000 fantassins noirs

1. Les Noirs représentent 17 % des soldats dans le corps des sapeurs (construction de routes, de ponts, détection de mines...) et 24 % dans celui de la logistique, beaucoup sont aussi en charge du transport des troupes et du matériel. Voir Bryan D. Booker, *African Americans in the United States Army in World War II*, Jefferson (NC), McFarland and Company, 2008, p. 60 ; Samuel Stouffer *et al.*, *The American Soldier : Adjustment During Army Life*, Princeton, Princeton University Press, 1949, p. 494.

2. James P. Barnett, Douglas J. Rhodes, Lisa W. Lewis, *Remembering Historic Camp Claiborne, Louisiana. The Sacrifice*, Asheville, N.C., U.S. Department of Agriculture, 2015.

3. Lettre d'Earl Dickerson à Truman Gibson, date non précisée mais identifiable comme étant février 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

4. « New 93<sup>rd</sup> Infantry Division Has Proud Record to Uphold », *Cleveland Call & Post*, 6 juin 1942.



5. Voir Chad L. Williams, *Torchbearers of Democracy : African American Soldiers in the World War I Era*, Chapel Hill, North Carolina, The University of North Carolina Press, 2013.

6. Voir Jeffrey T. Sammons et John H. Morrow Jr., *Harlem's Rattlers and the Great War : The Undaunted 369<sup>th</sup> Regiment and the African American Quest for Equality*, Lawrence, University Press of Kansas, 2014 ; et Thomas Saintourens, *Les Poilus de Harlem. L'épopée des Hellfighters dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017.

7. Lettre de Shirley Graham à Paul McNutt, directeur du FSA, 29 novembre 1941, box 43, folder 12, Shirley Graham Papers, Schlesinger Library.

8. Cité par Robert F. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup> : African-American Servicemen in the Years of the Great Depression and the Second World War, 1935-1947*, PhD University of Michigan, 1995, p. 223.

9. Lettre du sergent Percy Roberts à un soldat non nommé, 29 mars 1942, box 43, folder 11, Shirley Graham Papers, Schlesinger Library.

10. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 226. Au début des années 1990, Robert Jefferson a placé des appels à témoignage dans les magazines et lettres d'information des vétérans de la 93<sup>e</sup> division d'infanterie. Sur les 584 hommes qui se manifestent, 226 répondent au questionnaire détaillé qu'il leur a envoyé. L'historien effectue également 130 entretiens entre 1991 et 2002. C'est sur la base de ces matériaux qu'il a écrit son histoire de la 93<sup>e</sup> avant Huachuca, pendant, et après.

11. Voir l'exemple de Leonard Holmes, traduit devant la cour martiale de Fort Huachuca en août 1942 (dossier de la cour martiale, 38022292 GCM, RG 153, National Archives at Saint Louis).

12. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 157.

13. Entretien d'Henry Williams avec Maggi Morehouse, 1987 et 2005, box 6, African American Soldiers in World War II -Maggi Morehouse Collection, Library of Congress.

14. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 170, 179.

15. Inspection Data prepared by AC of S, G-2 HQ 93<sup>rd</sup> for General Davis, juillet 1942, box 17, folder 8, Benjamin O. Davis Papers. Military History Institute (MHI).

16. Voir Mark Solomon, *The Cry Was Unity : Communists and African Americans, 1917-1936*, Jackson, University Press of Mississippi, 1998.

17. *Ibid.*, p. 155.

18. Nelson Peery, *Black Fire. The Making of an American Revolutionary*, New York, The New Press, 1995.

19. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 228-229.

20. Discours de Shirley Graham à Indianapolis, non daté, box 43, folder 11, Shirley Graham Papers, Schlesinger Library.

21. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 229. Les chiffres globaux sont ceux du recensement de 1940 : <https://www2.census.gov/library/publications/decennial/1940/population-volume-3/33973538v3p1ch2.pdf>, p. 83.

22. Voir Nicholas Lemann, *The Big Test : The Secret History of the American Meritocracy*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2000, p. 29-40, 53-54. Le test consiste en 150 questions à choix multiples, en arithmétique, calcul, vocabulaire, censées permettre d'évaluer les acquis des candidats ayant accompli un cursus scolaire sans interruption, ce qui est le fait d'une petite minorité parmi les Noirs. Stouffer *et al.*, *The American Soldier*, *op. cit.*, p. 489.

23. Memorandum de Joseph R. Dorsey au commandant général de la 93<sup>e</sup>, 25 avril 1943, « Notes on the distribution of AGCT scores in the 93<sup>rd</sup> Infantry Division », box « Inspection tours-United States-Texas-Virginia, Numerical Units », Benjamin O. Davis Papers, Military History Institute, cité par Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 195-196.

24. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 223, 238 et 240.

25. Voir James J. Cooke, *Chewing Gum, Candy Bars, and Beer : The Army PX in World War II*, Columbia, University of Missouri Press, 2009.

26. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 251.
27. Lauren Rebecca Sklaroff, *Black Culture and the New Deal : The Quest for Civil Rights in the Roosevelt Era*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009, p. 183.
28. James Sparrow, *Warfare State. World War II Americans and the Age of Big Government*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 84.
29. *Lew Davis : the Negro in America's Wars and Other Major Paintings*, Scottsdale Center for the Arts, Scottsdale, Arizona, 1990, p. 12.
30. Voir Michael Snape, *God and Uncle Sam. Religion and America's Armed Forces in World War II*, Suffolk (Royaume-Uni), Boydell Press, 2015.
31. Rapport du mois de 8 août 1942, annexe au rapport sanitaire pour les maladies vénériennes, folder « Fort Huachuca », box 239, entry 31, RG 112, NARA.
32. Ulysses Lee, *Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994 [1963], p. 285.
33. Lettre de Benjamin Davis au capitaine John W. Holland, 22 mars 1943, folder 10, box 3A, Davis Papers.
34. C'est ce que remarque Roy Wilkins de la NAACP lorsqu'il le rencontre dans son bureau en 1943, voir Roy Wilkins, « The West in War Time », *The Crisis*, mai 1943, p. 142.
35. Notice en ligne réalisée par Mark Henry, Fort Huachuca Museum, <https://www.flickr.com/photos/cochise100/8083772212>
36. Lettre de Midian Bousfield à Truman Gibson, 12 septembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
37. Mémo du 26 janvier 1942 sur la conférence sur la prostitution ségréguée du 20 janvier, folder 291.2, box 2, entry 390 decimal correspondence, RG 160.
38. Edward Almond, Oral History Interview, Part II, p. 79, Military History Institute, cité par Michael E. Lynch, *Edward M. Almond and the US Army : From the 92<sup>nd</sup> Infantry Division to the X Corps*, Lexington, University Press of Kentucky, 2019, p. 109.
39. En 1917-1918, il n'y avait dans l'armée que 1 353 officiers africains-américains. La grande majorité d'entre eux avait un grade inférieur à celui de major, principalement affectés aux corps d'infanterie, d'officiers médicaux et d'aumôniers. C'est sous la pression des activistes et des organisations militantes que l'armée a fini par admettre des candidats africains-américains dans l'école d'officiers ségréguée de Fort Des Moines, en Iowa.
40. Mémo confidentiel du colonel Edward Greenbaum, Ordnance Department, au secrétaire adjoint de la Guerre, « confidential correspondence », folder « Confidential, race, army », box 2, entry 140, RG 107, NARA.
41. Cité par Mary Motley (dir.), *The Invisible Soldier. The Experience of Black Soldier, World War II*, Detroit, Wayne University Press, 1975, p. 84.
42. Peery, *Black Fire. The Making of an American Revolutionary*, *op. cit.*, p. 140-141.
43. Témoignage de Bolden dans le film « The Black Press. Soldiers Without Swords » de Stanley Nelson, produit par PBS en 1999. <https://www.pbs.org/blackpress/film/transcripts/bolden.html>
44. Note sur la mission d'inspection du général Davis, 14-19 juillet 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
45. William Hastie, « Survey and Recommendations Concerning the Integration of the Negro Soldier into the Army », 22 septembre 1941, cité par Thomas Guglielmo dans « A Martial Freedom Movement : Black G.I.s' Political Struggles during World War II », *Journal of American History*, vol. 104, n° 4, mars 2018, p. 885.
46. Lettre de William Hastie au sous-secrétaire à la Guerre, 30 décembre 1941, citée par Morris J. MacGregor et Bernard C. Nalty (dir.), *Blacks in the United States Armed Forces : Basic Documents*, Wilmington, Del., Scholarly Resources, 1977, vol. 5 *Black Soldiers in World War II*, p. 56 et suivantes.
47. Philip McGuire, *Black Civilian Aides and the Problems of Racism in the United States*, PhD, Howard University, 1975, p. 144-145.

48. Note sur la mission d'inspection du général Davis, 14-19 juillet 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
49. Voir par exemple la lettre de Benjamin Davis à Midian Bousfield, 12 août 1942, folder 5B, box 3A, Davis Papers, MHI.
50. Marvin E. Fletcher, *America's First Black General : Benjamin O. Davis, Sr., 1880-1970*, Lawrence, University of Kansas Press, 1989, p. 90-98, et Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 170-171.
51. Voir notamment Louis R. Harlan, « Booker T. Washington and the Politics of Accommodation », in John Hope Franklin et August Meier (dir.), *Black Leaders of the Twentieth Century*, Urbana, University of Illinois Press, 1982, p. 1-18 ; et John T. McCarney, *Black Power Ideologies : An Essay in African American Political Thought*, Philadelphie, Temple University Press, 1992, chapitre 4 « The Politics of Accommodation ».
52. Dossier remis à l'inspecteur général par le QG de la 93<sup>e</sup> division, notes du général Davis et rapport du 2 août 1942 à l'inspecteur général, folder 8, box 7, Davis Papers, MHI.
53. Mémo à l'attention du général Eisenhower sur en-tête du War Department General Staff, Operations Division, subject « The colored troop problem », 2 avril 1942 (cité par Morris J. MacGregor et Bernard C. Nalty (dir.), *Blacks in the United States Armed Forces*, *op. cit.*).
54. Robert R. Palmer, Bell I. Wiley, William R. Keast, *United States Army in World War II. The Army Ground Forces. The Procurement and Training of Ground Combat Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1991, « Obstacles to Effective Training », p. 476.
55. Cité par Maggi M. Morehouse, *Fighting in a Jim Crow Army, Black Men and Women Remember World War II*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2000, p. 113.
56. « 93<sup>rd</sup> Division Developing Heavy Fire », *Pittsburgh Courier*, 5 octobre 1943.
57. *Bisbee Daily Review*, 17 février 1943.
58. Palmer, Wiley, Keast, *United States Army in World War II. The Army Ground Forces. The Procurement and Training of Ground Combat Troops*, *op. cit.*, p. 457.
59. Éditorial, *Baltimore Afro-American*, 13 décembre 1941, cité par Booker, *African Americans in the United States Army in World War II*, *op. cit.*, p. 53.
60. Inspection Data prepared by Ordnance Officer for Inspector General, folder 8, box 17, Davis Papers, MHI.
61. Voir le dossier de cour martiale de Leonard Holmes, 38022292, RG 153, National Archives at Saint Louis.
62. Cité par Mary Penick Motley (dir.), *The Invisible Soldier. The Experience of Black Soldier, World War II*, Detroit, Wayne University Press, 1975.
63. Au début de la guerre, les premiers photographes de l'*Army Pictorial Service* (APS) ont déjà exercé ce métier dans la vie civile, puis l'APS doit en former de nouveaux au Bureau des relations publiques de l'armée et au *Signal Corps Photographic Center* d'Astoria. Voir George Raynor Thompson (dir.), *United States Army in World War II. The Technical Services. The Signal Corps : The Test (December 1941-July 1943)*, Washington DC, Office of the Chief of Military History, 1957, chapitre XIII « Photo by U.S. Army Signal Corps ».
64. Paul Alkebulan, *The African American Press in World War II : Toward Victory at Home and Abroad*, Lanham, Md. Lexington Books, 2014, chapitre 5.
65. Voir Mark Whitaker, *Smoketown : The Untold Story of the Other Great Black Renaissance*, New York, Simon & Schuster, p. 179-180.
66. Frank Bolden, « 93<sup>rd</sup> Gives Dazzling Display of Military Preparedness », *The Pittsburgh Courier*, 4 juillet 1942.
67. Bolden, « 93<sup>rd</sup> Primes for Regimental », *The Pittsburgh Courier*, 31 octobre 1942.
68. Bolden, « Fort Huachuca's 93<sup>rd</sup> Near Fighting Peak », *The Pittsburgh Courier*, 30 janvier 1943.
69. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 292.

70. Box 2, folders 10 et 11, Frank Bolden Papers, Pittsburgh University, University of Pittsburgh Library System.

71. Ltr, Asst to Dir Mil Pers Div Ninth Service Command to CG NSC, 28 December 42, copy in Fort Huachuca 333.1 Insp-Post Camps Stations, cité par Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 293.

72. Lettre manuscrite non datée du lieutenant-colonel Midian Bousfield à Truman Gibson, box 207, entry 188, RG 107, MHI.

### Chapitre 3. De part et d'autre de la ligne de couleur

1. Lettre de Shirley Graham non datée écrite à Indianapolis, folder 11, box 43, Shirley Graham Papers, Schlesinger Library.

2. William H. Hastie, « Negro Officers in Two World Wars », *The Journal of Negro Education*, vol. 12, n° 3, été 1943, p. 316-323.

3. Voir A. Salter Krewasky, *The Story of Black Military Officers, 1861-1948*, Abingdon (UK), Routledge, 2015, chapitre « The gate opens ».

4. Lettre de Shirley Graham à W.E.B Du Bois, 2 mai 1942, W.E.B. Du Bois Papers, University of Massachusetts Amherst Libraries, <http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b098-i019>.

5. Jusqu'alors ils étaient affectés aux unités de la garde nationale, non aux unités noires de l'armée régulière – à l'exception des aumôniers et des officiers médicaux.

6. Mémo pour le général Eisenhower de l'état-major du ministère de la Guerre, sujet « The colored troop problem », 2 avril 1942, cité par Morris J. MacGregor et Bernard C. Nalty (dir.), *Blacks in the United States Armed Forces : Basic Documents*, Wilmington, Del., Scholarly Resources, 1977, vol. 5 *Black Soldiers in World War II*, p. 56 et suivantes.

7. Richard Dalfiume, *Desegregation of the U.S. Armed Forces : Fighting on Two Fronts, 1939-1953*, Columbia, University of Missouri Press, 1969, p. 64-66.

8. Mémo à l'attention du chef d'état-major adjoint, 4 février 1942, reproduit par McGregor, Nalty (dir.), *Blacks in the United States Armed Forces*, *op. cit.*

9. Robert F. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup> : African-American Servicemen in the Years of the Great Depression and the Second World War, 1935-1947*, PhD, University of Michigan, 1995, p. 289.

10. *Ibid.*, p. 290.

11. ANP release « Limit Negro Officers to 1<sup>st</sup> Lieutenancies », février 1943.

12. Sur les aumôniers, voir Michael Snape, *God and Uncle Sam. Religion and America's Armed Forces in World War II*, Suffolk (Royaume-Uni), Boydell Press, 2015, p. 61 et suivantes.

13. Mary Penick Motley (dir.), *The Invisible Soldier. The Experience of Black Soldier, World War II*, Detroit, Wayne University Press, 1975, p. 79-80.

14. Todd J. Moyer, *Freedom Flyers : The Tuskegee Airmen of World War II*, New York, Oxford University Press, 2010, p. 36.

15. Profils décrits par Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 130, 166, 180.

16. Memo, Gen Davis for TIG, 7 août 1943, AGF 210.31/449, AG 210.31 (4 janvier 1943), cité par Ulysses Lee, *Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994, [1963], p. 219.

17. « Is the 93<sup>rd</sup> a Token Outfit ? », *The Afro-American*, 6 mars 1943.

18. Interview de Roscoe Tyson Spann, Veterans History Project, <https://memory.loc.gov/diglib/vhp/bib/loc.natlib.afc2001001.54076>

19. Lettre de Benjamin Davis au major général Fred W. Miller, 4 mars 1943, et lettre du général Davis au colonel Hardy, 26 mars 1943, folder 10, box 3A, Benjamin O. Davis Papers, MHI.

20. Rapporté par Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 253.

21. *Ibid.*, p. 236.

22. « Major Charles J. Blackwood Special Service Chief at Huachuca », *California Eagle*, 17 février 1943.
23. Mémo de G.H. McManus, HQ 93<sup>rd</sup> Inf. Div., Cmding General, 30 juin 1943, folder 8, box 17, Davis Papers, MHI.
24. Déclaration du major général R.G. Lehman à AGF Hist Off, 26 octobre 1944, cité par Major Bell I. Wiley, *The Training of Negro Troops*, Study n° 36, Washington DC, The Army Ground Forces, Historical Section, 1945, p. 32.
25. Voir notamment George M. Fredrickson, *The Black Image in the White Mind : The Debate on Afro-American Character and Destiny, 1817-1914*, New York, Harper & Row, 1971.
26. Charles S. Johnson, *Patterns of Negro Segregation*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1943, p. 143-146, 208.
27. Sur la piscine comme enclave de la pureté raciale, voir Jeff Wiltse, *Contested Waters. A Social History of Swimming Pools in America*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2007.
28. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 218.
29. Complaints, colored officers 93<sup>rd</sup> div, folder 8, box 17, Davis Papers, MHI.
30. Frank Bolden, « Soldiers Ordered to Evacuate Homes at Fort Huachuca », *Pittsburgh Courier*, 19 septembre 1942.
31. Interview d'Anna Hairston avec Maggie Morehouse, Washington DC., 2014, <https://www.youtube.com/watch?v=1hUDmInRvMc&t=18s>, et Lettre de Bousfield à Gibson, 11 août 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
32. « White Arizona Community Accepts Race Residents », *Pittsburgh Courier*, 5 septembre 1942.
33. « Armed Forces Discriminated Against », *Arizona's Negro Journal*, 10 juillet 1942, p. 1 et 5.
34. Lettre de Vincent Browne au Dr. Bunche, 21 juillet 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
35. Note sur la mission d'inspection du général Davis, 14-19 juillet 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA. Et Marvin E. Fletcher, *America's First Black General : Benjamin O. Davis, Sr., 1880-1970*, Lawrence (Kansas), University of Kansas Press, 1989, p. 98.
36. Mémo du QG de Huachuca au commandant de la Neuvième région militaire à Fort Douglas, 15 mars 1945, folder 291.2, « Confidential », box 87, entry 26 e, RG 159, NARA.
37. Mémo du colonel Hardy, 4 juin 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
38. Adam D. Smith, Susan I. Enscoe, et Samuel L. Hunter, *Analysis of the Mountain View Officers' Club : Fort Huachuca, Arizona*, US Corps of Engineers, Engineer Research and Development Center, 2012, p. 66.
39. « Segregation at Fort Huachuca. One Clubhouse for White Army Officers ; Another for Colored », *Pittsburgh Courier*, 4 juillet 1942.
40. Lettre de Roscoe Giles à Louis Wright, 3 juin 1944, folder « Staff, Walter White, Fort Huachuca trip, 1943-44 », Group II box À 606, Papers of the NAACP, Library of Congress (LOC).
41. Lettre de William Hastie à l'état-major, 1<sup>er</sup> juillet 1942, folder 291.1, decimal file, box 441, RG 165, NARA.
42. Mémo cité par MacGregor et Nalty (dir.), *Blacks in the United States Armed Forces : Basic Documents*.
43. Mémo de Virgil Peterson, inspecteur général, au chef d'état-major, 6 août 1942, folder 8, box 18, Davis Papers, MHI.
44. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 224.
45. Mémo du QG de Huachuca au commandant de la Neuvième région militaire à Fort Douglas, 15 mars 1945, folder 291.2, « Confidential », box 87, entry 26 e, RG 159, NARA.
46. Lettre de Bousfield à W.E.B Du Bois, 12 octobre 1942, Du Bois Papers, Amherst, <http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b098-i022>

47. Interview d'Anna Hairston par Maggi Morehouse, *The Oral History Archive of Black World War II Veterans and Their Families*, <http://stevensargent.org/BlackSoldiers-Project/items/show/4>

#### Chapitre 4. L'hôpital noir

1. « Army to Spend 23 Million \$ to Build Fort Huachuca Cantonment Buildings », *Bisbee Daily Review*, 3 mai 1941.

2. Barbara Brooks Tomblin, *GI Nightingales. The Army Nurse Corps in World War II*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1996, p. 186.

3. « Fort Huachuca medical wards house 1141 beds », *Arizona Daily Star*, 14 décembre 1943.

4. Office of the surgeon, Station hospital, Hospital order n° 24, 23 septembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

5. Mémo du SGO, 25 octobre 1940, « Plan for utilization of Negro officers, nurses and EM in the Medical Department, 1940-41 Military program », folder « Negro personnel, 1940-1941 », box 199, entry 31 ZI, RG 112, NARA.

6. Minutes of meeting of March 1941, folder « Negro doctors and nurses », box 199, entry 31 ZI, RG 112, NARA.

7. Charles Herbert Garvin « The Negro in the Special Services of the U.S. Army : Medical Corps, Dental Corps and Nurses Corps », *The Journal of Negro Education*, vol. 12, n° 3, été 1943, p. 342.

8. Minutes of the meeting of the NMA representatives with the Surgeon General, 7 mars 1941, folder « Negro doctors and nurses », box 199, entry 31 ZI, RG 112.

9. Clarence McKittrick Smith, *The Medical Department : Hospitalization and Evacuation, Zone of Interior*, Department of Defense, Center for Military History, 1956, p. 110. La création par le SGO de deux *black wards* et deux hôpitaux *all-black* est insuffisante pour absorber l'ensemble des Africains-Américains devant être employés par le Département médical pour que le quota de 10 % y soit respecté. La majorité du personnel noir recruté par le Département est donc assigné à des postes subalternes dans les compagnies sanitaires créées en octobre 1940 (Sanders Marble, « "Separate, But Almost Equal" : The Army's Negro Medical Field Units in World War II », *Journal of the National Medical Association*, vol. 103, n° 11/12, novembre-décembre 2011, p. 1-8).

10. SGO Plan for the utilization of colored medical department officers, Mentioned in January 30, 1942, memo for the assistant chief of staff, G-3, folder « Negro personnel, sanitary companies and negro officers, 1940, 1942 », box 200, entry 31 ZI, RG 112, NARA.

11. Lettre de McAfee, assistant du médecin général, à l'adjudant général, 1<sup>er</sup> mai 1942, box 108, entry 29 General Subject File, 1943-44, RG 112, NARA. Lettre de Bousfield à Parran, General Attorney, Public Health Service, 11 mars 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA. Lettre de Francis Fitts (Medical Corps, Surgeon General Office) au Colonel Lull, 9 mars 1942, box 108, entry 9 General Subject file, 1943-44, RG 112, NARA.

12. C'est ce qu'a montré Vanessa Gamble dans le cadre de ce qu'elle a appelé le « mouvement des hôpitaux noirs » qui commence à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Vanessa Northington Gamble, *Making a Place for Ourselves. The Black Hospital Movement. 1920-1945*, Oxford, Oxford University Press, 1995).

13. Darlene Clark Hine, « Black Professionals and Race Consciousness : Origins of the Civil Rights Movement, 1890-1950 », *The Journal of American History*, vol. 89, n° 4, mars 2003, p. 1279-1294.

14. Pete Daniel, « Black Power in the 1920s : The case of Tuskegee Veterans Hospital », *Journal of Southern History*, vol. 36, n° 3, août 1970, p. 368-388.

15. Voir Peter Ascoli, *Julius Rosenwald : The Man Who Built Sears, Roebuck and Advanced Black Education in the American South*, Bloomington, Indiana University Press, 2015.

16. Gamble, *Making a Place for Ourselves*, op. cit., p. 36 et p. 118.
17. Vanessa Gamble, « Black Autonomy versus White Control : Black Hospitals and the Dilemmas of White Philanthropy, 1920-1940 », *Minerva*, vol. 35, n° 3, automne 1997, p. 267.
18. Gamble, *Making a Place for Ourselves*, op. cit. p. 59-62.
19. Montague Cobb, « Louis Tompkins Wright, 1891-1952. "Also the Lord gave Job twice as much as he had before" », *Journal of the National Medical Association*, vol. 45, n° 2, mars 1953, p. 130-148.
20. Vanessa Gamble, « Midian Othello Bousfield : Advocate for the Medical and Public Health Concerns of Black Americans », *American Journal of Public Health*, vol. 99, n° 7, juillet 2009, p. 1185-1187.
21. Gamble, *Making a Place for Ourselves*, op. cit., p. 131-155.
22. Karen Kruse Thomas, *Deluxe Jim Crow : Civil Rights and American Health Policy, 1935-1954*, Athens (GA), University of Georgia Press, 2011, p. 36.
23. Gamble, *Making a Place for Ourselves*, op. cit., p. 40.
24. Bousfield à State Organisation of the NMA Procurement and Assignment Service, 12 mars 1942, folder « 291.2 Negro personnel », box 200, entry 31ZI, RG 112, NARA.
25. Bousfield à W.E.B. Du Bois, 28 octobre 1942, Series 1A. General Correspondence, W. E. B. Du Bois Papers, <http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b097-i469>.
26. Christine Knauer, *Let Us Fight as Free Men. Black Soldiers and Civil Rights*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, p. 10 et p. 24.
27. « War Department to Establish Complete Hospital Unit at Ft. Huachuca, Ariz. », *Chicago Defender*, 21 mars 1942.
28. « Fort Huachuca Hospital Compares Favorably with Country's Best », *Pittsburgh Courier*, 13 août 1942.
29. « Dr Kenney Defends Fort Huachuca Hospital », *Pittsburgh Courier*, 25 avril 1942.
30. « NMA Censures Dr. Bousfield, April 15, 1942 », box 108, entry 29, General Subject File, 1943-44, RG 112, NARA.
31. Reply of the NMA to the purported press release of Hon. Secretary of War, 20 février 1942, folder « 291.2 Negro personnel », box 200, entry 31 ZI, RG 112, NARA.
32. Jean-Paul Lallemand-Stempak, *Peaux noires, blouses blanches. Les Afro-Américains et le Mouvement pour les droits civiques en médecine (1940-1975)*, thèse de l'École des hautes études en sciences sociales, 2015, p. 138.
33. « Ft. Huachuca's Separate Hospital Irks Medicos », *Chicago Defender*, 4 avril 1942.
34. Thomas A. Guglielmo, « "Red Cross, Double Cross" : Race and America's World War II-Era Blood Donor Service », *Journal of American History*, vol. 97, n° 1, 2010, p. 85.
35. Guglielmo, « "Red Cross, Double Cross" : Race and America's World War II-Era Blood Donor Service », art. cité, p. 65.
36. Frank Bolden, « Sees Bright Future for Race Medical Men at Huachuca », *Pittsburgh Courier*, 29 août 1942.
37. McKittrick Smith, *The Medical Department*, op. cit., p. 14-38.
38. Frank Bolden, « Sees Bright Future for Race Medical Men at Huachuca », art. cité.
39. C'est ce mouvement que Karen Kruse Thomas qualifie de « *Deluxe Jim Crow* » dans son livre *Deluxe Jim Crow : Civil Rights and American Health Policy*, op. cit.
40. Cette partie s'appuie assez largement sur l'analyse de l'hôpital réalisée par Mathilde Estève dans le cadre de son mémoire de master 1 soutenu à l'Université de Nantes en 2016.
41. « *Who's Who* of Negro Medicine Makes Fort Huachuca Hospital "Best Anywhere" », *Chicago Defender*, 5 décembre 1942.
42. Gamble, *Making a Place for Ourselves*, op. cit., p. 7-12 et 42.
43. Comme le précise E. Franklin Frazier dans son livre majeur sur la bourgeoisie noire, les métis ont une position privilégiée dans la société africaine-américaine, qui se perpétue d'une génération à une autre grâce à des stratégies de mariage endogamique (E. Franklin Frazier, *La Bourgeoisie noire*, Paris, Plon, 1955).

44. Lettre manuscrite de Midian Bousfield à Truman Gibson, 9 décembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
45. Lettre du colonel Hugh J. Morgan, SGO, au brigadier général CC Hillman, SGO, 8 septembre 1942, box 239, entry 31, RG 112, NARA.
46. Lettre de Bousfield à Davis, 19 août 1942, folder 5B, box 3A, Davis Papers, MHI.
47. Moye, Todd J., *Freedom Flyers : The Tuskegee Airmen of World War II*, New York, Oxford University Press, 2010, p. 81.
48. Courrier des lecteurs, lettre du capitaine Allen à Mr. Morchand, *Journal of the National Medical Association (JNMA)*, juillet 1942.
49. « Meet the Hinksons », *Ladies' Home Journal*, août 1942.
50. Lettre de Hinkson à Mrs Mary Cookman, rédactrice en chef du *Ladies' Home Journal*, 1<sup>er</sup> décembre 1942, folder « Correspondence, medical career 1940s-1950s », box 9, De Haven Hinkson Collection, African-American Museum in Philadelphia (AAMP).
51. Échange de lettres entre DeHaven Hinkson et le général Benjamin Davis, août 1942, folder 5A, box 3A, Davis Papers, MHI.
52. Le patriotisme de la presse noire n'est pas toujours partagé par la communauté, même au sein de la bourgeoisie comme le montrent les exemples du sociologue Horace Cayton et de l'historien John Hope Franklin qui ont refusé de servir dans une armée ségréguée. Voir Heather Marie Stur, *Integrating the US Military. Race, Gender, and Sexual Orientation since World War II*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017, p. 12.
53. Lettre du colonel Hugh J. Morgan, medical corps, SGO, au brigadier général CC Hillman, SGO, 8 septembre 1942, box 239, entry 31, RG 112, NARA.
54. Montague Cobb, « Roscoe Conkling Giles, 1890-1970 », *JNMA*, vol. 62, n° 3, mai 1970, p. 254-256.
55. « Dr. Julian Owen Blache », *JNMA*, vol. 56, n° 3, mai 1964, p. 297.
56. Prudence Burns Burrell, *Hathaway*, Harlo, 1997, p. 56-61.
57. Charissa Threat, *Nursing Civil Rights. Gender and Race in the Army Nurse Corps*, Champaign, University of Illinois Press, 2015, chapitre 2.
58. Interview de Madine Davis Lane avec Maggi Morehouse, 1998, box 3, African American Soldiers in World War II Collection, LOC.
59. Ces hommes sont beaucoup plus représentatifs des Noirs engagés au sein du Département médical – sur les 25 976 Africains-Américains que compte celui-ci en octobre 1943, 25 296 sont sous-officiers ou soldats.
60. « Ex-Cabbies And College Profs Join Hands To Run First-Rate Hospital At Huachuca », *The Chicago Defender*, 12 décembre 1942, p. 13.
61. Mémoires de Roy Brown, folders 9-11, box 5, Jesse Johnson Military Collection, Schomburg Center, New York Public Library.
62. Lettre du lieutenant-colonel Midian O. Bousfield à Truman K. Gibson Jr., 13 octobre 1942, box 207, entry 188, RG 107
63. Voir Gladys L. Hobby, *Penicillin : Meeting the Challenge*, New Haven, Yale University Press, 1985 et Roswell Quinn, « Rethinking Antibiotic Research and Development : World War II and the Penicillin Collaborative », *American Journal of Public Health*, vol. 103, n° 3, 2013, p. 426-34.
64. « Miracle Drug is Given Hospital for Experiment », *Apache Sentinel*, 21 janvier 1944.
65. Lettre de Bousfield à Truman K. Gibson Jr., 3 janvier 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
66. « A Report of 271 Venereal Disease Cases Treated with Penicillin », *JNMA*, vol. 40, n° 5, septembre 1948, p. 219-220.
67. Lettre de Bousfield au Dr John W. Lawlah, 8 mars 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
68. Voir les nombreuses lettres entre Bousfield et Gibson contenues dans le carton n° 207, entry 188, RG 107, NARA.



69. Brouillon d'une note de Bousfield au Médecin général de l'armée, juin 1943, folder « 330-339 Fort Huachuca, 1943-1944 », box 239, entry 31, RG 112, NARA. Et lettres de Bousfield à Hall, 6 mars 1944, folder « 291.2 Negro personnel », box 200, entry 31, RG 112, NARA ; et au major général Lull, 17 février 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

70. Lettre de Bousfield au général Hines, 7 juin 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

### Chapitre 5. Fry, ville du « vice »

1. Lettre de Shirley Graham à Paul McNutt, 29 novembre 1941, folder « Fort Huachuca », box 239, entry 31, RG 112, NARA.

2. Voir F. James Davis, *Who is Black ? One Nation's Definition*, Philadelphie, The Pennsylvania State University Press, 1991, p. 60-61, et Martha Hodes, *White Women, Black Men : Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven, Yale University Press, 1997.

3. Frank Bolden, « Censored – Four Persons Held in Tucson Riot », *Pittsburgh Courier*, 4 juillet 1942, p. 11.

4. Chiffre du recensement de 1940.

5. Matthew C. Whitaker, « The Rise of Black Phoenix : African-American Migration, Settlement and Community Development in Maricopa County, Arizona 1868-1930 », *The Journal of Negro History*, vol. 85, n° 3, été 2000, p. 197-209, et Bradford Luckingham, *Minorities in Phoenix : a Profile of Mexican American, Chinese American, and African American communities, 1860-1992*, Tucson, University of Arizona Press, 1994, p. 149-156.

6. Déclaration d'Ollie North à sa sœur Edith Nourse, 19 avril 1943 et lettre de Leslie Perry (NAACP) à Charles Browning (*Chicago Defender*), folder « Soldier trouble, Fort Huachuca », box B159, NAACP Papers, Library of Congress.

7. « 2 Killed, 12 Shot in Negro-Troop Riot at Phoenix », *New York Herald Tribune*, 28 novembre 1942 ; « Army Probes Phoenix Riots », *Arizona Republic*, 28 novembre 1942 ; « General Believes All Riot Inciters Are Held in Jail », *Arizona Republic*, 1<sup>er</sup> décembre 1942 ; « Gen. Davis Probes Phoenix Riots », *Pittsburgh Courier*, 5 décembre 1942 ; Enoc Waters Jr., « Inside Story of Arizona Riot ! Blame Girls for Fatal Battle. 3 Dead, 11 Shot », *Chicago Defender*, 5 décembre 1942, p. 1.

8. Lettre anonyme à Walter White envoyée depuis Huachuca le 13 avril 1943, box II B 159, folder « Soldier trouble, Fort Huachuca », NAACP Papers, Library of Congress.

9. Thomas J. Ward Jr., « Competent Counsel : Thurgood Marshall, the Black Press, and the Alexandria Soldiers' Rape Trials », *Louisiana History : The Journal of the Louisiana Historical Association*, vol. 61, n° 3, été 2020, p. 236-238.

10. Elizabeth Tandy Shermer, *Sunbelt Capitalism Phoenix and the Transformation of American Politics*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013, p. 123.

11. Bill Perry, cité par Maggi Morehouse, *Fighting in a Jim Crow Army, Black Men and Women Remember World War II*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2000, p. 82.

12. Voir Alice Baumgartner, *South to Freedom : Runaway Slaves to Mexico and the Road to the Civil War*, New York, Basic Books, 2020 ; et Karl Jacoby, *L'Esclave qui devint millionnaire. Les vies extraordinaires de William Ellis*, Toulouse, Anacharsis, 2018 [2016], chapitre 4 « La terre de Dieu et de la Liberté », et « Racial Borders and Historical Borderlands : African Americans in Latin America », *Diplomatic History*, vol. 31, n° 3, juin 2007, p. 571-574.

13. James R. Curtis et Daniel D. Arreola, « Zonas de Tolerancia on the Northern Mexican Border », *Geographical Review*, vol. 81, n° 3, 1991, p. 333-346.

14. Ulysses Lee, *The Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994 [1963], p. 282.

15. James A. Sandos, « Prostitution and Drugs : The United States Army on the Mexican-American Border, 1916-1917 », *Pacific Historical Review*, vol. 49, n° 4, 1980, p. 621-645.

16. Lettre non datée du lieut.-col. Bousfield à Truman Gibson, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

17. Lettre du col. Hugh Morgan au brigadier général Hillman, SGO, 8 septembre 1942, folder « Fort Huachuca », box 239, entry 31, RG 112, NARA.

18. Lettre du commandant McGee au gouverneur Osborn, 25 février 1942, box 16, Governors Sidney P. Osborn and Daniel E. Garvey, RG 1, SG 14-15, Arizona State Archives.

19. Notes du colonel E. Hardy, 9 juillet 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

20. Lettre du colonel Morgan au brigadier général CC Hillman, 8 septembre 1942, folder « Fort Huachuca », box 239, entry 31, RG 112, NARA.

21. Mémo du 26 janvier 1942 sur la conférence sur la prostitution ségréguée ayant eu lieu le 20 janvier, folder 291.2, box 2, entry 390 decimal correspondence, RG 160, NARA.

22. Sur les stéréotypes du « Noir comme bête » et de la « brute noire », voir George M. Fredrickson, *The Black Image in the White Mind : The Debate on Afro-American Character and Destiny, 1817-1914*, New York, Harper & Row, 1971, p. 273-282, 287-288 ; et Tommy L. Lott, « Racist Discourse and the Negro-Ape Metaphor », in *The Invention of Race : Black Culture and the Politics of Representation*, Hoboken (NJ), Wiley-Blackwell, 1999, p. 7-13.

23. Rapport annuel sur les activités médicales à Fort Huachuca par E.B. Maynard, 10 février 1943, folder « Fort Huachuca », box 239, entry 31, RG 112, NARA.

24. Voir Marilyn E. Hegarty, *Victory Girls. Khaki-Wackies and Patriotutes : The Regulation of Female Sexuality During World War II*, New York, New York University Press, 2008, chapitre 3 « Reservoirs of infections ».

25. Sur l'interdit des relations sexuelles interraciales depuis la période de la Reconstruction, voir aussi Charles Frank Robinson II, *Dangerous Liaisons : Sex and Love in the Segregated South*, Fayetteville, University of Arkansas Press, 2003.

26. Hegarty, *Victory Girls. Khaki-Wackies and Patriotutes*, op. cit., p. 78-79.

27. Allan M. Brandt, *No Magic Bullet. A Social History of Venereal Disease in the United States Since 1880*, Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 122-160, et Karen Kruse Thomas, *Deluxe Jim Crow : Civil Rights and American Health Policy, 1935-1954*, Athens, University of Georgia Press, 2011, p. 62-68.

28. Voir James H. Jones, *Bad Blood : The Tuskegee Syphilis Experiment*, Cambridge, The Free Press, 1993 ; et Susan M. Reverby (dir.), *Tuskegee's Truths. Rethinking the Tuskegee Syphilis Study*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2000.

29. Ce sont les principes mêmes de ce que Thomas nomme le « *Deluxe Jim Crow* » en matière médicale (Karen Kruse Thomas, *Deluxe Jim Crow*, op. cit., p. 129 et suivantes).

30. Thomas H. Sternberg, Ernest B. Howard, Leonard A. Dewey, et Paul Padget, *Preventive Medicine in World War II, Communicable Diseases Transmitted Through Contact or By Unknown Means*, volume V, chapitre X, « Venereal Diseases », Washington, Office of the Surgeon General, 1961, p. 188 et 195.

31. Inspection data prepared by division surgeon HQ 93<sup>rd</sup> div for Inspector General Davis, folder 8, box 17, Davis Papers, MHI.

32. Pour Christina S. Jarvis (*The Male Body at War. American Masculinity During World War II*, DeKalb (Ill)., Northern Illinois University Press, 2004, p. 79-81), la relation avec les « femmes mauvaises » (au sens moral, social, racial et médical), tenues comme responsables de la contagion, est vue par la hiérarchie militaire comme plus problématique que l'acte sexuel lui-même.

33. Mémo du colonel Hardy, août 1942, cité dans le mémo du col. Quigley à l'inspecteur général, 2 mars 1943, folder 291.2, box 2, entry 390 decimal correspondence file, Records of the Director of Administration, RG 160, NARA. Et lettre confidentielle

au colonel Hardy, 31 mars 1943, folder « Fort Huachuca, town of Fry, 1943 », box 23, Governor Osborn Archives, Arizona State Archives.

34. Voir Margot Canaday, *The Straight State : Sexuality and Citizenship in Twentieth-Century America*, Princeton, Princeton University Press, 2009, p. 87-90.

35. Leisa D. Meyer, *Creating GI Jane. Sexuality and Power in the Women's Army Corps during World War II*, New York, Columbia University Press, 1996, chapitre 5 ; et Mary Louise Robert, *Des GI's et des femmes. Amours, viols et prostitution à la Libération*, Paris, Seuil, 2014 [2013], p. 204.

36. Lettre de l'adjudant général à tous les généraux, 22 mars 1941, sur l'amélioration des conditions morales à proximité des camps, cité par Sternberg, Howard, Dewey et Padgett, *Preventive Medicine in World War II*, *op. cit.*, p. 140-141.

37. 1st Ind, Hq Ft. Huachuca, to CG Ninth Service Command, 4 août 1942, papers in CSOIG 333.9 Ft. Huachuca, Ariz. (18), cité par Lee, *The Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 283.

38. Lee, *The Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 284.

39. Office VDC Ft Huachuca to Post Surgeon, 10 May 1943, Ft Huachuca 726.1 (VD control), cité par Lee, *The Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 284.

40. Lettre de Hardy à McNair, 17 mars 1943, folder 10, box 3A, Davis Papers, et Veneral report, décembre 1943, folder 721.5-1 « Fort Huachuca, 1943-... », box 239, entry 31, RG 112, NARA.

41. Mémo du colonel Quigley à l'inspecteur général, 2 mars 1943, et mémo pour le directeur, Control division and service forces, du major général George Grunert, chef des services administratifs, 2 avril 1943, folder 291.2, box 2, entry 390 decimal correspondence file, Records of the Director of Administration, RG 160, NARA.

42. Lettres du brigadier général Benjamin Davis au colonel Hardy, 5 mars 1943 et 26 mars 1943, folder 10, box 3A, Davis Papers, MHI.

43. Lettre du colonel Hardy au gouverneur Osborn, juillet 1943, folder « Fort Huachuca, town of Fry, 1943 », box 23, Governor Osborn Archives, Arizona State Archives.

44. Veneral report, décembre 1943, folder 721.5-1 « Fort Huachuca, 1943-... », box 239, entry 31, RG 112, NARA.

45. Memorandum du lieutenant-col. Thomas Turner (SGO) pour le docteur JR Heller Jr., médecin chef adjoint, Public Health Service, 29 décembre 1943, box 751, entry (NM30)31 geographic series 1938-44, RG 112, NARA.

46. Memorandum, Lt. Col. Thomas B. Turner, MC, for Director, Preventive Medicine Division, 13 octobre 1943, Report of Conference on Venereal Disease Control Problems Among Colored Troops, cité par Sternberg, Howard, Dewey, Padgett, *Preventive Medicine in World War II*, *op. cit.*, p. 189 et suivantes.

47. Lettre de James Rucker à sa femme, 24 octobre 1943, Correspondance de James Bernard Rucker, Tamiment Library et Robert F. Wagner Labor Archive, New York University.

48. Elvyn V. Davidson Collection (AFC/2001/001/30014), Veterans History Project, American Folklife Center, Library of Congress.

49. « No Vice Den for Huachuca », *Pittsburgh Courier*, 3 novembre 1942.

50. « Soldiers Are Accused of Fry Man's Murder », *Arizona Republic*, 13 janvier 1942, et « Death Penalty Imposed Upon Three Negroes », *Tucson Daily Citizen*, 21 juillet 1942.

51. Voir Kara Dixon Vuic, *The Girls Next Door : Bringing the Home Front to the Front Lines*, Cambridge, Harvard University Press, 2019, p. 61 et suivantes.

52. Lettre de Shirley Graham au révérend J. Raymond Henderson, le 7 septembre 1941, folder 14, box 43, Shirley Graham DuBois collection, Schlesinger Library.

53. Voir par exemple, Kevin K. Gaines, *Uplifting the Race : Black Leadership, Politics, and Culture in the Twentieth Century*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1996.

54. Cheryl Mullenbach, *Double Victory : How African American Women Broke Race and Gender Barriers to Help Win World War II*, Chicago, Chicago Review Press, 2013, p. 105-106.

55. Lebovic, « 'A Breath from Home' : Soldier Entertainment and the Nationalist Politics of Pop Culture during World War II », *Journal of Social History*, vol. 47 n° 2, hiver 2013, p. 263-296.

56. Mullenbach, *Double Victory*, *op. cit.*, p. 198-200.

57. Voir Barbara Dianne Savage, *Broadcasting Freedom : Radio, War, and the Politics of Race, 1938-1948*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1999.

58. F. James Davis, *Who is Black ? One Nation's Definition*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1991, p. 150-156. Il parle à son propos d'une « lutte pour son identité raciale ». Elle aurait un temps envisagé de « passer » pour blanche.

59. « "Cabin" Cast Entertains For Ft. Huachuca Soldiers », *New Journal and Guide*, 3 octobre 1942.

60. Lauren Rebecca Sklaroff, *Black Culture and the New Deal : The Quest for Civil Rights in the Roosevelt Era*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009, p. 211-214.

61. Lettre de Hardy à Gibson, 20 juillet 1942 ; lettre du brigadier général John Coulter à Mr. Duncan, superintendant, Arizona Liquor Licences and Control, 16 février 1942 ; lettre du commandant McGee à l'Arizona Liquor Licences and Control, 24 février 1942, box 16, Governors Osborn and Garvey Papers, Arizona State Archives (ASA).

62. Lettre de Hardy au gouverneur Osborn, 18 décembre 1943, folder « Fort Huachuca, town of Fry », box 23, Governor Osborn Papers, ASA.

63. Lettre de Hardy au gouverneur Osborn, 11 août 1942, box 16, Governors Osborn and Garvey Papers, ASA.

64. Truman Gibson Jr., *Knocking Down Barriers. My Fight for Black America*, Evanston, Northwestern University Press, 2005, p. 155.

65. Voir Adam Green, *Selling the Race : Culture, Community and Black Chicago, 1940-1955*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.

66. Voir notamment Douglas S. Massey, Nancy A. Denton, *American Apartheid. Segregation and the Making of the Underclass*, Cambridge, Harvard University Press, 1993, p. 40.

67. Green, *Selling the Race*, *op. cit.*, p. 21.

68. Notes du colonel Hardy « Development of Fry, Arizona, with Negro capital », 9 juillet 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

69. Rapport du lieutenant-col. John Harlan à l'inspecteur général, 26 octobre 1944, folder « Fort Huachuca », box 44, entry 26f General correspondence 1939-1947, RG 159, NARA ; et Mémo de l'inspecteur général adjoint, brigadier Philip E. Brown, au secrétaire adjoint de la Guerre, 1<sup>er</sup> novembre 1944, box 237, entry 183, RG 107, NARA.

70. « Paul Revere Williams », in Jessie Carney Smith (dir.), *Encyclopedia of African American Business*, Westport (CN), Greenwood, vol. 2, p. 825-829 ; Karen E. Hudson, *The Will and the Way : Paul R. Williams, Architect*, New York, Rizzoli, 1994.

71. <https://livingnewdeal.org/projects/recorder-of-deeds-scott-mural-washington-dc/>, consulté le 9 novembre 2020. Edmund Barry Gaither, « The Mural tradition », in William E. Taylor et Harriet G. Warkel (dir.), *A Shared Heritage. Art by Four African Americans*, Indiana Museum of Art, 1996. Selon Gaither, Scott était « conservateur dans son traitement de la race » (p. 131).

72. « Eight Murals Decorate Fort Huachuca USO Center », *Chicago Bee*, 28 mars 1943, p. 6.

73. Lettre du colonel Davison, Neuvième région militaire, à Benjamin Davis, 17 mars 1943, folder 10, box 3A, Davis Papers, MHI.

74. *Pittsburgh Courier*, 24 mars 1943.

75. Rapport du lieutenant-col. John Harlan à l'inspecteur général, 26 octobre 1944, folder « Fort Huachuca », box 44, entry 26f, General correspondence 1939-47, RG 159, NARA.

### Chapitre 6. Une « plantation » ?

1. Lettre de Shirley Graham à Percival Prattis, 29 mai 1942, folder 14, box 43, Shirley Graham Du Bois collection, Schlesinger Library.
2. Lettre de Shirley Graham à W.E.B Du Bois, 30 octobre 1942, Du Bois Papers, University of Massachusetts Amherst Libraries, <http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b098-i022>.
3. Lettre de Shirley Graham à W.E.B. Du Bois, 9 novembre 1942, Du Bois Papers, <http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b098-i025>.
4. Shirley Graham, « Negroes are Fighting for Freedom », *Common Sense*, février 1943, cité par Gerald Horne, *Race Woman : The Lives of Shirley Graham DuBois*, New York, New York University Press, 2002, p. 45.
5. Frank Bolden, « Censored – Four Persons Held in Tucson Riot », *Pittsburgh Courier*, 4 juillet 1942, p. 11.
6. Frank Bolden, « Censored – Three Soldiers Wounded in Huachuca Gun Battle », *Pittsburgh Courier*, 11 juillet 1942.
7. Ethan Michaeli, *The Defender. How the Legendary Black Newspaper Changed America*, New York, Houghton Mifflin, Harcourt, 2016, chapitre 13 « Victory through unity ».
8. Mark Whitaker, *Smoketown : The Untold Story of the Other Great Black Renaissance*, New York, Simon & Schuster, p. 180.
9. Lettre du gouverneur Osborn au sénateur Berkeley Bunker, 16 juin 1942, folder « Labor 1941-42 », box 17, Governors Osborn and Garvey Collection, ASA.
10. Lettre du Glendale District of Commerce au gouverneur Osborn, 27 octobre 1942, folder « Labor 1941-42 », box 17, Osborn and Garvey Collection, ASA.
11. Lettre du gouverneur Osborn au directeur régional de la War Manpower Commission, 3 septembre 1942, folder « Labor 1941-1942 », box 17, Osborn and Garvey Collection.
12. Lettre du gouverneur Osborn à William Smith (Phoenix) le 24 novembre 1942, folder « Labor 1941-42 », box 17, Osborn and Garvey Collection, ASA.
13. Neil Foley, *The White Scourge : Mexicans, Blacks, and Poor Whites in Texas Cotton Culture*, Berkeley, University of California Press, 1999, conclusion.
14. Robert F. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup> : African-American Servicemen in the Years of the Great Depression and the Second World War, 1935-1947*, PhD, University of Michigan, 1995, p. 259.
15. Lettre de Midian Bousfield à Truman Gibson, 7 mars 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
16. Lettre de Walter White au gouverneur Osborn, 5 novembre 1942, folder « soldier complaints, 1942-43, "H" », box II B148, NAACP Papers, Library of Congress.
17. « Army Orders Troops to Aid in Picking AZ Cotton », *Bisbee Daily Review*, 24 février 1943.
18. « Order for Soldiers to Pick Cotton in AZ Recalled », *Bisbee Daily Review*, 26 février 1943 ; « Cotton Picking Assignment for Men in Army is Frowned upon. Fear Huachuca Would be Chief Victims », *Atlanta Daily World*, 3 mars 1943, p. 1 ; « No Cotton Picking for 93<sup>rd</sup> ; 93<sup>rd</sup> Division Won't Pick Arizona Cotton », *Chicago Defender*, 6 mars 1943.
19. « The Army and Cotton Picking », *The New York Amsterdam Star-News*, 6 mars 1943, p. 10.
20. Voir Kenneth M. Stampp, *The Peculiar Institution : Slavery in the Ante-Bellum South*, New York, Vintage Books, 1956.
21. Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup>*, *op. cit.*, p. 224.
22. Folder 3, box 1, Papers of James Bernard Rucker, Tamiment Library and Robert F. Wagner Labor Archive, New York University.
23. Lettre d'un officier anonyme au lieutenant-col. Marshall S. Carter, ministère de la Guerre, 2 février 1943, cité par Bell I. Wiley, *The Training of Negro Troops*, Study n° 36, Washington DC, The Army Ground Forces, Historical Section, 1945, p. 16.

24. *Military Justice Procedure, War Department Technical Manual TM 27-255*, Washington, United States Government Printing Office, 1945, <https://www.ibiblio.org/hyperwar/USA/ref/TM/TM27-255/TM27-255-3.html>

25. Lettre anonyme à Walter White envoyée depuis Huachuca le 13 avril 1943, box II B159, folder « Soldier trouble, Fort Huachuca », NAACP Papers, LOC.

26. Dossier de cour martiale de Leonard Holmes, 38022292, RG 153, National Archives at Saint Louis.

27. « Young Florida Soldier is Hanged for Murder », *Pittsburgh Courier*, 14 novembre 1942.

28. « Fort Huachuca Matron Slain », *Arizona' Negro Journal*, 26 juin 1942, p. 1, et « Fort Huachuca Man is Hanged », *Arizona Republic*, 20 janvier 1943.

29. Sur le biais raciste des cours martiales américaines en Europe, voir Robert Lilly et J. Michael Thomson, « Executing U.S. Soldiers in England World War II : Command Influence and Sexual Racism », *The British Journal of Criminology*, vol. 37, n° 2, printemps 1997, p. 262-288 ; Alice Kaplan, *L'Interprète. Dans les traces d'une cour martiale américaine. Bretagne 1944*, Paris, Gallimard, 2007 [2005], chapitre 7 « La cour martiale ».

30. Voir Peter Kolchin, *Une institution très particulière. L'esclavage aux Etats-Unis, 1619-1877*, Paris, Belin, 1998 (1993), p. 168-169 et Raymond A. et Alice H. Bauer, « Day to Day Resistance to Slavery », *The Journal of Negro History*, vol. 27, n° 4, 1942, p. 388-419.

31. Voir par exemple la lettre manuscrite non datée de Midian Bousfield à Truman Gibson écrite avant le départ de la 93<sup>e</sup> en manœuvres, box 207, entry 188, RG 107, NARA. Pour Robin Kelley, ces formes de résistance relèvent de l'« *infra politics* », voir Robin D.G. Kelley, « "We Are Not What We Seem" : Rethinking Black Working-Class Opposition in the Jim Crow South », *Journal of American History*, vol. 80, n° 1, juin 1993, p. 75-112.

32. Mémo confidentiel du colonel Edward Greenbaum, Ordinance Department, au secrétaire adjoint à la Guerre, 8 mars 1943, folder « Confidential, race, army », box 2, entry 140, RG 107, NARA.

33. Sur les alliés civils des soldats noirs, voir Thomas Guglielmo, « A Martial Freedom Movement : Black G.I.s' Political Struggles during World War II », *Journal of American History*, vol. 104, n° 4, mars 2018, p. 895-900.

34. Sur Ollie North, voir box II B 159, folder « Soldier trouble, fort Huachuca », NAACP Papers, LOC.

35. Sur la notion d'« *afterlife of slavery* », voir Saidiya Hartman, *Lose Your Mother. A Journey Along The Atlantic Slave Route*, Farrar, Straus and Giroux, 2007.

36. Grant Reynolds, « What the Negro Soldier Thinks About the War Department », *The Crisis*, octobre 1944, p. 316-318, 328.

37. Irma Cayton, « A First WAC », folder 4, box 1, Irma Cayton Wertz Papers, Harsch Collection, Chicago Public Library.

38. Sur la notion de « mouvement martial pour la liberté », voir Guglielmo, « A Martial Freedom Movement : Black G.I.s' Political Struggles during World War II », art. cité.

## Chapitre 7. Des femmes respectables

1. Lucia Mae Pitts, « A Wac Speaks to a Soldier », *Negro Story*, décembre 1944-janvier 1945.

2. « Sight of Women Soldiers Is Inspirational for Enlisted Men », *Pittsburgh Courier*, 12 décembre 1942.

3. Discours du commandant Hardy le 7 décembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

4. Voir Leisa D. Meyer, « Creating a Women's Corps. Public Response to the WAAC/WAC and Questions of Citizenship », in Paula Nassen Poulos (dir.), *A Women's War Too : U.S. Women in the Military in World War II*, Collingdale (PA), Diane Publishing Co., 1997, p. 28

5. Leisa D. Meyer, *Creating GI Jane. Sexuality and Power in the Women's Army Corps during World War II*, New York, Columbia University Press, 1996, p. 90-91.
6. Enoc P. Waters « Segregation Rules WAAC Training Camp : Race Volunteers Lag Far Behind Quota », *Chicago Defender*, 16 janvier 1943.
7. Mémo confidentiel du lieut. Parker à la directrice Hobby, 13 avril 1943, box 49, entry 54, RG 165, NARA.
8. Brenda L. Moore, *To Serve My Country, to Serve My Race : The Story of the Only African-American WACS Stationed Overseas during World War II*, New York, New York University Press, 1997, p. 7-8.
9. Dovey Roundtree, cité par Janet Sims-Wood, « Service Life in the Women's Army Corps and Afro-American Wacs », in Poulos (dir.), *A Women's War Too*, op. cit., p. 130.
10. Meyer, *Creating GI Jane*, op. cit., p. 66-67.
11. Judy C. McKinnon, 9 février 2001, Women Veterans Historical Project, Oral History Collection.
12. WAAC release « Women's Auxiliary Corps school enrolls 40 Negro officer candidates », 20 juillet 1942, reproduit dans Morris J. MacGregor et Bernard C. Nalty (dir.), *Blacks in the United States Armed Forces : Basic Documents*, vol 5 : *Black Soldiers in World War II*, Wilmington (Del.), Scholarly Resources, 1977.
13. Témoignage de Charity Adams Earley cité par Janet Sims-Wood, « Service Life in the Women's Army Corps and Afro-American Wacs », in Poulos (dir.), *A Women's War Too*, p. 131.
14. Voir par exemple « Rumored Discrimination at Ft. Des Moines », *Chicago Defender*, 25 août 1942.
15. Texte autobiographique d'Irma Cayton Wertz, « A First Wac », folder 4, box 1, Irma Cayton Wertz Papers, Harsch Collection, Chicago Public Library. C'est la source de toutes les citations faites plus loin.
16. Voir la définition des « race men » dans Horace R. Cayton et St. Clair Drake, *Black Metropolis : A Study of Negro Life in a Northern City*, Chicago, Chicago University Press, 2015 [1945], p. 394-396.
17. Mémo de Charles P. Howard à Mary McLeod Bethune, « Handling of Negro officer candidates », 26 août 1942, folder 291.2, box 50, entry 54, RG 165, NARA.
18. Voir par exemple « Army's Jim Crow Policies Hurt WAACs », *PM*, 10 décembre 1942, ou lettre de Gloster B. Current à Leslie Perry, NAACP, 29 septembre 1943, « Reports of discrimination at Fort Des Moines », folder 291.2, box 49, entry 54, RG 165, NARA.
19. Eileen Boris, « "You Wouldn't Want One of 'Em Dancing with Your Wife" : Racialized Bodies on the Job in World War II », *American Quarterly*, vol. 50, n° 1, mars 1998, p. 77-108.
20. Meyer, « Creating a Women's Corps », in Poulos, *A Women's War Too*, op. cit., p. 38.
21. « Officer Cayton, Typical Patriot, Loves Army Life », *Pittsburgh Courier*, 2 janvier 1943, p. 11.
22. Horace Cayton, *Long Old Road*, New York, Trident Press, 1965, p. 234-252.
23. Cayton, « A First WAAC ».
24. Témoignage de Judy C. McKinnon, Oral History, Women Veterans History Project, The University of North Carolina at Greensboro.
25. *Pittsburgh Courier*, 21 janvier 1943.
26. « WAAC Chauffeur was Beautician », *The Afro-American*, 17 avril 1943 et Cheryl Mullenbach, *Double Victory : How African American Women Broke Race and Gender Barriers to Help Win World War II*, Chicago, Chicago Review Press, 2013, p. 107.
27. Lucia M. Pitts, *The Small Fire and How it Grew. Manuscript for a Proposed Book*, University of Wisconsin-Madison Library, et Lucia Pitts, *One Negro WAC's Story*, LA, 1968, 22 pages.
28. Lettre d'Eleanor Roosevelt à Mrs Hobby, 4 mai 1944, box 49, entry 54, RG 165, NARA.

29. Pitts, *The Small Fire and How it Grew*, *op. cit.*
30. « 3 Chicago Waacs Now 2<sup>nd</sup> Officers », *Chicago Defender*, 10 janvier 1943.
31. Témoignage de Ruth Gady, Women Veterans History Project, The University of North Carolina at Greensboro.
32. Voir Alvia J. Wardlaw, *Charles Alston*, Portland (OR), Pomegranate, 2007, en particulier p. 40.
33. L'attribution des fonctions au sein du WAC reflète beaucoup plus la structure raciale, de classe et de genre du marché du travail de l'avant-guerre qu'elle n'accompagne les modifications en cours dans le civil pendant la guerre. Voir Meyer, *Creating GI Jane*, *op. cit.*, introduction.
34. Paula Giddings, *When and Where I Enter... The Impact of Black Women on Race and Sex in America*, New York, William Morrow and Company, 1984, p. 232, et recensement de 1940.
35. Témoignage de Judy C. McKinnon.
36. Karen Tucker Anderson, « Last Hired, First Fired : Black Women Workers during World War II », *Journal of American History*, 68, juin 1982, p. 82-97.
37. Langston Hughes, « Fort Huachuca's Wacs among Nation's Finest », *Chicago Defender*, 3 juin 1944.
38. Sur la notion de respectabilité, voir Evelyn Brooks Higginbotham, *Righteous Discontent : The Women's Movement in the Black Baptist Church (1880-1920)*, Harvard, Harvard University Press, 1993 ; et Victoria W. Wolcott, *Remaking Respectability : African American Women in Interwar Detroit*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2001.
39. Irma Cayton, « A First Wac ».
40. Témoignage de Judy C. McKinnon.
41. C'est la thèse défendue par Leisa Meyer dans *Creating GI Jane*, *op. cit.*
42. Meyer, « Creating G.I. Jane. The Regulation of Sexuality and Sexual Behavior in the Women's Army Corps during World War II », *Feminist Studies*, vol. 18, n° 3, automne 1992, p. 587.
43. Irma Cayton, « A First Wac ».
44. Meyer, *Creating GI Jane*, *op. cit.*, chapitre 7, et Allan Bérubé, *Coming Out Under Fire : The History of Gay Men and Women in World War II*, New York, Free Press, 1991, p. 28-35 et 58-60. Sur la difficulté pour l'armée de définir les actes lesbiens, voir Margot Canaday, *The Straight State : Sexuality and Citizenship in Twentieth-Century America*, Princeton, Princeton University Press, 2011, p. 190.
45. Violet Hill Askins Gordon Collection (AFC/2001/001/00146), Veterans History Project, American Folklife Center, Library of Congress, <https://memory.loc.gov/diglib/vhp/bib/loc.natlib.afc2001001.00146>
46. Témoignage de Henrietta Stevenson Ingram, 3 février 1999, Women Veterans Historical Project, Oral History Collection.
47. Dossier de cour martiale de Ballie Wall, 01289513, RG 153, National Archives at Saint Louis.

## Chapitre 8. Une expérience d'intégration

1. Lettre de Bousfield à Gibson, juin 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
2. Lettre de Bousfield au colonel Durward Hall, SGO, 19 septembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
3. Vanessa Northington Gamble, *Making a Place for Ourselves. The Black Hospital Movement (1920-1945)*, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 45 et Karen Kruse Thomas, *Deluxe Jim Crow : Civil Rights and American Health Policy (1935-1954)*, Athens (GA), University of Georgia Press, 2011, p. 31-35. Voir aussi Edward H. Beardsley, *History of Neglect : Health Care for Southern Blacks and Mill Workers in the 20<sup>th</sup> Century*



South, Knoxville, University of Tennessee Press, 1987. Sur le taux élevé de rejet des Noirs par les conseils de révision, voir George Q. Flynn, « Medicine and Selective Service in World War II », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, vol. 42, n° 3, juillet 1987, p. 314-315.

4. Inspection data prepared by Division Surgeon HQ for Inspector General, juillet 1942, folder 8, box 17, Davis Papers, MHI.

5. Lettre d'Earl Renfroe à Truman K. Gibson, 9 janvier 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

6. Interview de Madine Davis Lane par Maggi Morehouse, 1998, box 3, African American Soldiers in World War II Collection, LOC.

7. Mémo confidentiel de Bousfield, non daté (datant probablement du début 1943), box 207, entry 188, RG 107, NARA.

8. « Liste des patients atteints de maladies sérieuses et graves », Bureau des inscriptions (*Station Hospital n° 1*), 31 mars 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

9. Dossier de cour martiale d'Andrew L. Farris, RG 153, National Archives at Saint Louis.

10. Lettre de Bousfield à W.E.B. Du Bois, 28 octobre 1942, Du Bois Papers, Amherst, <http://credo.library.umass.edu/view/full/mums312-b097-i469>.

11. Lettre de Bousfield à Gibson, 13 octobre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA, et lettre de Bousfield au brigadier général B.O. Davis, 7 août 1942, folder 5B, box 3A, Davis Papers, MHI.

12. Lettre de Bousfield au colonel Durward Hall, SGO, 19 septembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

13. Enoc Waters, « Who's who of Negro medicine makes Fort Huachuca Hospital "Best Anywhere" », *Chicago Defender*, 5 décembre 1942.

14. « Statement of Patient Strength », Bureau des inscriptions (*Station Hospital n° 1*), 6 mars 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

15. Lettre de Bousfield au colonel Hall, 19 septembre 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

16. Charles S. Johnson, *Patterns of Negro Segregation*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1943, p. 51-55.

17. Lettre de Roscoe Giles à Louis T. Wright, 16 mai 1944, et lettre de « Bob » au docteur Louis T. Wright, 21 mai 1944, folder « Staff, W. White, Fort Huachuca trip », box A 606, Group II, NAACP Papers, LOC.

18. Lettre non signée écrite par Roscoe Giles à Louis T. Wright, 16 mai 1944, folder « Staff, W. White, Fort Huachuca trip », box A 606, Group II, NAACP Papers, LOC.

19. Lettre de Bousfield à Gibson, novembre 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

20. Lettre de Bousfield à Gibson, 20 juillet 1942, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

21. Voir par exemple la lettre de Bousfield à Gibson, 4 novembre 1942, et lettre de Bousfield au colonel Hall, 15 mars 1943, lettre de Bousfield à Gibson, 31 mars 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

22. Lettre de Roscoe Giles à Louie (Louis Wright), 3 juin 1944, folder « Staff, W. White, Fort Huachuca trip », box A 606, Group II, NAACP Papers, LOC.

23. Lettre de Robert Patterson à Mabel Staupers, 7 août 1944, folder « Negroes », box 447, entry 144, RG 207, NARA.

24. Lettre de Staupers à Patterson, 19 juillet 1944, folder « Nurses », box 225, entry 188, RG 107, NARA.

25. Lettre de Bousfield à Truman K. Gibson, 20 juillet 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

26. Alexis Clark, *Enemies in Love : A German POW, a Black Nurse, and an Unlikely Romance*, New York, New Press, 2018.

27. Richard R. Taylor (dir.), *Medical Training in World War II*, Washington DC, Office of the Surgeon General, 1974, p. 132. Rapport du chef d'état-major adjoint « Basic training school for Negro trained nurses », 11 août 1944, box 443, decimal file 291.2, War Department General Staff G-1, entry 13, RG 165, NARA.

28. Lettre de Bousfield au col. Franklin McLean, 6 novembre 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

29. Rapport du lieutenant-col. John Harlan à l'inspecteur général, 26 octobre 1944, folder « Fort Huachuca », box 44, entry 26f General correspondence 1939-947, RG 159 ; et mémo de l'inspecteur général adjoint, brigadier Philip E. Brown, au secrétaire adjoint de la Guerre, 1<sup>er</sup> novembre 1944, box 237, entry 183, RG 107, NARA.

30. Lettre de Bousfield au col. Franklin McLean, 6 novembre 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

31. Mémo du colonel Edward Hall, 6 juin 1945, folder 330-339 « Fort Huachuca, 1943-1944 », box 239, entry 31, RG 112, NARA.

32. Lettre de Bousfield au général Lull, médecin-général adjoint, 16 août 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

33. Lettre de Bousfield à l'adjudant général, 9 août 1945, et lettre de Bousfield à Gibson, 14 août 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

34. Lettre de Bousfield au général Lull, médecin-général adjoint, 16 août 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

35. Lettre de Norman Kirk à Leslie Perry, 26 mai 1944, folder « US Army General 1944 », box A645, NAACP Papers, LOC.

## Chapitre 9. Premier départ

1. « Claim 93<sup>rd</sup> Division a Token Outfit », *Cleveland Call & Post*, 20 mars 1943.

2. Todd J. Moye, *Freedom Flyers : The Tuskegee Airmen of World War II*, New York, Oxford University Press, 2010, p. 91 et 97.

3. Mémo de William Hastie au secrétaire adjoint à la Guerre McCloy, 30 janvier 1943, cité par Richard Dalfiume, *Desegregation of the U.S. Armed Forces : Fighting on Two Fronts (1939-1953)*, Columbia, University of Missouri Press, 1969, p. 85.

4. Dalfiume, *Desegregation of the U.S.*, *op. cit.*, p. 92.

5. Sur Henry Luce, voir notamment Alan Brinkley, *The Publisher : Henry Luce and His American Century*, New York, Knopf, 2010, chapitres IX et X.

6. Désormais en possession de la Getty Foundation, elles sont toutes accessibles en ligne sur Google Arts Life <https://artsandculture.google.com/search?q=huachuca>. Aucune photo n'est légendée.

7. Andrew Mendelson et C. Zoe Smith, « Part of the Team : Life Photographers and Their Symbiotic Relationship with the Military during World War II », *American Journalism*, vol. 12, n° 3, été 1995, p. 276-289.

8. Mémo du lieutenant-col. Erwin Jones au brigadier général Davis, 24 avril 1943, box 3, folder 11A, Davis Papers, MHI.

9. Mémo confidentiel du colonel Edward Greenbaum, au secrétaire adjoint à la Guerre, 8 mars 1943, folder « Confidential, race, army », box 2, entry 140, RG 107, NARA.

10. Lettre du lieutenant-général Courtney Hodges à Lesley J. McNair, 8 avril 1943, file 322, AGF, RG 337, NARA, cité par Robert Franklin Jefferson, *Making the Men of the 93<sup>rd</sup> : African-American Servicemen in the Years of the Great Depression and the Second World War (1935-1947)*, PhD University of Michigan, 1995, p. 196.

11. Mémo de Virgil Peterson au chef adjoint de l'état-major, 2 mars 1943, cité dans le mémo du major général George Grunert, chef des services administratifs, au directeur, 21 avril 1943, box 2, entry 390, RG 160, NARA.

12. Lettre manuscrite non datée de Midian Bousfield à Truman Gibson, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

13. Sur la ségrégation en Louisiane, voir Jerry Purvis Sanson, *Louisiana during World War II : Politics and Society, 1939-1945*, Bâton Rouge, Louisiana State University Press, 1999, chapitre 10.
14. Mémo du lieutenant-colonel Erwin Jones, au brigadier général Davis, 24 avril 1943, box 3, folder 11A, Davis Papers, MHI.
15. RW, « Maneuvers Show 93<sup>rd</sup> is Ready », *The Crisis*, juin 1943.
16. « Negro Division. It Prepares to Go Overseas », *Life Magazine*, 9 août 1943, p. 37-40.
17. Office of Censorship, *Code of Wartime Practices for the American Press*, Washington, Government Printing Office, 1942, et George H. Roeder, *The Censored War : American Visual Experience during World War II*, New Haven, Yale University Press, 1993, p. 46.
18. Marvin E. Fletcher, *America's First Black General : Benjamin O. Davis, Sr. (1880-1970)*, Lawrence, University of Kansas Press, 1989, p. 101.
19. Dalfiume, *Desegregation of the U.S.*, *op. cit.*, p. 93.
20. Samuel Stouffer *et al.*, *The American Soldier : Adjustment during Army Life*, Princeton, Princeton University Press, 1949, p. 507-509, 521, 524-525.
21. Douglas Walter Bristol, Jr., « Terror, Anger and Patriotism. Understanding the Resistance of Black Soldiers during World War II », in Douglas Walter Bristol, Jr. et Heather Marie Stur (dir.), *Integrating the US Military Race, Gender, and Sexual Orientation since World War II*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017, p. 12.
22. Nelson Peery, *Black Fire. The Making of an American Revolutionary*, New York, The New Press, 1995, p. 152.
23. Lettre de Benjamin Davis au lieutenant-colonel Midian Bousfield, 28 janvier 1944, folder 4, box 4, Davis Papers, MHI.

### Chapitre 10. Un air de Sud

1. Lettre de Midian Bousfield à Truman Gibson, 22 mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
2. Sur Almond, voir Michael E. Lynch, *Edward M. Almond and the US Army : From the 92<sup>nd</sup> Infantry Division to the X Corps*, Lexington, University Press of Kentucky, 2019.
3. Edward Almond, Oral History Interview, Part II, p. 79, MHI, cité par Lynch, *Edward M. Almond and the US Army*, *op. cit.*, p. 109.
4. *Ibid.*, p. 111
5. Ulysses Lee, *The Employment of Negro Troops*, Washington, Center of Military History, 1994 [1963], p. 5, 8-13.
6. Robert W. Kesting, « Conspiracy to Discredit the Black Buffaloes : The 92<sup>nd</sup> Infantry Division in World War II », *The Journal of Negro History*, vol. 72, n° 2, hiver-printemps 1987, p. 2-3.
7. A. William Perry Collection (AFC/2001/001/51117), Veterans History Project, American Folklife Center, Library of Congress.
8. HQ, 92<sup>nd</sup> ID Staff Memorandum, Subject : Resume of Racial Laws of Alabama, 30 octobre 1942, box 13695A, RG 407, NARA, cité par Lynch, *Edward M. Almond and the US Army*, *op. cit.*, p. 128.
9. Lee, *The Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 489.
10. *Ibid.*, p. 186.
11. Mémo du général Joseph T. McNarney, chef d'état-major adjoint, au commandant général du Service de la logistique, 10 août 1942, entry 94, RG 407, NARA, cité par Dale E. Wilson, « Recipe for Failure : Major General Edward M. Almond and Preparation of the U.S. 92<sup>nd</sup> Infantry Division for Combat in World War II », *The Journal of Military History*, vol. 56, n° 3, juillet 1992, p. 477.

12. Lynch, *Edward M. Almond and the US Army*, op. cit., p. 130-133, et Oral History Interview-Part III (1943-1945), 27 mars 1975, p. 1, box 1, folder 4, Edward M. Almond Papers, MHI.
13. Lee, *The Employment of Negro Troops*, op. cit., p. 249.
14. *Ibid.*, p. 242-245.
15. G-1 Operations report, box 11288, entry 427, RG 407, NARA.
16. Lynch, *Edward M. Almond and the US Army*, op. cit., p. 138.
17. *Ibid.*, p. 253-255.
18. Sur les réticences des soldats à servir, voir Bristol « Terror, Anger and Patriotism. Understanding the Resistance of Black Soldiers during World War II », in Douglas Bristol et Heather Stur (dir.), *Integrating the U.S. Military : African Americans, Women, and Gays Since World War II*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017, p. 12 et suivantes.
19. Folder « Press clippings -92<sup>nd</sup> Div », box 24A, Almond Papers, MHI.
20. Lynch, *Edward M. Almond and the US Army*, op. cit., p. 68.
21. Mémo du brigadier général Benjamin Davis à l'attention de l'inspecteur général, 23 février 1943, folder 17, box 17, et troisième ébauche du « Survey relative conditions affecting racial attitudes at Fort Huachuca », 5 août 1943, p. 3, folder 8, box 18, Davis Papers, MHI.
22. Almond training notes, 5, box 41, Almond Papers, MHI, cité par Lynch, *Edward M. Almond and the US Army*, op. cit., p. 144.
23. Lee, *The Employment of Negro Troops*, op. cit., p. 308-309.
24. Lettre manuscrite de Bousfield à Gibson le 9 mai 1943 et lettre de l'aumônier Nelson à Truman Gibson, 22 mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA. Tous les incidents mentionnés dans la suite de ce développement sont cités par le général Davis dans son rapport adressé à l'inspecteur général, 5 août 1943 « Survey relative conditions affecting racial attitudes at Fort Huachuca », folder 8, box 18, Davis Papers, MHI.
25. Charles S. Johnson, *Patterns of Negro Segregation*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1943, p. 63-65.
26. Johnson, *Patterns of Negro Segregation*, op. cit., p. 209.
27. Témoignage de Bill Perry, cité par Maggi Morehouse, *Black Citizen Soldiers*, Berkeley, University of California, 2001, p. 135.
28. Article du *Louisiana Weekly* du 11 septembre 1943, p. 1.
29. Lettre de l'aumônier Nelson à Truman Gibson, 22 mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA ; et mémo du col. Edwyn Hardy au brigadier général Benjamin Davis, 15 juillet 1943, folder 7, box 18, Davis Papers, MHI.
30. Colonel Reuben L. Horner, III Oral History by C. Strickland, 1991, [http://parent-eyes.arizona.edu/esteban/bios\\_military\\_horner.html](http://parent-eyes.arizona.edu/esteban/bios_military_horner.html)
31. Lettre de Midian Bousfield à Truman Gibson, 22 mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
32. Lettre de Grant Reynolds à Truman Gibson, 23 août 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA. Et Christine Knauer, *Let Us Fight as Free Men : Black Soldiers and Civil Rights*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, p. 2-3.
33. Major Bell I. Wiley, *The Training of Negro Troops*, study n° 36, Washington DC, The Army Ground Forces, Historical Section, 1945, p. 9.
34. Lettre de Midian Bousfield à Truman Gibson, 27 mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
35. Lettre de l'aumônier Nelson à Truman Gibson, 22 mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
36. Lettre de Midian Bousfield à Truman Gibson, 22 mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
37. Lettres de Midian Bousfield à Truman Gibson, 22 mai 1943 et 1<sup>er</sup> mai 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
38. Lettre de Gibson à Davis, le 3 juin 1943, folder 11A, box 3, Davis Papers, MHI.

39. Lettres du colonel Davison, Chief of Staff, HQ Ninth Service Command, Fort Douglas, au général Benjamin Davis, 23 mai 1943 et 9 juin 1943, folder 11A, box 3, Davis Papers, MHI.

40. Voir Harvard Sitkoff, « The Detroit Race Riots of 1943 », *Michigan History*, vol. 53, automne 1969, p. 183-206, et Howard W. Odum, *Race and Rumors of Race. Challenge to Urban Crisis*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1943.

41. Lee, *The Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 366, et Bristol, « Terror, Anger and Patriotism. Understanding the Resistance of Black Soldiers during World War II », art. cité, p. 19 et suivantes.

42. Daniel Kryder, *Divided Arsenal. Race and the American State during World War II*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 168-207.

43. Intervention du colonel Pierre V. Kieffer à la conférence annuelle des Régions militaires, 22 juillet 1943, Chicago, cité par Lee, *The Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 377.

44. Sur le déroulement du barbecue, voir « Over 600 Huachuca Officers Attend Barbecue at Post », *Bisbee Review*, 1<sup>er</sup> juin 1943.

45. Pour le récit de l'après-midi par Bousfield, voir sa lettre du 1<sup>er</sup> juin adressée à Truman Gibson, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

46. Lettre de Benjamin Davis à Sadie Davis, 16 juillet 1943, folder 20, box 8, Davis Papers, MHI.

47. Lettre manuscrite de Bousfield à Gibson, 19 juillet 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

48. Survey relative to conditions affecting racial attitudes at Fort Huachuca, 7 août 1943, decimal file 291.1, box 37, entry 183, General Correspondence of John McCloy, RG 107, NARA.

49. Lettre manuscrite de Bousfield à Gibson, 19 juillet 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

50. Mémo du col. Edwyn Hardy au brigadier général Benjamin Davis, 15 juillet 1943, folder 7, box 18, Davis Papers, MHI.

51. Lettre de Benjamin Davis à Sadie Davis 20 juillet 1943, folder 20, box 8, Davis Papers, MHI, cité par Wilson, « Recipe for Failure : Major General Edward M. Almond and Preparation of the U.S. 92<sup>nd</sup> Infantry Division for Combat in World War II », art. cité, p. 484.

52. Mémo du major général Almond, « Study of promotion of colored officers of 92<sup>nd</sup> div », 8 juillet 1943, folder 7, box 18, Davis Papers, MHI.

53. Troisième brouillon du rapport adressé à l'inspecteur général, 5 août 1943, folder 8, box 18, Davis Papers, MHI.

54. *Ibid.*

55. IG 333.1-Ft. Huachuca, Draft report from the Inspector General, re : special inspection of colored troops at Fort Huachuca, 2 août 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

56. « Morale at Low Ebb in 92nd Division », box 207, entry 188, RG 107, NARA.

57. Lettre du major général J.A. Julio, adjudant général, à Hon. Louis E. Miller, 9 septembre 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

58. « Survey relative conditions affecting racial attitudes at Fort Huachuca », 5 août 1943, folder 8, box 18, Davis Papers, MHI.

59. Wiley, *The Training of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 26

60. Sam Lacy, « Huachuca Get House Cleanings, Now Model Camp, Scribe Finds », *Chicago Defender*, 30 octobre 1943.

61. Article du *Louisiana Weekly* du 11 septembre 1943, p. 1, cité par Jack Leckhart dans sa lettre au col. F.V. Fitzgerald, chef de la War Intelligence Division, Bureau of Public Relations, 25 septembre 1943, box 553, RG 216, NARA.

62. « Counter-intelligence Summary », novembre 1943, Eleventh Naval District, Van Deman Collection, Senate Internal Security Subcommittee Papers, box 32, RG 46, NARA, cité par Gerald Horne, *Race Woman : The Lives of Shirley Graham Du Bois*, New York, New York University Press, 2002, p. 93.

63. Lettre d'un sous-officier anonyme au rédacteur en chef de l'*Atlanta Daily World*, 23 novembre 1943, reproduite par Philipp McGuire, *Taps for a Jim Crow Army. Letters from Black Soldiers in World War II*, Santa Barbara, Clio Books, 1983, p. 45-46.
64. Lettre de James Rucker à Helen Mulnik, 18 novembre 1943, folder 3, box 1, James Bernard Rucker Papers, Tamiment Library, New York University.
65. Sam Lacy, « Huachuca Get House Cleanings, Now Model Camp, Scribe Finds », *Chicago Defender*, 30 octobre 1943.
66. Folder « The black soldier », box 132, Almond Papers, MHI.
67. Témoignage d'A. William Perry Collection, Veterans History Project.
68. Lee, *The Employment of Negro Troops*, op. cit., p. 378.

### Chapitre 11. La Mecque du divertissement ?

1. Lettre de James Rucker à son épouse, 6 novembre 1943, folder 3, box 1, Papers of James Bernard Rucker, Tamiment, New York University.
2. « Soldiers Are Treated Like Bad Boys », *Chicago Defender*, 21 février 1942, p. 5, et Ollie Stewart « Here's Stewart's Riot Prediction », *Baltimore Afro-American*, 21 janvier 1942, p. 5, cités par Paul Alkebulan, *The African American Press in World War II : Toward Victory at Home and Abroad*, Lanham, MD, Lexington Books, 2014, p. 57.
3. Sur l'ennui dans l'armée, et l'opposition entre temps vide et temps plein, voir Thomas A. Brusino, *A Nation Forged in War : How World War II Taught Americans to Get Along*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2010, chapitre 4 « Hours of boredom », p. 95-125 ; et Bård Maeland et Paul Otto Brunstad, *Enduring Military Boredom : From 1750 to the Present*, Londres, Palgrave Macmillan, 2009, p. 24-31, 175-180.
4. B. Cosulich, « Recreation is Training Aid at Fort Huachuca », *Arizona Daily Star*, 16 décembre 1943, p. 1 et 12.
5. « In the Camps », *Chicago Defender*, 8 décembre 1943.
6. Voir notamment Victoria W. Wolcott, *Race, Riots, and Roller-Coasters : The Struggle over Segregated Recreation in America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012.
7. Sur la manière dont les grandes lois du New Deal ont heurté les Noirs, voir Ira Katznelson, *When Affirmative Action Was White : An Untold History of Racial Inequality in Twentieth-Century America*, New York, Norton, 2005. Sur la politique culturelle du New Deal, Lauren Rebecca Sklaroff, *Black Culture and the New Deal : The Quest for Civil Rights in the Roosevelt Era*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009, introduction.
8. Sklaroff, *Black Culture and the New Deal*, op. cit., p. 159.
9. « Dinah Shore Likes Huachuca Soldiers », *Pittsburgh Courier*, 13 février 1943.
10. Adam D. Smith, Susan I. Enscoe, et Samuel L. Hunter, *Analysis of the Mountain View Officers' Club : Fort Huachuca, Arizona*, US Corps of Engineers, Engineer Research and Development Center, 2012, p. 44-48.
11. « Lovely Lena Horne is Guest at Fort Huachuca Baseball Game », *Apache Sentinel*, 21 août 1943.
12. Sklaroff, *Black Culture and the New Deal*, op. cit., p. 220-221.
13. Cheryl Mullenbach, *Double Victory : How African American Women Broke Race and Gender Barriers to Help Win World War II*, Chicago, Chicago Review Press, 2013, p. 102-103.
14. *New Journal and Guide*, 5 juin 1943.
15. Gerald Early, « Joe Louis, l'homme de l'entre-deux », in Daniel Soutif (dir.), « The color line ». *Les Artistes africains-américains et la ségrégation (1865-2016)*, Paris, Flammarion, 2016, p. 134-141.
16. Milton Starr, « Report on Negro Morale », 1942, cité par Lauren Rebecca Sklaroff, « Variety for the Servicemen : The Jubilee Show and the Paradox of Racializing Radio during World War II », *American Quarterly*, vol. 56, n° 4, décembre 2004, p. 973.

17. George H. Roeder, *The Censored War : American Visual Experience during World War II*, New Haven, Yale University Press, 1993, p. 46.
18. Lauren Rebecca Sklaroff, « Constructing G.I. Joe Louis : Cultural Solutions to the “Negro Problem” during World War II », *The Journal of American History*, vol. 89, n° 3, 2002, p. 958-983.
19. Voir Donald J. Mrozek, « The Habit of Victory. The American Military and the Culture of Manliness », in J. A. Mangan, *Manliness and Morality : Middle-class Masculinity in Britain and America, 1800-1940*, Manchester (GB), Manchester University Press, 1987, p. 220 et suivantes.
20. Voir Patrick B. Miller, « The Anatomy of Scientific Racism : Racist Responses to Black Athletic Achievement », in Patrick B. Miller et David K. Wiggins (dir.), *Sports and the Color Line. Black Athletes and Race in Twentieth-Century America*, New York, Routledge, 204, p. 353-404 ; et Nicolas Martin-Breteau, « Le corps noir comme signe politique : sport et stéréotypes raciaux aux États-Unis (fin XIX<sup>e</sup> siècle-début XXI<sup>e</sup> siècle) », in Sébastien Lemerle et Nicolas Martin-Breteau (dir.), *La Biologisation du social. Discours et pratiques*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2017, p. 41-55.
21. Sur le rôle croissant des Services spéciaux dans l’armée, voir James J. Cooke, *American Girls, Beer, and Glenn Miller : GI Morale in World War II*, Columbia, University of Missouri Press, 2012.
22. Lettre du col. E.M. Yon, commandant du 25<sup>e</sup> régiment, au général Osborn, 29 juillet 1942, folder 5B, box 3A, Davis Papers, MHI.
23. « Major Charles J. Blackwood Special Service Chief at Huachuca », *California Eagle*, 17 février 1943.
24. « Theatrical Personalities Abound at Fort Huachuca », *New Journal and Guide*, 7 août 1943 ; Henry Louis Gates Jr. et Evelyn Brooks Higginbotham (dir.), *Harlem Renaissance Lives From the African American National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 179-180.
25. Lettre de Shirley Graham au révérend J. Raymond Henderson, 7 septembre 1941, folder 14, box 43, Shirley Graham Du Bois collection, Schlesinger Library, Harvard University.
26. Alfred E. Corneise, « American Armed Forces Newspapers in World War II », *American Journalism*, vol. 12, n° 3, été 1995, p. 213-224.
27. Annegret Fauser, *Sounds of War : Music in the United States during World War II*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 106.
28. Rudi Blesh, *They All Played Ragtime. The True Story of an American Music*, Oakhurst (CA), Nelson Press, 2008, p. 155-9.
29. *The Afro-American*, 23 octobre 1943.
30. Pauline Peretz, « Harlem, capitale du “tap dance” dans l’entre-deux-guerres », *Africultures*, 28 novembre 2007.
31. Bernice Cosulich, « Recreation is Aid to Training », *Arizona Daily Star*, 16 décembre 1943.
32. Lettre du col. Hardy au major général Osborn, 1<sup>er</sup> septembre 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
33. La notion de « *talented tenth* » a été proposée en 1903 par W.E.B. Du Bois dans un volume intitulé *The Negro Problem. A Series of Articles by Representative Negroes of Today*.
34. Sur la Harlem Renaissance, voir notamment Ann Douglas, *Terrible Honesty : Mongrel Manhattan in the 1920s*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1996 ; Nathan Irvin Huggins, *Harlem Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
35. Celeste-Marie Bernier, « “A work of art” : Frederick Douglass’s “Living Parchments” and “Chattel Records” », *Characters of Blood : Black Heroism in the Transatlantic Imagination*, Charlottesville (VA), University of Virginia Press, 2012, p. 251-298.

36. Robert Bone et Richard A. Courage, Amritjit Singh, « The Documentary Eye », *The Muse in Bronzeville : African American Creative Expression in Chicago, 1932-1950*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 2011, p. 149-151.
37. Article de l'*Apache Sentinel* du 25 août 1944.
38. Cité par l'*Apache Sentinel* dans son numéro du 25 août 1944.
39. *Lew Davis : the Negro in America's Wars and Other Major Paintings*, Scottsdale, Arizona, Scottsdale Center for the Arts, 1990, p. 5-9.
40. Lettre confidentielle du colonel Hardy au commandant général de la Neuvième région militaire, 15 mars 1945, decimal file 291.2, box 87, entry 26e, RG 159, NARA.
41. Saidiya V. Hartman, *Scenes of Subjection : Terror, Slavery, and Self-Making in Nineteenth-Century America*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 42-47.
42. Barbara Brooks Tomblin, *GI Nightingales. The Army Nurse Corps in World War II*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1996, p. 194.
43. Grant Reynolds, « What the Negro Soldier Thinks About the War Department' », *The Crisis*, octobre 1944, p. 316-318, 328 ; et Christine Knauer, *Let Us Fight as Free Men : Black Soldiers and Civil Rights*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, p. 2-3.

## Chapitre 12. Prêts au combat ?

1. Experimental Film Study, « Negro in World War II » S-75, Research Division, Surveys on Troop Attitudes 1942-June 1955, box 992, entry 93, RG 330, NARA.
2. Thomas Cripps et David Culbert, « *The Negro Soldier* (1944) : Film Propaganda in Black and White », *American Quarterly*, vol. 31, n° 5, hiver 1979, p. 616-640 ; et Lauren Rebecca Sklaroff, *Black Culture and the New Deal : The Quest for Civil Rights in the Roosevelt Era*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009, chapitre 6 « Projecting unity ».
3. Lettre du général Almond au lieutenant-général C.H. Hodges, 7 septembre 1943, Rcds AGO, 40-48, RG 407, NARA, citée par Robert W. Kesting, « Conspiracy to Discredit the Black Buffaloes : The 92<sup>nd</sup> Infantry Division in World War II », *The Journal of Negro History*, vol. 72, n° 2, n° 1/2, hiver-printemps 1987, p. 6.
4. Folder « The Black Soldier », box 132, Almond Papers, MHI.
5. « Heavy Training Program for Huachuca Troops is Outlined », *Arizona Daily Star*, 5 décembre 1943.
6. *Bisbee Daily Review*, 21 novembre 1943.
7. Voir par exemple le témoignage du capitaine Hondon B. Hargrove, cité par Mary Penick Motley (dir.), *The Invisible Soldier. The Experience of Black Soldier, World War II*, Detroit, Wayne University Press, 1975, p. 322.
8. Lettre de James Rucker à son épouse, 13 novembre 1943, folder 3, box 1, Rucker Papers, Tamiment Library and Robert F. Wagner Labor Archive, NYU.
9. War Department Policy Letter, AG 210.31, « Policy on promotion and assignment of Negro officer personnel », 17 janvier 1944, box 13695A, RG 407, NARA, cité par Michael E. Lynch, *Edward M. Almond and the US Army : From the 92<sup>nd</sup> Infantry Division to the X Corps*, Lexington, University Press of Kentucky, 2019, p. 157.
10. Témoignage du lieutenant Wade McCress Jr., 365<sup>e</sup> régiment d'infanterie, cité par Motley (dir.), *The Invisible Soldier. op. cit.*, p. 294.
11. Mémo du lieut.-gén. Osborn au brig.-gén. Benjamin Davis relatif à la promotion des officiers noirs, 18 avril 1944, folder 7, box 18, Davis Papers, MHI.
12. Lettre anonyme à Walter White, 3 janvier 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
13. Lettre de Russel H. Dawson à Truman Gibson, 1<sup>er</sup> juin 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
14. Lettre d'Edward Mayfield à Truman Gibson, 21 octobre 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.



15. Lettre du lieutenant Castine Davis au commandement de la Neuvième région militaire, 23 mars 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
16. Rapport de Carolyn Davenport Moore à Walter White, 23 juin 1944, folder « Staff. W. White Fort Huachuca trip », Group II, box A 606, NAACP Papers, LoC.
17. Lettre de Robert Elkins à l'inspecteur général, le 1<sup>er</sup> mai 1944, « Complaint of wrong AW 121 », folder « Staff. W. White Fort Huachuca trip », group II, box A 606, NAACP Papers, LoC.
18. Dossier de cour martiale de Robert Elkins, 01107403, RG 153, NARA Saint Louis.
19. Dossier de cour martiale d'Andrew L. Farris, 01171997, RG 153, NARA, Saint Louis. Voir *A Manual for Courts-Martial. 1928. Corrected to April 20, 1943*, chapter XXVI « Punitive articles » :  
<https://www.ibiblio.org/hyperwar/USA/ref/MCM/MCM-26.html>
20. *Command of Negro Troops*, War Department Pamphlet, n° 20-26, 29 février 1944.
21. Voir la thèse en cours d'Hélène Solot, « La rencontre. Les *social scientists* et les soldats américains, 1941-1953 », École des hautes études en sciences sociales.
22. Pour un exemple d'analyse des faiblesses des soldats noirs et des qualités requises pour le commandement de ceux-ci, voir mémo confidentiel de direction G-1 (non daté, non signé) « Removal of unqualified commissioned personnel », folder « History, 92<sup>nd</sup> inf div », box 11281, entry 427, RG 407, NARA.
23. Mémo du secrétaire adjoint McCloy au secrétaire à la Guerre, 2 mars 1944, cité par Richard Dalfiume, *Desegregation of the U.S. Armed Forces : Fighting on Two Fronts, 1939-1953*, Columbia, University of Missouri Press, 1969, p. 95-96.
24. Ulysses Lee, *Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994 [1963], p. 484 ; et Truman Gibson, *Knocking Down Barriers. My Fight for Black America*, Evanston, Northwestern University Press, 2005, p. 163.
25. Cité par Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 494.
26. A. William Perry Collection (AFC/2001/001/51117), Veterans History Project, American Folklife Center, Library of Congress.
27. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 341-342.
28. Sur la « campagne antiségrégation », voir Thomas Guglielmo, « A Martial Freedom Movement : Black G.I.s' Political Struggles during World War II », *Journal of American History*, vol. 104, n° 4, mars 2018, p. 890-891.
29. « Mess Hall Jim Crow Stirs Huachuca », *The Afro-American*, 8 juillet 1944.
30. Guglielmo, « A Martial Freedom Movement : Black G.I.s' Political Struggles during World War II », art. cité, p. 890.
31. « Why Did Chaplain Leave Huachuca ? », *The Afro-American*, 22 juillet 1944.
32. Rapport de Carolyn Davenport Moore à Walter White, 23 juin 1944, folder « Staff. W. White Fort Huachuca trip », group II, box A 606, NAACP Papers, LoC. Et Bell I. Wiley, *The Training of Negro Troops*, Study n° 36, Washington DC, The Army Ground Forces, Historical Section, 1945, p. 15.
33. Mauricio Mazon, *The Zoot-Suit Riots : the Psychology of Symbolic Annihilation*, Austin, University of Texas Press, 1984 ; et Stuart Cosgrove, « The Zoot-Suit and Style Warfare », *History Workshop*, n° 18, automne 1984, p. 78.
34. Rapport de Carolyn Davenport Moore à Walter White, 23 juin 1944, folder « Staff. W. White Fort Huachuca trip », group II, box A 606, NAACP Papers, LoC.
35. Témoignage du sergent Richard Carter, cité par Motley (dir.), *The Invisible Soldier*, *op. cit.* p. 294.
36. « Situation at Fort Huachuca as reported to NAACP », 27 mai 1944, et lettres de Robert Elkins et Andrew Harris à l'inspecteur général, écrites depuis la prison de Fort Huachuca, le 1<sup>er</sup> mai 1944, « Complaint of wrong AW 121 », folder « Staff W. White Fort Huachuca trip », group II, box A 606, NAACP Papers, Library of Congress.
37. Dossier de cour martiale de Ballie Wall Holmes, 1289513, RG 153, National Archives at Saint Louis.

38. Mémo du Bureau du Provost-Marshal au général Davis, 18 avril 1944, folder 7, box 18, Davis Papers, MHI.
39. Notes du général Benjamin Davis sur son inspection à Fort Huachuca, 15-21 avril 1944, folder 7, box 18, Davis Papers, MHI.
40. Lettre de Benjamin Davis au général Almond, 24 avril 1944, folder 3B, box 4, Davis Papers, MHI.
41. Mémo de Benjamin Davis pour l'inspecteur général au sujet de l'inspection spéciale des troupes noires à Fort Huachuca, 13 mai 1944, et note de Benjamin Davis pour l'inspecteur général, 20 mai 1944, folder 7, box 18, Davis Papers, MHI.
42. Lettre de James Rucker à son épouse, 2 mai 1944, folder 4, box 1, Rucker Papers, Tamiment Library and Robert F. Wagner Labor Archive, NYU.
43. Mémo du 6 juillet 1944 dicté par le général McNair avant son départ pour le théâtre européen, cité par Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 496.
44. Rapport de Carolyn Davenport Moore à Walter White, 23 juin 1944, folder « Staff. W. White Fort Huachuca trip », group II, box A 606, NAACP Papers, LoC.
45. Charge sheet, Fort Huachuca, 5 juin 1944, folder « Soldier trouble, Fort Huachuca, juin 1944 », box B159, NAACP Papers, LoC.
46. Rapport de Carolyn Davenport Moore à Walter White, 23 juin 1944, folder « Staff. W. White Fort Huachuca trip », group II, box A 606, NAACP Papers, LoC.
47. Témoignage du lieutenant Wade McCress Jr., 365<sup>e</sup> régiment d'infanterie, cité par Motley (dir.), *The Invisible Soldier*, *op. cit.* p. 294.
48. Mémo du sous-secrétaire à la guerre Patterson au chef d'état-major, 4 juillet 1944 au sujet de l'inspection de quatre divisions dans l'Ouest, OPD Exec Files, cité par Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 496.
49. Mémo secret du colonel N.P. Morrow au commandant général des forces terrestres, 14 août 1944, « Rapport sur une visite à Fort Huachuca », folder « Inspection reports to the Chief of Staff, August 1944 », box 509, entry 55 (NM55), RG 337, NARA.
50. George M. Fredrickson, *The Black Image in the White Mind : The Debate on Afro-American Character and Destiny, 1817-1914*, New York, Harper & Row, 1971, p. 251-252, 273-275, 287-288.
51. Oral History Interview-Part III (1943-1945), 27 mars 1975, p. 6, box 1, folder 4, Almond Papers, MHI.
52. Information fournie par le lieutenant-col. Gebhart, Justice Advocate, 92<sup>nd</sup> Div, 17 juin 1944, cité par Wiley, *The Training of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 16.
53. *Military Justice Procedure, War Department Technical Manual TM 27-255*, Washington DC, United States Government Printing Office, 1945, <https://www.ibiblio.org/hyperwar/USA/ref/TM/TM27-255/TM27-255-3.html>
54. A. William Perry Collection (AFC/2001/001/51117), Veterans History Project, American Folklife Center, Library of Congress.
55. George S. Schuyler, « View and Reviews », *Pittsburgh Courier*, 6 mai 1944. Sur les conditions de condamnation par une cour martiale, voir Alice Kaplan, *L'Interprète. Dans les traces d'une cour martiale américaine. Bretagne 1944*, Paris, Gallimard, 2007 [2005], p. 226, note 8.
56. Information furnished AGE Hist Off by G-1 92<sup>nd</sup> Div, 19 juin 44, cité par Wiley, *The Training of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 33.
57. Dossier de cour martiale d'Andrew L. Farris, O1171997, RG 153, NARA at Saint Louis.
58. Lee, *Employment of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 496.
59. Sur la destruction de propriété comme rébellion, voir Guglielmo, « A Martial Freedom Movement : Black G.I.s' Political Struggles during World War II », art. cité, p. 886.
60. Wiley, *The Training of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 11-12.
61. Statement of G-2 92<sup>nd</sup> Div to AGF Hist Off, 16 Jul 44, cité par Wiley, *The Training of Negro Troops*, *op. cit.*, p. 12.

62. Oral History Interview- Part III (1943-1945), 27 mars 1975, p. 8, box 1, folder 4, Almond Papers, MHI.

### Conclusion. Le devenir d'une expérience

1. Voir Robert Weaver, *The Negro Ghetto*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1948, p. 6.
2. Daniel B. Schwartz, *Ghetto : The History of a Word*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2019, chapitre 3 « The ghetto comes to America ».
3. Mitchell Duneier, *Ghetto. The Invention of a Place, the History of an Idea*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2017, p. 222 et suivantes sur les caractéristiques qui définissent le ghetto dans les sciences sociales américaines.
4. Loïc Wacquant, « Les deux visages du ghetto. Construire un concept sociologique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005/5, n° 260, p. 4-21.
5. Lettre confidentielle du colonel Hardy au commandant général de la Neuvième région militaire, 15 mars 1945, Decimal file 291.2, box 87, entry 26e, RG 159, NARA.
6. Voir Karen Kruse Thomas, *Deluxe Jim Crow : Civil Rights and American Health Policy, 1935-1954*, Athens, University of Georgia Press, 2011.
7. Voir James J. Cooke, *American Girls, Beer, and Glenn Miller : GI Morale in World War II*, Columbia, University of Missouri Press, 2012.
8. Vanessa Northington Gamble, *Making a Place for Ourselves. The Black Hospital Movement*, Oxford, Oxford University Press, 1995.
9. Roscoe Giles, « Post-War Adjustments in Medicine », *Journal of the National Medical Association*, vol. 38 n° 4, juillet 1947, p. 124-127.
10. Mémo de Bousfield « Disposition of Section I Huachuca ASF Regional Hospital », 14 septembre 1944, et lettre de Bousfield à Evans, 8 mars 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
11. Lettre de Norman Kirk au gouverneur Osborn, 12 mars 1945, folder 323-329 « Fort Huachuca, 1945-... », box 1469, entry 31, RG 112, NARA.
12. Voir par exemple « Huachuca Medics Face Army Ouster », *Chicago Defender*, 17 mars 1945.
13. Lettre de Truman Gibson au secrétaire adjoint McCloy, 21 septembre 1944, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
14. Lettre de Bousfield au major général Lull, 17 février 1945 et lettre de Bousfield à James Evans, 8 mars 1945, box 207, entry 88, RG 107, NARA.
15. *The Afro-American*, 2 septembre 1944.
16. Clarence McKittrick Smith, *The Medical Department : Hospitalization and Evacuation, Zone of Interior*, Washington DC, Office of the Surgeon General, 1956, p. 223.
17. Lettre de Midian Bousfield au gén. Hall, 23 mars 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
18. Report of Medical Department activities in North Africa, by Susan Freeman, Chief nurse of 25<sup>th</sup> station hospital, 24 décembre 1943, box 218, entry 302, RG 112, NARA.
19. « Liberia Honors Fort Huachuca Officer », *The Afro-American*, 13 janvier 1945.
20. « 2<sup>nd</sup> All-Colored Hospital Unit Overseas Minister to Men of All Races in Burma », *The Afro-American*, 30 juin 1945.
21. Mémo de James Evans au médecin général des armées, 29 mars 1945, box 207, entry 188, RG 107, NARA ; et mémo confidentiel de James Evans pour les archives, 7 juin 1945, box 89, entry (NM20) 32 geographic series 1945-46, RG 112, NARA.
22. Mémo de James Evans pour les archives, 13 mars 1945, box 207, entry 88, RG 107, NARA.
23. Lettre de J.A. Julio, adjudant général, au représentant Tom Pickett, 1<sup>er</sup> mars 1945, folder 319.2, box 171, entry 54A, RG 112, NARA.

24. Rapport de visite au fort de Huachuca par le colonel Hall, 6 juin 1945, box 89, entry (NM20) 32 geographic series, 1945-1946, RG 112, NARA.
25. Lettre de Roscoe Giles à Louis T. Wright 16 mai 1944, folder « Staff, W. White, Fort Huachuca trip », group II, box A606, NAACP Papers, LoC.
26. Voir par exemple la lettre de Bousfield à Gibson, 31 mars 1943, box 207, entry 188, RG 107, NARA.
27. Mémoires de Roy Brown, folders 9-11, box 5, Jesse Johnson Military Collection, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library.
28. « First Nurses Reach European War Theater », *Baltimore Afro-American*, 26 août 1944, p. 1.
29. Charissa Threat, *Nursing Civil Rights. Gender and Race in the Army Nurse Corps*, Champaign, University of Illinois Press, 2015, chapitre 2.
30. Barbara Brooks Tomblin, *GI Nightingales. The Army Nurse Corps in World War II*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1996, p. 196.
31. « Captain Della Raney, 23 Nurses to Staff Camp Beale Hospital », *The Afro-American*, 17 mars 1945.
32. Janet Sims-Wood, « Service Life in the Women's Army Corps and Afro-American Wacs », in Paula Nassen Poulos, *A Women's War Too : U.S. Women in the Military in World War II*, Collingdale (PA), Diane Publishing Co., 1997, p. 135 ; et Brenda L. Moore, *To Serve My Country, to Serve My Race : The Story of the Only African-American Wacs Stationed Overseas during World War II*, New York, New York University, Press, 1997 (citation de Gertrude La Vigne, p. 82).
33. Rapport de Walter White au président Roosevelt, 12 février 1945, folder « Ninety-third Division, 1943-1946 », group II, box A648, NAACP Papers, LoC.
34. Ulysses Lee, *Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994 [1963], p. 531.
35. Lettre de Roy Wilkins à l'éditeur du *New York Times*, 20 mars 1945, folder « Ninety-second Division, 1945 », group II, box A648, NAACP Papers, LoC.
36. Extrait d'une lettre au quartier général de la 92<sup>e</sup> division sur l'efficacité au combat, 27 novembre 1944, folder 1, box 42, Almond Papers, MHI.
37. Robert W. Kesting, « Conspiracy to Discredit the Black Buffaloes : The 92<sup>nd</sup> Infantry Division in World War II », *The Journal of Negro History*, vol. 72, n° 2, hiver-printemps 1987, p. 8-11.
38. Rapport du général Clark, box 3, Truman Gibson Collection, LoC.
39. Rapport de Truman Gibson au major général O.L. Nelson suite à la visite à la 92<sup>e</sup> division, 12 mars 1945, box 3, Truman Gibson Collection, LoC.
40. « Army Studying More Effective Negro Fighting », *New York Times*, 15 mars 1945.
41. Roy Wilkins, « The Negro Soldier Betrayed », *The Crisis*, avril 1945, p. 97.
42. Communiqué de presse, « NAACP votes against leadership of Gibson », 24 mai 1945, folder « Ninety-second Division, 1945 », group II, box A648, NAACP Papers, LoC.
43. Truman Gibson, *Knocking Down Barriers. My Fight for Black America*, Evanston, Northwestern University Press, 2005, p. 174-175.
44. Mémo confidentiel de Truman Gibson à John McCloy, 23 avril 1945, box 3, Truman Gibson Papers, LoC.
45. Morris J. MacGregor, *Integration of the Armed Forces, 1940-1965*, Washington, D. C. Government Printing Office, 1985, p. 51-56, et David P. Colley, *Blood for Dignity. The Story of the First Integrated Combat Unit in the US Army*, New York, St Martin's Press, 2003.
46. Samuel Stouffer *et al.*, *The American Soldier : Adjustment during Army Life*, Princeton, Princeton University Press, 1949. p. 588 et 591.
47. Communiqué de presse du ministère de la Guerre, « Truman Gibson Jr. resigns post as civilian aide to the Secretary of War », 19 novembre 1945, « 92<sup>nd</sup> Division, 1945 », group II, box A648, NAACP Papers, LoC.

48. Lettre de Marcus Ray à Adam Clayton Powell, 3 juillet 1947, box 207, entry 188, RG 107, NARA.

49. "Proceedings of a board review appointed by Almond on the subject of combat effectiveness of Negro officers and enlisted men", 24-25 juin 1945, folder 1, box 42, Almond Papers, MHI.

50. Roi Ottley, « The Troops' Own Story on 92<sup>nd</sup> Division's Record », *PM*, 1<sup>er</sup> juin 1945.

51. Oral History Interview – Part III (1943-1945), 27 mars 1975, p. 40, box 1, folder 4, Almond Papers, MHI.

52. Richard Dalfiume, *Desegregation of the U.S. Armed Forces : Fighting on Two Fronts, 1939-1953*, Columbia, University of Missouri Press, 1969, p. 149-151 ; Christine Knauer, *Let Us Fight as Free Men : Black Soldiers and Civil Rights*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, p. 51-54 ; Desmond King, « "The Longest Road to Equality" : The Politics of Institutional Desegregation Under Truman », *Journal of Historical Sociology*, vol. 6, n° 2, 2006, p. 119-163.

53. Recommandations mentionnées dans Stouffer *et al.*, *The American Soldier, op. cit.*, p. 597-599.

54. Dalfiume, *Desegregation of the U. S, op. cit.*, p. 166-202.

55. *To Secure These Rights, The Report of the President's Committee on Civil Rights*, Washington, Government Printing Office, 1947, p. 47.

56. Voir Knauer, *Let Us Fight as Free Men, op. cit.*, chapitres 3 à 5.

57. Dalfiume, *Desegregation of the U.S. Armed Forces, op. cit.*, p. 101 et suivantes.

58. Voir box 31, Governors Sidney P. Osborn and Daniel E. Garvey Papers, ASA.

# Sources et bibliographie

## SOURCES CONSULTÉES

### Archives

Collection d'archives et de photos du musée de Fort Huachuca

National Archives and Records Administration (NARA), College Park

RG 112 Records of the Office of the Surgeon General, entry 31, 31 ZI, 54A (ZI), 29, (NM20)32, (NM30)29, (NM30)31

RG 107 Records of the Office of the Assistant Secretary of War, entry 188, 140, 143

RG 159 Records of the Inspector General, entry 26e, 26f

RG 160 Records of the Headquarters Army Service Forces, entry 196A

RG 165 Records of the Office of Director of Personnel and Administration, entry 54, 55

RG 77 Records of the Office of the Chief of Engineers, entry 391, 393

RG 337 Records of the Headquarters Army Ground Forces, entry 55

Library of Congress, Washington DC

NAACP Papers : group II, box A641-648, box B 148-159, 166, 170

Truman Gibson Papers

US 92<sup>nd</sup> Infantry Division Collection

African American Soldiers in World War II -Maggi Morehouse Collection

U.S. Army Military History Institute, Carlisle Barracks

Benjamin O. Davis Papers

Edward M. Almond Papers

African-American Museum of Philadelphia, Anna Russell Jones Papers

Arizona State Archives (Phoenix), Governors Sidney P. Osborn and Daniel E. Garvey Collection

Chicago Public Library, Harsh Research Collection, Irma Cayton Wertz Papers  
 Howard University, Moorland-Spingarn Research Center, Dr. William Allen Papers  
 New York Public Library, Schomburg Center for Research in Black Culture, Jesse J. Johnson Military Collection  
 New York University, Tamiment Library and Robert F. Wagner Labor Archive, James Bernard Rucker Papers  
 Schlesinger Library, Radcliffe Institute, Harvard University, Shirley Graham Du Bois Papers  
 University of Massachusetts Amherst Libraries, Special Collections and University Archives, W.E.B. Du Bois Papers (MS 312)

### **Photographies (principales collections)**

African-American Museum of Philadelphia, Anna Russell Jones Collection  
 Army Signal Corps, Still Pictures Branch, RG 111, series SC, NARA  
 Chicago Public Library, Harsh Research Collection, Irma Cayton Collection  
 Pittsburgh University, Frank Bolden Papers  
 Reportage réalisé par Charles Steinheimer pour *Life Magazine* en avril 1943, mis en ligne par le Getty : <https://artsandculture.google.com/search?q=huachuca>  
 Site de l'Arizona Memory Project  
 U.S. Army Military History Institute, Carlisle Barracks, Benjamin O. Davis Papers

### **Témoignages oraux**

Veterans History Project, collection World War, 1939-1945, Library of Congress, Washington : 55 témoignages évoquent directement Fort Huachuca  
 Women Veterans History Project, Betty H. Carter Women Veterans Historical Project (WVHP), The University of North Carolina at Greensboro.

### **Presse**

#### Presse régionale :

*Arizona Daily Star*  
*Bisbee Daily Review*

#### Presse régionale noire :

*Arizona's Negro Journal*  
*The Arizona Sun*

*The Arizona Tribune*  
*The Phoenix Index*

Presse nationale africaine-américaine :

*Cleveland Call & Post*  
*The Afro-American*  
*The Chicago Defender*  
*The Crisis*  
*The Pittsburgh Courier*

Journaux de l'armée :

*The Apache Sentinel*, journal du SCU 1922, juillet 1943-1945, suivi de *Post-script*  
*The Blue Helmet*, journal de la 93<sup>e</sup> division.  
*The Buffalo. 92<sup>nd</sup> Infantry Division*, mai 1943-1945

PRINCIPAUX OUVRAGES UTILISÉS

**Sur la question raciale, notamment pendant le New Deal  
 et la Seconde Guerre mondiale**

- Paul Alkebulan, *The African American Press in World War II : Toward Victory at Home and Abroad*, Lanham, MD, Lexington Books, 2016.
- Douglas Bristol et Heather Stur (dir.), *Integrating the U.S. Military : African Americans, Women, and Gays Since World War II*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017.
- F. James Davis, *Who is Black ? One Nation's Definition*, University Park (Penn.), Pennsylvania State University Press, 1991.
- E. Franklin Frazier, *Black Bourgeoisie*, Glencoe, IL, Free Press, 1957.
- George M. Fredrickson, *The Black Image in the White Mind : The Debate on Afro-American Character and Destiny, 1817-1914*, New York, Harper & Row, 1971.
- Kevin Gaines, *Uplifting the Race : Black Leadership, Politics, and Culture in the Twentieth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.
- Gary Gerstle, *American Crucible. Race and Nation in the Twentieth Century*, Princeton, Princeton University Press, 2001.
- Paula Giddings, *When and Where I Enter... The Impact of Black Women on Race and Sex in America*, New York, William Morrow and Company, 1984.
- Adam Green, *Selling the Race : Culture, Community and Black Chicago, 1940-1955*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.



- Grace Elizabeth Hale, *Making Whiteness. The Culture of Segregation in the South. 1890-1940*, New York, Vintage Books, 1998.
- Charles S. Johnson, *Patterns of Negro Segregation*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1943.
- Moon-Kie Jung, *Beneath the Surface of White Supremacy : Denaturalizing U.S. Racisms Past and Present*, Stanford, Stanford University Press, 2015.
- Ira Katznelson, *Fear Itself. The New Deal and The Origins of Our Time*, New York, Liveright Publishing Corporation, 2013.
- Robert D.G. Kelley, *Race Rebels : Culture, Politics, and the Black Working Class*, New York, Free Press, 1994.
- David Lucander, *Winning the War for Democracy : The March on Washington Movement, 1941-1946*, Urbana, University of Illinois Press, 2014.
- Mauricio Mazon, *The Zoot-Suit Riots : the Psychology of Symbolic Annihilation*, Austin, University of Texas Press, 1984.
- Neil McMillen (dir.), *Remaking Dixie. The Impact of World War II on the American South*, Jackson, University of Mississippi Press, 1997.
- Ethan Michaeli, *The Defender. How the Legendary Black Newspaper Changed America*, New York, Houghton Mifflin, Harcourt, 2016.
- Pap Ndiaye, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008 ; Gallimard, « Folio », 2009.
- Howard W. Odum, *Race and Rumours of Race : Challenge to American Crisis*, New York, Negro University Presses, 1969 [1943].
- Lauret Savoy, *Trace. Memory, History, Race, and the American Landscape*, Counterpoint, Berkeley (CA), 2015.
- Harvard Sitkoff, *A New Deal for Blacks. The Emergence of Civil Rights as a National Issue. The Depression Decade*, New York, Oxford University Press, 1978.
- Lauren Rebecca Sklaroff, *Black Culture and the New Deal : The Quest for Civil Rights in the Roosevelt Era*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009.
- Patricia Sullivan, *Days of Hope : Race and Democracy in the New Deal Era*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006.
- Martin Anthony Summers, *Manliness and its Discontents : the Black Middle Class and the Transformation of Masculinity, 1900-1930*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005.
- Deborah Willis (dir.), *Picturing Us : African American Identity in Photography*, New York, New Press, 1994.
- Victoria W. Wolcott, *Race, Riots, and Roller Coasters : The Struggle over Segregated Recreation in America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012.

**Sur la Seconde Guerre mondiale et l'armée**

- Karen Anderson, *Wartime Women : Sex Roles, Family Relations, and the Status of Women during World War II*, Westport, Conn., Greenwood Press, 1981.
- Beth Bailey et David Farber, *The First Strange Place : The Alchemy of Race and Sex in World War II Hawaii*, New York, The Free Press, 1992.
- Allan Bérubé, *Coming Out Under Fire : The History of Gay Men and Women in World War II*, New York, Free Press, 1991.
- John Morton Blum, *V Was for Victory : Politics and American Culture during World War II*, New York, Harcourt Brace, 1976.
- Bruno Cabanes (dir.), *Une histoire de la guerre. Du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2018 ; « Points Histoire », 2021.
- Margot Canaday, *The Straight State : Sexuality and Citizenship in Twentieth-Century America*, Princeton, Princeton University Press, 2009.
- James J. Cooke, *Chewing Gum, Candy Bars, and Beer : The Army PX in World War II*, Columbia, University of Missouri Press, 2009.
- , *American Girls, Beer, and Glenn Miller : GI Morale in World War II*, Columbia, University of Missouri Press, 2012.
- Christina Jarvis, *The Male Body at War : American Masculinity during World War II*, De Kalb, Northern Illinois University Press, 2004.
- Alice Kaplan, *L'Interprète. Dans les traces d'une cour martiale américaine. Bretagne 1944*, Paris, Gallimard, 2007 [2005].
- Lee Kennett, *GI : The American Soldier in World War II*, Norman, University of Oklahoma Press, 1997.
- Clayton R. Koppes, *Hollywood Goes to War : How Politics, Profits, and Propaganda Shaped World War II Movies*, New York, Free Press, 1987.
- Kevin M. Kruse et Stephen Tuck (dir.), *Fog of War : The Second World War and the Civil Rights Movement*, New York, Oxford University Press, 2012.
- Daniel Kryder, *Divided Arsenal. Race and the American State during World War II*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 2000.
- Judy Barrett Litoff et David C. Smith, *We're in This War, Too : World War II Letters from American Women in Uniform*, New York, Oxford University Press, 1994.
- Catherine Lutz, *Homefront : A Military City and the American Twentieth Century*, Boston, Beacon Press, 2001.
- Leisa D. Meyer, *Creating GI Jane. Sexuality and Power in the Women's Army Corps during World War II*, New York, Columbia University Press, 1996.
- Robert R. Palmer, Bell I. Wiley, William R. Keast, *United States Army in World War II. The Army Ground Forces. The Procurement and Training*

- of *Ground Combat Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1991.
- George H. Roeder, *The Censored War : American Visual Experience during World War II*, New Haven, Yale University Press, 1993.
- James Sparrow, *Warfare State. World War II Americans and the Age of Big Government*, New York, Oxford University Press, 2013.
- Samuel Stouffer *et al.*, *The American Soldier. Adjustment during Army Life*, Princeton, Princeton University Press, 1949.
- Mattie E. Treadwell, *The Women's Army Corps*, Washington, Office of Chief of Military History, 1954.
- Kara Dixon Vuic, *The Girls Next Door : Bringing the Home Front to the Front Lines*, Cambridge, Harvard University Press, 2019.
- Meghan K. Winchell, *Good Girls, Good Food, Good Fun : The Story of USO Hostesses during World War II*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2012.
- Allan Winkler, *The Politics of Propaganda. The Office of War Information, 1942-1945*, New Haven, Yale University Press, 1978.

### Sur les Noirs dans l'armée

- Gerald Astor, *The Right to Fight : A History of African Americans in the Military*, Novato, CA, Presidio, 1998.
- Bryan D. Booker, *African Americans in the United States Army in World War II*, Jefferson, NC, McFarland and Company, 2008.
- Richard Dalfiume, *Desegregation of the U.S. Armed Forces : Fighting on Two Fronts, 1939-1953*, Columbia, University of Missouri Press, 1969.
- Marvin E. Fletcher, *America's First Black General : Benjamin O. Davis, Sr., 1880-1970*, Lawrence, Kansas, University of Kansas, 1989.
- Hondon B. Hargrove, *Buffalo Soldiers in Italy : Black Americans in World War II*, Jefferson, NC, McFarland & Co, 1985.
- Robert J. Jefferson, *Fighting for Hope. African American Troops of the 93rd Infantry Division in World War II and Post-War America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.
- Carolyn Johnston, *My Father's War : Fighting with the Buffalo Soldiers in World War II*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2012.
- Christine Knauer, *Let Us Fight as Free Men : Black Soldiers and Civil Rights*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014.
- A. Salter Krewasky, *The Story of Black Military Officers, 1861-1948*, Abingdon (UK), Routledge, 2015.
- Daniel Kryder, *Divided Arsenal. Race and the American State during World War II*, New York, Cambridge University Press, 2000.

- Ulysses Lee, *Employment of Negro Troops*, Washington DC, Center of Military History, 1994 [1963].
- Adriane Lentz-Smith, *Freedom Struggles : African Americans and World War I*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2009.
- Michael E. Lynch, *Edward M. Almond and the US Army : From the 92<sup>nd</sup> Infantry Division to the X Corps*, Lexington, KY, University Press of Kentucky, 2019.
- Morris J. MacGregor, *Integration of the Armed Forces, 1940-1965*, Washington, D. C, Government Printing Office, 1985.
- Morris J. MacGregor et Bernard C. Nalty (dir.), *Blacks in the United States Armed Forces : Basic documents, vol 5 : Black Soldiers in World War II*, Wilmington, DE, Scholarly Resources, 1977.
- Philipp McGuire, *Taps for a Jim Crow Army. Letters from Black Soldiers in World War II*, Santa Barbara, CA, Clio Books, 1983.
- Philipp McGuire, *He, Too, Spoke for Democracy ; Judge Hastie, World War II and the Black Soldier*, New York, Greenwood Press, 1988.
- Sherie Mershon et Steven Schlossman, *Foxholes and Color Lines : Desegregating the U.S. Armed Forces*, Baltimore, MD, John Hopkins University Press, 1998.
- Brenda L. Moore, *To Serve My Country, to Serve My Race : The Story of the Only African-American WACS Stationed Overseas during World War II*, New York, New York University, Press, 1997.
- Mary Penick Motley (dir.), *The Invisible Soldier. The Experience of Black Soldier, World War II*, Detroit, Wayne University Press, 1975.
- Maggi M. Morehouse, *Black Citizen Soldiers*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2007.
- , *Fighting in a Jim Crow Army. Black Men and Women Remember World War II*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2000.
- Todd J. Moyer, *Freedom Flyers : The Tuskegee Airmen of World War II*, New York, Oxford University Press, 2010.
- Chad L. Williams, *Torchbearers of Democracy : African American Soldiers in the World War I Era*, Chapel Hill, NC, University of North Carolina Press, 2010.
- Neil Wynn, *The African-American Experience during World War II*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2010.

### Sur race et médecine

- Vanessa Northington Gamble, *Making a Place for Ourselves. The Black Hospital Movement*, Oxford, Oxford University Press, 1995.
- Darlene Clark Hine, *Black Women in White : Racial Conflict and Cooperation in the Nursing Profession, 1890-1950*, Bloomington, Indiana University Press, 1989.

- Karen Kruse Thomas, *Deluxe Jim Crow : Civil Rights and American Health Policy, 1935-1954*, Athens, University of Georgia Press, 2011.
- Jean-Paul Lallemand-Stempak, *Peaux noires, blouses blanches. Les Afro-Américains et le mouvement pour les droits civiques en médecine (1940-1975)*, thèse de doctorat soutenue à Paris, EHESS, 2015.
- Clarence McKittrick Smith, *The Medical Department : Hospitalization and Evacuation, Zone of Interior*, Washington DC, Office of the Surgeon General, 1956.
- Charissa Threat, *Nursing Civil Rights. Gender and Race in the Army Nurse Corps*, Champaign, University of Illinois Press, 2015.
- Barbara Brooks Tomblin, *GI Nightingales. The Army Nurse Corps in World War II*, Lexington, University Press of Kentucky, 1996.

### Sur l'Arizona et l'Ouest

- Gerald Horne, *Black and Brown : African Americans and the Mexican Revolution, 1910-1920*, New York, New York University Press, 2005.
- Karl Jacoby, *Des ombres à l'aube. Un massacre d'Apaches et la violence de l'histoire*, Toulouse, Anacharsis, 2013 [2008].
- , *L'Esclave qui devint millionnaire. Les vies extraordinaires de William Ellis*, Toulouse, Anacharsis, 2018 [2016].
- Bradford Luckingham, *Phoenix : The History of a Southwestern Metropolis*, Tucson, University of Arizona Press, 1989.
- , *Minorities in Phoenix : a Profile of Mexican American, Chinese American, and African American Communities, 1860-1992*, Tucson, University of Arizona Press, 1994.
- Brad Melton et Dean Smith, *Arizona Goes to War : The Home Front and the Front Lines during World War II*, Tucson, University of Arizona Press, 2003.
- Cornelius C. Smith, Jr., *Fort Huachuca : The Story of a Frontier Post*, Honolulu, HI, University Press of the Pacific, 2000.
- Elizabeth Tandy Shermer, *Sunbelt Capitalism Phoenix and the Transformation of American Politics*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013.
- Matthew C. Whitaker, *Race Work : The Rise of Civil Rights in the Urban West*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2007.

## Liste des sigles

<b>ACGM</b>	Association of Colored Graduate Nurses
<b>AGCT</b>	Army General Classification Test
<b>AMA</b>	American Medical Association
<b>ANC</b>	Army Nurse Corps
<b>CCC</b>	Civilian Conservation Corps
<b>FAP</b>	Federal Arts Project
<b>FBI</b>	Federal Bureau of Investigation
<b>FSA</b>	Farm Security Administration
<b>FTP</b>	Federal Theater Project
<b>JNMA</b>	Journal of the National Medical Association
<b>LoC</b>	Library of Congress
<b>MP</b>	Military Police, police militaire
<b>NAACP</b>	National Association for the Advancement of Colored People
<b>NMA</b>	National Medical Association
<b>NUL</b>	National Urban League
<b>OCS</b>	Officer Candidate School
<b>OWI</b>	Office of War Information
<b>PD</b>	Phelps Dodge Mining Corp
<b>PHA</b>	Public Housing Administration
<b>PHS</b>	Public Health Service
<b>PX</b>	Post Exchanges
<b>PWA</b>	Public Works Administration
<b>ROTC</b>	Reserve Officers' Training Corps
<b>GO</b>	Surgeon General's Office
<b>USO</b>	United Service Organizations
<b>VMI</b>	Virginia Military Institute
<b>WAAC</b>	Women's Army Auxiliary Corps
<b>WAC</b>	Women's Army Corps
<b>WPA</b>	Work Projects Administration
<b>YMCA</b>	Young Men's Christian Association



## Crédits des illustrations

*(À venir)*





## Remerciements

Sans les encouragements de Mélanie Traversier et Patrick Boucheron à poursuivre l'intuition qu'il y avait un filon à explorer du côté de Fort Huachuca, je ne suis pas certaine que je me serais lancée dans cette recherche. Comme il l'avait déjà fait à propos du dossier secret de l'Affaire Dreyfus, Patrick Boucheron a manifesté une curiosité rare pour cet objet étrange avant de l'accueillir dans la si belle collection de « L'Univers historique ». Je lui suis très reconnaissante de cette confiance.

Je tiens à remercier chaleureusement Romain Huret, garant à l'École des hautes études en sciences sociales de l'habilitation à diriger des recherches dont est issu cet ouvrage, de m'avoir accompagnée dans un dialogue constamment stimulant. Cela a été un privilège d'être épaulée par un garant si présent. La construction et l'écriture de ce livre doivent aussi beaucoup aux questions, étonnements et conseils d'un jury très généreux. Je remercie donc vivement chacune et chacun d'eux d'avoir accepté de s'être déplacés sur un terrain étranger et de m'y avoir engagée à encore plus d'exigence : Stéphane Audoin-Rouzeau, Raphaëlle Branche, Mario Del Pero, Karl Jacoby, Taline Ter Minassian et Claire Zalc.

C'est grâce au travail engagé sur la déségrégation des hôpitaux d'anciens combattants avec Thomas Grillot et Yann Philippe que j'ai pris connaissance de l'expérience qui a eu lieu à Fort Huachuca pendant la Seconde Guerre mondiale. Je leur dois donc la rencontre avec cet objet surprenant et une bonne partie de ma connaissance du monde hospitalier. Leur amitié et leur savoir sont très précieux pour moi.

Mon ancienne étudiante de l'université de Nantes, Mathilde Estève, avait commencé un remarquable travail de master sur l'hôpital du fort.

Lorsqu'elle a choisi de s'engager dans une autre recherche, ce sujet s'est retrouvé libre. Je m'en suis emparée et ai pu m'appuyer sur son travail de défrichage.

Les échanges avec plusieurs chercheurs américains travaillant sur l'armée m'ont permis de comprendre à quel point l'histoire militaire pouvait être vivante et passionnante. Tom Guglielmo, Robert Jefferson et Beth Bailey n'ont pas compté leurs conseils bibliographiques, ont partagé avec moi leur connaissance des sources, et m'ont fait l'amitié de discuter ce qui n'était encore que des hypothèses. J'ai hâte de pouvoir leur faire lire ce travail. Les questions de Mitchell Duneier et Alondra Nelson sur le type de ségrégation pratiquée à Huachuca m'ont également fait beaucoup avancer dans sa compréhension et son analyse.

Je veux également remercier Henri Peretz qui m'a alimentée en ouvrages sociologiques sur les Noirs américains, m'a posé les bonnes questions sur les photos que je lui montrais, et a eu la gentillesse de faire des recherches en archives pour moi à la Chicago Public Library. Un grand merci aussi à Hélène Solot qui a partagé des archives inédites et les premiers résultats d'une recherche en cours sur le travail des chercheurs en sciences sociales au sein de l'armée pendant la Seconde Guerre mondiale. Merci à Christine Knauer pour la mise à disposition d'archives utiles et les références bibliographiques sur l'intégration raciale dans l'armée. Merci à Elie Tenenbaum, mon *shadow advisor* sur les dimensions purement « mili » du sujet ; sans lui, j'aurais été bien en peine de traduire de nombreux termes et d'identifier correctement les armes sur les photographies de l'armée. Merci aussi à Claire Demoulin pour les recherches qu'elle a réalisées pour moi au Schomburg Center à New York.

Au musée de Fort Huachuca, Stephen Gregory s'est montré plus dévoué et plus savant que j'aurais pu l'espérer. En dépit de conditions de travail difficiles, il a pris le temps nécessaire pour me guider dans les lieux et les méandres de l'histoire militaire de la Seconde Guerre mondiale dont il maîtrise les détails comme nul autre. Sa lecture et son interprétation des photographies qu'il archive avec soin au musée restent de grandes leçons pour moi. Steve a toujours été au bout du mail pour répondre aux questions pressantes que j'avais, et aux demandes d'envoi insistantes de photographies. Aux Archives nationales de College Park, Eric Van Slander est resté disponible, sur place et depuis Paris, pour m'aider à traquer les dossiers portant sur Huachuca dans des boîtes ou des groupes où je n'aurais jamais eu l'idée d'aller les

chercher. À la bibliothèque de l'État d'Arizona, Sativa Peterson m'a donné accès à toutes les publications historiques du fort qu'elle était en train de numériser. Au Musée africain-américain de Philadelphie, l'enthousiasme de Dejay Duckett et de Richard Watson pour la personnalité d'Anna Russel Jones a été communicatif. Je regrette d'autant plus qu'il n'ait pas été possible d'intégrer à ce livre les photos surprenantes de cette collection.

Les séjours de recherche aux États-Unis ont été rendus possibles par le soutien du CERA et de l'Institut d'histoire du temps présent, laboratoire où j'ai écrit ce livre. La bourse que m'a décernée le Gilder Lehrman Institute de New York a financé mon grand voyage en Arizona. L'hospitalité renouvelée de Maria Coppola et Ruth Horowitz m'a permis de réaliser cette enquête dans une sérénité financière et affective particulièrement appréciable.

À Paris, des amis chers m'ont aidée, d'abord, à franchir le pas et, en bout de course, à mettre le point final. Au sein de l'équipe de la *Vie des idées*, ma famille intellectuelle d'élection, les conseils de Nicolas Delalande et les encouragements à l'audace d'Ivan Jablonka m'ont été essentiels. La rencontre avec Émérance Dubas avec qui j'ai pu partager ma découverte des paysages et des visages de Huachuca a été une très heureuse surprise. Ses questions insistantes sur les raisons de mon intérêt pour l'enfermement m'ont permis de mettre au jour certaines connections que je ne soupçonnais pas. La relecture *in extremis* d'Henri Piffaut a permis des ajouts et des raffinements dont je me réjouis profondément.

Enfin, au Seuil, Caroline Pichon a su accueillir le manuscrit et m'aider, dans l'échange et la confiance, à lui donner la forme aboutie et illustrée qu'il a aujourd'hui.

Et évidemment un immense merci à Peter, Ezra et Armin, qui ont bien voulu comprendre mon intérêt pour les soldats africains-américains d'Arizona et m'encourager à finir. Je suis très heureuse de pouvoir enfin partager cette histoire avec eux.



# Table

Introduction. Un laboratoire des relations interraciales . . . . .	7
1. Un « poste noir » dans le désert . . . . .	25
2. 14 000 fantassins noirs . . . . .	51
3. De part et d'autre de la ligne de couleur . . . . .	81
4. L'hôpital noir . . . . .	97
5. Fry, ville du « vice » . . . . .	125
6. Une « plantation » ? . . . . .	155
7. Des femmes respectables . . . . .	171
8. Une expérience d'intégration . . . . .	201
9. Premier départ . . . . .	217
10. Un air de Sud . . . . .	237
11. La Mecque du divertissement ? . . . . .	263
12. Prêts au combat ? . . . . .	291
Conclusion. Le devenir d'une expérience . . . . .	315
<i>Notes</i> . . . . .	339
<i>Sources et bibliographie</i> . . . . .	373
<i>Liste des sigles</i> . . . . .	381
<i>Crédits des illustrations</i> . . . . .	383
<i>Remerciements</i> . . . . .	385



## De la même auteure

Au prêt sur gage  
*Seuil, « Raconter la vie », 2014*

L'Amérique post- raciale ?  
*direction*  
*PUF, « La Vie des idées », 2013*

Le Dossier secret de l'Affaire Dreyfus  
*avec Pierre Gervais et Pierre Stutin*  
*Alma éditeur, 2012*

New York  
Histoire, promenades, anthologie et dictionnaire  
*édition*  
*Robert Laffont, « Bouquins », 2009*

Le Combat pour les Juifs soviétiques  
Washington-Moscou-Jérusalem  
*Armand Colin, 2006*







RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2022. N° 147384  
IMPRIMÉ EN FRANCE















